34302

HISTOIRE NATURELLE

DE

LA FEMME.

III.

DE L'IMPRIMERIE DE VALADE.

Il a été tiré, de cet ouvrage, quelques exemplaires en papier vélin, figures avant la lettre.

34302

HISTOIRE NATURELLE DE LA FEMME,

SUIVIE

34302

D'UN TRAITE D'YGIÈNE

Appliquée à son Régime physique et moral aux différentes époques de la vie.

PAR JACQ. L. MOREAU (de la Sarthe).

Professeur d'Hygiène à l'Athenée de Paris, Sous-Bibliothécaire de l'Ecole de Médecine, membre des Sociétés médicales de Paris et de Montpellier, de la Société Philomatique, de celle des Observateurs de l'homme, des Sociétés de Médecine de Bruxelles, de Bordeaux, etc. etc.

AVEC II PLANCHES GRAVÉES EN TAILLE DOUCE.

TOME SECOND.

A PARIS,

CHEZ L. DUPRAT, LETELLIER ET COMP.

RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARCS, Nº. 46.

M. DCCCIII.

HISTOIRE NATURELLE

DE LA FEMME.

PHYSIOLOGIE ET HYGIÈNE.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

Nous avons considéré la femme sous les différens points de vue qui paraissent intéresser davantage le naturaliste. Mais, tout ce que nous avons dit de sa nature, des caractères qui la distinguent de la femelle des autres mammifères, de son organisation comparée à celle de l'homme, de ses principales différences dans les circonstances d'âge, de tempérament, de climat et de civilisation, ne sont pas les seuls objets à considérer dans un ouvrage assez étendu, pour embrasser, comme nous l'avons annoncé, la connaissance exacte et

approfondie du systême physique de la femme, et l'application de cette connaissance à son régime physique et moral, aux différentes époques de la vie.

Nous nous proposons de traiter dans cette deuxième partie; 1°. de l'histoire spéciale des fonctions et des organes employés à la reproduction, dans la femme et dans les femelles de toutes les espèces qui se perpétuent par génération; 2°. de l'hygiène spéciale de la femme.

Cette seconde section fixera notre attention d'une manière particulière, et nous chercherons à la présenter comme une science dont les données propices et fécondes peuvent promptement améliorer la condition d'un sexe qui, moins heureux qu'aimable et sensible, se trouve exposé, par sa constitution et sa nature, à une foule de dangers et de maux dont il est si important et si doux de le préserver.

L'hygiène générale, dont nous aurons souvent besoin de rappeler les principes et les données, consiste dans l'ensemble et l'application des connaissances acquises sur les objets à éviter, à employer, et à diriger, pour embellir la vie et conserver la santé (1).

(1) *Vid.* l'ouvrage que j'ai publié sous le titre d'*Esquisse d'un cours d'hygiène.* Vol. in-8°. pag. 9.

Les choses à éviter sont tous les genres de poisons, toutes les causes d'insalubrité et de maladie.

Rien n'égale peut-être leur nombre et leur variété. En effet, plus altérable que les animaux qu'il soumet à son empire, l'homme ne s'avance dans la carrière de la vie, qu'au milieu des écueils et des causes de souffrance qui la remplissent.

Ces causes, il peut en recevoir le germe avec la première impulsion vitale. Il les trouve dans les lieux agrestes et sauvages; dans les grandes cités où l'intempérance et la misère les multiplient; dans l'air, avec lequel il respire souvent les plus dangereux poisons : enfin, dans la coupe même des voluptés et des plus doux plaisirs; dans l'emploi trop exclusif de certains organes; au milieu des agitations et des inquiétudes prolongées de l'esprit, ou dans l'exercice de plusieurs métiers qui altèrent et abrègent évidemment la vie.

Les choses à employer, c'est-à-dire, les causes physiques, les circonstances qu'il faut appliquer à l'organisation pour en soutenir et conserver les fonctions dans un état permanent de bonheur et de santé, ne sont pas moins nombreuses, surtout à une époque, où agrandie par les progrès de la civilisation, l'existence de l'homme ne peut plus être remplie, comme il convient, que par

l'industrie et les productions de plusieurs nations et de plusieurs climats.

Pour les choses à diriger, ce sont les organes eux-mêmes, dont le soin, le perfectionnement et la conservation sont évidemment liés avec les moyens de s'appliquer toutes les circonstances extérieures de santé, et d'éviter les causes de maladie et de destruction.

C'est en considérant l'hygiène sous ces trois points de vue principaux, et en lui donnant ainsi toute l'extension dont elle est susceptible, que nous avons cru devoir la présenter comme une application des sciences physiologiques et médicales, à l'art de jouir et d'user; à la conservation de la santé; en un mot, à l'administration de la vie, et au perfectionnement de l'économie domestique (1).

L'hygiène spéciale des femmes, qui n'a jamais été traitée que d'une manière partielle et isolée, est une des branches principales de l'hygiène, que nous présentons ici comme une science très-

(1) *Vid.* pour plus de développement dans celui de nos ouvrages que nous venons de citer, les considérations préliminaires, pag. 10 et suivante, et le plan raisonné du cours, depuis pag. 15 jusqu'à pag. 67.

étendue et susceptible d'être partagée en plusieurs sections (1).

Celle qui doit nous occuper dans cette seconde partie a pour objet d'appliquer, d'une manière particulière, les principes généraux de la science et ses données les plus fécondes, au moyen d'assurer la santé et le bonheur des femmes, et de les préserver des dangers auxquels les exposent leur sensibilité extrême, la délicatesse de leurs organes,

---

(1) Dans les leçons que j'ai faites à l'athenée de Paris, avec l'intention de répandre et d'appliquer au perfectionnement des sciences morales et de l'économie domestique, les principales données de la médecine et de la physiologie, j'ai présenté l'hygiène sous ce point de vue. Je l'ai partagée en deux grandes sections, savoir : l'*hygiène générale*, qui a pour objet de réunir et de coordonner les faits dont la science se compose, en faisant abstraction des différentes circonstances d'organisation qui exigent qu'on en modifie diversement l'application. Celles-ci sont l'objet d'une seconde section que je désigne sous le nom *d'hygiène comparée*. Les sous-divisions principales de la première section sont fournies par l'analyse physiologique de l'homme, et offrent, successivement à notre examen, sept hygiènes distinctes et séparées ; savoir, celles 1°. de la *sensation* et de *la volition ;* 2°. de la *locomotion ;* 3°. *de la digestion et de l'absorption ;* 4°. *de la circulation dans laquelle nous comprenons la respiration* ; 5°. *de la peau ;* 6°. *de la génération*.

et, en un mot, la nature de leur sexe et de ses fonctions.

Afin de présenter avec méthode les différentes parties de cette branche importante de l'hygiène comparée, nous les rapporterons comme nous l'avons déjà indiqué, à un ensemble de vues principales, dont l'examen nous fera successivement considérer la femme dans les circonstances de

---

Les sous-divisions *de l'hygiène comparée* correspondent aux principales différences d'organisation qui, comme les circonstances d'âge, de sexe, de profession, exigent une application particulière de la science.

Les plus importantes de ces sous-divisions nous donnent 1°. l'hygiène de la femme, celle des enfans, celle des vieillards, des convalescens, des artisans en général, des voyageurs, des gens-de-lettres et des artistes, etc.

C'est d'après ces vues et ce plan que nous nous proposons de publier incessamment les leçons d'hygiène que nous avons faites au lycée républicain pendant le cours de l'an VIII et de l'an IX. Si nous en avons détaché l'hygiène des femmes qui appartient à l'hygiène comparée, c'est parce qu'elle formait le complément de l'histoire naturelle et philosophique de la femme, et que d'ailleurs, un sujet aussi important ne peut être traité, avec toute l'étendue dont il est susceptible, dans l'ouvrage que nous annonçons.

menstruation, de grossesse et d'allaitement ; à l'époque du tems critique, et dans l'emploi des diverses applications d'hygiène, que l'on peut rapporter à la sensibilité et au systême moral des femmes ; à la gymnastique ; au régime ; aux effets atmosphériques ; aux habillemens ; en un mot, à tout ce qui peut concerner la cosmétique, le perfectionnement des formes et l'art de conserver ou de faire valoir les charmes et la beauté.

[naissance], de [grossesse] et d'allaitement; à l'époque du temps [critique], et aux [l'emploi] de diverses applications d'hygiène que l'on peut rapporter à la sensibilité et au système moral des femmes; à la gymnastique; au [régime]; aux [effets de l'air] atmosphérique; aux habillements; en un mot, à tout ce qui peut concerner la cosmétique, le perfectionnement des formes, l'art de conserver ou de faire valoir les charmes et la beauté.

PHYSIOLOGIE.

TABLEAU PHYSIOLOGIQUE
DU
SEXE FEMININ ET DES PRINCIPAUX PHENOMÈNES DE LA GÉNÉRATION.

PREMIÈRE PARTIE.

Du sexe féminin en général, et des principales variétés que ses différences déterminent dans la génération.

LA matière brute, les corps inanimés sont inaltérables, et ne changeraient jamais d'état, si des forces extérieures ne venaient pas les détruire ou les modifier.

Bien différens de ces masses inertes, les corps organisés, ces moyens actifs de combinaisons nouvelles et de métamorphoses, s'altèrent, se minent, se détruisent eux-mêmes par l'exercice de leurs propres forces, dont l'extinction absolue livre ensuite leurs dépouilles dispersées à la grande et éternelle circulation.

Que quelques-uns de ces corps aient une exis-

tence séculaire; que le plus grand nombre ne vivent que quelques années, quelques jours, quelques heures, cette inégale durée, ces momens, ces siècles d'existence ne sont rien pour la nature, et la mort qu'elle réserve à l'homme, à la plante ou à l'insecte, n'en est pas moins nécessaire et assurée. Mais si les individus périssent et sont sacrifiés, les espèces survivent, sont immortelles; et par une loi constante et générale, les corps animés ne meurent jamais tout entiers, naissent les uns des autres, se renouvellent, se perpétuent par différens modes de reproduction. Les uns achèvent ou abandonnent la vie, d'autres en ouvrent le cercle; et jamais, dit Lucrèce, la naissante aurore, ou la sombre nuit, n'ont visité ce globe sans entendre des sanglots funèbres autour d'un cercueil, et les cris plaintifs d'un enfant au berceau. C'est une alternative continuelle de trépas et de naissances, de pertes et de réparations; et les générations accumulées, pressées, se poussent avec force, passent comme l'éclair : *et quasi currentes vitaï lampada tradunt* (1).

A un certain degré d'élévation dans l'échelle zoonomique, deux séries d'organes distinctes et

(1) Lucrèce. *De rerum Natura.*

chargées de fonctions très-différentes, assurent cette transmission rapide du flambeau de la vie, et la reproduction s'opère par une véritable génération, sous l'influence de cette force procréatrice, de cette Vénus dont Lucrèce a si éloquemment décrit la puissance universelle et les irrésistibles attraits (1).

(1) Æneadum genitrix, hominum divumque voluptas,
Alma Venus, cœli subter labentia signa,
Quæ mare navigerum, quæ terras frugiferenteis
Concelebras; per Te : quoniam genus omne animantum
Concipitur, visitque exortum lumina solis:
Te dea, te fugiunt venti, te nubila cœli.
Adventumque tuum; tibi suaveis dædalla tellus
Summittit flores, tibi rident æquora ponti,
Placatumque nitet diffuso lumine cœlum.
Nam simul ac species patefacta'st verna diei,
Et reserata viget genetalis aura Favoni;
Aëriæ primum volucres te, Diva, tuumque
Significant initum percussæ corda tua vi:
Inde feræ pecudes persultant pabula læta,
Et rapidos tranant amneis; ita capta lepore,
Illecebrisque tuis omnis natura animantum
Te sæquitur cupide, quo quamque inducere pergis:
Denique per maria ac monteis, fluviosq; rapaceis,
Frundiferasque domos avium, camposque virenteis,
Omnibus incutiens blandum per pectore amorem,
Efficis, ut cupide generatim sæcla propagent.

L'UN *de ces deux appareils*, l'appareil mâle, que l'on désigne aussi par les noms d'anthère (1),

---

Voici une traduction libre ou plutôt une imitation de cette belle invocation de Lucrèce, par LEGOUVÉ.

Vénus, charme éternel des dieux et des humains,
Toi seule, embrâsant tout de ton feu salutaire,
Peuple l'air et les eaux, et féconde la terre.
Tu parais : les frimas reconnaissent ta loi;
Les vents respectueux se taisent devant toi;
L'hiver s'est éloigné; Cybèle, au loin riante,
Etale de ses fleurs la parure odorante;
L'océan applani, roule limpide et pur;
Et le ciel resplendit de son plus riche azur.
Quand le printemps renaît, dès qu'on sent dans la plaine
Des zéphyrs créateurs soufler la douce haleine,
Soudain, remplis de toi, par mille chants d'amour
Les habitans de l'air célèbrent ton retour.
Des coursiers, des taureaux les troupes vagabondes
S'élancent dans les prés ou traversent les ondes;
Tout ce qui vit enfin suit ton aimable voix.
Dans les mers, dans les champs, sur les monts, dans les bois,
Pénétrant tous les cœurs, ta volupté féconde
Par l'attrait des plaisirs, renouvelle le monde.
Viens donc, viens m'inspirer, ame de l'Univers,
Principe de la vie et des êtres divers,
Des graces, du bonheur source éternelle et pure;
Tu me dois ton appui, je chante la nature.

(1) Dans les plantes.

de laite (1) et de testicule (2), prépare, élabore et répand une liqueur excitante, un principe de mouvement et de fécondation. L'autre appareil, le sexe véritablement générateur, l'organe maternel, travaille, secrète et fournit, dans la génération végétale ou animale, des graines (3) des œufs (4) des germes indépendans ou parasites (5); en un mot, de petits corps organisés, des végétaux ou des animaux en miniature, des embrions tout formés, et auxquels il ne manque pour croître et se développer que l'éveil de la vie, que l'action excitante et *animatrice* dont l'appareil mâle doit les pénétrer. Cet acte, dont l'effet et les résultats sont constamment les mêmes, dans tous les modes d'organisation,

(1) Dans les poissons.

(2) Dans les reptiles, les oiseaux et les mammifères.

(3) Dans les plantes.

(4) Dans les oiseaux, dans une grande partie des reptiles et dans les poissons cartilagineux.

(5) Les poissons et les reptiles de la tribut des *bactraciens*, ont des germes indépendans, c'est-à-dire, des germes qui se développent hors de l'animal. Les mammifères ont des germes parasites, c'est-à-dire, qui se développent dans l'animal, dans le sein maternel, et au moyen des matériaux nourriciers qu'ils y puisent.

s'accomplit de diverses manières, et avec une complication ou une simplicité de moyens qui tend à soulever ou à épaissir le voile dont la nature a enveloppé l'opération secrète et mystérieuse de la génération.

C'est dans le choix, le rapprochement et la comparaison de ces circonstances qu'il faut chercher d'abord le mot d'un énigme que ne pourront jamais donner les stériles hypothèses et les systèmes mensongers dont les physiologistes se sont si longtems et si vainement occupé.

De toutes ces circonstances, la moins compliquée, celle qui révèle le mieux les fonctions essentielles du sexe feminin, et le phénomène principal de la génération, nous est présentée par les fécondations extérieures qui constituent le mode de reproduction des poissons épineux, de quelques mollusques et des reptiles nommés *bactraciens* par les naturalistes (1). Dans tous ces cas, le procédé de la génération paraît devenir moins impénétrable, et l'on dirait qu'alors la nature veut elle-même fournir les données nécessaires pour en connaître la partie la plus importante.

(1) Les grenouilles et les crapauds appartiennent à cette famille de reptiles.

En suivant cette route ouverte à l'observation, Spallanzani fit ensuite plusieurs expériences sur les fécondations extra-maternelles, et fonda sur des bases solides la théorie que les physiologistes modernes ont généralement adoptée.

Rappelons d'abord ces belles expériences; et après avoir exposé, dans un tableau rapide, les principales différences du sexe féminin considérées dans leurs rapports avec les divers modes de reproduction; soumettons ce même appareil à un examen plus approfondi; à une anatomie comparée et propre à faire ressortir avec expression les traits qui méritent davantage de fixer l'attention des physiologistes.

PREMIÈRE SECTION.

Des expériences de Spallanzani, et de l'emploi du sexe féminin dans la génération.

PREMIERE EXPÉRIENCE.

Fécondation extérieure des germes reconnue dans les grenouilles.

Les grenouilles, qui sont ordinairement plongées dans des eaux bourbeuses, pendant tout le tems de leurs embrassemens opiniâtres et prolongés, ont un mode de fécondation qu'il fallait éclaircir, en forçant ces animaux à l'exécuter au grand

jour, et sous les yeux de l'observateur. Pour y parvenir, Spallanzani plaça des grenouilles accouplées dans des vases remplis d'une eau dont la transparence semblait devoir trahir le secret de leur fécondation. En effet, aussi-tôt que la femelle poussait ses germes au dehors, les deux époux s'agitaient de diverses manières, faisaient entendre des cris sourds, entrecoupés; et il était facile d'observer que leur génération, comme celle des autres animaux, s'accomplissait avec une sensation particulière de jouissance et de plaisir.

Spallanzani ne se borna point à remarquer ces apparences de bonheur conjugal qui pouvaient lui en imposer. En changeant le lieu de la scène, c'est-à-dire, en plaçant hors de l'eau d'autres grenouilles également accouplées, il observa qu'une petite pointe gonflée que le mâle faisait sortir de son anus, lançait un jet de liqueur transparente qui arrosait les embrions à mesure qu'ils sortaient du corps de la femelle.

DEUXIEME EXPÉRIENCE.

Fécondation empêchée au moyen d'un calçon de taffetas ciré, dont les organes mâles furent enveloppés.

Les germes que la grenouille femelle avait livrés successivement au mâle, étaient-ils véritablement fécondés par le jet séminal? ou une conception antérieure à cette fécondation externe ne

pouvait-elle pas avoir eu lieu, et s'être dérobée à l'observation du physiologiste ?

Afin de répondre à cette objection, Spallanzani employant, pour interroger la nature, un moyen dont on a fait si souvent usage pour la tromper et lui dérober des jouissances stériles, habilla avec des calçons de taffetas cirés des grenouilles mâles. Celles-ci s'accouplèrent, mais aucun des germes n'ayant pu être humectés par la liqueur spermatique, cet accouplement fut sans résultat. On trouva dans les calçons de petites gouttes d'une liqueur transparente, dont Spallanzani se servit ensuite pour opérer une fécondation artificielle (1).

TROISIEME EXPÉRIENCE.

Fécondations artificielles.

Malpighi et Bibiena avaient inutilement essayé ces fécondations sur les germes du papillon de ver à soie. Plus heureux, Jacobi avait animé ceux des poissons en les humectant avec une *portion de laite* tirée du corps de l'animal. Spallanzani

(1) Ces deux expériences ont été faites sur la grenouille verte aquatique, *rana esculentia* L., et répétées avec les mêmes résultats sur la grenouille des arbres *rana arborea*.

devait nécessairement donner plus de développement à ces expériences, et les répéter sous des formes et avec des circonstances propres à répandre plus de lumière sur les phénomènes de la génération.

Il imita d'abord aussi fidèlement que possible la nature dont il voulait révéler les opérations, et dérobant au crapaud terrestre une petite portion de liqueur prolifique, il s'en servit pour féconder, avec un pinceau humecté de cette liqueur, plusieurs germes entièrement nuds, qu'il avait préliminairement arrachés du corps d'un crapaud femelle de la même espèce.

Cette imprégnation artificielle fut suivie de la fécondation : Spallanzani obtint le même résultat dans différentes circonstances, hors de l'animal, dans l'*oviduc*, dans sa dilatation, avec le sperme récent et gardé pendant quelques jours, mêlangé avec le sang, l'urine humaine, la bile, le vinaigre, ou même dissous dans une grande quantité d'eau (1).

(1) Trois grains de semence ont suffi pour spermatiser une livre d'eau avec laquelle Spallanzani parvint alors à féconder presque toute la nombreuse postérité contenue dans les cordons qu'il avait arrachés du corps de la femelle. *Vid.* exp. sur la gén. par Spallanzani, trad. fr. pag. 168.

QUATRIEME EXPÉRIENCE.

Fécondation artificielle des mammifères.

Le mode de la génération, dans les poissons, dans les insectes et dans les reptiles de la tribut des *bactraciens*, pouvait être d'un ordre particulier : et appliquer le résultat des expériences qui avaient fait connaître les circonstances principales de cette fécondation, aux espèces d'un rang supérieur, n'était-ce pas donner trop d'étendue à l'analogie, borner la puissance de la nature, vouloir qu'elle n'eût qu'une loi, qu'un type, tandis que si souvent nous la voyons arriver au même but par des chemins divers ou par des opérations si oposées. Pour prévenir sans doute une semblable objection, Spallanzani résolut d'étendre ses fécondations artificielles à la classe des mammifères.

Une chienne de la race des barbets, fut choisie pour être le sujet de cette expérience.

Elle avait mis bas autrefois ; et quelque-tems avant l'époque où elle devait entrer en chaleur, Spallanzani la renferma dans une chambre, et se fit lui-même le gardien de son veuvage. Vers le treizième jour de cette réclusion, la prisonnière montra, par des signes évidens, qu'elle ne tarderait pas

à éprouver les desirs et le besoin de l'amour (1). Le vingt-troisième jour, elle parut desirer ardemment l'approche du mâle, et alors Spallanzani profitant de cette circonstance, se procura un jeune chien de la même race, en obtint dix-neuf grains de liqueur seminale, qu'il injecta aussitôt dans l'utérus de la femelle, au moyen d'une petite seringue fort pointue, qu'il eut la précaution de tenir à trente degrés de chaleur au thermomètre de Réaumur.

Deux jours après cette expérience, la chienne cessa d'être en chaleur, et accoucha au terme ordinaire de trois petits vivans; et qui, soit pour la forme, soit pour la couleur, ressemblaient à la mère et au chien dont on avait emprunté le sperme dans l'expérience (2).

---

(1) Ces signes étaient le gonflement des parties extérieures de la génération, et l'écoulement d'une serosité sanguinolente.

(2) Cette expérience a été répétée avec succès par Rossi, de Pise, et Buffalini de Cesène. Spallanzani l'a essayée de nouveau, sous des formes différentes et dans l'intention de connaître les degrés d'affinité qui pouvaient exister entre les germes et le sperme des différentes espèces d'animaux. Les physiologistes modernes suivront sans doute ces expériences curieuses, et completteront, par de nouveaux résultats, l'histoire de la génération.

CIQUIEME EXPERIENCE.

Différence entre le volume des germes et la quantité de sperme nécessaire pour les féconder.

Nouveau Prométhée, Spallanzani avait tiré le principe fécondant de ses foyers, et donné la vie à des milliers de germes animés, accrus et développés ainsi sous ses yeux, et par l'influence de ces *imprégnations* artificielles. Il ne se borna point à ces résultats, et après avoir vu la liqueur prolifique conserver ses propriétés dans une foule de véhicules différens, il voulut connaître, par des faits irrécusables, le rapport qui pouvait exister entre le volume des germes et la quantité du sperme nécessaire pour en déterminer le premier mouvement vital.

Il résulte de ces observations et expériences à ce sujet, qu'un globule aqueux du diamètre d'un demi-cinquantième de ligne, pris dans un verre d'eau, où on avait mis seulement trois grains de semence, pouvait opérer une fécondation. D'après le calcul de Spallanzani, ce globule spermatisé ne contenait qu'un 2,994,687,500 de grain.

Tous ces faits, tous ces résultats conduisent évidemment à une meilleure théorie de la géné-

ration (1). Ils ne permettent plus de douter de la

---

(1) Avant l'époque que forment dans l'histoire la physiologie, les belles expériences de Spallanzani, la génération donna lieu à différens systêmes, que l'imagination des philosophes anciens et modernes crut propres à appliquer à tous les phénomènes de la reproduction. Ainsi, Aristote, bien éloigné de reconnaître l'importance du rôle maternel, prétendit que dans le mâle seul résidait le principe de la génération, et que la femelle fournissait seulement les matériaux nécessaires pour la nutrition. A ce système succédèrent les diverses opinions d'Hippocrate, *des Vermipares*, *des Ovistes*, de Maupertuis, de Buffon, etc. Voici de quelle manière. Voltaire signale ces rêves philosophiques, dont l'exposition appartient moins à l'histoire de la science qu'à celle des erreurs et des aliénations de l'esprit humain dans les différens siècles. Cet extrait est tiré de l'*Homme aux 40 écus*, plaisanterie dans laquelle l'auteur a présenté une foule de vérités importantes, sans doute avec l'intention de les faires circuler à l'aide d'une enveloppe qui en multipliait les adresses.

Ah! monsieur le savant, dit l'homme aux 40 écus, ne pourriez-vous point me dire comment les enfans se font?

Non mon ami, répond le savant; mais si vous voulez, je vous dirai ce que les philosophes ont imaginé, c'est-à-dire, comment les enfans ne se font point.

Premièrement, le révérend père Sanchez, dans son excellent livre *de Matrimonio*, est entièrement de l'avis

préexistence des embrions dans les organes ma-

---

d'Hippocrate ; il croit comme article de foi que les deux véhicules fluides de l'homme et de la femme s'élancent et s'unissent ensemble, et que dans le moment, l'enfant est conçu par cette union. 2

Le nouveau marié, en trouvant Sanchez prodigieusement ridicule, fut pourtant assez content d'Hippocrate ; et il se flattait que sa femme avait rempli toutes les conditions imposées par ce médecin, pour faire un enfant.

Malheureusement, lui dit le voisin, il y a beaucoup de femmes qui ne répandent aucune liqueur, qui ne reçoivent qu'avec aversion les embrassemens de leurs maris, et qui cependant en ont des enfans. Cela seul décide contre Hippocrate et Sanchez.

De plus, il y a très-grande apparence que la nature agit toujours dans les mêmes cas par les mêmes principes ; or, il y a beaucoup d'espèces d'animaux qui engendrent sans copulation, comme les poissons écailleux, les huitres, les pucerons. Il a donc fallu que les physiciens cherchassent une mécanique de génération qui convînt à tous les animaux. Le célèbre Harvei, qui, le premier, démontra la circulation, et qui était digne de découvrir le secret de la nature, crut l'avoir trouvé dans les poules : elles pondent des œufs ; il jugea que les femmes pondaient aussi. Les mauvais plaisans dirent que c'est pour cela que les bourgeois et même quelques gens de cour appellent leur femme ou leur maîtresse, ma poule, et qu'on dit que toutes les femmes sont coquettes parce qu'elles voudraient que les coqs les trouvassent belles.

ternels, et prouvent que le mâle est borné, dans

Malgré ces railleries, Harvei ne changea point d'avis, et il fut établi dans toute l'Europe que nous venons d'un œuf.

L'homme aux 40 écus.

Mais, monsieur, vous m'avez dit que la nature est toujours semblable à elle-même, qu'elle agit toujours par le même principe dans le même cas; les femmes, les jumens, les ânesses, les anguilles, ne pondent point. Vous vous moquez de moi.

Le géomètre.

Elles ne pondent point en dehors, mais elles pondent en dedans, elles ont des ovaires comme tous les oiseaux; les jumens, les anguilles en ont aussi. Un œuf se détache de l'ovaire, il est couvé dans la matrice. Voyez tous les poissons écailleux, les grenouilles; ils jettent des œufs que le mâle féconde. Les baleines et les autres animaux marins de cette espèce, font éclore leurs œufs dans leur matrice. Les mites, les teignes, les plus vils insectes, sont visiblement formés d'un œuf. Tout vient d'un œuf, et notre globe est un grand œuf qui contient tous les autres.

L'homme aux 40 écus.

Oui vraiment, ce système porte tous les caractères

la reproduction, à des fonctions moins essentielles;

---

de la vérité; il est simple, il est uniforme, il est démontré aux yeux dans plus de la moitié des animaux; j'en suis fort content, je n'en veux pas d'autre; les œufs de ma femme me sont fort chers.

Le géomètre.

On s'est lassé à la longue de ce système, on a fait les enfans d'une autre façon.

L'homme aux 40 écus.

Et pourquoi, puisque celle-là est si naturelle?

Le géomètre.

C'est qu'on a prétendu que nos femmes n'ont point d'ovaires, mais seulement de petites glandes.

L'homme aux 40 écus.

Je soupçonne que des gens, qui avaient un autre système à débiter, ont voulu décréditer les œufs.

Le géomètre.

Cela pourrait bien être. Deux hollandais s'avisèrent d'examiner la liqueur séminale au microscope, celle de

que l'enfant appartient tout entier à sa mère,

l'homme, celle de plusieurs animaux, et ils crurent y appercevoir des animaux déjà tous formés, qui couraient avec une vitesse inconcevable. Ils en virent même dans le fluide séminal de coq. Alors on jugea que les mâles faisaient tout, et les femelles rien; elles ne servirent plus qu'à porter le trésor que le mâle leur avait confié.

L'homme aux 40 écus.

Voilà qui est bien étrange. J'ai quelques doutes sur tous ces petits animaux qui frétillent si prodigieusement dans une liqueur pour être ensuite immobiles dans les œufs des oiseaux, et pour être non moins immobiles neuf mois, à quelque culbûtes près, dans le ventre de la femme; cela ne me paraît pas conséquent, ce n'est pas, autant que j'en puis juger, la marche de la nature. Comment sont faits, s'il vous plaît, ces petits hommes qui sont si bon nageurs dans la liqueur dont vous me parlez?

Le géomètre.

Comme des vermisseaux. Il y avait sur-tout un médecin nommé Andri qui voyait des vers par tout, et qui voulait absolument détruire le système d'Harvei. Il aurait, s'il l'avait pu, anéanti la circulation du sang, parce qu'un autre l'avait découverte. Enfin, deux hollandais et M. Andri, à force de tomber dans le péché d'Onan, et de voir des choses au microscope, réduisirent l'homme à être chenille. Nous sommes d'abord un ver comme elle;

qu'il en est un produit, un détachement, une

---

de-là, dans notre enveloppe, nous devenons comme elle, pendant neuf mois, une vraie chrysalide, que les paysans appellent fève. Ensuite, si la chenille devient papillon, nous devenons hommes : voilà nos métamorphoses.

L'homme aux 40 écus.

Eh bien, s'en est-on tenu là? n'y a-t-il point eu depuis de nouvelle mode?

Le géomètre.

On s'est dégoûté d'être chenille. Un philosophe extrêmement plaisant a découvert, dans une Vénus physique, que l'attraction faisait les enfans ; et voici comment la chose s'opére. Le sperme étant tombé dans la matrice, l'œil droit attire l'œil gauche qui arrive pour s'unir à lui en qualité d'œil droit, parce que celui-ci en est empêché par le nez qu'il rencontre en chemin et qui l'oblige de ce placer à gauche ; il en est de même des bras, des cuisses et des jambes qui tiennent aux cuisses ; il est difficile d'expliquer, dans cette hypothèse, la situation des mamelles et des fesses. Ce grand philosophe n'admet aucun dessein de l'être créateur dans la formation des animaux. Il est bien loin de croire que le cœur soit fait pour recevoir le sang et pour le chasser, l'estomac pour digérer, les yeux pour voir, les oreilles pour entendre ; cela lui paraît trop vulgaire : tout se fait par attraction.

L'homme aux 40 écus.

Voilà un maître fou. Je me flatte que personne n'a pu adopter une idée aussi extravagante.

portion : opinion, ou plutôt vérité incontestable ; qui plaira sans doute, disait Vicq-d'Azyr, à ce sexe qui nous prodigue, dans l'âge le plus tendre, tant de caresses et de soins, et auquel nous de-

---

Le géomètre.

On en rit beaucoup; mais, ce qu'il y eût de triste, c'est que cet insensé ressemblait aux théologiens qui persécutent autant qu'ils le peuvent ceux qu'ils font rire.

D'autres philosophes ont imaginé d'autres manières qui n'ont pas fait une plus grande fortune : ce n'est plus la cuisse qui court après la cuisse; ce sont de petites molécules, de petites particules de bras et de cuisses qui se placent les unes sur les autres. On sera peut-être enfin obligé d'en revenir aux œufs après avoir perdu bien du temps.

L'homme aux 40 écus.

J'en suis ravi. Mais, quel a été le résultat de toutes ces disputes ?

Le géomètre

Le doute. Si la question avait été débattue entre des théologiens, il y aurait eu des ex-communications et du sang répandu; mais entre des physiciens, la paix est bientôt faite; chacun a couché avec sa femme sans penser le moins du monde à son ovaire, ni à ses trompes de fallope. Les femmes sont devenues grosses ou enceintes, sans demander seulement comment ce

vons un si juste témoignage de reconnaissance et d'amour (1).

DEUXIEME PARTIE.

Particularités remarquables du sexe feminin, considérées dans leurs rapports avec les différens modes de fécondation.

Le sexe feminin, sur l'importance et les fonctions essentielles duquel les moralistes et les philosophes souvent injustes et sévères auraient dû quelquefois intéroger les physiologistes, présente, si on le considère dans tous les corps vivans, une foule

---

mystère s'opère. C'est ainsi que vous semez du bled et que vous ignorez comment le bled germe en terre.

L'homme aux 40 écus.

Oh! je le sais bien, on me l'a dit il y a long-tems; c'est par pourriture. Cependant, il me prend quelquefois envie de rire de tout ce qu'on m'a dit.

Le géomètre.

C'est une fort bonne envie. Je vous conseille de douter de tout, excepté que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux angles droits, et que les triangles qui ont même base et même hauteur, sont égaux entre eux, ou autres propositions pareilles; comme par exemple, que deux et deux font quatre.

(1) Vicq-d'Azyr. Eloges hist. d'Haller.

de différence au milieu desquelles on retrouve toujours des dispositions communes et générales, un cannevas que la nature travaille, surcharge ou simplifie de mille manières; mais sans jamais cacher le dessein primitif et le type fondamental dont elle concilie ainsi la constance avec une variété infinie d'accessoires et de modifications.

D'abord, dans quelques familles de plantes et d'animaux, la femelle perpétue seule l'espèce, et la nature alors opère la reproduction sans le concours des mâles, comme pour donner plus de force aux résultats des expériences que nous venons d'indiquer, et prouver ainsi l'importance du sexe qu'elle a essentiellement chargé de la génération.

Les chanvres femelles, les courges, les épinards du même sexe ont donné à Spallanzani des exemples de ces générations solitaires; et un célibat absolu, un veuvage dont l'exactitude et la sévérité avaient été garanties par les précautions les plus scrupuleuses, n'ont pas empêché ces plantes de produire des graines fécondes et de perpétuer leur espèce (1).

Dans plusieurs animacules infusoires, on ob-

(1) *Vid.* Spallanzani, exp. sur la génération, trad. de Seurebier.

serve encore une plus grande simplicité : des femelles constituent seules l'espèce, et des vierges accouchant de fœtus qui ont été développés dans leur sein, sans aucune influence paternelle, la vie se transmet avec autant de facilité que de profusion. A un degré beaucoup plus élevé dans l'échelle des êtres organisés, les pucerons nous offrent un semblable phénomène ; et pendant toute une saison, l'espèce que forment ces jolis hôtes du feuillage, n'étant composée que d'individus femelles, se conserve et se perpétue par des mères qui n'ont point d'époux, et dont les germes peuvent vivre et se développer sans aucun excitement étranger (1).

(1) « Vous avez vu, dit Bonnet, de petits moucherons attachés en grand nombre aux sommités et aux feuilles des plantes, et qui les contournent et divers sens : ce sont les pucerons, dont les espèces sont presque aussi nombreuses que celles des végétaux, et dont les singularités se sont multipliées à mesure qu'on leur a donné plus d'attention.

Ils mettent au jour des petits, vivans. Leurs accouchemens sont faciles à suivre ; il ne faut que de bons yeux et un peu de patience. Saisissez un petit à sa naissance, renfermez-le à l'instant dans la solitude la plus parfaite ; et pour mieux assurer sa virginité, poussez les précautions jusqu'au scrupule ; devenez pour lu un ar-

Dans toutes ces circonstances d'une merveilleuse simplicité, la nature se borne donc à employer, pour reproduire, le sexe essentiel et principal. Elle opère avec la plus grande économie, sans frais, sans

---

gus plus vigilant que celui de la fable; quand le petit solitaire aura pris un certain accroissement, il commencera d'accoucher; et au bout de quelques jours, vous le trouverez au milieu d'une nombreuse famille.

Faites sur un des individus de cette famille la même expérience que vous avez tentée sur le chef, le nouvel hermite multipliera comme son père; et cette seconde génération élevée en solitude, ne sera pas moins féconde que la première.

Répétez l'expérience de génération en génération, ne relâchez rien de vos soins, de vos précautions, de votre défiance; poussez, si votre patience vous le permet, jusqu'à la neuvieme génération, et toutes vous donneront des vierges fécondes.

Après ces expériences si décisives et si réitérées, vous vous persuadez aisément qu'il n'est point de distinction de sexe dans les pucerons. Quel serait en effet l'usage d'une pareille distinction chez un petit peuple dont tous les individus se suffisent constamment à eux-mêmes? L'histoire naturelle est la meilleure logique, parce qu'elle est celle qui nous apprend le mieux à suspendre nos jugemens. Les pucerons sont réellement distingués de sexe; il est parmi eux des mâles et des femelles, et leurs amours sont la chose du monde la moins équivoque. Je

appareil ; et son histoire, ainsi que les annales sacrées, nous présente alors, comme nous l'avons déjà remarqué, des vierges mères et des parens célibataires.

D'autres espèces, placées moins bas dans la chaîne des corps vivans, ont un double sexe dans le même individu, et complettement hermaphrodites, elles se reproduisent par des générations solitaires (1). Egalement doués d'un appareil mâle

---

ne sais même s'il est dans la nature des mâles plus ardens que ceux-ci.

Quel est donc l'usage de l'accouplement chez des insectes qui multiplient sans son secours ? A quoi peut servir une distinction réelle de sexe à de véritables *androgynes* ? L'éclaircissement de ce point tient à une autre grande singularité que nous offrent ces petits animaux. Pendant toute la belle saison, ils sont vivipares ; tous mettent au jour des petits, vivans. Vers le milieu de l'automne, ils deviennent ovipares ; tous pondent alors de véritables œufs, qui éclosent au retour du printemps. Les mâles commencent à se montrer précisément dans le tems où les femelles commencent à pondre. Il y a donc un rapport secret entre l'apparition des mâles et la ponte des femelles.

(1) L'HUITRE (*ostrea.*) LA MOULE, *mytulus*, présentent des exemples de cet hermaphrodisme complet. Sans excitement extérieur, sans impulsion étrangère, les germes se détachent à l'époque de leur ma-

et d'un appareil feminin, les sang-sues, les lombrics, le limaçon, l'escargot et presque tous les *gastéropodes* (1), ont cependant besoin de s'accoupler; et la fécondation, dans ces androgynes incomplets, ne s'effectue que par suite de la sensation voluptueuse dont ils sont redevables au double hymen qui les unit (2).

---

turité, et rencontrant l'organe mâle dans leur passage, en reçoivent l'action fécondante.

(1) On appèle ainsi une division très-étendue de mollusques qui ont pour caractère commun, l'habitude de ramper sur le ventre à l'aide d'un plan musculeux qui opère leur locomotion, d'où la dénomination de *gastéropodes*, *ventre pieds*.

(2) Swammerdam a fait connaître tous les détails de cette singulière génération dans l'escargot. Les vaisseaux spermatiques occupent non-seulement chez ces animaux la partie antérieure du col, de la poitrine et du ventre, mais ils s'étendent encore jusqu'à l'extrémité de la spirale du foie. Pour les bien voir, il faut couper la peau et le plan musculeux qui s'étend sur l'estomac et sur les organes de la génération Le penis et l'oviduc sont tellement unis, qu'ils ont plusieurs parties communes.

Le penis a beaucoup d'étendue, il est inperforé et se termine par une boulle légèrement allongée. Cet organe ne paraît pas ordinairement à l'extérieur, mais fait saillie au moment du coït, en glissant avec beaucoup de facilité dans une sorte de gaîne qui lui sert d'enveloppe

Dans tous les autres modes de génération, le sexe est affecté à deux individus différens et représentans l'espèce qui doit s'unir pour la perpétuer.

Ces individus, que l'on distingue alors par les noms de mâles et de femelles, ont des attributs et des caractères plus ou moins marqués. Les femelles en général sont plus faibles, moins

---

et qui fait la fonction d'un prépuce très prolongé. Si on coupe le penis pendant l'accouplement, il ne reste plus à l'animal que cet étui d'où son membre génital est sorti en se déployant au dehors.

Les *testicules*, où la laite se présente sous l'aspect de filamens oblongs au nombre de soixante-six, suivant Swammerdam. Leur canal déffèrent communique avec l'oviduc. Celui-ci a beaucoup d'étendue : l'ovaire est de forme allongée. La partie que Swammerdam a nommée l'appendice utérin, est un petit viscère où se travaille le dard crétacé et *enciforme* dont le *jet* et la blessure forment les préludes de l'accouplement.

Ainsi organisés, les escargots et les limaçons accomplissent leur double union. *Mutuis animis amant, amantur.* Quelques jours avant, ils se rassemblent, se livrent à une douce quiétude et mangent très-peu. Ils se placent de manière à ce que la tête et le col soient dressés en haut. L'orifice des parties de la génération qui se trouve sur les côtés se dilate du col et paraît agité

grandes ; leur corps a plus de souplesse, que d'énergie ; il est plus rarement distingué à l'extérieur par ces armes souvent redoutables, ces crinières épaisses, ces bois élégans, ces riches plumages, dont la nature a décoré les mâles dans plusieurs espèces de mammifères et d'oiseaux. Cependant, dans plusieurs genres de poissons et chez tous les oiseaux de proie, nous trouvons les attributs de grandeur, de force et de courage affectés aux femelles. Les insectes nous fournissent de semblables exceptions, et l'araignée femelle, par exemple, est beaucoup plus forte et beaucoup plus vorace que le mâle, qu'elle dévore souvent

---

de mouvemens spasmodiques. Les futurs conjoints se rapprochent insensiblement, et se livrent à des jouissances préliminaires et à des détails de plaisir, dont les tremulations des tentacules paraissent évidemment l'expression. Celui des deux époux que ces préludes ont plus vivement ému, lance alors son trait enciforme, et en pénètre son compagnon, qui décoche à son tour le dard bienfaisant dont il est armé. Toutes ces préparations durent quelquefois pendant trois jours. Les époux consacrent ce tems à exercer graduellement leur sensibilité paresseuse, et à pousser au-dehors tout l'appareil de leur génération. A cet époque, le double mariage se consomme enfin, et sans doute par la seule influence de la sensation voluptueuse qui, dans chacun

lorsqu'il cherche à l'approcher, où aussitôt après qu'il a terminé un accouplement auquel le besoin impérieux de l'amour l'a forcé de consentir.

Dans d'autres espèces, la femelle et le mâle ne diffèrent pas seulement du plus au moins. Ils ont d'autres forme, un autre type et des attributs qui porteraient à croire qu'ils sont d'une espèce différente.

Ainsi, ces petits corps phosphorescens, dont brillent les buissons pendant les nuits d'automne, les vers luisans sont les femelles aptères (1) et presqu'immobiles d'une espèce dont les mâles,

---

des conjoints, détermine le détachement des germes et l'émission du principe qui doit les féconder. Pendant la durée de l'accouplement, on peut suivre toutes les agitations du penis à travers les parois transparens des conduits où ils sont reçus.

Les organes reproducteurs ne rentrent pas dans le corps de l'animal aussitôt que l'accouplement est terminé. Il faut au moins un quart d'heure pour que la turgescence et l'érection de ces parties diminuent au point d'en permettre le retrait.

Vid. Swammerdam, *Biblia naturæ*, chap. 8 et 9, dont ces détails sont en partie un extrait et une traduction.

(1) Qui n'a point d'ailes.

pourvus d'aîles, viennent chercher leurs épouses, conduits et appelés sans doute par l'éclat qui sert à les faire distinguer. La femelle du papillon est également aptère. Modèle de constance conjugale, elle n'imite point les infidélités du volage, dont elle attend patiemment les caresses et le retour. Les *galle insectes*, nous montrent un différence bien plus frappante entre le mâle et la femelle. Le premier est un très-petit moucheron aîlé; l'autre ayant à peine les apparences de l'organisation et de la] vie, est immobile et attaché à l'écorce des arbres; une enveloppe écailleuse la cache de tous côtés, et n'offre qu'unelégère ouverture, une fente à peine visible, et par laquelle l'époux introduit son aiguillon, et féconde les germes nombreux dont le corps de la femelle paraît borné à former un ample réservoir.

Nous pourrions multiplier les exemples de ces irrégularités et de ces exceptions; mais quelqu'en soit le nombre, quelque soit la différence qui distingue les mâles des femelles, le desir, le besoin de s'unir, à certaines époques et de concourir à la reproduction, n'en sont pas éprouvés avec moins de force et d'une manière générale. C'est véritablement de ce besoin impérieux, de ce desir pressant et irrésistible, que l'on peut dire, avec Buffon: « Qu'il est l'ame de la nature, le

principe inépuisable d'existence, la puissance souveraine qui peut tout, et contre laquelle rien ne peut; par qui tout agit, tout respire et tout se renouvelle; le germe de perpétuité, le précieux sentiment qui peut seul radoucir les cœurs féroces et glacés, en les pénétrant d'une douce chaleur; la cause première de tout bien, de toute société, qui réunit sans contrainte et par ses seuls attraits, les natures sauvages et dispersées; la source unique et féconde de tout plaisir, de toute volupté (1) ».

Les femelles, en général, ne sont pas maîtrisées aussi vivement que les mâles, par les amoureuses impulsions. Les pistils même paraissent moins irritables que les étamines. Dans les animaux, et principalement dans les grandes espèces, les mâles sont également plus ardens, plus impétueux; ils entrent les premiers en chaleur; et pressés du besoin de jouir, ils cherchent, ils poursuivent, ils soumettent une compagne dont la jouissance paisible, et souvent silencieuse, contraste avec les convulsions et les transports dont les époux sont agités : la fécondation, d'ailleurs, s'effectue de diverses manières.

---

(1) Buffon. Discours sur la nature des animaux.

Dans plusieurs genres de mollusques (1), et chez la plupart des poissons épineux, la femelle ne s'accouple point avec le mâle; celui-ci arrose et féconde les germes au dehors, et souvent loin de la mère (2).

Dans les crapauds, dans les grenouilles, et en général dans les reptiles de la famille des *bactraciens*, la femelle étroitement serrée par le mâle livre successivement à des émissions intermittentes de semence, différentes portions du cordon que l'on peut regarder comme la chaîne de sa nombreuse postérité.

Les salamandes ne s'unissent que par le côté. La semence trop active sans doute, se mêle avec l'eau avant d'arriver jusqu'aux germes qu'elle doit imprégner, et ne les féconde point, comme Spallanzani s'en est convaincu par l'expérience, si la circonstance de ce mélange préliminaire n'a pas lieu. La femelle étant unie au mâle d'une manière moins superficielle dans la plupart des autres animaux qui ont des sexes séparés, l'imprégnation est intérieure, et la portion de sperme qui la dé-

---

(1) Dans le genre de la seiche. *Scepiæ*, des poulpes.

(2) Cette circonstance de génération constitue le frai.

termine, arrive ordinairement jusqu'à l'ovaire où s'opère la fécondation. Les insectes sont dans ce cas ; ils jouissent avec plénitude des bienfaits de l'amour, et les moyens de leurs étreintes voluptueuses, les instrumens qui maintiennent et prolongent leur union conjugale, sont même plus nombreux et mieux travaillés que dans les autres animaux, (1).

Dans plusieurs espèces de cette classe, les femelles sont très-lascives ; quelques-unes jouissent de tous les privilèges de la *Polyandrie* (2). La reine abeille, dont Réaumur a dévoilé les plaisirs, est de ce nombre. Véritable sultane, elle provoque, sollicite, caresse, excite tour-à-tour ses nombreux amans, et par une fécondité égale à son tempérament amoureux, devient mère de trois à quatre mille enfans dont la naissance a coûté la vie à leurs pères (3).

---

(1) Les mâles ont presque toujours dans les pattes de devant, des moyens propres à se tenir fixés sur la femelles, et celles-ci ont, dans plusieurs espèces, des crochets propres à retenir le mâle pendant leur long accouplement. On trouve aussi des éminentes cornes propres à retenir.

(2) Pluralité des maris.

(3) Dans une ruche, il y a un grand nombre de

D'autres insectes nous font admirer l'énergie ou le mode de leur hymen ardent et prolongé.

Combien, par exemple sont vives et brûlantes les caresses des Libellules, et à quelle espèce d'animaux Venus a-t-elle accordé une puissance d'amour aussi étendue? Le mâle, dont les organes reproducteurs sont à la base du corcelet, erre d'abord ça et là dans les airs. Apperçoit-il sa femelle, dont les parties génitales sont à l'extrémité du corps, il fond sur elle, la saisit par le col; avec sa queue bifurquée, la force à se courber pour appliquer l'extrémité de son corps à la baze du sien, et opère ainsi un accouplement, et une scène nuptiale qui se prolonge et se termine dans les airs. D'autres femelles d'insectes, plus fortes et plus grandes que le mâle, et surtout moins épuisées par les plaisirs, s'envolent avec leur époux qu'elles portent sur leur dos, ou qu'elles tiennent suspendu à leur dernier anneau.

---

mâles destinés seulement aux plaisirs, ou plutôt à la fécondation de la reine. L'organisation de ces nombreux époux est telle, qu'ils paient de leur vie le bonheur qu'ils donnent et qu'ils reçoivent dans l'accouplement: disposition fâcheuse dont on croirait qu'ils ont la conscience, par la difficulté et la lenteur avec laquelle ils répondent aux agaceries et aux pressantes sollicitations de leur reine.

Dans la classe des animaux vertebrés, l'union conjugale s'accomplit avec diverses circonstances plus ou moins remarquables. Les serpens s'enlaçent et se tiennent rapprochés par des nœuds réciproques. Le crapaud serre fortement son épouse, la brise quelquefois dans ses énergiques embrassemens; ou, si on vient à interrompre ces conjugales étreintes, il ne lâche point prise, résiste aux incisions, aux blessures, et de ses membres mutilés, il serre avec une nouvelle force la compagne dont on a voulu le séparer.

Les femelles, dans les mammifères, éprouvent en général différens changemens d'organisation qui font naître en elles le besoin et le desir de l'accouplement. (1) Pour se prêter à cét acte, elles sont ordinairement posées d'à-plomb sur les quatre

(1) Les différentes parties de la génération sont le siége de ces changemens. Les ovaires se gonflent, sont dans un état de turgescence et d'exaltation telle que si on les coupe, comme cela se pratique pour la truie, l'animal n'entre plus en chaleur. La cause des desirs amoureux, dans la femelle des animaux, peut aussi se rapporter aux trompes, à l'utèrus et au canal *vulvo-utérin*, dont la vitalité augmente d'une manière sensible et à un tel point, dans quelques femelles, qu'il y a secrétion plus abondante et écoulement sanguinolent,

pieds, et supportent en partie le mâle, qui, établi sur ses deux pieds de derrière, s'appuie sur le dos de sa femelle avec ses deux autres pieds, et dans les mouvemens convulsifs et tumultueux qui l'agitent, lui prodigue souvent, et presqu'au même instant, des caresses et des morsures.

Le hérisson, le porc-épic, la baleine et les autres cétanés nous offrent un mdoe d'accouplement, dans lequel la femelle est couchée sur le dos, et se trouve embrassée par le mâle. Buffon avait d'abord prétendu que l'accouplement de l'éléphant se faisait avec des circonstances semblables; et de plus, que ces animaux, embellissant leurs plaisirs du charme du mystère, ne s'accouplaient pas devant témoins, et qu'ils connaissaient mieux que nous peut-être cette volupté de jouir dans le silence, qu'ils cherchaient les bois les plus épais,

---

ou simplement écoulement d'une humeur blanche et visqueuse, et une odeur particulière qui avertit et qui excite le mâle. La chaleur du climat apporte beaucoup de différence dans ces phénomènes. La nourriture plus ou moins abondante, et les qualités de certains alimens influent aussi sur cette exaltation momentanée, qui porte les femelles des animaux à chercher les caresses de leurs mâles.

gagnaient les solitudes les plus profondes pour se livrer sans trouble et sans réserve à toutes les impulsions de la nature (1).

Des observations exactes et précises ne permettent pas aujourd'hui de croire à ces détails, dont une plume éloquente avait embelli l'histoire de l'éléphant, et l'on sait maintenant que l'accouplement a lieu pour cette espèce, comme pour les autres quadrupèdes, avec une seule différence dans l'attitude de la femelle, que la position de sa vulve (2) force à ployer les jambes de devant pour rendre les approches de son mâle plus faciles (3).

La femmelle des dydelphes, dont tout l'appareil génital est si éloigné de celui des autres animaux, présente au pénis *bifide* du mâle, les deux divisions d'un canal *vulvo-utérin* qui va s'ou-

(1) Buffon, Histoire de l'éléphant.

(2) La vulve de l'éléphant est très-reculée, presque vers le milieu de l'abdomen.

(3) Les éléphans, du Muséum d'histoire naturelle, étaient d'ailleurs très-éloignés de montrer cette pudeur et ces rafinemens voluptueux dont on fait honneur à leur espèce. On ne les a pas vu s'accoupler à la vérité, mais on a pu souvent observer qu'ils étaient agités par des de-

vrir sur les côtés de l'ultérus, et dans le fonds de ce vicère.

Des circonstances d'organisation non moins singulières nous explique comment la femelle du chien demeure si long-tems unie à son mâle, et pourquoi celle du chat pousse des cris si plaintifs dans un moment où les autres animaux ne font entendre que des expressions d'amour et de plaisir (1).

Quelque soit la manière de s'accoupler, les femelles fuient ordinairement le mâle lorsqu'elles ont conçu et que les vues de la nature sont remplis. Le desir, dit Rousseau, ne vient pour elles qu'avec le besoin; le besoin satisfait le desir cesse. Elles ne repoussent plus le mâle par feinte, mais tout de bon. Elles font le contraire de ce que faisait

---

sirs et des transports dont ils ne cherchaient pas à cacher l'expression. La femelle avait plus de sensibilité que le mâle. *Sonini*, addition à l'histoire de l'éléphant, par Buffon. Tom. 28, pag. 257 et suiv. *Vid.* aussi dans les *Trans. phil.* pag. 179. Le mémoire de *John Corce* sur les éléphans, ou l'extrait de ce mémoire dans la bib. britannique, tom. 12.

(1) *Vid.* ce qui suit, anatomie comparée du sexe feminin, deuxième section.

la fille d'Auguste, elles ne reçoivent plus de passagers quand le navire a sa cargaison (1).

Dans la plupart des genres et des espèces que comprend la classe des oiseaux, les femelles s'unissent au mâle par une véritable association. Elles sont plus timides, plus réservées et n'arrivent ordinairement aux dernières jouissances qu'après avoir connu les détails et les préliminaires du plaisir. L'oiseau que les poëtes ont consacré à Vénus, l'aimable colombe, se fait principalement remarquer par ces penchans voluptueux; elle distingue dans la jouissance une foule de nuances et de raffinemens que les sens grossiers des autres animaux paraissent dédaigner.

La durée de l'accouplement varie beaucoup dans les diverses classes.

Celui des limaçons, des reptiles *bactraciens* (2) et de quelques poissons cartilagineux, est le plus long, ressemble, dans sa lenteur, à un sommeil prolongé ou à une espèce de léthargie.

Comme cet engourdissement, dit Vicq-d'Azyr, contraste bien avec les agitations effrénées des quadrupèdes, pendant leur rut, avec la jouis-

(1) Rousseau. Emile, livre 5.

(2) Les grenouilles, les crapauds, etc., etc.

sance momentanée des oiseaux que frappe d'un coup rapide la commotion de l'amour ; et combien est riche et féconde cette source de la vie, où la nature se régénère sans cesse au milieu des langueurs, des transports et des éclairs du plaisir.

Dans les plantes, la fécondation est opérée et s'accomplit sans aucune circonstance qui puisse la faire comparer à l'accouplement : cependant les deux sexes réagissent l'un sur l'autre, et leur commerce, en s'embellissant, en apparence, de tous les charmes que lui prête une imagination poëtique, peut aisément offrir des tableaux voluptueux, ou des rapprochemens aimables entre nos scènes d'amour, et l'acte par lequel les plantes se perpétuent et se renouvellent (1).

---

(1) Dans le fragment qui suit, CAMPENON décrit ainsi cet acte de la vie végétale :

> Sur les amours de Zéphyr pour les roses,
> L'antiquité, trop long-tems, sut mentir ;
> Laissons la fable et ses métamorphoses ;
> Rompons l'hymen de Flore et de Zéphyr ;
> Au tendre amour, au besoin de jouir,
> Rendons ces pleurs que l'on prête à l'Aurore ;
> Et dépouillé de fabuleux atours,
> Qu'un vers fidèle à vos yeux fasse éclore
> L'hymen des fleurs et leurs chastes amours.

Dans les plantes *dioïques* l'hymen s'accomplit par le ministère des vents, qui viennent alors apporter à des épouses éloignées le principe d'une heureuse fécondité.

La *vallisneria*, qui appartient à cette famille de plantes, présente dans sa fécondation toutes les apparences d'un véritable mariage.

Elle habite le Rhône et les fossés maréca-

Quand vous verrez la fleur qui se nuance,
Développer un calice plus pur,
De ses plis d'or, et de pourpre et d'azur,
A flots brillans, déployer l'élégance;
Sur ses progrès portez un œil plus sûr:
Dans cette fleur une amante respire;
Ce bouton frais qui va s'épanouir,
Il s'ouvre enfin; de sa tige mobile,
L'amant alors s'incline vers la fleur,
Et dans les airs qu'épure la fraîcheur,
Produit enfin sa jeunesse nubile;
Puis se relève; et par un autre effort,
Sur son bonheur, se recueille et s'endort,
Et, découvrant son plus riche pétale,
Pour en couvrir le dépôt de l'amour;
Mère en espoir, sur son sein, tout le jour,
Laisse flotter la robe nuptiale.
De leur hymen, si vous brisez les nœuds,
Si votre main, froidement criminelle,
Sur d'autres bords, loin du plant amoureux;

geux de Pize et de Florence. Comme toutes les plantes aquatiques, elle n'est point fécondée au fond de son humide habitation, mais cherchant la lumière, ses organes sexuels apparaissent à la surface des ondes dans la saison d'amour, et ne tardent point à se rencontrer. La tige qui porte les épouses s'alonge et forme un long support qui surnage et tient la fleur femelle au-dessus des eaux.

Allait porter la plante maternelle,
Vous la verriez, victime de vos jeux,
S'y dessécher dans un mortel veuvage :
Près d'elle en vain, les plantes d'alentour,
Inclineraient leur séduisant feuillage ;
Toujours fidelle à son premier amour,
La triste fleur, dans son deuil solitaire,
Rejetterait leur caresse adultère ;
Mais si les vents propices à ces feux,
Jusqu'à son sein, par une heureuse haleine,
De son époux, exilé de ces lieux,
Faisaient voler la poussière lointaine ;
Son sein flétri, par la stérilité,
S'ouvrant encore à la maternité,
Dans l'air brûlant qui la frappe au passage,
Respirerait l'amour, la volupté,
Et saisirait, dans ce vague nuage,
Le germe errant de la fécondité.

Fragment du poëme inédit de la Maison des Champs.

Les mâles qui jusqu'alors avaient demeurés immobiles au fonds des ondes, se détachent de leur tige et sont portés par le courant jusqu'aux fleurs femelles qui reçoivent en tribut leur poussière fécondante.

Les organes maternels se retirent ensuite et vont mûrir leur semence dans leur première habitation (1).

Dans les plantes, que la disposition des organes sexuels a fait appeler *monoïques* (2), et dans celles qui doivent leur nom d'hermaphrodites à une autre disposition (3), la nature fait en général tous les frais d'un hymen chaste et paisible. Elle place ordinairement les sexes de manière à ne pouvoir jamais être privés du tribut conjugal.

On a observé d'ailleurs que, dans les plantes comme chez les animaux, les mâles, plus irritables, plus

---

(1) Les longs supports se roidissent, les spires qu'ils forment venant à se contracter et à se rapprocher, descendent sous les eaux où leurs fruits achèvent de se développer.

(2) Plantes dont les parties sexuelles sont portées sur le même individu, mais dans des enveloppes différentes.

(3) Plantes où le même calice, et la même corolle servent d'habitation aux deux sexes, ainsi rapprochés et réunis.

véhémens, étaient disposés à une sorte d'agression, tandis que paraissant se conformer à un sentiment de pudeur et de retenue, les organes feminins attendaient sans se mouvoir en aucune manière, le moment où leur mariage devait s'accomplir, et se bornaient alors à ouvrir leur sein au principe de la fécondation.

Ces dispositions générales ont cependant quelques exceptions; et si, dans diverses classes d'animaux on trouve des *Messalines* qui provoquent leurs amans ou leurs époux, de même chez les plantes on trouve aussi quelques pistils qui, plus irritables, cherchent et demandent, sans pudeur, le tribut de l'amour.

Les pistils ne se bornent pas à ces provocations, ils se prêtent encore à des unions adultérines, et les différentes parties d'un même ovaire, se laissant quelquefois féconder par plusieurs époux de race étrangère, donnent naissance à une postérité dont les variétés et la bigarure révêlent les infidélités de la mère et la multiplicité des parens employés dans ces fécondations (1).

(1) Dans les orangers, dit Duhamel, l'espèce que l'on appele l'hermaphrodite ou le monstre, produit sur le même arbre des bigarades, des citrons et des balotins séparés ou même rassemblés par quartiers dans le

DEUXIEME SECTION.

Anatomie et physiologie comparée du sexe feminin.

Après avoir reconnu par quelles fonctions du pre-

---

même fruit. On ne peut concevoir ce phénomène sans admettre que les différentes loges de l'ovaire ont été fécondées par des poussières différentes ; et l'art d'ailleurs est parvenu à exécuter ces fécondations adultérines à volonté.

Les produits de ces croisemens de race, qui se font avec tant de facilité dans les végétaux, forment de nouvelles espèces que l'on appelle plantes hybrides. Linné est parvenu à en reconnaître quarante-sept, et à constater par un grand nombre d'observations, que les métis ressemblent à leurs mères par les parties de la fructification, et aux pères, par les fleurs et les partie extérieures.

Ces *métis* ou plantes hybrides, sont ordinairement plus fortes, plus vivaces que leurs parens tandis que, le degré d'affinité qui doit exister entre les germes et les poussières, est d'ailleurs la seule cause qui s'oppose à l'indéfinie multiplication de ces métis, d'où résulterait nécessairement une foule de variétés nouvelles et trop nombreuses pour que les botanistes pussent les reconnaître. *Vid.* DUHAMEL. Physique des arbres, tom. 1, p. 292. LINNÉ, plant. hybrid., KOELREUTER mém. de Pétersbourg 1782. KNIGHT Trans. Phil. 1799.

mier ordre le sexe feminin contribuait à la génération, nous avons signalé d'espace en espace ses principales variétés, depuis la circonstance où, procédant de la manière la plus simple, la nature n'emploie que ce sexe pour reproduire, jusqu'au mode où, en l'associant de diverses manières et par une sorte de luxe, au sexe masculin, elle n'en laisse pas moins voir le rôle important et essentiellement procréateur, dont les organes maternels sont chargés.

Osons maintenant embrasser, dans des recherches plus approfondies, le mécanisme, la structure de ces mêmes organes, et conduits, éclairés par l'anatomie comparée, cherchons à connaître les principaux moyens d'un phénomène, dont les grandes différences nous ont déjà présenté des objets si dignes d'inspirer l'intérêt et de fixer l'attention.

Dans les animaux, l'appareil feminin, les organes maternels, sauf un petit nombre d'exceptions, sont ordinairement placés dans l'abdomen où l'anatomiste parvient aisément à les reconnaître au milieu des différens viscères qui les environnent (1).

(1) Dans les limaçons, l'orifice externe, la vulve se montre au côté droit du corps. Dans les crustacés, les parties femelles, comme les parties mâles, ont leur is-

Dans les plantes, loin d'être ainsi placés dans l'intérieur de l'organisation, les mêmes parties se montrent au dehors, s'épanouissent extérieurement, et, productions nouvelles et éphémères, occupent ces calices et ces corolles brillantes et parfumées, où l'hymen végétal s'accomplit.

L'appareil feminin peut être réduit à ses parties essentielles et indispensables, ou agrandir, développer ses fonctions au moyen des différentes pièces accessoires dont la nature présente des formes et des combinaisons très-variées.

L'état de moindre complication, c'est-à-dire, l'état où la nature se restreint aux organes dont la constance et les fonctions essentielles prouvent évidemment l'importance, est celui où, comme

sue dans la hanche de l'avant-dernière paire de pattes. L'araignée a les mêmes parties à la base de l'abdomen contre laquelle s'applique dans l'accouplement les palpes du mâle, dont les organes sont affectés à cette région. Les faucheurs et les libellules nous offrent des exemples d'une autre position. Chez les premiers, les parties génitales sont placées au-dessous de la bouche, et dans les autres, à l'extrémité de l'abdomen, d'où la nécessité dans laquelle l'animal se trouve de courber son corps et d'en former une sorte d'anneau pour aller s'appliquer contre les parties mâles qui sont à la base du ventre. *Vid.* le mém. de Homberg. Mém. de l'Académie des Science.

dans les plantes, tout l'appareil feminin se borne à une partie appelée ovaire par les physiologistes. Celui-ci est un organe du premier ordre, où sont formés et déposés ces petits corps, ces germes préexistans, ces embrions, dont la vitalité faible et obscure doit se développer et être mise en jeu par l'action vive et excitante d'un principe émané du sexe masculin (1).

Cet organe essentiel, ce sanctuaire où la nature prépare, élabore et assemble les rudimens d'une postérité plus ou moins nombreuse, c'est l'appareil de la germification, qui, dans le plus grand nombre des cas, présente une trompe à laquelle on a donné des noms différens. (*Vid.* pl. Ire, fig. 1 et 2 de ce vol.) Si de ce point où les organes féminins se montrent ainsi dans leur plus grande simplicité, nous arrivons au mode d'organisation qui nous les montre dans tout leur développement et leur complication, nous voyons alors la partie essentielle, le réservoir des germes, combiné avec deux

(1) L'ovaire que nous regardons comme le viscère où les germes sont élaborés et secrétés, nous paraît mériter le nom d'appareil de la germification. Il est uni, dans le plus grand nombre des cas, à une espèce de trompe appelée pistil, dans les plantes; oviduc, dans les ovipares, et trompe uterine dans les mammifères.

Appareil Genital Feminin
Fig. 3.

A
E
E
K
B
B
K
C
D

Fig. 2.
M

Fig. I.
N

F
G
I
I
H

J. Morin del. et excud.

autres appareils, celui de la gestation et les organes d'introduction et de prélude. La figure 3 de notre première planche peut être regardée comme un tableau, dont l'étendue et la composition font un contraste bien marqué avec l'unité du sujet des deux autres figures (fig. 1 et fig. 2.) Cette figure 3 nous offre le sexe féminin dans son plus grand développement, tel que nous pouvons l'observer dans la femme ou chez les femelles des autres mammifères. Les parties (E. B.), nous montrent la première et la plus importante seetion de l'appareil, c'est-à-dire, la trompe et l'ovaire qui lui correspond. (A), c'est l'utérus, l'organe de gestation, *le viscère* qui renferme l'homme pendant 9 mois, et qui, s'ouvrant ensuite avec douleur dans l'accouchement, chasse le fœtus de son premier asyle et le fait passer à une vie plus indépendante et moins limitée. La troisième division comprend tous les organes de prélude et d'introduction (1).

Parmi tous ces instrumens par lesquels la femme contribue à la génération et au premier développement de son produit, les ovaires et les trompes sont les seules parties dont nous puissions trouver les analogues dans le sexe des plantes; les comparaisons plus étendues, les rap-

(1) *Vid.* première partie de cet ouvrage, première sec.

prochemens et les comparaisons de LINNÉ (1), appartiennent donc moins à l'histoire naturelle qu'à la poësie, et suivant ici sa marche ordinaire et invariable, la nature se montre uniforme, constante dans les organes du premier ordre, mais différente, variable pour tout ce qui tient aux accessoires avec lesquels elle se plait à les combiner de diverses manières dans les différentes classes d'animaux.

---

(1) Linné retrouvait toutes les parties, tous les détails de l'appareil feminin le plus composé, dans les organes femelles des plantes. Ainsi, le stygmate, suivant ce célèbre naturaliste, répond à la vulve (*stigma est vulva*), le style au vagin (*stylus est vagina*), la corolle aux nymphes (*carolla est aleum, vel potius nimphæ cujus petala undique organa genitalia ambiunt*).

Le calice comparé d'abord au lit nuptial, fut ensuite assimilé à la vulve par les naturalistes de la même école.

Calyx ergo est Talamus in qua stamina et pistilla, organa genitalia masculina et feminina, nuptias celebrant; vel, si mavis, CUNNUS *seu labia ejusdem, intra quæ organa genitalia masculina et feminina, delicatissime istæ partes foventur*, WAHLBOM, *sponsalia plantarum*. Am. ac. Tom. 1 pag. 373.

La plupart de ces différentes parties que l'on veut trouver dans le sexe végétal, seraient évidemment inutiles, au mode de reproduction que la nature a adopté pour les plantes.

Tels sont les deux extrêmes que l'analyse nous fait découvrir dans la structure des organes maternels. Appelons maintenant, par la pensée, et rangeons s'il se peut sur une même ligne, toutes les dispositions, toutes les combinaisons et les variétés de formes que présentent ces mêmes organes.

La partie essentielle, l'*ovaire*, est tantôt simple et unique comme dans la seiche et les oiseaux, et tantôt double comme chez les mammifères, les reptiles et le plus grand nombre des insectes. Le même organe se multiplie dans les végétaux.

Les grains, les utricules, dont il paraît formé en grande partie, sont un assemblage de petits corps qui contiennent tous un germe et l'organe destiné à le favoriser dans les premiers essais de la nutrition.

Ces grains, ces ampoules ne sont pas également nombreux dans diverses classes. Haller n'a pu en compter que quinze dans l'ovaire de la femme, et prétend que le nombre de ces corpuscules est en général très-borné dans les femelles des mammifères (1); il est immense dans les abeilles (2), dans les crapauds (3), dans les

---

(1) *Vid.* Haller, *elementa physiologiæ*. Tom. VII, p. 112. — Levret, Rœderer, Graaf.

(2) On porte ce nombre jusqu'à 12,000 dans la mère abeille, *fœmina rex*.

(3) 1207.

poissons épineux (1), et en général, cette quantité de grains et d'ovules, d'où résulte la fécondité, n'est pas en raison inverse du volume des animaux, comme Buffon l'a prétendu, mais paraît d'autant plus considérable que l'organisation de l'appareil feminin est moins composée (2).

---

(1) Dans les poissons épineux, les ovaires se présentent sous la forme de grappes dont les grains d'abord imperceptibles grossissent insensiblement et deviennent très-apparens à l'époque du frai. On en compte jusqu'à 9 millions dans les ovaires des gades, et même 9,34,0000.

Le nombre des germes est également très-considérable dans les plantes dont les espèces sont plus riches en invidus que les espèces animales.

(2) Des faits irrécusables démontrent la généralité de cette loi, et prouvent qu'en effet la fécondité est moins en raison diverse des masses organisées, qu'en raison directe de la simplicité de l'appareil feminin. Les plantes chez lesquelles cet appareil est réduit à ses parties essentielles, sont en général très-fécondes, et leurs espèces sont plus riches en individus que les espèces animales. Les poissons épineux, dont le même appareil est également très-peu compliqué, sont aussi d'une fécondité extrême; et la postérité possible de quelques unes de leurs espèces, suffirait pour peupler seules les plaines immenses de l'océan. Dans les poissons cartilagineux, qui ont une pièce de plus dans l'organe feminin, la fécondité diminue brusquement, et au point que l'on ne

Dans la saison des amours, les *ovules*, les petits grains, les vessicules de l'ovaire sont plus exprimées, et arrivent à un point de maturité qui correspond à la plénitude séminale des mâles: alors ces corpuscules se détachent, et sont livrés à une fécondation *extra-maternelle* (1), où, demeurant unis à l'ovaire, ils ne l'abandonnent qu'au moment de la fécondation, et sous l'influence

---

compte guères plus de cinquante œufs dans les raies et les squalles.

Enfin, on peut assurer qu'en général les ovipares et les *germinipares*, dont les organes sont très-simples, ont une fécondité bien supérieure à celle des véritables vivipares, chez lesquels l'appareil de la *germification* est combiné avec deux autres séries d'organes bien développées. Ces remarques, que nous soumettons aux naturalistes philosophes, méritent peut-être de fixer leur attention.

(1) Dans les grenouilles, les crapauds, et principalement dans les poissons épineux, dont les femelles sont évidemment *germinipares*. La ponte de celle-ci est quelquefois si facile et paraît tellement dépendre d'une sorte de maturité, que les œufs sont en partie entraînés par leur propre poids, et sortent par l'anus quand on suspend et agite, dans une situation verticale, une femelle arrivée à l'époque de sa ponte.

des impressions voluptueuses qui suffisent quelquefois pour opérer cette séparation (1).

Les germes, après avoir été fécondés, se développent aux dépens de leur mère, demeurent ses parasites, ou bien, indépendans et libres, ils s'accroissent loin d'elle et avec différentes circonstances, dans les moyens de leur développement (2).

---

(1) Harvée s'est convaincu que des caresses voluptueuses, mais stériles, suffisaient pour agir sur l'ovaire et en détacher des œufs dans les femelles du merle, de la grive, du perroquet. *Vid.* Blumembach. *Specimen physiologiæ comparatæ* Broch. *in*-4°, pag. 7 et suiv.

(2) Ces germes indépendans se montrent dans trois états; ceux des grenouilles, des crapauds et des poissons épineux, sont nuds, sans défense et livrés avec profusion à toutes les chances d'un développement que plusieurs causes peuvent troubler. Les autres sont enveloppés par des membranes plus ou moins solides, et prennent ordinairement leur premier accroissement dans un péricarpe, qui les protège, et dont les nombreuses variétés constituent les différentes formes de fruit. Les germes du troisième état se développent par incubation, aux dépens de la substance nourricière contenue dans l'œuf, et à l'aide du jaune qui répond au *placenta* des mammifères.

Dans quelques espèces, les embrions, sans rien emprunter au sein maternel, s'y développent par une incubation intérieure, dont les poissons cartilagineux, la vipère, la couleuvre, la salamandre terrestre, fournissent des exemples.

Le paturin vivipare, *poa vivipara*, est dans le même cas; et dérogeant à une de ses lois les plus générales, la nature fait sortir du calice de cette plante un végétal tout formé qui s'attache aussitôt à la terre, et croît avec rapidité (1).

Dans les plantes bis-annuelles, l'ovaire et les parties qui en dépendent, se renouvellent à chaque floraison. A l'époque correspondante, c'est-à-dire, dans la saison des amours, le même organe se tuméfie, jouit d'une vitalité plus active, et se régénère même en partie dans plusieurs genres d'animaux (2).

La privation des ovaires change entièrement la

---

(1) Le paturin vivipare; *poa spiculis ovato-angustis acutis*, *vivipara*, (Linné) montre au lieu de semence, de petites feuilles. *Loco seminum folia angusta, flore longiora protrudit, hinc instar ovi in ipsa planta germinat, more animalium viviparorum* (Linné) *Flora laponica.*

(2) Les testicules offrent un exemple de cette régénération dans les rongeurs.

nature de la femelle, à qui on a fait subir cette opération cruelle. Elle éteint pour jamais le principe de l'amour (1), tandis que le tempérament érotique paraît correspondre au développement des mêmes organes et à la grosseur de leurs vaisseaux (2).

Les trompes qui constituent avec l'ovaire l'appareil de la germification, y adhèrent, en sont comme un prolongement, une extension (3), ou, séparées de cet organe, elles se présentent sous l'aspect d'un conduit plus ou moins large (4), et se terminent dans plusieurs circonstances par une dilatation (5). Les mêmes conduits se développent quel-

(1) Les truies, auxquelles on a fait cette opération, dit Haller, n'entrent plus en chaleur, et ne paraissent plus éprouver le besoin des approches du mâle.

(2) *Vid.* Haller. *Elementa physiologiæ*, tom. 7.

(3) Dans les plantes.

(4) Très-large dans les ruminans et les rongeurs, où leur dilatation, dans la partie utérine, donne une plus grande étendue à la matrice.

(5) Dans les oiseaux, dans plusieurs reptiles, et chez les limaçons, les insectes, cette dilation a souvent été prise pour un véritable *uterus*, par les naturalistes.

quefois au point de former dans le corps de l'animal des replis, des ondes et des circonvolutions (1).

L'APPAREIL de la gestation n'est formé que d'une seule pièce, de l'uterus (2). Il appartient exclusivement aux mammifères. Il a plus ou moins d'étendue. Dans la femme et chez la femelle du singe, il n'est pas amplifié par la dilatation des trompes qui sont trop étroites pour que le fœtus puisse convenablement s'y développer. Une autre disposition a été remarquée dans les femelles des carnivores, des rongeurs, des ruminans, dont l'appareil de la gestation s'agrandit en se continuant dans les deux trompes très-dilatées.

Dans les animaux à bourse, l'appareil de la gestation est réduit à un très-petit viscère d'où le fœtus, encore tendre et mucilagineux, est chassé par un avortement naturel, et achève de se développer en demeurant attaché et comme greffé aux mammelles de sa mère. Chez ces animaux, le même appareil a de plus que celui des autres mammifères, deux ouvertures latérales qui communiquent avec les deux canaux étroits que pré-

(1) Dans le limaçon, et plus encore dans les crapauds, les grenouilles. *Vid.* ROESEL.

(2) *Vulg.* La matrice.

sente la bifurcation du vagin. C'est par cette double voie que s'opère la fécondation. L'accouchement prématuré a lieu par une autre issue, par l'ouverture du col utérin qui est très-petite, presqu'imperceptible, et dont nous devons la découverte à un célèbre naturaliste anglais (1).

LES ORGANES de prélude et d'introduction, que les anatomistes désignent sous le nom de parties extérieures de l'appareil féminin, se composent dans les mammifères, de la vulve, de ses replis (2) du clitoris et du long canal D, que la fig. 3 de la première planche de ce volume nous montre entrouvert et de manière à laisser voir les plicatures, les rides que présente sa surface intérieure.

L'épaisseur, la force et l'extrême irritabilité de l'extrémité de ce conduit (3), dans la femelle du chien (4), la membrane particu-

---

(1) *M. Home.*

(2) Appelés les *petites lèvres*, *les nimphes*, etc.

(3) On nomme cette partie *le bourrelet*, le *plexus-rétiforme* du vagin.

(4) Cette disposition est une des causes qui contribuent à retenir si fortement et pendant un tems si long, le mâle, dont le pénis offre d'ailleurs à son extrémité une saillie qui se gonfle dans le coït, et qui se trouve ensuite serrée et comme étranglée par le col du vagin.

lière qui en ferme l'ouverture dans celle de l'homme (1), la bifurcation de sa partie supérieure dans les animaux à bourse, et la longueur du clitoris dans les femelles des genres singe et éléphant, sont les principales différences que présentent les organes qui figurent dans l'appareil feminin comme moyens de prélude et d'introduction. Ajoutons que ces organes extérieurs sont amplifiés dans les dydelphes d'une partie qui remplit d'autres fonctions, de l'appareil *marsupial* dans lequel les fœtus, trop jeunes pour vivre loin de la mère, sont reçus et conservés jusqu'à l'époque d'un développement plus avancé (2).

Les parties extérieures de la génération, dans les femelles des *ovipares* et des *germinipares* se réduisent en général à une simple ouverture. On trouve de plus dans quelques espèces de

(1) La membrane hymen, qu'on ne retrouve pas dans les vierges des autres mammifères. *Vid.* tom. 1 de cet ouvrage.

(2) Cet appareil *marsupial* est en quelque sorte une seconde matrice, un utérus supplémentaire. Il est composé d'un repli de la peau, d'un prolongement des os pubis et d'un muscle dont les contractions et les dilatations ferment et ouvrent l'appareil comme les cordons d'une bourse.

poissons et d'insectes, divers instrumens qui ont pour usage d'assurer l'accouplement soit dans l'air, soit au milieu de flots tumultueux et des vagues agitées de l'océan.

DEUXIEME PARTIE.

Histoire particulière du sexe féminin, dans l'espèce humaine.

Ne ternissons pas ces objets par des images repoussantes, dit l'auteur de la Vénus physique, en parlant de la génération; qu'ils demeurent couverts du voile qui les cache; que la biche vienne ici à la place d'Iphigénie, que les femelles des animaux soient seules le sujet de nos observations, et cherchons dans leurs entrailles, ce qu'il est possible de découvrir des phénomènes de la réproduction.

Nous n'imiterons pas cette retenue puérile: Les instrumens au moyen desquels l'espèce humaine se régénère et se perpétue, leur mécanisme, leurs différentes propriétés, leur mode d'action, en un mot, leurs phénomènes: quels sujets d'observation pourraient nous occuper avec plus d'intérêt, et mériter davantage un examen particulier?

Opposant donc le courage de la science à de fugitives émotions, nous ne craindrons pas de chercher dans le corps froid et inanimé de la femme, au milieu des dépouilles sanglantes de la beauté, les organes qui servaient à la génération. Nous

interrogerons leurs débris soustraits pour quelques instans à la tombe; nous les soumettrons à une analyse scrupuleuse, et les ranimant ensuite par la pensée; nous les verrons comme des monumens auxquels on peut rapporter quelques circonstances des phénomène et des actions dont ils rappelent le souvenir.

Ces organes, dont tous les détails se lient à des connaissances physiologiques si importantes, sont placés au milieu des entrailles de la femme, qu'il faut écarter pour les découvrir et les séparer. Ils se trouvent d'ailleurs dans la direction du centre de gravité, et sont rejetés à l'extrémité du tronc, où un *réceptacle osseux*, le *bassin*, les renferme, et fait lui-même partie du système d'organes par lequel la femme contribue à la génération.

L'appareil feminin que nous offrons ici dans un isolement absolu (*Vid.* planche 1 de ce vol., fig. 3), tenait aux parties environnantes par divers prolongemens du péritoine (1), et par deux cor-

(1) Le *péritoine*, comme son nom l'indique, entoure les intestins; c'est une des grandes divisions du système *sereux* de Bichat : les prolongemens, les replis de cette enveloppe qui unissent l'utérus aux parties environnantes, sont les replis *péritoneaux* de l'utérus; CHAUSSIER. (*Lig. larges*, des anciens anatomistes). Les replis *utéro-uri-*

dons vasculaires, qui, attachés aux angles supérieurs et latéreaux de la matrice A, traversaient ses replis, et venaient, passant au-desus du pubis, s'épanouir dans les grandes lèvres, ou s'étendre même jusqu'à la partie supérieure des cuisses (1).

La partie moyenne de l'appareil est d'ailleurs dominée par une arcade osseuse, et se trouve située entre la vessie urinaire et l'extrémité du vaste conduit où s'opère la digestion.

Les organes de la génération, dont nous rappelons d'une manière rapide les principales relations, seront décrits dans cette seconde partie avec des intentions physiologiques, c'est-à-dire, dans le dessein de n'en développer la structure et les formes que pour y rapporter plusieurs actes de la vie, et lier ainsi les circonstances d'organisation aux usages et aux phénomènes qui en devaient résulter, lorsque la vitalité animait de toute sa puissance ces organes maintenant flétris et sans réaction.

---

naires (*ligamens antérieurs*), et les replis postérieurs (ligamens postérieurs).

(1) L'engorgement de ces cordons vasculaires que le profes. Chaussier appelle les *Cordons sus-pubiens*, occasionne quelquefois, pendant la grossesse, des douleurs que les femmes éprouvent vivement aux environs de l'aîne.

PREMIERE SECTION.

Anatomie philosophique des organes au moyen desquels la femme contribue à la génération.

DU BASSIN.

Dans le plus grand nombre des plantes, une enveloppe brillante et parfumée, *la corolle*, renferme les organes reproducteurs, et, passagère comme les amours qu'elle protège, elle tombe ordinairement aussitôt après la fécondation. L'appareil qui, dans la femme, répond à cette enveloppe, est désigné sous le nom de *bassin* par les anatomistes (1).

Il n'est pas distinct et isolé, comme la corolle, mais il se trouve placé presqu'au centre du squelette, et présente une large cavité où les organes de la génération ne sont pas exclusivement renfermés ni séparés des autres parties.

Le bassin est placé entre les membres abdominaux auxquels il transmet obliquement tout le

(1) *Vid.* tom. premier, planch. 2.

poids du corps, et le tronc qui ne lui est point parallèle, mais dont il croise l'axe par une inclinaison particulière à l'homme, et d'où résulte, pour la femelle de cette espèce, un accouchement plus laborieux et plus pénible ; la puissance expultrice de l'utérus, n'agissant pas dans une ligne droite, mais d'une manière oblique, avec absorption de force et de mouvement (1).

Le bassin présente une enceinte osseuse dont il serait difficile de déterminer la figure à l'extérieur ; les anatomistes y distinguent les os des hanches KK. (*Vid.* tom. 1, pl. 2, fig. 1). Les larges cavités destinées à l'articulation *fémoro-pelvienne*, CC ; les trous *sous-pubiens*, NN ; *le pubis* L ; et *les tubérosités sciatiques* sur lesquelles le corps est porté quand on est assis ; enfin, le *sacrum* au fond du bassin, et sa pointe, ou le coccix.

La cavité du bassin qui est plus directement liée à l'objet que nous nous sommes proposé dans cette histoire générale et particulière du sexe feminin, cette cavité nous offre deux parties, l'une que l'on appele le grand bassin, et l'autre plus inclinée, le petit bassin dans lequel on distingue un détroit supérieur et un détroit inférieur.

---

(1) *Vid.* tom. premier de cet ouvrage, pag. 57.

La première excavation, le grand bassin, a beaucoup d'étendue, et sa largeur, dans la femme bien conformée, est d'environ 8 à 9 pouces.

Le petit bassin forme une espèce de canal osseux dont les deux extrémités sont plus évasées que la partie moyenne. Son entrée, le détroit supérieur ou abdominal, offre à l'anatomiste qui la considère dans ses rapports avec l'accouchement, plusieurs diamètres dont il importe de comparer l'étendue. Le premier, l'antèro-postérieur, s'étend de la symphise du pubis O, à l'articulation sacro-lombaire *X*; il est d'environ 4 pouces, et répond dans l'accouchement au plus petit diamètre de la tête du fœtus. Trois autres diamètres sont connus sous le nom de transverse et d'obliques. Le premier a cinq pouces, lorsque le travail de la seconde dentition étant terminé, un changement notable arrive dans le bassin de la femme, et lui donne les dispositions convenables aux nouvelles fonctions qu'elle doit remplir.

Les deux diamètres obliques se croisent et s'étendent, en formant une diagonale de chaque symphise sacro-iliaque à l'articulation fémoro-pelvienne C C.

On remarque les mêmes diamètres dans le détroit inférieur ou perinéal. Ils ont tous environ 4

pouces, mais l'antéro-postérieur qui, de la partie inférieure de la symphise du pubis s'étend à la pointe du coccix, s'aggrandit dans l'accouchement par la rétrocession de cette pointe, et répond alors au plus grand diamètre de la tête du fœtus qui change de direction, en passant du détroit supérieur dans le détroit inférieur.

Le fond du bassin étant sensiblement concave; la partie moyenne du petit bassin a plus d'étendue d'avant en arrière; disposition dont l'absence par suite de plusieurs vices de configuration (1), s'oppose à la sortie du fœtus, et force pour lui ouvrir des voies insolites, à des opérations trop souvent funestes ou inutiles (2).

L'heureuse conformation du bassin et les difformités de cette partie, n'échappent point à l'œil de l'accoucheur exercé par une longue suite d'ex-

(1) Une exotose, une déformation par suite du rachitisme, peuvent déformer cette concavité de la partie moyenne du bassin, et opposer un obstacle invincible à l'accouchement naturel.

(2) *L'opération césarienne*, la plus cruelle et la plus dangereuse des opérations, et l'*opération de la symphyse*, qui devient insuffisante dans tous les cas où une légère augmentation dans la cavité du bassin, ne peut pas favoriser l'accouchement.

périences et d'observations. Il les cherche, les entrevoit, les signale à travers les charmes et les contours qui semblaient devoir les dérober à ses recherches, et, soumettant à un examen attentif la jeune vierge que l'on destine au mariage, il peut souvent prononcer sur les suites de son hymen, ou même décider, dans quelques circonstances, qu'elle ne remplira pas impunément les fonctions les plus critiques de la maternité (1).

La tête du fœtus dont on a comparé les dimensions à celles du bassin qu'elle doit franchir, n'est pas susceptible de se comprimer et de diminuer de volume autant que quelques accoucheurs l'avaient pensé, en négligeant d'appuyer leurs opinions sur des données d'anatomie.

La voûte du crâne peut seule éprouver cette compression, mais la base, dont l'ossification est plus avancée, demeure inflexible dans l'état naturel, et ne change point de dimension.

Les limites que la nature prescrit à l'applatissement de la tête du fœtus, dans un accouchement plus ou moins laborieux, résultent donc nécessairement de la différence de largeur qui

---

(1) (*Vid.* BODELOQUE, de l'art des accouchemens, tome premier, pag. 54 et suiv.)

existe dans le plus grand nombre des cas, entre la base et la voûte du crâne, mesurées transversalement. Cette différence est d'environ 6 à 7 lignes, suivant le professeur Thouret, qui a fait de ces rapports importans le sujet d'un mémoire dans lequel les connaissances anatomiques sont appliquées de la manière la plus heureuse, à l'examen d'une question sur laquelle il était si important d'éclairer les accoucheurs (1).

Structure du bassin.

Le bassin est formé de différentes pièces osseuses et de ligamens ou de cartilages inter-articulaires qui sont généralement plus épais dans la femme que dans l'homme.

Les pièces osseuses sont larges et en petit nombre. Elles nous offrent dans le fond du bassin et sur la ligne médiane du corps, le sacrum et le coccix; sur les côtés, on voit s'étendre et se prolonger sous la forme d'une ceinture irrégulière, les os iliaques qui embrassent la base de la colonne vertebrale, et en reçoivent tout le poids

(1) *Vid.* ce mémoire, dans le cinquième vol. de ceux de la soc. roy. de méd. pag. 514, et suiv. partie des mémoires.

du corps pour le transmettre ensuite sur les extrémités.

Les cartilages inter-articulaires et les ligamens du bassin, maintiennent les articulations des os dont il est formé, savoir, les articulations *sacro-lombaire*, *sacro-coccigienne*, *sacro-iliaque*, *et la symphyse du pubis*.

La première de ces articulations permet quelques mouvemens, le corps se trouvant étendu ; mais il faut remarquer que ces mouvemens ont lieu en même tems dans les vertèbres des lombes, qu'ils sont d'autant plus faciles et plus rapides que la taille est plus élégante et mieux élancée.

L'articulation sacro-coccigienne permet aussi des mouvemens qui rendent l'accouchement moins difficile.

L'articulation sacro-iliaque est immobile dans l'état ordinaire. La gestation y occasionne d'ailleurs un relâchement et une turgescence, qui cependant n'arrivent pas d'une manière constante et régulière, et qu'il ne faut pas regarder avec quelques physiologistes comme une disposition adaptée constamment au plan de la nature, et propre à nous donner une preuve générale de sa merveilleuse industrie.

Cette circonstance d'ailleurs favorise l'accouchement, et donne beaucoup plus d'étendue et

de facilité à l'écartement que l'on se propose d'opérer, lorsqu'ayant recours à l'opération de la symphise, on cherche à augmenter les dimensions d'un bassin trop étroit pour se prêter à un accouchement naturel et facile. C'est d'ailleurs, suivant la remarque judicieuse du professeur Thouret, un effet nécessaire de la forme des symphises postérieures, de la nature de leurs ligamens, de n'éprouver, dans l'écartement des os du bassin, aucun degré de distension violente qui puisse les déchirer (1).

La symphise du pubis est courte, serrée et épaisse dans la femme. Il paraît qu'elle se gonfle un peu vers la fin de la grossesse, au moins chez quelques femmes dont cette disposition favorise alors l'accouchement, sur-tout si le bassin est un peu trop étroit (2).

APPAREIL DE LA GERMIFICATION.

L'appareil de la germification qui se trouve réduit dans quelques plantes à un ovaire et à son

(1) *Vid.* mémoire de la soc. roy. de méd. tom. 9, pag. 412.

(2) *Vid.* dans les mémoires de l'acad. de chirurgie,

stygmate, se compose chez la femme ainsi que chez la femelle des autres vivipares, de ce même ovaire et d'une trompe qui ne lui est pas contigue, mais qui s'en rapproche seulement dans les circonstances de fécondation; tandis qu'elle tient à l'utérus, dont elle paraît former une sorte de prolongement.

DES OVAIRES.

Les *ovaires*, que les anatomistes regardent en général comme des organes accessoires, et dépendans de l'utérus (1), et que les physiologistes modernes envisagent au contraire comme deux viscères du premier ordre et auxquels toutes les autres pièces de l'appareil féminin doivent être rapportées; les ovaires sont profondément situés, enveloppés de toutes parts et cachés dans les duplicatures que présentent les replis latéraux et membraneux du péritoine.

Les lignes E E (*vid.* la planche 1 fig. 3) nous conduisent à ces deux viscères dont l'un apparaît sous la membrane qui le couvre (l'ovaire gauche),

---

celui de M. Louis, sur l'écartement des os du bassin.

(1) *Vid.* Gavard, Sabatier, etc.

tandis que l'autre, dépouillé de cette membrane, nous laisse appercevoir sa substance *granulée*, dont Swammerdam a forcé l'expression au point de lui donner une apparence *oviforme* aussi marquée que dans l'ovaire des oiseaux (1).

Chaque ovaire est placé beaucoup plus haut, dans le fœtus et diffère d'ailleurs par la forme, dans ce même fœtus, dans l'enfant, la femme adulte; et à cette époque, où flétris et stériles, ces organes se trouvent réduits à une sorte de végétation. Leur poids varie aussi dans les différens âges (2)

Structure des ovaires.

La trame des ovaires, comme celle des autres organes est évidemment formée par la combinaison et l'enlacement de ces élémens organiques, de ces tissus généraux qui, universellement distribués et

(1) *Vid.* la planche 3 d'un très-bon ouvrage que Swammerdam a publié sous le titre de *Miraculum naturæ, sevi uteri muliebris fabrica.*

(2) Dans l'enfant, chaque ovaire pèse de cinq à dix grains; un gros et demi ou deux gros, dans la femme adulte; dix grains, après l'époque du tems critique.

par-tout présens, forment en quelque sorte le canevas et la base de toutes nos parties. On y trouve donc du tissu cellulaire, des nerfs et des vaisseaux de différens ordres (1).

Le tissu cellulaire enveloppe les ovaires de tous les côtés; et, réuni aux membranes séreuses (2), il leur forme, suivant les remarques judicieuses et fécondes de Bichat, une atmosphère locale et particulière, que l'anatomiste philosophe doit distinguer parmi les circonstances de structure qui contribuent davantage à déterminer pour chaque organe une vitalité spécifique.

Les nerfs qui font partie de la structure des

---

(1) Cette manière de considérer la structure des ovaires est évidemment une application de cette nouvelle anatomie, de l'anatomie générale et intérieure que nous devons aux recherches de Xavier Bichat.

(2) On appelle membrane séreuse, ces membranes qui, comme la plèvre et le péritoine, sont appliquées à la surface externe des viscères dont un autre système membraneux, le système muqueux occupe l'intérieur.

La texture cellulaire des membranes séreuses, l'absorption et l'exhalation alternative qui ont lieu à leur surface, en forment les principaux caractères. Vid. BICHAT *Traite des membranes*, pag. 82.

ovaires viennent principalement du tri-splanchnique, disposition d'où il résulte que ces organes étant placés dans la sphère d'activité et d'influence du système nerveux visceral, ils jouissent du mode de sensibilité et de motilité dont ce système est la source, de ce mode de vitalité qui paraît spécialement affecté à la vie intérieure (1).

Les mêmes organes ont quelques vaisseaux lymphatiques, des veines et une artère particulière; l'*artère de l'ovaire* qui leur apporte en tri-

(1) Le tri-splanchnique ou (le grand sympathique) fait la partie principale de ce que le professeur Bichat nomme système des ganglions, ou système nerveux de la vie organique.

Il paraît en effet que les différens points du trisplanchnique sont la source d'une sensibilité particulière, d'une sensibilité distincte de celle des sens externes et de l'influence nerveuse à laquelle on rapporte les contractions des muscles locomoteurs. Cette action, qui émane du système *nerveux viscéral* préside d'une manière spéciale à la nutrition, et quand elle s'exalte, dans les émotions du plaisir, ou dans celles de la douleur, elle conserve un caractère bien remarquable et qui la distingue des différens modes de la sensibilité cérébrale.

Le professeur Leclerc, dans ses leçons de physiologie, et le professeur Bichat dans ses recherches sur la vie et sur la mort, ont développé avec beaucoup de sagacité cette distinction entre les deux systèmes

but une grande quantité de sang et qui, en se ramifiant dans leur tissu par une foule de vaisseaux capillaires, y forme des sources artérielles dont l'abondance paraît avoir une notable influence sur les dispositions amoureuses et sur la fécondité (1).

Si nous portons plus loin les recherches anatomiques ; si nous intérogeons chaque fibre, chaque molécule, nous verrons que l'ovaire présente, dans son intérieur, dans sa structure déroulée et développée sous nos yeux, un tissu spongieux

---

nerveux : mais le professeur Bichat lui a donné plus d'étendue en la considérant sous un rapport plus général et en regardant tous les ganglions comme autant d'élémens d'un système nerveux particulier, celui qu'il désigne sous le nom de système nerveux de la vie organique, et auquel nous croyons plus convenable de donner le nom de système viscéral qui rappèle les organes particuliers auxquels il se distribue d'une manière spéciale.

(1) Haller a remarqué que dans le cadavre d'une femme éminemment douée du tempérament érotique, l'artère de l'ovaire était beaucoup plus développée ; et d'une autre part, l'anatomie comparée, nous apprend que l'ardeur amoureuse des animaux est d'autant plus vive, que les veines de l'ovaire ou des testicules sont petites et peu nombreuses, quand on les compare aux artères des mêmes parties.

très-serré et de petits grains, des vésicules à peine sensibles ; avant la puberté ; mais plus apparentes chez les femmes adultes, et entièrement effacées et détruites chez les femmes dont l'existence cesse d'être liée à la conservation de l'espèce.

Après la conception, la surface de l'ovaire présente une tumeur rougeâtre qui décroît vers la fin de la gestation, et qui s'efface ensuite et disparaît entièrement. C'est le corps *jaune* des anatomistes.

Un accouplement fécond n'est pas d'ailleurs la condition exclusive de son développement : Vallisneri l'a observé sur l'ovaire de plusieurs vierges ; et suivant les remarques ingénieuses de Blumenbach, l'émotion des plaisirs solitaires, celle d'une jouissance lesbienne ou d'un mariage stérile, peuvent également donner lieu au développement de cette nouvelle production (1).

(1) Porro autem non minus verum est innuptas aves eiusmodi oua hypenemia ex mechanica titillatione genitalium concipere posse, quod quidem physiologiæ comparatæ adeoque omnis zoologiæ vere scientificæ parens ARISTOTELES, et præterito seculo oculatissimus HARVAEUS animaduertit, quorum hic adeo libidinosas interdum aues esse asseruit, vt si dorsum earum manu solum leniter tangas, statim procubant, orificiumque vterinum nudent et exporrigant, quod si blande digito demulseris, vago murmure, alarumque gesticulatione,

L'analogie et l'induction ont engagé les physiologistes à penser que chaque petit grain, chaque vesicule de l'ovaire de la femme contenait les rudimens, l'ébauche, le germe d'un homme; mais l'organisation de ces points animés, de ces corpuscules si délicats, nous offre une de ces circonstances où la division extrême de la matière se prête aux plus étonnans phénomènes, et échappe en même tems à tous nos moyens d'expérience et d'observation.

---

gratam veneris dulcedinem easdem exprimere; quin etiam fœmellas oua inde concipere, in turdo, merula, aliisque se esse expertum.

Idem de psittaco refert quem vxor eius diu in delitiis habuerat, sæpe hunc ludibundum et lascivum sedentis gremium adiisse vbi dorsum sibi demulceri gestiverit quassatisque alis et blando strepitu summam animi sui lætitiam testatus fuerit. Non diu autem post blandas has contrectationes eundem ægrotasse, crebrisque tandem convulsionibus obortis exspirasse. Dissecto itaque cadauere ouum fere perfectum se in vtero eius reperisse; sed, ob defectum maris, corruptum.

Ignoscant manes istarum virginum si lutea in earum ouariis corpora non absimilem agnouisse originem suspicor, vtpote qui et in puellari corpore non minus quam in turdis et merulis eundem oestri venerei in ouarii vesiculas effectum esse reor, sitve is viri amplexu sitve lesbio quodam lasciuioso artificio excitatus.

On a d'ailleurs prétendu, mais sans preuves, que les vésicules de l'ovaire droit différaient essentiellement de celles de l'ovaire gauche; que les premières contenaient des germes mâles, tandis que les vésicules de l'ovaire gauche contenaient des embrions femelles, et que l'on pouvait même procréer des filles et des garçons à volonté, en dirigeant la liqueur prolifique vers celui des ovaires où résidaient les embrions du sexe desiré par les époux (1).

La manière dont cette même liqueur est conduite jusqu'à l'ovaire (2), suffirait pour prouver le ridicule et la fausseté de cette hypothèse, digne du quinzième siècle, si d'ailleurs on ne savait pas que des femmes, dont l'un des ovaires était malade, ont eu des garçons et des filles; que les oiseaux n'ont qu'un seul ovaire, et que

(1) *Vid.* MILLOT, L'art de procréer les sexes à volonté.

(2) En donnant le conseil de s'appuyer sur le côté droit ou sur le côté gauche, pour procréer le sexe que l'on desire, on suppose sans doute que la semence arrive à l'ovaire par une marche analogue à celle d'un liquide quelconque à travers une suite de canaux. Il n'en est pas ainsi; la semence ne tombe point, ne marche, ni ne circule; elle est portée, conduite par l'action des tubes organisés.

l'extirpation de l'un de ces organes sur une truie ou sur la femelle d'un autre mammifère, ne l'empêcherait pas d'avoir une progéniture mélangée.

Fonctions et nature des ovaires.

PREMIER FAIT.

En privant des carpes et des truies de leurs ovaires, on les a rendues stériles; et la saison d'amour n'ayant plus fait partie de l'existence de ces femelles ainsi mutilées, leur chair est devenue plus délicate et analogue à celle des mâles, que l'on soumet de bonnne heure à la castration (1).

IIe. FAIT.

L'obstruction des trompes utérines, la désorganisation et les maladies graves des ovaires, ont occasionné la stérilité dans plusieurs circonstances.

---

(1) Galien et Aristote ont connu les résultats de cette expérience. *Vid.* Histoire des animaux, d'Aristote, traduit par le Camus. *Vid.* aussi tom. 1 de cet ouvrage.

IIIe. FAIT.

On a rencontré des fœtus dans les trompes, dans l'ovaire ou même dans l'abdomen, à la surface des intestins; et Duverney ayant lié la trompe gauche à une chienne, trois jours après, un accouplement qu'il supposa fécond, trouva, au bout de vingt-un jour, deux petits chiens dans la partie de la trompe qui correspondait à l'ovaire, et observa que la partie utérine du même conduit était entièrement vide.

Concluons de ces phénomènes que les rudimens de l'homme et ceux des autres animaux qui se reproduisent par voie de génération, sont contenus, élaborés et secrétés dans les ovaires; et que ces organes sont des *viscères* où, subissant un premier degré d'organisation, la matière se transforme en *germes* par une force élaboratrice que l'on peut comparer, jusqu'à un certain point, à celle dont l'action produit dans d'autres parties la bile, le lait, la semence et plusieurs autres liqueurs animales. Remarquons en outre, que les ovaires sont évidemment de nature glanduleuse, ce qu'il est facile de démontrer en observant que leur vitalité a des rémittences très-marquées, des périodes d'exaltation et de repos; que leur structure est essentiellement aréolaire, qu'ils reçoivent une très-

grande quantité de sang, que leur sensibilité est plus dévoppée, et qu'enfin, ces organes nous offrent toutes les circonstances qui paraissent contribuer davantage à une secrétion active et spécifique (1).

Ajoutons, comme dernier trait à cet article sur lequel nous appelons les méditations des physiologistes, que plusieurs phénomènes rapportés à la réaction et aux sympathies de l'uterus, pourraient bien plutôt dépendre de celle des ovaires, et que si les différens points d'un système d'organe de même nature se communiquent plus directement leurs différentes affections, il faudrait regarder comme une preuve et comme un effet de l'organisation glanduleuse des ovaires, le gonflement sympathique et la tension quelquefois douloureuse des mamelles à l'époque de la puberté (2); la turgescence de plusieurs autres glandes à la même époque, le développement rapide des phtysies tuberculeuses, et la liaison que le professeur Dumas a remarquée entre ces maladies et la constitution des femmes (3).

(1) *Vid.* pour plus de détail sur ces caractères du système glanduleux, l'anatomie générale de Bichat.

(2) *Vid.* tom. 1 de cet ouvrage.

(3) *Vid.* les excellentes notes dont le profes. Dumas a enrichi la traduction de l'ouvrage de Reid sur la phtysie

DES TROMPES GÉNITALES.

Les trompes génitales (1) (B. B. *vid.* pl. 1, fig. 3), complettent l'appareil de la germification ; quoiqu'attachées à l'utérus, dans les femelles des vivipares, elles peuvent cependant être regardées, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, comme les conduits excréteurs des ovaires.

Ces organes, que l'on voit ici débarassés de leurs enveloppes, étaient contenus et cachés dans la duplicature des prolongemens péritoneaux (2) de l'utérus, flexueux, dirigés transversallement et d'autant plus développés, qu'ils s'éloignent davantage de l'utérus, ils nous montrent, à leur extrémité, un pavillon frangé, évasé, susceptible d'une sorte d'érection.

Les trompes génitales sont très-étroites dans leur partie utérine, mais elles s'élargissent

(1) Nous appelons ainsi les trompes dites de *fallope*, et *trompes utérines*. Ce nom de trompes génitales est plus général, et peut s'appliquer aux femelles qui n'ont pas d'utérus, et chez lesquelles on a appelé les mêmes organes, *style* (dans les plantes), et *oviduc* (dans les animaux ovipares et germinipares.)

(2) Ligamens larges des anciens anatomistes.

d'une manière subite à leur portion frangée, dont l'ouverture peut avoir environ sept à huit lignes dans son plus grand diamètre.

On trouve, dans la structure des trompes, un tissu particulier et deux élémens organiques qui concourent à la formation de plusieurs autres viscères de l'abdomen; savoir, à l'extérieur, une membrane séreuse, et à l'intérieur, une membrane muqueuse, de même nature que celle de l'utérus.

Le tissu propre et spécifique, est intermédiaire à ces deux tissus membraneux; il est éminemment vasculaire, spongineux et susceptible d'une sorte d'érection, soit pendant la vie et lorsque quelque cause excitante appele le sang dans ses nombreuses aréoles, soit après la mort et lorsque l'anatomiste, à l'aide des injections, parvient à remplir les vaisseaux relachés et vides de ce même tissu.

Les trompes portent d'abord la liqueur prolifique jusqu'aux ovaires, et par un deuxième acte, ils conduisent ensuite le germe fécondé dans la matrice.

Dans le premier cas, les trompes se gonflent, s'allongent, se rapprochent de l'ovaire, lui appliquent avec force les franges gonflées de leur pavillon, et par un mouvement anti-persital-

tique (1), font enfin arriver jusqu'à ce viscère le principe de la fécondation.

Dans le deuxième tems, les mêmes organes retournant à leur point habituel de vitalité, et tombant dans cette espèce *de collapsus* qui succède toujours aux grandes émotions, exécutent un mouvement retrograde et entraînent alors le germe fécondé jusques dans l'utérus.

L'impression, l'*orgasme* des trompes dans les plaisirs de l'amour, ont une grande énergie; il paraît même que l'irritation trop fréquente de ces conduits peut déterminer leurs *parois* à s'épaissir ou même à s'osbtruer entièrement, comme Morgagni a eu occasion de l'observer sur plusieurs courtisannes.

Développemens, irrégularités et maladies de l'appareil de la germification.

Dans les plantes, l'appareil de la germification se montre subitement et présente toutes les apparences d'une nouvelle production.

Dans l'espèce humaine et chez les animaux en

(1) Darwin a cherché à prouver, par des expériences, que cette faiblesse dans les vaisseaux d'une partie, était la cause de cette espèce de mouvement.

général, il n'en est pas ainsi. Antérieur à l'état nubile, le même appareil fait partie de l'organisation de l'individu femmelle à toutes les époques de la vie; mais avec des modifications différentes, et sous forme rudimentaire; pendant le premier âge, dans cet état d'ébauche et d'imperfection où la nature tient long-tems les organes qui ne sont pas rigoureusement nécessaires à l'entretien de l'existence, et dont l'entier développement annonce dans la suite cette richesse et ce luxe de vitalité qui conviennent à la reproduction (1).

On trouve donc des ovaires et des trompes dans les individus femelles, long-tems avant l'époque à laquelle ces organes seront mis en usage. On a même observé que les ovaires, dans le fœtus, avaient un volume très-considérable, mais que leur

(1) Ces parties, que, suivant la remarque philosophique de Buffon, la nature tient long-tems en réserve, sont principalement affectées à la vie de relation et à la génération, mais principalement à celle-ci, dont l'appareil, soit mâle, soit femelle, demeure dans un état d'imperfection et de sommeil jusqu'à l'époque de la puberté, tandis que les régions du corps ou résident les principaux organes de la vie intérieure, par exemple, la colonne vertebrale et la poitrine, ont un développement précoce et qui contraste avec l'état ébauché et rudimentaire des autres parties.

vitalité était obscure, que les vésicules ne s'y montraient pas encore, et que leur poids total n'allait guère au-delà de cinq à dix grains, tandis qu'il était d'un gros ou d'un gros et demi dans la femme adulte et féconde. Le développement des vésicules, la turgescence et l'irritation des ovaires, l'ébranlement que l'action nouvelle de ces organes paraît occasionner dans tout le système glanduleux et qui forme une des principales circonstances de la puberté: enfin, la secrétion, ou même la maturité des germes et le besoin impérieux de l'amour, sont autant de phénomènes qui manifestent le développement et la jeunesse de l'appareil de la germification.

Cette partie si importante de l'organisation de la femme, éprouve ensuite des alternatives de repos et d'action, des remittences et des accès de vie! Et après avoir rempli les fonctions qui lui sont affectées, elle s'altère, et, diminuant de poids et de volume, pèse à peine dix à quinze grains chez les femmes que la vieillesse a réduites à la stérilité.

Les ovaires et les trompes sont d'ailleurs des organes trop importans pour que, dans leur conformation, la nature se livre à ces accidens et à ces irrégularités qu'elle multiplie sous des formes si variées dans toutes les parties qu'elle fait servir à

des fonctions moins essentielles. Des irritations fréquentes de ces mêmes organes, et quelquefois une exercice forcé et illusoire (1), contribuent à en multiplier les dérangemens et les altérations. Ces désordres, ces affections morbifiques dont les anatomistes ont si souvent occasion de reconnaître les suites au milieu de la désorganisation et du changement des parties qui en sont affectées, sont les *tumeurs*, l'état squirreux (2), l'hydropi-

---

(1) L'exercice habituel et forcé d'un organe ou d'un système d'organes, et la fréquence de ses altérations, sont deux circonstances qui semblent s'appeler et se correspondre. Les maladies de l'esprit sont, en quelque-sorte, préparées et déterminées par l'exercice forcé et le développement extraordinaire des fonctions intellectuelles. Les maladies des organes de la locomotion et sur-tout des articulations, sont en général les affections que les animaux domestiques éprouvent le plus souvent. L'emploi forcé des organes de la voix ou de la digestion appèle également plusieurs désordres; et doit-on alors être étonné si les ovaires, sur lesquels se dirigent des irritations si vives et si multipliées, sont fréquemment désorganisés, et si les médecins qui ont suivi ce genre d'observations en ont recueilli un si grand nombre d'exemples.

(2) Dans cet état, les ovaires acquièrent quelquefois un volume très-considérable. Ils ont une sorte de végétation très-active, et arrivent dans certains cas dont

sie (1), le gonflement insolite, l'état d'endurcissement, ou même l'ossification des ovaires. Les trompes peuvent aussi être affectées de la plupart de ces maladies, ou leur pavillon demeurer attaché aux parties voisines, être embarassé et surchargé de graisse, et leur conduit se trouver oblitéré en totalité ou en partie; d'où nécessairement une foule de causes de stérilité que l'on chercherait en vain à découvrir avant le moment où la mort permet à l'anatomiste de porter son scalpel et ses regards dans les replis intérieurs et cachés de l'organisation.

APPAREIL DE LA GESTATION.

Cet appareil est formé d'une seule pièce, l'*utérus* (2). (*Vid.* fig. 3, pl. 1). Il est placé supérieurement entre les trompes et les ovaires, et communique par sa petite extrémité avec les organes

Morgagni et Vaterus ont cité des exemples, jusqu'à peser quatre-vingt et même cent livres.

(1) Dans les hydropisies, le parenchime, la *gangue nutritive* de l'ovaire est dans un tel état d'exaltation, qu'elle secrète et fournit quelquefois plusieurs pintes de liquide, et qu'il semble que toutes les forces élaboratrices de la vie soient concentrées dans cette partie pour en former une source de sérosité.

(2) Organes que l'on connaît aussi sous la dénomi-

de prélude et d'introduction; les rapports de cet organe avec ses entours, changent d'ailleurs suivant l'âge, et aux différentes époques de la grossesse. Il nous présente, dans les différens points de son étendue, une région appelée col (la petite extrémité C.) Une autre division qui a pour limite cette même extrémité et l'insertion des trompes (le corps S); enfin, une troisième partie placée au-dessus des trompes (le fond de l'utérus, le premier asyle du fœtus), lorsque sous la forme d'embrion il arrive de l'ovaire et vient habiter la matrice qui se dilate et s'accroît progressivement pour se prêter aux phenomènes de la gestation.

La masse ondoyante, les circonvolutions des intestins, cachent l'utérus de toutes parts, et ce n'est qu'après les avoir écartées que l'on parvient à trouver ce viscère dans le fond du petit bassin, entre la vessie urinaire et l'extrémité de l'appareil de la digestion.

Le péritoine forme, dans différens points de l'utérus, des replis que l'on a appelés des ligamens (2), et dont les plus larges et les

nation de matrice, nom trop général et qui s'applique à tous les lieux où un corps quelconque est formé.

(1) Les replis péritonéaux de l'utérus. CHAUSSIER.

plus étendus se voient sur les côtés de cet organe, et enveloppent dans leur duplicature les trompes et les ovaires. Un autre prolongement, dont la nature paraît différente, *le cordon sus-pubien* de la matrice (1), s'étend depuis les côtés de l'utérus, au-dessous de l'insertion des trompes génitales, jusques dans les aines où son engorgement et ses différentes affections, pendant la grossesse, se manifestent par des douleurs que les femmes éprouvent alors dans cette région.

Structure de l'utérus.

Une foule d'élémens organiques, de tissus généraux et particuliers, contribuent à la formation de l'utérus. Le tissu cellulaire réuni à une masse considérable de membranes séreuses, lui fait une enceinte, une sorte d'atphosmère dont nous avons apprécié les effets en traitant de la structure des ovaires.

Des vaisseaux nombreux, soit lymphatiques, soit sanguins, pénètrent son tissu. Ceux-ci sont serrés, flexueux, susceptibles de dilatation, de turgescence, et amplifiés en outre par des sinus

(1) Le ligament rond des anciens anatomistes.

qui communiquent entre eux et avec les artères et les veines : ensemble de dispositions, circonstances de circulation, qu'il importe de remarquer quand on s'occupe de l'anatomie de l'utérus avec des intentions physiologiques.

Les nerfs du même organe appartiennent principalement, comme ceux des ovaires, au système nerveux viscéral. Une membrane muqueuse, qui devient quelquefois la source de plusieurs écoulemens et le siége de diverses affections, en tapisse l'intérieur et paraît n'être qu'une continuation de celle des trompes.

Le tissu propre et spécifique de l'utérus, ce tissu dont la force contractile acquiert un si grand degré d'énergie pendant l'accouchement, est d'une nature qui a échappé jusqu'à ce momment aux recherches des anatomistes les plus distingués.

A l'époque de la grossesse, où son organisation semblerait devoir se dévoiler, on y découvre une substance cellulaire, un parenchyme susceptible de turgescence et de constriction vive, et quelques faisceaux de fibres qui lui donnent une apparence musculaire (1).

---

(1) Les meilleurs microscopes n'ont fait voir, dans ces fibres, qu'un tissu inextricable. Vesale, Morgagni,

L'utérus est un organe particulier aux animaux chez lesquels l'appareil générateur, moins simple et plus travaillé, par la nature, est chargé de la conception et des premiers développemens de son produit.

Ces premiers développemens sont affectés à l'utérus, qui du moment où les germes fécondés sont reçus dans son sein, leur fournit à la fois un asyle tutélaire et des sucs nourriciers.

Pendant toute la durée de ces phénomènes, qui constituent la gestation, la matrice jouit d'une exubérance vitale très-marquée; ses vaisseaux se développent, son tissu se gonfle, et une plus grande quantité de sang y afflue et en remplit tellement toute la substances, que les sinus uté-

---

Rœderer, Ruisch, etc., etc., en ont donné des descriptions toutes différentes les unes des autres. Le professeur Alph. Leroi a repris cet objet; et, en faisant usage de plusieurs moyens de recherches, il a distingué dans la partie contractile de l'utérus, deux plans de fibres animés, chacun par deux ordres de nerfs particuliers. *Vid.* le *Traité des pertes de Sang*, publié en l'an IX, par ce professeur; ouvrage, dit l'historien des travaux de l'école de médecine pendant cette année, ouvrage concis et plein, profond et cependant élémentaire, qui manquait à la médecine des femmes.

rins se dilatent au point d'avoir plusieurs lignes de diamètre.

La nature et le mode de vitalité de l'utérus sont aussi particuliers que ses fonctions, et ne peuvent être comparés avec les dispositions bien connues et bien appréciées d'aucune autre partie de l'organisation.

Les nerfs paraissent contribuer pour beaucoup à sa sphère d'activité, à ses vastes sympathies, comme le prouvent les spasmes, les convulsions et les différentes affections nerveuses qui dépendent de l'hystérisme, et des différentes circonstances dans lesquelles l'irritabilité de la matrice s'exalte, ou se pervertit d'une manière quelconque. Les rémittences et les accès que présente l'action de cet organe; l'irritation vive et spécifique que lui fait éprouver le germe fécondé; les changemens qui ont lieu pendant toute la durée de la grossesse; l'énergie de ses contractions dans l'accouchement; l'élasticité vitale qui détermine le resserrement salutaire de ses parois après cet acte; enfin, les maladies particulières dont l'utérus peut être affecté, sont d'ailleurs des phénomènes dont l'observation pourra éclairer sur la nature des fonctions de cet organe, si les physiologistes parviennent à en saisir les rapports et la liaison avec des circonstances de structure et d'organisation que malheureuse-

ment il n'est peut-être pas dans leur pouvoir de découvrir.

Développement, irrégularités et maladies de l'appareil de la gestation.

L'appareil de la gestation, comme celui où sont formés les germes, est tenu long-tems en réserve par la nature, et parvient assez tard au point de perfection dont il est susceptible.

Dans le fœtus, la petite extrémité est allongée; le *corps* est très-petit, s'accroît lentement pendant les premières années, et ne se développe pas avec une certaine étendue, avant l'époque de la puberté.

Chez une femme adulte, l'utérus peut avoir environ deux pouces et demi de longueur, et un pouce d'épaisseur. La présence d'un germe fecondé dans ce viscère, agissant à la manière d'un excitant très-vif, en change le mode de circulation et produit un accroissement gradué de toutes ses parties, non-seulement par un déroulement des vaisseaux, mais par une augmentation, par un gonflement de tout l'organe, qui, dans un tems donné, appèle, élabore et retient une plus grande quantité de sang, pour fournir sans doute à son ampliation et à la nourriture du fœtus. Le fond

de l'utérus, se prête d'abord à ce développement extraordinaire et passager. Le corps s'accroît ensuite. Le col s'alonge, devient plus ferme, plus rugueux, se ramolit à mesure que la grossesse avance; et dans ses différens états, présente à l'accoucheur des signes qui lui font reconnaître plusieurs époques de la gestation.

L'utérus moins essentiel que les ovaires, présente plusieurs différences remarquables, non-seulement dans des genres d'animaux très-éloignés, mais dans des espèces voisines, et chez des individus de la même espèce, où sa conformation nous offre une foule d'accidens et d'irrégularités.

La nature va même quelquefois jusqu'à oublier cet appareil, jusqu'à le réduire à une capsule membraneuse et entièrement inutile. Nous avons déjà fait connaître une de ces abberrations dont les organes du premier ordre sont moins susceptibles (1). Lieutaud cite un cas dans lequel on n'a trouvé

(1) *Vallisnieri* cite l'exemple d'un utérus double et dont un des orifices communiquait avec le vagin, tandis que l'autre communiquait avec le rectum; disposition d'où il résultait que dans ce cas l'abberration la plus monstrueuse de l'amour, n'aurait pas exclu la fécondité.

aucun vestige d'utérus ; la femme, dans l'organisation de laquelle on reconnût cette monstruosité, ne pouvait remplir sans douleur le devoir conjugal. On a rapporté, dans le *Journal des Savans*, année 1697, l'observation d'une autre circonstance, dans laquelle une poche membraneuse remplaçait l'utérus. Morgagni a vu aussi la matrice manquer dans quelques femmes (1). Ce viscère peut aussi varier dans sa position, être renversé, se diriger d'une manière vicieuse, manquer d'ouverture ; ou, par une déviation très-singulière dans ses communications, favoriser la fécondité d'un hymen bisare et réprouvé. L'utérus peut aussi manquer d'issue antérieure, comme on l'a vu dans la jeune fille dont parle Louis, et chez laquelle on n'appercevait, à l'extérieur imperforé, aucune apparence d'organes de prélude et d'introduction. Cette femme fut cependant réglée, et la voie détournée qui donna issue au sang menstruel dans cette circonstance, ayant également servi à l'amour, il y eut grossesse et accouchement à terme, d'un enfant bien conformé (2). La planche ci-jointe fait connaître dans tous ses détails un autre

(1) *Vid.* pag. 46, n°. 11-14.

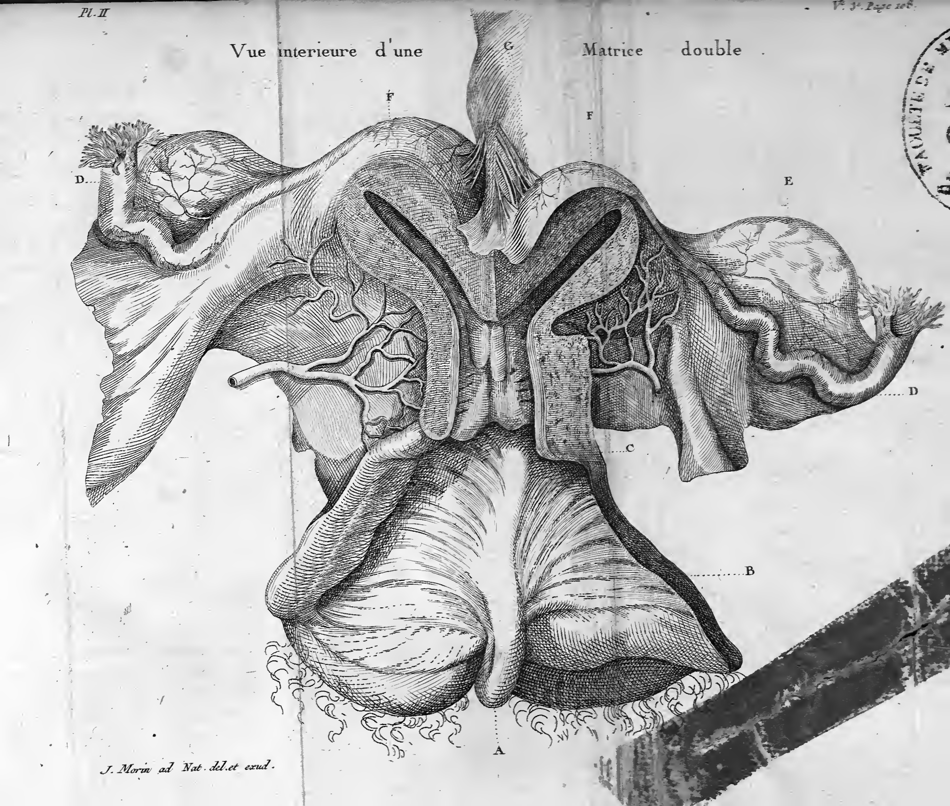
(2) La thèse dans laquelle Louis rapporte ce phéno-

accident dans l'appareil de la gestation, celui qui consiste dans un utérus *divisé* ou *bilobé* (1). Dispo-

mène, a pour titre : *De Partium externarum generationi inservientium in mulieribus naturali, vitiosa et morbosà dispositione*, etc. Un arrêté du parlement empêcha qu'elle ne fût soutenue ; et elle a été imprimée en 1754. Le fait en question y est rapporté de la manière suivante : *Alia imperforationis apparentis species hìc manet recensenda. De quà non ità pridem Parisiis, vidimus exemplum notatu dignum, vernaculè, in Academiarum commentariis non tradendum, ob verecundiam de re pendendâ servandam. Adolescentula in quâ nullum vulvæ et vaginæ vestigium, per anum purgationes menstruas patiebatur. Eam vir quidam adamavit; et huic quâ datâ viâ, se commisit, non tangenda transiliens vada. Quod alibi nefanda fuisset fœditas, in hoc casu fuit fecundùm naturæ intentum. Gravida enim facta, fœtum tempore oportuno enixa est, lacerato ani sphinctere. In uxore, sic dispositâ, uti fas sit, vel non, judicent, theologi morales? Vid.* la thèse citée pag. 21.

(1) Description détaillée *de cette conformation singulière, par le citoyen* Dupuytren, *chef des travaux anatomiques de l'école de médecine de Paris.*

Une femme, âgée de trente-huit ans, mourut à l'hospice du roule, et fut portée dans mon amphitéâtre. Une substance rouge, allongée et saillante à la partie postérieure de la commissure excita la curiosité et donna lieu aux observations suivantes.


Vue interieure d'une Matrice double.
G
F
F
D
E
D
C
B
A
J. Morin ad Nat. del. et exud.

FACULTE DE M

sition d'où il résultait que la femme chez laquelle elle avait lieu, aurait pû, se prêtant, comme les fleurs, au phénomène de la superfétation, ac-

---

1°. Les parties extérieures de la génération étaient simples et exactement conformées comme dans l'état ordinaire.

2°. La saillie dont nous venons de *parler* tenait à la partie postérieure de la paroi du vagin, et s'étendait en grossissant de volume depuis la partie supérieure jusqu'à l'orifice inférieur du vagin, qu'elle débordait à peu-près d'un pouce.

3°. Le muzeau de tanche, au lieu d'être divisé en deux lèvres, et fendu transversalement, était formé de quatre tubercules sensibles au toucher et séparés par deux fentes, l'une transversale, et l'autre perpendiculaire à celle-ci. Le doigt insinué dans leur intervalle, les écartait facilement; mais rencontrait bientôt, sur la ligne médiane, un obstacle qui le forçait à se porter sur les côtés, où il rencontrait une ouverture à droite comme à gauche.

4°. Le col de la matrice simple inférieurement, se séparait supérieurement en deux parties divergentes.

5°. Deux corps arrondis et du volume d'une matrice ordinaire, surmontaient chacun de ces cols, et tenaient lieu d'une matrice bien conformée.

6°. A chacun d'eux étaient liés un ovaire, une trompe utérine, un ligament large, et un ligament rond seulement; chacun d'eux recevait la moitié des

coucher de deux enfans conçus à époques successives, et qui, par des différences trop marquées, auraient trahi en naissant le secret de leur origine, et l'infidélité de leur mère (1).

---

vaisseaux et des nerfs que reçoit ordinairement la matrice. Les artères du côté gauche plus développées, le corps de la matrice plus volumineux, plus mou, l'ouverture du col plus dilatée, etc., firent soupçonner que cette femme était accouchée depuis peu de tems. Cependant, les renseignemens pris à ce sujet n'ont pas confirmé ce soupçon.

RÉSULTATS.

1°. Simplicité des parties externes de la génération.
2°. Trace de division dans le vagin.

3°. Divis. { du col . . . . . / de la cavité du col } de la matrice.

4°. Divis. { du corps . . . . / de la cavité . . . } de la matrice.

5°. Etat ordinaire des ovaires et des trompes.

Concluons de cet exposé que les parties ordinairement doubles ne présentaient rien d'extraordinaire dans la conformation monstrueuse que nous venons de décrire, tandis que l'exemple de duplicité, ou plutôt de division, était offert par des organes symétriques et uniques : conformation qui d'ailleurs présente, relativement à la superfétation, les mêmes conséquences que l'état dans lequel on remarquerait véritablement un double utérus.

(1) Cet exemple de superfétation et d'infidélité con-

La planche 11 de ce volume est consacrée à l'exposition des principaux détails de cette conformation singulière. Elle montre l'appareil de la génération ouvert afin d'en mieux faire saisir les dispositions. A, correspond au canal vulvo-utérin, ouvert. B, aux vestiges de l'espèce de diaphragme qui divisait sa cavité. C, c'est l'orifice tuberculeux de l'utérus. F F, le fond de cet organe. H, sa cavité droite. I, sa cavité gauche plus développée; enfin, DD, nous montre les trompes; E E, les ovaires; et G, un repli membraneux qui offrait l'apparence d'un ligament.

Dans les autres exemples d'utérus divisé, on a vu la cloison d'où résultait cette disposition avoir tantôt plus ou moins d'étendue, partager seulement le fond et le col de la matrice, ou diviser aussi le col, la partie supérieure du canal vulvo-utérin, et même la totalité de ce conduit, qui paraissait alors double ainsi que l'utérus (1).

---

jugale, a eu lieu en 1714, à Charles Town, dans la Caroline méridionale. La femme qui le présenta accoucha de deux jumeaux, l'un nègre, et l'autre blanc, et fut obligée d'avouer qu'elle avait souffert les approches du nègre qui la servait, quelques instans après celui où son mari venait de la quitter et de la laisser dans son lit où l'esclave fut introduit.

(1) *Vid.* relativement à ces différentes observations

Maladies de l'appareil de la gestation.

L'appareil de la gestation peut être affecté d'un grand nombre de maladies, soit dans son ensemble, soit isolément et dans quelques-uns des élémens organiques dont il est composé. Ainsi, sa membrane muqueuse se trouve, dans plusieurs cas, le siége de catharres et de fluxions plus ou moins graves. Les prolongemens péritonéaux peuvent aussi se trouver isolément affectés; les vaisseaux utérins augmenter d'action, donner lieu aux plus dangereuses hémorragies, ou l'action nerveuse se déranger, se pervertir au point d'aggrandir douloureusement la sphère d'activité de la matrice, et d'occasionner ainsi un désordre qui bientôt s'étend, se propage et s'empare de toute l'organisation. Les affections les plus graves de l'utérus, ces affections cruelles et prolongées, que les médecins connaissent sous le nom de *maladies organiques*, sont principalement les ulcères, le can-

---

sur des utérus doubles, les mémoires de l'academ. des sciences 1705, pag. 47, hist. 1743, *id.* pag. 86 et 87. Comm. de Leps. tom. 17, pag. 50 et 51, *id.* tom. 21, pag. 123 et 124, *Journal des Savans*, 1697, tom. 26 pag. 582, etc.

cère, l'état cartilagineux, l'ossification, les moles de différente espèce; phénomènes, altérations, qui supposent toujours une maladie antérieure (1), et dont les premiers développemens seraient peut-être arrêtés ou modérés, si, connaissant mieux leur nature, le physiologiste pouvait en apprécier toutes les circonstances et fournir alors quelques vues pratiques au médecin.

---

(1) Ces maladies organiques de l'utérus et des ovaires, ces maladies si fréquentes dans les grandes villes, y sont constamment précédées par un excitement forcé et par une irritation que des causes aussi nombreuses que variées, tendent sans cesse à occasionner.

La lésion est d'abord partielle. La membrane muqueuse s'affecte ainsi que le tissu cellulaire, mais leur vitalité étant très-différente de celle du tissu particulier de l'ovaire, ce tissu, comme le remarque Bichat dans ses belles applications de l'anatomie générale à la connaissance des maladies, ce tissu demeure intacte au milieu du désordre qui l'environne, et ne le partage qu'à l'époque où la maladie parvient au plus haut degré. Le travail particulier, l'altération vitale d'où résultent ces désorganisations si considérables que présentent le *squire*, *l'hydropisie*, *les développemens extraordinaires et les végétations*, soit de la matrice, soit des ovaires, s'opèrent d'ailleurs lentement, et sous plusieurs rapports on pourrait les comparer à ces irritations prolongées que le citoyen Chaussier a entretenues à volonté

Considérations sur les propriétés vitales des appareils de la germification et de la gestation.

Des propriétés particulières et qu'il ne faut pas confondre avec les propriétés générales de la matière, sont les véritables principes, les causes auxquelles on doit rapporter les phénomènes des corps vivans, si l'on veut éviter les analogies illusoires, les rapprochemens que la nature desavoue, et donner aux recherches physiologiques la seule direction qui leur convienne.

Ces propriétés spécifiques sont la faculté de recevoir des impressions, et la faculté d'exécuter

---

sur des animaux vivans, et à la suite desquelles il a vu les vaisseaux séreux des membranes perspirables se dilater, recevoir le sang et donner naissance à un appareil vasculaire nouveau, dont les branches avaient quelquefois plusieurs centimètres. D'une autre part, on pourra encore appliquer à ces objets, les vues ingénieuses et profondes de Bichat, sur le travail qui se fait dans le tissu cellulaire, lors de la formation des cicatrices, des tumeurs et des kystes. Une irritation beaucoup plus vive, la secrétion active et douloureuse d'une matière purulente, ou d'une sérosité fétide, et dont l'organe qui en est le siége devient en quelque sorte un foyer de contagion, distingue en outre le mode de lésion qui constitue l'ulcère et le cancer de l'utérus.

des mouvemens, *la sensibilité* et *la motilité*, susceptibles dans leur exercice, de plusieurs degrés principaux d'énergie et de développement, dont quelques physiologistes modernes ont voulu faire autant de sensibilités et de motilités distinctes et séparées.

Dans son premier degré de développement, la sensibilité est *obscure*, latente, à peine distincte de la motilité, et seulement soupçonnée et présumée dans les phénomènes qu'on lui rapporte (1). Ce mode de sentir qui se réduit ainsi à des impressions locales et bornées, est généralement répandu dans tous les corps vivans: on y rattache les phénomènes de l'organisation végétale et ceux de l'organisation animale qui s'en rapprochent davantage, tels que l'action des vaisseaux capil-

(1) Les physiologistes supposent en général qu'il y a constamment impression, c'est-à-dire, exercice de sensibilité dans toutes les circonstances où il y a mouvement ou exercice de motilité. Ainsi, quand les vaisseaux se meuvent par l'irritation du sang, et que les étamines et les pistils d'une plante se contractent et semblent se chercher dans l'hymen végétal, ou lorsque la sensitive paraît se dérober à un contact indiscret; on admet un développement préliminaire de sensibilité locale, comme si ces mouvemens ne pouvaient pas être l'effet immédiat et direct du développement de la motilité.

laires, l'absorption, les sécrétions, la nutrition.

Le deuxième degré de la sensibilité, susceptible d'ailleurs d'une foule de variétés et de nuances, paraît n'appartenir qu'aux animaux. Il se manifeste par des impressions plus étendues et que l'on rapporte à un centre commun ; par des sensations très-développées, au moyen des appareils des sens ; ou par des sensations éprouvées dans les organes intérieurs où elles deviennent émotions générales de besoin ou de jouissance, de douleur ou de plaisir.

L'appareil de la germification et celui de la gestation sont susceptibles de ces deux modes de sensibilité.

La sensibilité obscure et latente, cette sensibilité qui préside d'une manière plus particulière aux phénomènes involontaires et silencieux de la vie, aux sécrétions et aux élaborations, anime principalement les ovaires dont l'emploi est essentiellement de travailler, de combiner d'une manière nouvelle les matériaux nutritifs, et de leur faire subir la plus étonnante des métamorphoses.

Cette sensibilité se développe d'ailleurs avec plus d'étendue, et passe à l'état de sensibilité de relation dans toutes les circonstances où une cause quelconque excite plus vivement les ovaires.

Les trompes reçoivent des impressions moins locales, moins limitées, et leur turgescence, leur extension voluptueuse dans la conception, ou même l'irritabilité, qui s'y manifeste dans les végétaux, paraissent dériver d'un mode de sensibilité moins faible que celui sous l'influence duquel s'exécutent l'action propre aux ovaires, et les phénomènes généraux de sécrétion et de nutrition.

L'utérus, qui n'appartient qu'aux êtres vivans du premier ordre, jouit encore avec plus de plénitude de la sensibilité, dont le développement, dans certaines circonstances, donne lieu à des impressions si vives, à des affections si profondes, et dont l'effet se propageant avec rapidité, devient la cause de cette foule de maladies nerveuses que les médecins rapportent à l'hystérisme.

Les différentes lésions de la matrice en général annoncent aussi une sensibilité plus développée, et affectent en général le type des spasmes et des convulsions. Celles des ovaires plus locales, plus constamment de nature inflammatoire, et se manifestant par un désordre dans le mode de sensibilité qui préside aux sécrétions, laissent plus souvent après elles ces effrayantes désorganisations, ces tumeurs, ces squirres, ces hydropisies,

ces indurations, enfin, tous ces dérangemens dont nous avons déjà offert la triste énumération; dérangemens que les recherches cadavériques font si souvent rencontrer dans l'appareil de la germification, sur-tout chez les femmes qui habitent les grandes villes, et dont les ovaires sont ordinairement livrés à de fausses sensations, et à des excitemens qui, en exaltant et en troublant le mode de sensibilité de ces organes, préparent et appellent ainsi une foule de maladies.

La faculté d'exécuter des mouvemens, LA MOTILITÉ présente, comme la sensibilité avec laquelle ses liaisons sont intimes, différens degrés de dévelóppemens, depuis les oscillations obscures, les palpitations fibrillaires et la *force tonique*, jusqu'aux contractions prononcées et énergiques d'où résulte la *locomotion*.

Ces différences répondent en général à celles des divers organes. Le premier degré est spontané, involontaire et correspond à la sensibilité latente et générale; il se manifeste avec plus ou moins d'expression; et comme le dit le professeur Chaussier, entretient dans toutes les fibres, dans tous les vaisseaux, dans tous les tissus un mouvement qui détermine la progression des

fluides, et qui, sans doute, contribue à leurs diverses élaborations.

Ce premier *degré de motilité* est commun à tous les êtres vivans, et forme, avec le degré de sensibilité qui lui correspond, le principe duquel dérivent les phénomènes essentiels et généraux de l'organisation. Il acquiert, dans quelques circonstances, une expression assez marquée, comme on le voit dans le resserrement de la peau; dans les mouvemens de la sensitive qui ressemblent si bien à l'expression d'un sentiment, ou dans ceux des pistils et des étamines qui, chez plusieurs plantes, paraissent se chercher avec une intention que le poëte peut supposer.

Un autre degré de motilité nous est offert seulement dans les animaux; il se manifeste par des contractions, et se trouve uniquement propre aux fibres musculaires et aux organes, dans la structure desquels ces fibres entraient comme élément.

De ce deuxième mode résulte la contractilité musculaire, la *myotilité* du professeur Chaussier. Elle est *involontaire* et soumise à l'action dont le systême nerveux viscéral est le foyer; ou *volontaire*, et plus directement due à l'influence des nerfs qui dérivent du cerveau et de son prolongement rachidien.

La contractilité involontaire anime le cœur, l'estomac, les intestins et se manifeste par un resserrement de l'organe qui fait effort contre une résistance. C'est la tonicité générale, un peu moins faible, soumise d'ailleurs aux mêmes lois, dépendante chez les animaux du même foyer nerveux et liée par une intime connexion avec la sensibilité générale.

La contractilité volontaire anime principalement les muscles, et s'exerce, se développe par des contractions évidentes, par des soulèvemens dans les muscles dont les actions combinées avec le mécanisme des léviers osseux, exécutent, suivant la volonté de l'animal, des mouvemens très-étendus, des déplacemens variés et de nombreuses évolutions.

Il est encore un quatrième mode de motilité, mais différent des autres par sa nature. C'est la motilité qui s'exerce par une dilatation, par une turgescence, comme on le voit, dans le mammelon, les papilles nerveuses, les tentaccules de plusieurs animaux.

Les trompes jouissent éminemment de cette motilité, et nous avons eu occasion de remarquer qu'il fallait rapporter à son exercice les mouvemens, par lesquels ces organes s'ap-

prochent des ovaires et y appliquent leur pavillon.

Les trompes jouisssent en outre, comme toutes les parties vivantes, du premier mode de motilité. Les ovaires sont bornés à ce mode dont les effets se combinent et s'unissent, soit pour opérer les fonctions assignées à ces organes, soit pour contribuer, en s'exaltant, aux dérangemens et aux maladies dont nous avons parlé.

L'utérus jouit seul d'une véritable contractilité, dont les effets sont bien remarquables dans l'accouchement.

Cet organe livré à des impressions trop vives, paraît aussi susceptible d'une contraction, d'un spasme qui se propage d'abord à tous les organes doués d'une contractilité involontaire, ou qui, porté au plus haut degré, s'étend aux muscles locomoteurs, et va quelquefois jusqu'à déterminer des accès d'épilepsie.

Quelques résultats d'expériences galvaniques auxquelles les organes de la germification et de la gestation ont été soumis.

Un jeune physiologiste, que la mort vient d'enlever aux sciences et à l'amitié, également affligées de sa perte, Bichat avait prétendu, dans

ses recherches sur la vie et sur la mort, que l'utérus, ainsi que l'estomac, les intestins, et en général les organes doués de contractilité involontaire, ne répondaient pas d'une manière bien marquée, aux irritations galvaniques. Voici comme il s'explique à ce sujet.

« J'ai répété, par rapport à l'estomac, aux intestins, à la vessie, à la matrice, etc., les expériences galvaniques dont les résultats, par rapport au cœur, ont été exposés. J'ai armé d'abord de deux métaux différens le cerveau et chacun de ces viscères en particulier : aucune contraction n'a été sensible à l'instant de la communication des deux armatures. Chacun de ces viscères a été ensuite armé en même-tems que la portion de moëlle épinière placée au-dessus d'eux. Enfin, j'ai armé simultanément, et les nerfs que quelques-uns reçoivent de ce prolongement médullaire, et ces organes eux-mêmes : ainsi, l'estomac et les nerfs de la paire vague, la vessie et les nerfs qu'elle reçoit des lombaires, ont été armés ensemble. Or, dans presque tous ces cas, la communication des deux armatures n'a produit aucun effet bien marqué; seulement, dans le dernier, j'ai aperçu deux fois un petit resserrement sur l'estomac et la vessie. Dans ces diverses expérience je produisais cependant de violentes agitations dans les muscles

de la vie animale, que j'armais toujours du même métal que celui dont je me servais pour les muscles de la vie organique, afin d'avoir un terme de comparaison ».

Ayant remarqué que les résultats de ces expériences différaient de ceux que Humboldt avait obtenus; persuadé d'ailleurs que la nature fait constamment une réponse semblable lorsqu'on l'interroge dans les mêmes circonstances, je crus devoir répéter les expériences de Bichat, avant d'en appliquer les conséquences aux appareils de la germification et de la gestation; je fus même porté à croire, d'après des vues différentes sur les lois fondamentales de la vie, que ces organes devaient répondre à leur manière, sur-tout si, au moyen du nouvel appareil de volta, on rendait l'irritation plus énergique.

Ayant communiqué ces vues à mon illustre collègue et ami, nous reprîmes ensemble, et avec le citoyen Burdin, les expériences dont nous avons parlé.

Des femelles de cochons d'Inde nubiles furent les victimes que nous choisîmes pour les soumettre à ces recherches, et nous employâmes d'ailleurs, au lieu de l'ancien appareil galvanique, une colonne de volta, composée de soixante paires de disques et munie de deux rubans métalliques que l'on pouvait ai-

sément conduire sur les différentes parties de l'animal : tous nos moyens étant convenablement disposés, une de nos victime fut alors immolée au génie de la science, et préparée de manière à mettre à découvert tous les viscères du ventre et de la poitrine, ainsi que plusieurs nerfs et plusieurs muscles. Lorsque les mouvemens orageux et l'état de convulsion, qui devaient nécessairement résulter d'une opération aussi cruelle, parurent un peu calmés, nous commençâmes alors nos expériences.

Les ovaires furent d'abord excités ; et quoique l'éfluve électrique fût très-considérable, nous n'observâmes aucune contraction, aucun resserrement, aucune oscillation bien sensible dans l'organe, mais nous n'en fûmes pas moins portés à croire que l'impression éprouvée était très-vive ; parce qu'à chaque décharge les parties environnantes étaient agitées de spasmes et de convulsions. Ces phénomènes devinrent encore plus évidens sur les trompes, dont l'irritation également intérieure se manifesta par les spasmes et par les trémulations de plusieurs parties environnantes, qui furent sympathiquement affectées et qui étaient susceptibles de manifester, par des mouvemens, les impressions qu'elles avaient éprouvées.

L'utérus demeura également oisif et silencieux

en apparence, mais l'excitation profonde et intestine, dont il fut tourmenté, se propageant au loin, nous vîmes, par une suite de cette communication, les parties contractiles plus voisines de cet organe, et même les muscles des membres exécuter de violentes contractions ».

Toutes les parties sur lesquelles nous faisions nos expériences, étaient dépourvues d'épiderme; et d'ailleurs, notre arc excitateur ayant assez de force pour produire immédiatement de vives irritations, nous n'avons pas remarqué de différence bien sensibles, lorsque les nerfs et les organes où ils se distribuent ont été armés, et lorsque, négligeant cette précaution, nous avons seulement attaqué l'organe et fait passer dans son intérieur le jet électrique dont la colonne était la source inépuisable.

De tous ces phénomènes, si cruellement provoqués dans nos expériences, celui qui nous a paru mériter davantage de fixer l'attention des médecins, nous fut offert par les contractions vives, et par le spasme presque général qui résultaient de l'excitement de l'utérus, et qui se montraient avec toutes les apparences d'un accès d'hystérisme: je suis en outre porté à croire que si on interrogeait cet organe dans l'état de gestation, et à cette époque où sa partie fibreuse et contractile est plus

développée, il donnerait des preuves non équivoques de resserrement et de contraction (1).

Quoique compris dans la sphère d'activité du système nerveux qui paraît spécialement affecté à la vie intérieure et nutritive, les appareils de germification et de gestation ne refusent donc pas de répondre aux excitans galvaniques, comme l'avait pensé le professeur Bichat; ils ne se contractent point, à la vérité, parce qu'il n'est pas de leur nature de manifester ainsi leur vie, mais ils sont excités à leur manière, ils éprouvent des impressions plus ou moins vives, et révèlent, par des phénomènes non équivoques, l'irritation que leur fait éprouver le contact électrique.

Portant nos recherches sur d'autres organes, nous les avons vus également répondre, suivant leur nature, à nos excitations, et le cœur, par exemple, accélérer ses pulsations; les intestins, leur mouvement vermiculaire, le tissu cellulaire lui-même, quelques points de système séreux

(1) Je me propose incessamment de répéter cette expérience avec mon collègue et ami Dupuytren, et d'opérer ainsi sur une chienne ou alors sur la femelle d'un autre quadrupède, un avortement qui sera provoqué par l'irritation galvanique.

frémir, se froncer et donner des signes bien marqués de crispation.

Le citoyen Dupuytren a observé des phénomènes analogues dans la vessie; et en galvanisant cet organe après avoir d'abord introduit un tube de verre dans sa cavité, et lié fortement le canal de l'urètre, il a vu l'urine s'élever dans ce tube à différentes hauteurs, suivant la force des contractions.

ORGANES DE PRÉLUDE ET D'INTRODUCTION.

Ces organes correspondent aux instrumens d'émission et de plaisir dont se compose la partie extérieure de l'appareil masculin (1). Ils en diffèrent d'ailleurs dans presque toutes les circonstance de leur structure, et suivant la remarque philosophique de Roussel; c'est principalement dans leurs diversités, où la raison froide ne trouve qu'une simple convenance de moyens, que consiste cependant le lien invincible dont la nature se sert pour unir les deux sexes.

Les diverses parties qu'une analyse physiologique nous fait distinguer dans les organes affectés aux préludes de la génération, sont d'abord

(1) *Vid.* tom. premier de cet ouvrage, p. 185.

un conduit membraneux et extensible qui forme en quelque sorte l'entrée du sanctuaire où la conception et la gestation doivent s'accomplir. (*Vid.* planch. 1, fig. 3.) On trouve ensuite et à l'extérieur, les premières voies du plaisir, une ouverture de même nature, presque de même forme que celles des lèvres (1), et dans son intérieur, un prolongement (2), une expansion surmontée par l'organe qui rappelle dans le sexe feminin quelques traits du sexe opposé; organe qui est doué d'une sensibilité exquise et qui paraîtrait borné à donner des émotions voluptueuses, si, comme nous l'avons déjà fait remarquer, ces émotions ne servaient pas à l'opération par laquelle les espèces se perpétuent et se renouvellent.

Le conduit vulvo-utérin, dont la dénomination nouvelle, sous laquelle nous le désignons, indique les rapports, est situé obliquement dans la femme (3), et se trouve séparé des parties ex-

---

(1) Les grandes lèvres.

(2) Les nimphes ou petites lèvres.

(3) Il se porte de haut en bas, d'avant en arrière, et fait avec la matrice un angle obtus plus ou moins grand, et dont les différens degrés d'ouverture sont d'une très-grande importance pour les accoucheurs.

térieurs, par l'*hymen*, cette marque souvent incertaine de virginité, ce faible sceau de l'innocence, comme l'appelle un de nos poëtes les plus aimables (1).

---

(1) Le cardinal de Bernis, dans son *Poëme des Saisons*, dont voici le fragment relatif à notre sujet.

L'amoureux habitant des airs,
Indigné contre la clôture,
Voltige et perce la serrure;
Sans bruit, les rideaux sont ouverts.
Un enfant, aimable et pervers,
Enlève aux graces leur ceinture :
Pudeur, jeunesse, amour, nature,
Tous vos secrets sont découverts.
Déja, d'une beauté naissante,
Le Sylphe interroge le cœur;
Sa main timide et carressante
Cherche les traces d'un vainqueur:
L'épreuve est douce et dangereuse.
Si la belle a connu l'amour,
Il l'abandonne sans retour
Au hazard d'être malheureuse;
Mais si le cœur qu'il a sondé
A toujours sagement gardé
Le faible sceau de l'innocence,
Alors le génie amoureux
Exerce toute sa puisance.
etc., etc., etc., etc.

La longueur du conduit dont nous donnons ici une description abrégée et rapide, est ordinairement proportionnée, dans les différentes espèces d'animaux, à la longueur de l'organe masculin. Chez la femme, elle est d'environ 1 D.-MT. 3 C.-MT. 5 M.-MT. (cinq pouces.) Sa largeur, dans les vierges, est à peu-près de 2 C-MT. 7 M.-MT. (un pouce). Augmentant beaucoup par les effets du mariage et de l'accouchement, elle ne revient jamais à sa première dimension, quoique cependant elle diminue considérablement lorsque l'élasticité de l'organe est influencée par les effets d'une vitalité très-active.

Structure des organes de prélude et d'introduction.

Les différens tissus organisés, les portions des systèmes particuliers ou généraux qui contribuent à la structure des organes que nous décrivons, y présentent plusieurs dispositions dont l'importance nous force à entrer dans quelques détails.

L'élément cellulaire est abondamment distribué aux environs de la vulve, et y favorise l'accouchement par la grande extension dont il est susceptible. A la région du pubis, il ne se prête point aux infiltrations, comme dans les autres parties,

mais il s'y trouve organisé de manière à favoriser la secrétion et l'accumulation d'une grande quantité de graisse, ainsi que la végétation active des poils qui ornent cette région, à l'époque de la puberté.

Le même tissu unit le canal vulvo-utérin aux parties environnantes, sur-tout à sa partie inférieure où cette communication doit fixer toute l'attention des médecins et des physiologistes.

L'élément *séreux* ne fait pas directement partie du conduit *vulvo-utérin*; il lui forme seulement une enveloppe à sa partie postérieure et supérieure.

La peau qui se trouve à l'extérieur de la vulve est plus contractile que celle qui revêt les autres parties. En arrivant sur ses bords, elle change de nature, et son épiderme perdant beaucoup de son épaisseur, les papilles nerveuses sont plus développées, plus à nud; disposition qui contribue sans doute à la sensibilité exquise dont jouissent en général les points de réunion, les confins de l'intérieur et de l'extérieur du corps des animaux. Cette sensibilité paraît augmenter dans les petites lèvres, et à l'extrémité du clitoris.

La peau, en pénétrant ensuite plus avant, passe à l'état de membrane, fournit un revêtement au canal de l'urètre, au conduit vulvo-utérin, à la

matrice, aux trompes, et par l'ouverture de celle-ci va se réunir au *péritoine*; communication unique, comme le remarque Bichat, des membranes séreuses avec les membranes muqueuses; communication qui doit conduire sans doute à une explication physiologique de plusieurs circonstances de maladies qui sont liées à cette disposition (1).

La membrane muqueuses du conduit vulvo-utérin présente plusieurs particularités qui consistent principalement dans l'épaisseur de son épiderme, dans les rides et dans les plis de sa surface; enfin, dans une foule de petites glandes dont la sécrétion, habituellement très-active, est encore augmentée par l'union conjugale, et fournit alors la liqueur dont le plaisir de l'amour ouvre plus ou moins abondamment la source chez les femmes.

Le tissu propre du vagin est d'une nature cellulo-vasculeuse, susceptible de turgescence et de contraction, sur-tout à la partie inférieure, où sous le nom de plexus *rétiforme*, il éprouve une sorte d'érection, et oppose une résistance très-marquée,

(1) *Vid.* BICHAT, son *Traité des membranes*, dont une seconde édition vient d'être publiée chez madame veuve *Richard*, avec une notice historique par le docteur *Husson*.

lorsque des jouissances multipliées ou l'accouchement n'ont pas encore flétri l'irritabilité de ces parties, et forcé leur extension.

Les fibres musculaires contribuent aussi à augmenter ce resserrement, et c'est principalement à leur action qu'il faut rapporter l'espèce de compression volontaire que quelques femmes savent employer pour donner plus de prix aux jouissances de l'amour.

Le conduit vulvo-utérin n'est pas aussi directement placé sous l'influence de la sensibilité viscérale et nutritive que les appareils de la germification et de la gestation. Il est pourvu de vaisseaux lymphatiques, et la disposition des vaisseaux sanguins, de son tissu propre, a quelqu'analogie avec celle des vaisseaux des trompes et de l'utérus.

Le clitoris est formé de deux corps caverneux qui d'abord séparés, se réunissent ensuite et forment cet organe de plaisir. Il est imperforé et séparé du canal de l'*urètre*.

Fonctions des organes de prélude et d'introduction.

La dénomination sous laquelle nous désignons ces organes, en indique suffisamment les fonctions; et les considérations qui précèdent, nous

ont assez prouvé que leurs propriétés et leur structure sont en rapport avec leur manière de contribuer au phénomène de la génération.

Développement, irrégularités et maladies des organes de prélude et d'introduction.

Dans le fœtus, le conduit vulvo-utérin, est très-long et contraste sous ce rapport avec l'utérus qui est beaucoup moins développé. Le clitoris est allongé et saillant et a souvent donné lieu à plusieurs méprises sur la nature du sexe des nouveaux nés. La puberté amène de grands changemens, signale le sexe, et tandis que l'organe dont nous parlons est réduit à ne plus offrir que l'apparence d'un tubercule, les parties environnantes, les grandes et les petites lèvres prennent un prompt accroissement. Les petites lèvres surtout qui, d'abord étaient presqu'insensibles, deviennent plus grosses, plus apparentes, et même elles excèdent quelquefois les dimensions ordinaires. L'orifice du conduit vulvo-utérin se trouve aussi plus resserré. Il rend même les approches amoureuses très-difficiles; et si des jouissances prématurées n'ont pas déjà détruit son énergie, il présente alors dans sa résistance, et même dans une effusion de sang, les principales apparences de la virginité.

« Les petites filles que j'ai eu occasion de voir disséquer, dit Buffon, n'avaient rien de semblable; et ayant recueilli des faits sur ce sujet, je puis avancer que quand elles ont eu commerce avec les hommes avant la puberté, il n'y a aucune effusion de sang, pourvu qu'il n'y ait pas une disproportion trop grande ou des efforts trop brusques; au contraire, lorsquelles sont en pleine puberté et dans le tems de l'accroissement de ces parties, il y a très-souvent effusion de sang pour peu qu'on y touche, sur-tout si elles ont de l'embonboint et si les règles vont bien, car celles qui sont maigres ou qui ont des fleurs blanches, n'ont pas ordinairement cet apparence de virginité; et ce qui prouve évidemment que ce n'est en effet qu'une apparence trompeuse, c'est qu'elle se répète même plusieurs fois, et après des intervalles de tems assez considérables. Une interruption de quelque-tems fait renaître cette prétendue virginité; et il est certain qu'une jeune personne qui, dans les premières approches, aura répandu beaucoup de sang, en répandra encore après une absence, quand même le premier commerce aurait duré pendant plusieurs mois, et qu'il aurait été aussi intime et aussi fréquent qu'on le peut supposer. Tant que le corps prend de l'accroissement, l'effusion de sang peut se répéter, pourvu

qu'il y ait une interruption de commerce assez longue pour donner le tems aux parties de se réunir et de reprendre leur premier état; et il est arrivé plus d'une fois que des filles qui avaient eu plus d'une faiblesse, n'ont pas laissé de donner ensuite à leur mari cette preuve de leur virginité, sans autre artifice que celui d'avoir renoncé pendant quelque-tems à leur commerce illégitime. Quoique nos mœurs aient rendu les femmes trop peu sincères sur cet article, il s'en est trouvé plus d'une qui ont avoué les faits que je viens de rapporter; il y en a dont la prétendue virginité s'est renouvelée jusqu'à quatre et même cinq fois, dans l'espace de deux ou trois ans; il faut cependant convenir que ce renouvellement n'a qu'un tems; c'est ordinairement de quatorze à dix-sept, ou de quinze à dix-huit ans. Dès que le corps a achevé de prendre son accroissement, les choses demeurent dans l'état où elles sont, et elles ne peuvent paraître différentes qu'en employant des secours étrangers et des artifices dont nous nous dispenserons de parler ».

L'érection dont le plexus rétiforme est susceptible à l'époque de la puberté, est la principale cause de cette résistance active et de cette faculté de faire ainsi rencontrer plusieurs fois les difficultés et les charmes des premières jouissances : dis-

position qui d'ailleurs ne se concilie qu'avec les circonstances d'une santé parfaite, et dont l'absence dans les régions où une chaleur excessive énerve les forces vitales, contribue peut-être à ces abberrations et à ces caprices que le père de la médecine reproche aux Asiatiques (1).

Les parties qui, dans la reproduction des mammifères, contribuent à la reproduction comme organe de prélude, étant des instrumens de luxe, des instrumens propres à une seule classe d'animaux, doivent nécessairement varier dans leur conformation et se prêter à une foule de différences et d'accidens dont les organes, plus intérieurs et plus essentiels, sont moins susceptibles.

---

(1) « Il est impossible que dans un tel pays les hommes soient courageux et vifs, et qu'ils supportent le travail et la fatigue... Tout, jusqu'aux animaux, y est nécessairement dominé par l'attrait du plaisir, au point qu'ils ne font aucune distinction d'espèce, ni de sexe, quand il s'agit de satisfaire les desirs de la nature ». Le doct. *Coray*, auquel nous empruntons la traduction de ce passage, en fait l'occasion de prouver dans un savant commentaire, que les abberrations amoureuses si souvent reprochées à ses compatriotes, ne sont pas un vice indigène dans la Grèce, mais une habitude venue de l'Asie, où les circonstances de climat la favorisent. *Vid.* Coray, traduction du traité des airs, des eaux et des lieux, d'Hippocrate, tom. 1, p. 69.

Ces irrégularités se multiplient sur-tout depuis l'orifice du canal vulvo-utérin jusqu'à l'extérieur, c'est-à-dire, jusqu'à la vulve, et aux lèvres qui en forment les contours.

L'orifice du conduit vulvo-utérin est quelquefois entièrement fermé par la membrane hymen, alors très-épaisse; Falconnet dit même avoir vu des colonnes charnues à l'entrée de ce conduit, et cite à ce sujet la tapissière de madame de Louvois. On a trouvé aussi des colonnes analogues placées derrière l'hymen (1), et dans d'autres circonstances un second repli membraneux, un obstacle dont il fallait triompher avant d'atteindre celui que la conformation naturelle de la femme oppose aux premières jouissances de l'amour (2).

On a vu aussi le conduit vulvo-utérin commu-

(1) Eph. tom. 9, p. 233.

(2) Les grandes lèvres sont quelquefois réunies, et il y a imperforation, comme dans *Cornelia*, mère des Gracques, qui, au rapport de Pline, vint au monde sa nature fermée. (Hist. nat. liv. 7). Les mêmes parties sont susceptibles de différens degrés d'allongement, soit d'une manière primitive, soit par une extension forcée, et dont le résultat se transmet, peut-être ensuite, par voie de génération, comme dans le cas de la hottentote observée par le Vaillant. L'imperforation peut être aussi plus ou moins forte, ou même ne consister que dans un

niquer avec le rectum (1), être partagé par un diaphragme, ainsi que l'utérus ; ou manquer entièrement, comme dans le cas rapporté par l'au-

---

rapprochement des lèvres qu'il est facile de séparer. Les nymphes qui ne sont que des replis de la peau des grandes lèvres manquent quelquefois ou s'allongent d'une manière incommode et servent même de bases à des végétations molles et assez semblables à une fraise. C'était une semblable disposition qui fit croire à la fille de la rue Grenetat, dont Poulletier de la Salle a conservé l'observation, qu'elle était hermaphrodite. Le prolongement qui lui donnait cette idée s'étant détaché des nymphes, offrit un corps rougeâtre parsemé de vaisseaux déliées, et à-peu-près semblable à un poumon de grenouille soufflé. Le clitoris a aussi ses accidens qui consistent principalement dans les différens degrés d'une longueur et d'un développement qui en imposent sur la nature du sexe, et qui, en mettant obstacle à l'accomplissement du devoir conjugal, pourraient même, suivant Venette, former une cause physique de divorce. Louis observe à ce sujet qu'une opération chirurgicale corrigerait aisément une semblable difformité. Il ajoute : *aliundè præposteræ veneri indulgere licitum ipsemet alio loco affirmet, innitens divi Thomæ sententiâ, conversumque situm proli gignendæ accomodatiorem existimet. Vid.* la thèse de Louis, *de partium externarum generationi inservientium in mulieribus naturali vitiosâ et morbosà*, etc.

(1) Mem. de Berlin, 1774, et Journal des Savans, 1777.

teur de la thèse de *suppresso aut immoderato catameniorum fluxu* (1). Nous ne pourrions jamais épuiser l'histoire de ces jeux, de ces irrégularités qui, paraissant encore se multiplier davantage à l'extérieur, donnent lieu à des monstruosités et à des bizarreries dont les observateurs ont recueilli de nombreux exemples.

Parmi les maladies dont l'ensemble ou quelques parties des organes de prélude sont affectés, les plus fréquentes sont les *rhumes*, les *catharres* et les *fluxions* de différentes espèces dont la surface muqueuse du conduit vulvo-utérin, est le siége (2).

Cette même surface a souvent donné lieu, par suite de la perversion et du dérangement des forces vitales qui l'animent, à des concrétions polipeuses, à des squirres, à des ex-croissances épidermoïques de toute espèce. Le conduit s'affectant lui-même d'une manière plus profonde et plus générale, peut

(1) *Vid.* collection de HALLER, tom. 5.

(2) Ces fluxions, ces rhumes, que l'on désigne sous le nom de fleurs blanches, consistent essentiellement dans une secrétion augmentée et quelquefois changée de la surface muqueuse des trompes, de l'utérus, et sur-tout du conduit vulvo-utérin. *Vid.* pour leur meilleure classification qui laisse encore beaucoup à desirer, la thèse du citoyen Blatin, sur le catharre-utérin, p. 162.

être aussi le siége de plusieurs maladies organiques, qui cependant sont beaucoup moins fréquentes que celles des ovaires et de l'utérus.

Les parties extérieures, ainsi que tous les points de la membrane muqueuse qui servent à former des limites entre la surface du corps et ses extrémités, sont principalement sujettes aux excoriations, aux aphtes, aux boutons chancreux et à ces végétations (1), que l'état actuel des connaissances physiologiques doit faire rapporter à un développement insolite du tissu cellulaire (2), dont l'accroissement est favorisé ou même entrenu par l'humidité et la chaleur habituelle de ces parties (3). Les nymphes s'effacent dans l'accou-

---

(1) Les poreaux, les verrues, les ex-croissances vénériennes ou non vénériennes, etc.

(2) *Vid.* Bichat. De l'influence du tissu cellulaire sur la formation des tumeurs. Anat. générale, tom. 1.

(3) Les médecins regardent, en général, les poreaux et les verrues qui ont leur siége aux parties génitales des deux sexes, comme de nature vénérienne, lorsque les ex-croissances se régénèrent après avoir été coupées et brûlées. J'ai eu occasion d'observer plusieurs fois, ainsi que le citoyen Burdin, que ces prétendus effets d'un virus et d'une diathèse vénérienne, etc., cessaient par la seule précaution de tempérer la chaleur et l'humidité des parties où ils se manifestaient.

chement, on en fait impunément l'excision, et quelquefois elles forment la base de ces excroissances fougueuses, de ces productions nouvelles et parasites dont nous avons déjà parlé.

Le clitoris a aussi des maladies particulières. Bartholin rapporte que chez une courtisanne de Venise, il était osseux, et que les hommes qui s'adressèrent à cette femme furent souvent blessés dans ses embrassemens.

DEUXIEME SECTION.

Des principaux phénomènes du sexe féminin, dans l'espèce humaine.

Ces phénomènes, dont se compose la partie la plus importante des fonctions qui servent à la conservation de l'espèce, sont, la menstruation ou les règles, la conception, la grossesse, l'accouchement et la lactation.

L'anatomie phylosophique des organes qui sont affectés à ces différens actes de la vie, nous a déjà fait connaître plusieurs circonstances remarquables de leur histoire, et servira d'introduction aux détails physiologiques que nous avons le dessein de rassembler dans cette deuxième section.

DES RÈGLES OU DE LA MENSTRUATION.

Lorsque les femelles des animaux entrent en chaleur, les parties de la génération sont alors livrées à une irritation bien marquée. Les forces vitales de ces parties s'exaltent, il survient du gonflement, une augmentation de secrétion, et par suite un écou-

lement séreux ou même sanguinolent, avec exalation d'une odeur qui attire les mâles par un charme irrésitible.

Un nouveau besoin, celui de l'amour, répond constamment à cette disposition des organes. Un phénomène du même ordre et non moins lié à des circonstances d'amour physique, se manifeste chez la femme à l'époque de la puberté, et se renouvellant ensuite avec régularité, revient périodiquement tous les mois, d'où le nom de menstruation donné à ce nouvel événement de la vie, dont les retours réglés assurent dès-lors le développement des charmes et la conservation de la santé.

La menstruation n'est pas un phénomène local et isolé. Plusieurs symptômes généraux ou particuliers, la précèdent et la préparent. Quelquefois même un état fébrile, ou plusieurs affections spasmodiques et nerveuses, servent de prélude à ce nouveau travail de l'organisation. Lorsque d'ailleurs l'ordre et la marche de la nature ne sont pas intervertis, la révolution menstruelle n'est pas une véritable maladie.

Les parties genitales externes se gonflent d'abord, leur sécrétion est augmenté, la région du pubis s'élève et se couvre d'un léger duvet; des douleurs vagues des lassitudes, sont éprouvées

dans les membres et principalement aux cuisses et aux jambes; la voix change de timbre, le sein se développe, s'arrondit, devient quelquefois tendu et douloureux (1); le pouls est dur, inégal, rebondissant (2). Une hémorragie active de l'utérus termine ensuite cette série de phénomènes par une véritable crise, et à mesure que le sang s'écoule, l'exalation vitale diminue, le pouls devient plus souple, l'œil est moins animé, un croissant livide en circonscrit la partie inférieure, et tout semble annoncer dans la femme un état d'accablement et de langueur.

Quelquefois la menstruation se décide d'une manière plus pénible; elle est précédée d'un écoulement séreux, d'une toux spasmodique, d'éflorescences cutanées ou même d'une rudesse générale de la peau, de coliques violentes, d'une langueur *chlorotique* (3), et de tous les accidens

(1) Ce gonflement douloureux du sein a plus fréquemment lieu chez les jeunes filles qui ont le teint brun et qui sont remarquables par la vigueur de leur constitution.

(2) *Vid.* Bordeu. Recherches sur le pouls, tom. 1.

(3) Langueur *chlorotique*, ou *chlorose*; c'est la maladie vulgairement connue sous le nom de *pâles couleurs*.

nerveux qui peuvent être occasionnés par les irradiations trop vives de l'utérus, et des autres parties de la génération qui forment alors un des principaux centres de mouvement et de sensibilité.

Dans d'autres circonstances, la menstruation, loin de produire des maladies, devient la crise et le moyen de guérison de plusieurs affections chroniques. Cette révolution ouvre d'ailleurs pour la femme le cercle d'une nouvelle existence, et dans l'état le plus naturel, fait naître et développe ensuite, à chaque époque de ses retours, une aptitude toute particulière à la génération, un besoin que les femmes éprouvent alors constamment avec plus ou moins de force, lorsque des causes morales ou un état de maladie ne les empêche pas d'en ressentir la voluptueuse impression.

Le sang qui s'écoule dans la menstruation est de même nature que celui qui est versé dans les autres hémorragies actives. Il vient principalement de l'utérus, et sort des vaisseaux capillaires de sa membrane muqueuse, où un état d'irritation vive l'appelle, le conduit dans des voies insolites, et le pousse ensuite au dehors par une exalation (1).

(1) *Vid.* Bichat. Anat. gén. tom. 1.

La quantité du sang qui s'écoule pendant tout le tems des règles, est très-variable ; elle n'est point, comme on le pense vulgairement, en raison des apparences du tempérament sanguin ; et paraît plutôt dépendre d'une sensibilité profonde et générale, ou d'une irritabilité extrême, soit de l'ensemble, soit de quelques parties de l'abdomen, dont la prédominance vitale constitue alors divers tempéramens qui ont une grande influence sur la menstruation (1).

L'action vitale de la surface interne du canal vulvo-utérin, se trouvant aussi augmentée pendant la menstruation, la secrétion de cette partie est plus abondante, prend même un caractère particulier et devient, chez quelques femmes, la source de certaines émanations que le vulgaire a attribuées à tout le sexe, et dans lesquelles il a cru reconnaître différentes propriétés, plus ou moins nuisibles (2). Une irritation habituelle, la

(1) Les tempéramens abdominal, épigastrique, bilieux, etc. *Vid.* tom. 1 de cet ouvrage, pag. 432 et suiv.

(2) Ces émanations constituent le gaz particulier, *l'aura specialis*, et., etc., que quelques physiologistes ont regardé comme la cause d'un phénomène dont il est évidemment l'effet, et qui varie sous l'influence de toutes les circonstances capables de modifier les secrétions de la surface muqueuse du conduit vulvo-utérin.

négligence, et le défaut de propreté, ou, dans un petit nombre de cas, la position oblique de l'utérus peuvent rendre plus actives (1) les éfluves dont les parties génitales sont le foyer pendant la menstruation, et occasionner quelques-uns des phénomènes extraordinaires qui ont été attribués à cette fonction d'une manière trop générale.

Les règles, dit Bodeu, sont dans les femmes l'aurore et les compagnes de la puberté. En effet, quoique les observateurs citent des exemples d'écoulement sanguin par la vulve, chez des enfans au berceau, à l'âge de 6, 7 et 8 ans, ou dans une vieillesse très-avancée, cependant, la véritable menstruation ne commence pas ordinairement avant l'époque où la jeune fille peut devenir épouse et mère, et cesse lorsque la femme perd, avec ses charmes, la faculté d'engendrer. Ce moment de la mort du sexe arrive ordinairement entre la quarante-cinquième et la cinquantième année. Dans les climats tempérés la première menstruation n'a pas ordinairement lieu avant douze ans. Elle est

(1) Cette situation de l'utérus ne permettant pas au sang de s'écouler avec facilité, celui ci séjourne et peut alors, en se putréfiant, donner lieu à des éfluves putrides.

moins tardive dans les climats dont la chaleur extrême donne en général une plus grande activité à tous les phénomènes de la vie.

La menstruation est un événement essentiel et général de la vie de la femme, et si les divers climats et les circonstances de l'état sauvage ou de la civilisation, modifient ce phénomène, leur influence cependant ne va point jusqu'à le faire cesser dans ces zônes froides et glacées où quelques écrivains avaient pensé qu'il ne se manifestait pas d'une manière constante et régulière.

Toutes les causes physiques ou morales d'excitement avancent en général l'époque de la menstruation, et la rappelent quand son interruption tient à un état de faiblesse. Les circonstances de grossesse et d'allaitement suspendent ordinairement le même phénomène, sans doute en occupant différemment les forces de la vie, et en changeant l'objet et la direction de leur exercice.

L'évacuation menstruelle dure depuis trois jusqu'à six jours, et répond, chez quelques femmes, aux phases de la lune.

On a successivement attribué la révolution menstruelle à une influence lunaire (1), à l'exeré-

(1) Aristote, Mead, Werlhoff.

tion d'une substance nuisible (1), ou à l'expulsion d'une quantité surabondante de sang (2), à une sorte de fermentation particulière, et enfin à la position même de l'utérus, et aux dispositions particulières des vaisseaux sanguins (3) de cet organe.

A l'époque actuelle des connaissances physiologiques, l'évacuation menstruelle est classée parmi les autres hémorragies actives et regardée comme un effet de l'excitement des parties génitales à l'action particulière desquelles on peut d'ailleurs appliquer les grandes vues de Bordeu sur l'irritation périodique des glandes.

« La comparaison entre les glandes et la matrice, dit ce célèbre médecin, est plus frappante dans ce qui concerne les règles; on sait tout ce qu'on a avancé jusqu'ici sur ce qu'on a appelé pléthore *générale* et *particulière*, et toutes les disputes qui divisent encore les physiologistes sur cette matière; il serait fort inutile d'exposer toutes ces

(1) Pline.

(2) Galien.

(3) *Vid.* pour l'histoire de ces différentes opinions la grande phys. de Haller, et les considérations physiologiques sur la menstruation présentées à l'école de médecine de Montpellier, par J. Barras, an 7, de la collection des thèses de cette école.

disputes, de tâcher de dissiper le mal entendu qu'il paraît y avoir, et de démontrer qu'on s'est peut-être engagé, sur cette matière, dans des question qui semblent inutiles; il suffit d'exposer simplement les choses comme il semble qu'on pourrait les concevoir.

» La matrice et le vagin font une excrétion de sang aussi pur, pour l'ordinaire, que celui qui roule dans les vaisseaux; cette excrétion vient tous les mois ou environ; elle commence vers l'âge de douze à quinze ans, elle finit vers celui de quarante à cinquante, et elle est suspendue ordinairement dans l'allaitement et dans certaines maladies qui occasionnent aussi des pertes, tant rouges que blanches, etc.

» L'excrétion de la matrice se fait tout comme celle de toutes les autres glandes que nous avons appelées actives; l'organe se *réveille* (*erigitur*), et par les replis qu'il fait sur lui-même, il *appelle* le sang et il le *rejette* au dehors par le même mécanisme que nous avons exposé ailleurs.

» L'excrétion se fait pour l'ordinaire tous les mois; peut-être même les efforts pour l'excrétion se font-ils dans les femmes malades, et même dans celles qui sont enceintes, comme dans toutes les autres; ainsi l'excrétion de la salive se fait toutes les fois que l'appétit se réveille, etc.; en un

mot, chaque organe agit à son tour; celui de la matrice ne vient que de mois en mois: pourquoi? C'est ce que nous ignorons, et ce qu'il s'agit de chercher, comme nous l'avons dit plus haut; on éclaircira cette question à proportion qu'on fera des découvertes sur les retours périodiques de l'action des glandes (1) ».

DU MARIAGE ET DE LA CONCEPTION.

Un accroissement rapide, un développement de tous les charmes, une plénitude de jeunesse et de puberté succèdent ordinairement aux premières menstruations, et paraissent en dépendre par une liaison que l'on découvrira peut-être, lorsque l'on aura mieux apprécié l'influence de l'empire suc-

---

(1) Dans un autre de ces ouvrages, dans l'*Analyse médicinale du Sang*, Bordeu s'éloignant de l'exactitude et de la fécondité de ses grandes idées sur l'action des glandes, n'a plus voulu voir dans les règles qu'une *purgation*, qu'une exerétion en tout semblable aux autres, et destinée à chasser du corps quelqu'humeur surabondante, mêlée au sang et dont la présence nuirait à l'individu. Cette erreur est une de celles que les grands hommes de tous les siècles sont en quelque sorte forcés de partager avec leur siècle, et dont la destruction dépend d'une manière de voir et de connaissances, ultérieures que le tems ne peut amener que par une sorte graduée d'efforts et de progrès.

cessif et intermittent de quelques organes principaux sur le travail général de la nutrition.

A cette brillante époque de la vie, dans cette saison consacrée à l'amour, la femme, que des jouissances illicites et prématurées n'ont pas encore initiée à son culte, présente cette inexpérience physique et morale d'où résulte la virginité.

Cet attribut, dont l'homme voluptueux et délicat ne rencontre pas indifféremment les apparences dans sa compagne, n'est pas annoncé cependant par un état physique, et par des signes assez marqués, pour qu'il soit possible de prononcer sur leur absence, si ce n'est dans quelques circonstances *de viol*, et lorsque des recherches à ce sujet font plutôt découvrir les suites funestes d'un attentat que les traces fugitives de l'amour et du plaisir. On regarde alors comme preuves d'une défloration récente et forcée, les témoignages non équivoques d'un embrassement repoussé avec effort, la déchirure et la contusion des organes du plaisir, la rupture récente de la membrane hymen, ses débris encore sanglans, ou une distension violente de l'orifice du conduit vulvo-utérin (1).

(1) Deveaux, dans l'art de faire des rapports en chirurgie, cite un cas semblable :

« L'homme de l'art, dit-il, ayant trouvé les caroncules

On a indiqué d'autres signes de défloration et de viol; mais d'après des observations défectueuses et mêlées à une foule d'erreurs populaires que l'on retrouve dans les rapports des anciennes matrônes (1);

---

myrtiformes lacérées, sanglantes et beaucoup écartées, et les fibrilles qui, joignant ces caroncules entre elles forment le pucelage, rompues et déchirées; de plus, les grandes lèvres contuses et livides, jugea et certifia que la jeune Françoise Josers avait été déflorée de force et violence ».

(1) Voici un de ces rapports faits en 1672; c'est un monument aussi curieux qu'extraordinaire de la barbarie d'un siècle dont quelques-uns de nos publicistes modernes paraissent tant regretter les lumières et la civilisation.

Nous, Marie Miran, Christophlette, Reine, et Jeanne Portepoullet, matrônes jurées de la ville de Paris, certifions à tous qu'il appartiendra, que le 22e jour d'octobre de l'année présente, par l'ordonnance de monsieur le prevôt de Paris, en date du 15 de cedit mois, nous nous sommes transportées dans la rue de Dampierre, dans la maison qui est située à l'occident de celle ou l'Ecu d'argent pend pour enseigne, une petite rue entre deux, où nous avons vu et visité *Olive Tisseran*, âgée de trente ans, ou environ, sur la plainte par elle faite en justice contre Jacques Mudont, bourgeois de la ville de la Roche-sur-Mer, duquel elle a dit avoir été forcé et violée; et

tels sont l'aspect particulier des yeux et du nez (1) ;

le tout vu et visité au doigt et à l'œil, nous avons trouvé qu'elle a

Les toutons dévoyés, c'est-à-dire, la gorge flétrie.

Les barres froissées, c'est-à-dire, l'os pubis ou bertran;

Le lippion recoquillé, c'est-à-dire, le poil.

L'entrepet ridé, c'est-à-dire, le périnée.

Le pouvant débifé, c'est-à-dire, la nature de la femme qui peut tout.

Les balunaus pendans, c'est-à-dire, les lèvres.

Le lippendis pelé, c'est-à-dire, le bord des lèvres.

Les baboles abattues, c'est-à-dire, les nymphes.

Les halérons démis, c'est-à-dire, les caroncules.

L'entechenat retourné, et la corde rompue, c'est-à-dire, les membranes qui lient les carnoncules les unes aux autres.

Le barbidau écorché, c'est-à-dire, le clitoris.

Le guilboquet fendu, c'est-à-dire le col de la matrice.

Le guillenard élargi, c'est-à-dire, le conduit de la pudeur.

La dame du milieu retirée, c'est-à-dire, l'hymen.

L'arrière-fosse ouverte, c'est-à-dire, l'orifice interne de la matrice.

Le tout vu et visité feuillet par feuillet, nous avons trouvé qu'il y avait trace de... et ainsi, nous, dites matrônes, certifions être vrai à vous, monsieur le prévôt, au serment qu'avons fait à ladite ville. Fait à Paris le 25 d'octobre 1672.

(1) Les yeux sont tristes, baissés, ternis et atténués, le nez maigre.

la grosseur du col (1), la teinte particulière du mammelon (2), l'état des urines (3), et la disposition des poils qui couvrent la région du pubis (4).

Plusieurs signes de virginité que l'on a rapportés à l'état des parties de la génération, sont mieux fondés et plus probables, quoique cependant on ne puisse pas s'en servir en général pour appuyer une décision juridique et prononcer qu'ils ne tiennent pas à des circonstances étrangères, à la perte de la virginité.

Ces signes locaux sont principalement la pré-

---

(1) L'essai des plaisirs de l'amour peut en effet augmenter momentanément la grosseur du col; et c'était à l'observation de ce phénomène, sans doute, que se rapportait chez les Romains la coutume de mesurer avec un fil la grosseur du col d'une jeune épouse, le jour du mariage et le lendemain, et de décider ensuite sur son changement d'état par celui de cette partie. Charles Muritan prétend avoir fait plusieurs fois l'expérience du fil avec succès. On peut raisonnablement douter de son assertion et de la validité de signe, plusieurs circonstances étrangères à la défloration et à l'amour pouvant déterminer le même phénomène.

(2) Le mamelon est d'un rouge brun.

(3) Les urines sont troublées.

(4) Les poils qui recouvrent le pubis sont relevés. On sent trop bien l'absurdité de ces trois derniers signes pour

sence de la membrane hymen, et un écoulement de sang lors des premières approches.

L'hymen existe constamment dans le fœtus et dans toutes les femmes chez lesquelles des circonstances étrangères ou non étrangères à la défloration ne l'on pas détruit; mais son intégrité ou sa perte ne peut souvent rien prouver pour ou contre la virginité, la conception ayant eu lieu dans quelques circonstances, malgré la conservation de cette membrane et l'inexpérience du plaisir la plus complète, n'ayant pas toujours laissé aux nouvelles épouses l'avantage de fournir cette marque incer-

---

qu'il soit nécessaire d'en démontrer la fausseté et le ridicule. — On a aussi prétendu reconnaître la défloration à l'aspect général, à la physionomie et à la nature des émanations.

Démocrite prétendait à cette profondeur et cette finesse d'observation que devaient craindre plusieurs femmes. Ayant un jour salué une jeune fille, il la salua le jour suivant comme femme, parce qu'il reconnut à sa physionomie qu'elle avait perdu sa virginité. On a aussi rapporté le talent merveilleux d'un moine de Prague et d'un aveugle de Paris, qui reconnaissaient, par l'odorat, les traces du plaisir. Enfin, d'autres observateurs ont accordé une grande confiance à l'état des oreilles, dont le lobe est en effet assez constamment d'un rouge très-vif et très-animé quelques momens après les jouissances de l'amour.

taine de leur sagesse (1). Les époux ne trouvent donc pas toujours dans la force ou la faiblesse de l'obstacle que leur opposent les premières jouissances conjugales, un motif de confiance ou d'inquiétude, et doivent plutôt se rassurer par des probabilités morales, que par des signes physiques, sur la validité desquels l'anatomiste lui-même peut à peine prononcer. L'écoulement de sang est une

(1) Ruisch a rapporté l'observation d'un accouchement qui ne put être terminé que par la section d'un double hymen qui n'avait pas arrêté l'amour, mais qui s'opposait à la sortie de l'enfant. La femme qui fait le sujet de cette singulière observation, employait depuis long-tems d'inutiles efforts pour accoucher. Ruisch alors fut appelé. — Il reconnaît un premier obstacle, l'hymen très-épais, très-résistant. Il l'incise, mais une seconde membrane oppose un autre obstacle et force à une nouvelle incision qui permit de terminer l'accouchement. On a rapporté plusieurs observations analogues; et récemment, mon collègue et ami Dupuytren, m'a fait voir, dans son laboratoire, une grossesse extra-utérine chez une petite fille de douze à treize ans, dont l'hymen était très-bien conservé et présentait, ainsi que les autres parties de la génération, toutes les apparences de la virginité. Quant aux causes qui peuvent, quoique étrangères à l'amour et au plaisir, détruire l'hymen, nous renvoyons à la première partie de cet ouvrage, tom. 1, pag. 53.

preuve aussi incertaine; et de jeunes épouses, dont la virginité ne pouvait guères être révoquée en doute, ne l'ont pas donnée à leur époux, tandis que d'autres femmes évidemment déflorées, l'ont fournie à plusieurs époques, et ontété assez heureuses sous ce rapport pour que leur prétendue virginité se soit renouvellée jusqu'à quatre et même cinq fois dans l'espace de deux ou trois ans. L'effusion sanguine peut aussi être occasionnée par le défaut de rapports entre les organes réunis, et comme le remarque le professeur Mahon, on a vu des hommes favorisés de la nature au point de rencontrer chez toutes les femmes des signes de virginité, si l'écoulement de sang dont nous parlons pouvait en être regardé comme un signe non équivoque. (*Médec. légale.* tom. 1.)

Le mariage, dit Buffon, est après la puberté, l'état naturel de l'homme. C'est donc à cette époque que, pressée par un nouveau besoin et disposée à jouir de toutes ses facultés, la femme doit renoncer à cet attribut virginal, à cette inexpérience d'amour qui convenait à sa paisible jeunesse; les retards à ce sujets ont des effets différens suivant les diversités de la constitution physique et des tempéramens; quelques femmes paraissent à peine en ressentir l'impression; d'autres en sont plus vivement affectées, et une perversion

générale de la sensibilité, des desirs violens, tous les degrés, toutes les nuances de l'hystérisme, peuvent résulter de la plus légère contrainte à cet égard, si la jeune vierge que l'on dévoue à un célibat forcé est douée d'une constitution éminemment disposée à l'amour et au plaisir. Plusieurs causes morales peuvent ajouter à ces effets, ou même les occasionner par une réaction immodérée de l'imagination (1). Et dans ces différentes circons-

(1) Roussel a bien senti et bien exprimé les effets de ces causes morales, sans le concours desquelles il est en général très-rare que la fureur utérine se dévoloppe et arrive à un certain degré. On a trop insisté, dit cet auteur, sur les causes matérielles et qui tiennent à la conformation des parties, pour expliquer les accès d'un amour désordonné. On a paru se dissimuler le pouvoir qu'a sur notre ame une infinité de causes morales, telles que la lecture répétée des livres érotiques, l'imagination trop long-tems fixée sur des images voluptueuses, le souvenir cuisant d'un bonheur perdu sans retour, ou d'un plaisir seulement entrevu et échappé, une douce habitude frustrée par le veuvage ou par une séparation cruelle. Les sens une fois embrâsés par quelques unes de ces causes ou par toutes en même-tems, ne nous présentent plus les objets tels qu'ils sont, mais tels qu'ils conviennent au sentiment qui nous domine : l'ame, absorbée dans une seule idée, semble y rapporter toutes les sensations que nous recevons : toutes ses facultés attaquées à la fois

tances, et lorsque les organes de la génération se trouvent primitivement exaltés, et quand il s'animent d'une manière secondaire, sous l'influence de l'imagination, leur extrême irritation occasionne une fièvre, des transports d'amour

---

changent la nature des impressions qu'elle éprouve : le moindre chant qu'on eût autrefois écouté sans attention, ou avec indifférence, y porte alors une douce langueur, ou y réveille l'activité du desir. Si le coloris des fleurs ne nous offre que des contrastes agréables, ou des comparaisons à faire qui ne sont jamais à leur avantage, leur odeur cause à notre imagination un ébranlement qui se communique à tous le corps, et y répand une impression de volupté. Que de piéges se trouvent, pour un amant, dans l'ombre et le silence d'un bois! Le sens du toucher est encore dans ce cas plus vivement et plus singulièrement affecté. Une main par hasard en rencontre une autre : quel est le magique effet de ce contact? L'individu passionné qui l'a ressenti ne respire plus; son cœur palpite; un torrent de feu circule rapidement dans ses veines; il ne se connaît plus. Enfin, tout prend la teinte de la passion dont on est agité, et paraît l'augmenter; on ne voit qu'elle, on n'écoute que sa voix. Faut-il être étonné si, dans cette crise, celle de la raison est souvent à peine entendue? Il n'est pas nécessaire, pour trouver la cause de ce phénomène, de supposer un vice organique dans les parties qui servent immédiatement à la génération.

ou même la fureur utérine et une véritable aliénation.

Le vœu de la nature doit donc être satisfait, et le mariage succéder à la virginité et au célibat du premier âge. Ce changement d'état, ce passage que l'imagination se plait à embellir de toutes ses richesses et de tous ses prestiges, n'est pour le naturaliste que l'union des sexes, que cette *copulation* par laquelle, assujettie à la commune loi, l'espèce humaine se perpétue et se renouvelle sous l'empire du plaisir. Haller décrit ainsi ce qui se passe alors chez la femme, dans une langue où la décence ne s'oppose point à la liberté et à l'exactitude de l'expression.

Quæ feminis in coitu accidant.

« Primum voluptas est. Eam pleræque nullam fatentur, et etiam eæ, quæ possint absque dedecore fateri, confirmant, se absque grato sensu concepisse. Sinceriores aliæ et appetunt venerem, et se ea delectari adgnoscunt. Potest autem is sensus in alia et alia in muliere major esse, minorve. Cum ea voluptate congestio humorum ad partes genitales et calor conjungitur.

» Dixi ostium internum uteri sentire. Clitoris sensu est acerrimo, sed in venere parum adficitur. Vaginæ columnas putes sensu esse acriori; neque

carent papillis, ut neque vulvæ ostium, neque nymphæ. Potest in his partibus voluptas locum habere, et ab ea sanguis in organa genitalia concieri, ut caleant, turgeant, et acrius sentiant.

» Certum est tamen in iis puellis, quæ cum voluptate coeunt, vaginam tumescere ut maritum propius amplectatur. Id potest partim musculi sphincteris officio fieri, quem vis nervosa ad contractionem irritet, partim ex tumentibus vasis plexuum venosorum, et corporum cavernosorum vaginæ et clitoridis. Hæc cavernosa corpora eodem modo credas sanguine repleri, a vi concitato nervea, ut in viris similia corpora replentur.

» In animalibus, quibus venus rara est, vagina inflammata reperitur, et in ore uteri manifestiora vasa; neque ea conditio a mulieribus abest.

» Quæ conceperunt, dicuntur peculiarem quemdam sensum experiri, ex voluptate et dolore mistum. Addunt etiam horripilationem aliquam pati, quam HYPOCRATES ita ornat, ut stridor dentium superveniat. Alii dolorem ad umbilicum, et turbationem aliquam ventris, et titillationem circa regionem ischiadicam locum habere volunt, dum femina concipit.

» Quare esse pergunt, quæ altero jam die se gravidas esse norint.

» Nescio quid etiam credas esse orgasmi, quo

virginis nuper vitiatæ totum corpus turgeat. Certe antiquum illud hesterni fili postridie nuptiarum angustioris experimentum, quo non potest collum circumdari nuper nuptæ, recentiores aliqui volunt certo cum eventu repetitum fuisse.

» Hæc omnia quidem mihi nimia videntur, et difficillima expertu. Neque enim femina, dum maritum admittit, otioso est ad experimentum animo : neque, nisi longo abhinc tempore norunt fere se concepisse, quando jam ejusmodi phænomena de memoria elapsa sunt : a feminis certe, a quibus verum poteram exspectare, nihil de horripilatione, neque de dolore potui discere ».

Les phénomènes dont la description qui précède présente le tableau, offrent les effets les plus généraux du mariage ou de la copulation. La conception résulte de la fécondité, de cet acte et d'une plénitude de ses circonstances telle, que la liqueur prolifique pénètre dans l'utérus, dans les trompes génitales et jusqu'à l'ovaire (1), où elle anime un ou plusieurs germes qui se détachent ensuite et sont portés dans l'appareil affecté à la gestation.

Tous ces effets et ces mouvemens s'opèrent

(1) Par les trompes dont le pavillon, turgescent et dans un état d'érection, se rapproche de l'ovaire.

d'ailleurs sous l'influence d'une sensibilité profonde et intérieure dont les développemens variés offrent dans différentes circonstances, une foule de nuances et de degrés, depuis l'émotion obscure et à peine reconnue, jusqu'aux ravissemens et à l'extase de la volupté. On a même rapporté des exemples de conception pendant un état de léthargie ou de mort apparente : ce qui prouve que la femme peut contribuer à la génération sans monter sa sensibilité à un degré plus élevé que celui auquel nous avons remarqué que les physiologistes modernes rapportent les phénomènes intérieurs et silencieux de l'organisation. Quant au frisson dont parle Haller, et qu'Hippocrate regardait comme le signe d'un mariage fécond, il décèle ordinairement toutes les grandes révolutions vitales (1), et pourrait en effet avoir lieu, au moment de la conception, chez quelques femmes

(1) C'est ainsi que ce même phénomène du frison marque le début des grandes maladies, ou unit les passions les plus profondes, aux crises physiques et morales, et que dans quelques cas de faiblesse et d'irritabilité, il est éprouvé pendant toute la durée de la digestion, ou lorsque le systême vivant fait rapidement effort pour maintenir sa température habituelle dans un atmosphère très-froide et à l'action de laquelle il se trouve brusquement exposé.

assez délicates et assez sensibles pour être ainsi averties de ce qui se passe alors dans leur organisation.

Dans le plus grand nombre des cas, l'organe masculin ne pénètre pas jusqu'au col de l'utérus pour déterminer la fécondation, qu'il peut même opérer sans franchir l'orifice du canal vulvo-utérin, et sans porter atteinte à la membrane qui en ferme l'entrée.

Il suffit, pour que la conception ait lieu en général, qu'une portion de la liqueur du mâle soit retenue et absorbée par une sorte de spasme et de resserrement du canal vulvo-utérin et de l'utérus. Ce spasme, dont Galien a bien senti l'importance, est du même ordre que celui de l'estomac pendant la digestion, et suivant la remarque d'un médecin qui a porté les vues d'un esprit supérieur dans l'étude de la physiologie, cette contraction décide ensuite par voie de sympathie, le spasme général, le frisson fébrile qu'éprouvent, lors de la conception, quelques femmes délicates et douées d'une extrême sensibilité.

Les femmes éprouvent-elles plus vivement que les hommes le plaisir de l'amour? Peut-on procréer les sexes à volonté? Les femmes qui sont les plus amoureuses sont-elles aussi les plus fécondes, et quelles sont en général les circonstances les plus nuisibles ou les plus favorables à la fécon-

dité ? Enfin, que doit-on penser de l'influence qu'exerce la nature du sexe sur la beauté et les autres qualités du produit de la génération : telles sont les différentes questions, qui ne sont pas également dignes de l'examen du physiologiste et qui doivent néanmoins nous occuper un instant et terminer ce que nous avions à dire sur l'emploi et les fonctions de la femme dans le mariage et la conception.

La première a fait le sujet d'une thèse qui fut soutenue dans les écoles de Paris (1), et qui a

(1) Est-ne fœmina viro salacior? *L'auteur de cette thèse conclut pour l'affirmative, et termine de la manière suivante :* Obsitam sui mulierem faciliùs reperias, quàm salacitatis. Ex lex est et ἄλογος in eâ libido quæ statim expleri cupit, nec patitur moras. Astyanassæ sunt, quarum lascivia novos concubitûs modos quotidie comminiscitur. Non desunt et Messalinæ, quæ resupinæ jacentes absorptis multorum ictibus lassatæ quidem viris sed non satiatæ recedunt. Nec infrequentes Dionisiæ, quarum in octavâ lascivia surgere messe cœperat, et dulces fingere nequitias. Inclamantes etiam sæpiùs audiuntur Quartillæ ; Junonem meam iratam habeant, si unquam me meminerim virginem. Quid plura ? Mulieribus datum genialibus in ludis amatoriâ voluptate dissolvi; negatum viris. Horum lætitiæ sequax est dolor, hæresque tristitiæ ; illarum contra gaudiis, succedunt nova. Virorum statim tristis languescit amor ; mulierum remissionis vix patiens flamma, veneris aliud undè continuò nutriatur pabulum semper arcessit vorax.

donné lieu aux justes réclamations de Roussel, parce qu'en effet cette question n'est pas de nature à être décidée, et que le plaisir amoureux présente, dans la femme, une nuance particulière; qu'il n'est sans doute ni plus, ni moins énergique, mais qu'il est autre, qu'il ne peut être comparé sous aucun rapport à celui que l'homme éprouve dans les mêmes circonstances.

La question relative à l'art de procréer les sexes à volonté ne mérite pas davantage d'être discutée, et d'ailleurs nous avons eu occasion de nous convaincre, par des résultats d'expérience et par des données d'anatomie, de l'insuffisance des preuves à l'aide desquelles on voulait persuader aux époux que les germes mâles et les germes femelles avaient, dans chacun des ovaires, un domaine particulier, et que l'on pouvait à son gré diriger la semence vers celui des organes qui contenait les rudimens du sexe préféré (1).

Notre troisième question, celle de savoir si les femmes qui sont les plus amoureuses sont aussi les plus fécondes, a aussi été le sujet d'une thèse qui se trouve insérée dans le recueil de celles de la faculté de médecine de Paris (2); l'auteur con-

(1) *Vid.* deuxième partie de cet ouvrage.

(2) *An quò salacior Mulier, eò fœcundior? — Vid.*

clut des faits et des observations qu'il expose à ce sujet, qu'un tempérament érotique et une constitution voluptueuse ne sont pas favorables à la conception (1); il se borne d'ailleurs à considérer la question dans ses rapports avec la grossesse, et présentant le tableau du trouble moral et des agitations physiques qui tourmentent sans cesse les femmes que distinguent un tempérament érotique, il en conclut que ces accès de l'amour trompent les vues de la nature, qu'ils nuisent au développement du fœtus, qu'ils sont alors contraires à la population (2). Nous ajouterons que cette même constitution amoureuse contribue aussi à diminuer les chances de la conception; qu'à la suite des spasmes voluptueux auxquels la femme lascive s'abandonne pendant la consommation du mariage, il y a faiblesse, relâchement, prostration; et que dans ce cas, la contraction locale, le

---

à la bibliothèque de l'école de médecine le recueil de Baron : *Theses erotico medicæ,* dans lequel sont comprises plusieurs autres thèses que nous avons déjà eu occasion de citer.

(1) *Non ergo, quò salacior Mulier, eò fœcundior.*

(2) Une pratique populaire paraît avoir pour objet de remédier aux inconvéniens d'un tempérament érotique aussi prononcé chez quelques animaux domestiques. Cette pratique consisse à *faire retenir* la liqueur du

resserrement de l'utérus ayant moins souvent et plus difficilement lieu, la liqueur prolifique n'est pas retenue, et l'excès de l'amour nuit à sa fécondité.

Une constitution moins sensible et moins irritable, des sens plus calmes ou même une certaine froideur de tempérament peuvent donc être regardés comme des circonstances plus favorables à la conception. On a aussi pensé que les femmes les plus belles étaient aussi les plus fécondes ; mais sans preuves décisives et en se bornant à prétendre dans des considérations générales que l'éclat des charmes et la santé devaient se correspondre, qu'il existait, entre la perfection des formes et les facultés principales de l'individu, un rapport intime, et qu'enfin, les principaux attributs de la beauté, dans la femme, paraissaient dépendre, par une liaison secrète, des circonstances d'orga-

---

mâle à quelques femelles trop lascives en leur jettant de l'eau très-froide sur tout le corps, et en déterminant ainsi le resserrement de l'utérus. On peut aussi remarquer que les Arabes fatiguent ou affaiblissent leurs jumens quand elles sont en chaleur, persuadés que celles qui sont moins lascives, retiennent beaucoup mieux ; et l'on sait en outre que les femmes conçoivent avec d'autant plus de facilité qu'elles sont plus froides, et qu'elles prennent moins de part au plaisir qu'elles font éprouver.

nisation les plus propres à assurer la conception et à favoriser le développement de son produit (1). La disposition locale de l'utérus, ses différens degrés d'obliquité, la direction de l'ouverture de son col, et plusieurs autres circonstances d'organisation, exercent toujours d'ailleurs une influence bien plus positive sur la fécondité, et occasionnent, sous ce rapport, un grand nombre de différences et de variétés dans les femmes. Il est aussi des tempéramens et des constitutions plus propres à la génération, mais en vertu de particularités et de dispositions organiques qu'il n'est peut-être pas au pouvoir de l'anatomiste de découvrir. Les femmes douées d'un semblable tempérament conçoivent en général avec une extrême facilité, et même dans des circonstances où trompant les vues de la nature, les deux époux cherchaient à se procurer des jouissances stériles et à séparer le plaisir de son objet et de ses résultats. Les dispositions contraires, les causes qui nuisent d'une manière plus ou moins directe à la fécondité sont générales ou particulières.

(1) La thèse à laquelle nous renvoyons pour plus de développement, a été donné sous ce titre : *An formosæ fœcundiores?* Elle fait partie du recueil de Baron, que nous avons déjà annoncé, *vid.* tom. 2, thèse 4.

Les causes générales ont un effet moins certain, moins nécessaire, et sont, dans le plus grand nombre de cas, susceptibles de guérison. On a cru reconnaître ces causes dans un défaut de rapport et de convenance entre le tempérament des époux (1), dans l'usage de certains alimens ou de certaines boissons (2), dans un embonpoint excessif, dans des anthypaties, des dégoûts et des infirmités qui repoussent l'amour ou qui peuvent même s'opposer à la co-habitation. Une conformation vicieuse ou des maladies susceptibles de

---

(1) On a cru remarquer que le mariage le mieux assorti sous le rapport physique, était celui qui avait lieu entre la femme d'un tempérament sanguin artériel, et l'homme caractérisé par une constitution qui se rapporte ou au tempérament sanguin veineux, ou même au tempérament abdominal. (Les tempéramens bilieux et mélancolique des anciens). *De Lignac* indique d'ailleurs le tempérament sanguin artériel comme celui qui convient plus généralement, soit dans l'homme, soit dans la femme : il conseille d'ailleurs, comme tous les médecins et les naturalistes qui se sont occupés de la physiologie et de l'hygiène de la génération, de croiser les tempéramens et les constitutions.

(2) On a long-tems et faussement attribué cette propriété de rendre stérile au café, et Hecquet croyait le prouver en rapportant l'anecdote suivante.

Une reine de Perse ne sachant ce qu'on voulait d'un

se transmettre par voies de génération, pourraient encore être regardées, jusqu'à un certain point, comme des causes de stérilité; et une législation sage et éclairée devrait peut-être interdire le mariage aux personnes chez lesquelles on observe ces maladies et ces difformités (1).

Les causes particulières de stérilité sont des conformations vicieuses, ou différentes maladies des organes de la génération. Les unes forment des obstacles invincibles, les autres peuvent être modifiées et corrigées par une heureuse application de la médecine.

---

cheval que l'on tourmentait pour le renverser, s'informa à quel dessein on se donnait, et à cet animal, tant de mouvement. Les officiers firent honnêtement entendre à la princesse que c'était pour en faire un hongre. « Que de fatigue, répondit-elle, il ne faut que lui donner du café, et j'en ai la preuve dans la personne du roi que cette liqueur a rendu indifférent. Vid. *Traité des dispenses de Caraire*, édit. de 1709. On a retranché cette anecdote dans les autres éditions, sa lecture ayant scandalisé les religieuses de Port-Royal.

(1) Dans sa médecine légale, le professeur Mahon, range, parmi les maladies qui se transmettent ainsi par voie de génération et qui devraient s'opposer au mariage, l'*épilespsie ancienne et invétérée*; la *pthisie*, la *vérole*, la *lèpre*, la *teigne*, l'*imbécilité*, la *manie*, le *somnanbulisme*. Vid. *Médecine légale*. Tom. 3, p. 9.

Les premiers sont toutes les maladies graves et la désorganisation de l'utérus, des trompes et des ovaires, l'absence de la matrice, l'imperforation de son col, l'obstruction totale ou partielles des trompes, etc., etc.

Les causes qui n'opposent pas un obstables invincible à la fécondation, sont principalement, différentes maladies de l'utérus susceptibles de guérison; la suppression des règles que l'on rappelle, ou sans lesquelles les femmes peuvent d'ailleurs concevoir, comme l'ont prouvé plusieurs exemples; l'obliquité de l'utérus qui exige seulement quelques modifications particulières dans l'attitude nécessaire pour l'union conjugale; enfin, la clôture du col du vagin par une membrane que l'on peut inciser, le rétrécissement de ce conduit que l'on parvient à élargir par des dilatations graduées, l'imperforation extérieure à laquelle l'art de la chirurgie peut quelquefois remédier, ou un prolongement des nymphes et du clitoris également susceptible d'être corrigés et qui ne font pas même obstacle à la conception.

Les maladies graves, les altération profondes, et qui, susceptibles de se transmettre par génération, doivent être regardées comme autant de causes physiques de divorce, ne sont pas les seules dispositions qui se communiquent par la

même voie. Des affections superficielles ou profondes, des monstruosités accidentelles, des conformations vicieuses, des changemens opérés par l'habitude et l'éducation, soit dans les qualités, soit dans les formes, passent également des parens à leur postérité, et varient de mille manières le type que la nature affecte aux différentes espèces.

Les lapins et les chats *angora* nous offrent des exemples de ces communications héréditaires, et véritables albinos, ils transmettent leur dégénérescence à leur progéniture. Des changemens moins essentiels, des difformités acquises, ces stigmates d'une antique servitude, ces callosités, que l'on observe aux génoux et sur la poitrine du *lama* et du *chameau*, se perpétuent aussi par génération. D'autres accidens sont communiqués par la même voie et en se conservant dans certaines familles d'une même espèce, elles font naître sous nos yeux et souvent par nos soins, de nouvelles races ou de nouvelles variétés (1).

L'histoire particulière de l'homme fournit de semblables exemples. Ainsi, le crétinisme est un

(1) C'est ainsi que l'on a vu naître et se former, depuis quelques années, la variété de chiens connus sous le nom de carlins.

funeste héritage dans les vallées humides de la Maúrienne, du Champsaur, etc.; des déformations qui résultent chez quelques peuplades, d'une cosmétique barbare, se perpétuent également et deviennent des caractères de race ou de famille (1); enfin, la cécité (2) ou d'autres maladies, soit locales, soit générales, remontent quelquefois jusqu'à l'origine de la vie. En puisant dans plusieurs biographies (3), ou même en continuant d'agrandir le champ de nos observations, pour appliquer à l'homme plusieurs résultats de l'histoire des animaux, nous pourrions, par de nouvelles preuves et par des faits

---

(1) Les macrocephales, dont parle Hippocrate, étaient dans ce cas: la forme particulière de leur tête, qui leur fit donner ce nom, fut d'abord une particularité individuelle, une déformation volontaire qui se perpétua ensuite par génération, et même lorsque l'usage barbare d'applatir la tête des enfans nouveaux nés n'exista plus.

(2) Les deux aveugles Brunet, des Quinze-Vingt, sont les rejetons d'une famille dans laquelle la cécité s'est transmise pendant trois générations, et il est probable que cette maladie continuera de se perpétuer si ces deux aveugles ont des enfans. Isolez alors cette famille et environnez-la de tous les moyens d'existence, il en résulterait, au bout de quelques siècles une peuplade d'aveugles. *Vid.* les observ. du D. Burdin. Mém. de la soc. méd. an 2.

(3) Les *biographies*, c'est-à-dire, les histoires parti-

irrécusables, démontrer que tout ce qui tient à l'intelligence, à l'instinct, au caractère et aux penchans, circule avec la vie et forme un héritage que les habitudes et l'éducation modifient à la vérité, mais sans jamais parvenir à changer entièrement sa nature.

Chacun des sexes d'ailleurs, contribuant à sa manière à la génération, doit influer différemment sur ces transmissions héréditaires, que l'on reconnaît principalement dans les races pures, ou dans les castes et les familles auxquelles l'isolement ou le respect de la foi conjugale conserve souvent la même physionomie pendant plusieurs siècles.

Les belles observations de Linné sur les plantes hybrides paraissent ne laisser aucun doute sur ces différences.

En effet, ce célèbre naturaliste a reconnu et con-

---

culières, les mémoires qui ont pour objet de faire connaître avec détail la vie privée de différens personnages plus ou moins célèbres, n'ont pas assez fixé l'attention de ceux qui s'occupent de l'étude de l'homme. Ces monographies forment cependant des sources fécondes et où l'on peut puiser avec le plus grand avantage. Elles sont même, peut-être pour le métaphysicien et le physiologiste, ce que sont, pour le médecin, les recueils d'observations et les descriptions particulières des différentes maladies.

firmé, par plusieurs expériences, que ces plantes qui tenaient constamment de leur mère pour les organes du premier ordre (1), recevaient de l'influence masculine les attributs moins essentiels, la forme, la couleur des fleurs et du feuillage ou des autres parties extérieures. On sait de plus que la dégradation des espèces commence et s'éffectue principalement par les femelles; que parmi les maladies héréditaires, celles qui sont plus dangereuses et plus funestes, paraissent se transmettre par la mère, et qu'enfin, dans les haras et dans toutes les circonstances où l'on cherche à perfectionner une espèce quelconque, le mâle est principalement chargé de donner la beauté du poil, la perfection des formes, la force et le ressort dans toutes les parties, l'activité et l'heureuse conformation des sens externes; en un mot, toutes les qualités qui se rapportent à l'extérieur et à la vie de relation.

Dans l'espèce humaine, les pères paraissent également influer davantage sur les mêmes qualités, sur la beauté, sur l'élégance de toutes les parties; tandis que la mère donne le tempérament, la constitution physique, les penchans, les passions et tous les attributs qui émanent de la dis-

(1) Pour les organes de la fructification.

position des organes intérieurs et des principaux foyers de la vitalité.

Ces influences diverses sont en outre soumises à une foule de modifications, et varient peut-être suivant l'état dans lequel se trouvent les époux pendant les instans rapides de leur union. Les causes de ces différences dans les cas où plusieurs femelles d'animaux sont tyranniquement livrées à un seul époux, n'ont pas échapé à Buffon, qui les a regardées comme nuisibles à la vigueur et à la perfection de espèces. « C'est peut-être comme le remarque cet illustre naturaliste ; c'est peut-être par cette raison qu'il se trouve plus de monstres dans les animaux domestiques que dans les animaux sauvages, où le nombre des mâles qui concourent à la génération est aussi grand que celui des femelles : d'ailleurs, lorsqu'il n'y a qu'un mâle pour un grand nombre de femelles, elles n'ont pas la liberté de consulter leur goût : la gaité, les plaisirs libres, les douces émotions leur sont enlevés ; il ne reste rien de piquant dans leurs amours ; elles souffrent de leurs feux, elles languissent en attendant les froides approches d'un mâle qu'elles n'ont pas choisi, qui souvent ne leur convient pas, et qui toujous les flatte moins qu'un autre qui se serait fait préférer ; de ces tristes amours, de ces accouplemens sans goût, doivent

naître des productions aussi tristes, des êtres aussi insipides, qui n'auront jamais le courage, ni la fierté, ni la force que la nature n'a pu propager dans chaque espèce qu'en laissant à tous les individus, leurs facultés tout entières et sur-tout la liberté du choix, et même le hasard des rencontres (1) ».

Ces diversités qui résultent d'un plaisir plus ou moins vif, et de la distraction d'un amour sans énergie, doivent avoir une influence encore plus marquée et plus sensible chez les mâles. En effet, l'emploi des organes masculins étant une sécrétion, ses résultats, comme tous ceux des opérations du même genre, dépendent nécessairement de la sensibilité des filtres actifs et animés qui les effectuent : et si la salive est plus pénétrante, lorsque la faim ou la présence d'un aliment desiré en détermine une plus abondante secrétion ; si les larmes sont brûlantes lorsqu'une douleur très-vive ou une irritation mécanique les fait couler ; si plusieurs autres sécrétions s'exaltent ou changent de nature lorsque les organes sont plus vivement excités, pourrait-on se refuser à penser que

---

(1) *Buffon.* Discours sur la dégénération des animaux.

l'élaboration de la semence n'est pas soumise aux mêmes lois ? Que la liqueur prolifique qui est formée et versée pendant l'émotion rapide d'une volupté sans énergie, jouit des mêmes propriétés et exercera la même influence sur le germe, que celle qui s'élabore et qui est lancée dans les circonstances d'une irritation vive, d'une ardeur sans borne et d'un inéfable plaisir. La quantité de matière que fournit le mâle, paraît aussi devoir apporter quelque différence dans l'influence paternelle, sur-tout en supposant que la liqueur séminale agisse à-la-fois comme aliment et comme stimulant (1), et si, confirmant les résultats des expériences de Koelreuter, les physiologistes pensent que l'on peut en étendre les résultats à la génération de l'homme et des animaux (2).

DE LA GROSSESSE ET DE L'ACCOUCHEMENT.

Lorsque le germe a été fécondé, il passe d'un organe dans un autre, de l'ovaire dans l'utérus, où, animal parasite, il vit pendant neuf mois,

(1) Bonnet et le professeur Chaussier ont admis cette opinion.

(2) Koelreuter a forcé ou diminué les ressemblances paternelles dans les plantes hybrides, en augmentant la quantité de la poussière fécondante.

aux dépends de la mère, et dans un milieu qu'il doit quitter ensuite pour voir le jour et pour exercer, dans une autre atmosphère, une vie plus indépendante et moins bornée.

L'état de la femme, pendant tout ce tems, constitue la grossesse, *la gestation*.

Jetons les yeux sur la série des phénomènes qu'il comprend, et après les avoir observés, portons toute notre attention sur le fœtus, voyons-le dans cet état par lequel nous avons tous commencé, et cherchons par quelles nuances, par quels degrés d'accroissement, ce corps d'abord si délicat, si faible, vient enfin à prendre du volume, de la consistance et des forces.

Aussitôt après l'arrivée du germe fécondé dans la cavité de l'utérus, cet organe se ferme, se gonfle, se ramollit et jouit d'un surcroît de vitalité qui ne tarde pas à se manifester par la dilatation active et par l'accroissement de tous les tissus dont il est composé. D'abord, la susceptibilité nerveuse, la sensibilité, est considérablement augmentée, et les vaisseaux recevant une influence notable de ce changement, leurs propriétés vitales s'exaltent et se développent davantage; d'où nécessairement élévation de température, secrétions plus abondantes, turgescence et expansion. Nous devons aussi remarquer que ce changement dans la

vitalité de l'utérus, supprime l'éruption des règles chez la plupart des femmes enceintes, et que par un effet de la même cause, les femelles des animaux cessent d'entrer en chaleur pendant la gestation. Les autres parties qui entrent dans la structure de l'utérus, participent aussi à cette expansion vitale et contribuent à son résultat, c'est-à-dire, au développement général de l'organe. Les élémens muqueux et musculaires de la même partie, sont principalement doués, pendant la grossesse, d'une surabondance de vie qui les développe davantage. Le musculaire ne se manifeste même dans l'utérus que par suite du travail de la gestation, et suit la marche de la grossesse dans son accroissement.

L'élément muqueux annonce les changemens qu'il éprouve par son état spongieux, par l'irritation et l'injection sanguine de ses capillaires. On remarque en outre que sa sécrétion étant plus abondante, elle donne lieu, pendant les premiers mois de la grossesse, à la formation d'une couche épidermoïque que Hunter a décrite sous le nom de membrane decidua (*membrane caduque* ou *éphémère*), parce qu'en effet cette production, comme toutes celles du même genre, se détruit bientôt et devient étrangère à l'organisation.

La grossesse dont nous venons de décrire les principales circonstances, est ordinairement équivoque pendant toute sa première période. Ce n'est guère qu'à l'époque du troisième ou du quatrième mois, qu'elle prend un caractère plus décidé et qu'il est possible d'assurer qu'une femme est véritablement enceinte.

La forme, la situation et toutes les dispositions extérieures de l'utérus, diffèrent néanmoins dès le commencement de la grossesse, et subissent des changemens qu'un accoucheur exercé reconnaît dans plusieurs circonstances, et sur lesquels d'ailleurs les recherches cadavériques ne laissent aucun doute. On peut donc suivre tous les états, toutes les dispositions de la matrice, depuis la première période de la grossesse jusqu'à l'époque de l'accouchement. Pendant les deux premiers mois, le corps de cet organe s'arrondit, s'enfonce dans le bassin, tandis que son orifice descend un peu et se porte tantôt en avant, et tantôt en arrière. Loin d'augmenter de volume, le ventre qui conserve alors le poli et la beauté de sa forme, si c'est une première grossesse, paraît seulement s'applatir, et ne se gonfle jamais que par des circonstances étrangères à la gestation. A l'époque du troisième mois, le fond de l'utérus s'élève, et

commençant à franchir la ligne que présente le rebord supérieur du pubis, soulève légèrement la masse ondoyante des intestins.

Cependant, cette augmentation de volume ne caractérise pas encore la grossesse d'une manière certaine, et ce n'est guères qu'au moyen de ces recherches délicates et difficiles auxquelles les accoucheurs ont donné le nom de *toucher*, que l'on parvient à distinguer le gonflement dont il s'agit, de celui qui pourrait résulter d'un état de maladie (1).

Pendant le quatrième et le cinquième mois, tous les doutes se dissipent, la matrice se développe, s'élève de plus en plus, arrive non loin de l'ombilic, et alors la partie inférieure du ventre paraît saillante, tendue et arrondie. C'est aussi pendant la durée de cette même période que les

(1) Le développement produit par l'état de grossesse ne s'étend point jusqu'au col de l'utérus; l'espèce de globe que l'on distingue alors, soit avec le doigt introduit dans le canal vulvo-utérin, soit avec les autres doigts qui cherchent à le reconnaître, en s'appliquant à l'extérieur et au-dessous du pubis, paraît égal, plus régulier, plus uniforme à sa surface que dans les circonstances où l'augmentation de volume dépend d'une maladie.

mouvemens du fœtus complettent les preuves de la grossesse, et que vivement émue par le premier témoignage de la vie de son enfant, la femme ressent d'avance la tendresse et le bonheur de la maternité.

Pendant le sixième mois, l'utérus franchît l'ombilic, et se rapproche du creux de l'estomac. Son col se ramollit, et s'élevant de plus en plus, il devient moins accessible aux recherches de l'accoucheur. Dans la période des huitième et neuvième mois, ces dispositions se prononcent davantage; l'orifice utérin se développe entièrement et avec lui toutes les circonstances qui préparent et décident l'accouchement (1).

Dans l'état le plus naturel, le travail de la gestation est presque local, ou du moins ne détermine dans l'organisation de la femme que des changemens qui n'altèrent pas sensiblement sa santé.

Ces changemens ont principalement lieu dans les organes qui entretiennent des relations plus directes avec l'utérus, ou résultent même de l'ac-

(1) *Vid.* pour plus de détails, l'art des accouchemens, par le professeur Baudelocque, et les belles planches de Hunter.

tion que cet organe exerce sur les viscères voisins, par suite de l'augmentation progressive de son volume. Le *sein* qui sympathise d'une manière si constante avec la matrice, est donc un des premiers affectés : il devient plus sensible, plus tendu et plus volumineux. L'*estomac*, que des liaisons intimes unissent également à l'appareil de la gestation subit aussi des changemens dans le plus grand nombre des cas; et les manifeste par des appetits singuliers, des nausées, des vomissemens et par d'autres symptômes que l'on a regardés comme autant de probabilités de grossesse. Les effets que l'on croit pouvoir rapporter à l'augmentation de volume de l'utérus et à la compression qui en résulte, ont ordinairement lieu vers la fin de la grossesse. Ce sont, dans le plus grand nombre des cas, une respiration et une digestion pénibles, la constipation, le besoin sans cesse renouvelé de rendre ses urines, des *crampes* quelquefois très-douloureuses; les vergetures du ventre, le gonflement et l'état variqueux des membres inférieurs, des hémorroïdes, une douleur à l'aine (1) etc., etc. On a cru devoir encore regarder comme un phénomène assez constamment lié à l'état de grossesse, une grande sensibi-

(1) Cette douleur à l'aine résulte de la pression du cordon sus-pubien.

lité de l'abdomen, des changemens dans les urines, enfin un cercle livide et bleuâtre à la circonférence des paupières, l'allongement apparent du nez, l'ouverture de la bouche plus grande et une altération de la physionomie, une décomposition de tous les traits que l'habitude de l'observation parvient aisément à faire distinguer.

Lorsque la sensibilité est très-développée, et qu'elle rend alors la communication de toutes les actions particulières des différens organes plus active, les effets secondaires de la gestation sont plus nombreux, et l'utérus, aggrandissant sa sphère d'activité devient un foyer dont les irritations multiplient souvent les accidens et les incommodités de la grossesse (1).

Le système nerveux, ce moyen principal des diverses sympathies, est sur-tout affecté dans les vastes réactions de l'utérus, et manifeste les altérations qu'il éprouve par le désordre et l'irrégu-

(1) Une vie trop sédentaire, les habitudes du luxe et de la richesse en général, les chagrins, et le développement de la sensibilité nerveuse par diverses passions ou par un mauvais emploi de facultés intellectuelles, sont les principales causes qui multiplient ces différences dans la grossesse de certaines femmes, dont l'organisation trop sensible, trop délicate, supporte à peine le travail de la gestation.

larité de ses fonctions. Ainsi, plusieurs affections spasmodique (1) ont lieu dans ces circonstances et sur-tout dans la première période de la grossesse où elles paraissent principalement dépendre de la *constriction*, du mouvement *de péristole* de la matrice à cette époque (2).

La nature des sensations intérieures et extérieures, de l'intelligence, des penchans et des affections, change aussi chez quelques femmes

(1) Ces affections sont localles ou générales.

Les affections locales sont l'*odontalgie*, (mal de dents), la *céphalalgie*, (douleur de tête), les coliques nerveuses, etc.; la *cardialgie*, le *pica*, etc. Les affections générales sont les syncopes, une foule d'accidens hystériques, de convulsions, de tremblemens, quelquefois même l'épilepsie.

(2) Les physiologistes appellent mouvement de *péristole*, celui d'un organe creux, dont toute la circonférence se contracte, se resserre en même-tems. Tel est celui de l'estomac pendant la première période de la digestion. Ce mouvement est un véritable spasme, une sorte de convulsion locale dont Grimaud a bien apprécié l'influence sympatique dans la première période de la fièvre. *Vid.* pour plus de détails sur ces rapprochemens entre l'état de l'utérus dans la première période de la gestation et l'état de l'estomac, la *dissertation du citoyen Pigeoth, sur la femme considérée dans l'état de grossesse;* broch. *in*-4°. Thèse de Montpellier.

pendant la durée de la grossesse. L'odorat et le goût s'altèrent quelquefois au point d'occasionner le changement le plus extraordinaire dans la perception des impressions olfactives et des saveurs. Les appetits, les sensations externes se dépravent aussi d'une manière très-singulière, et il en résulte ces appetits bizarres que l'on connaît sous le nom de *goûts dépravés* et *d'envies* (1).

L'organe intellectuelle n'est pas toujours soustrait à ces dérangemens : l'utérus réagissant sur lui, comme sur les autres parties, en pervertit les fonctions ou leur donne, par l'activité de son influence, une énergie et un développement qu'elles n'ont pas dans les autres circonstances de la vie : ces changemens peuvent même aller jusqu'au point d'occasionner ou de faire cesser un état d'aliénation. Enfin, le moral, lui-même, c'est-à-dire, la volonté, les passions, les sentimens peuvent aussi

(1) Les observateurs ont rapporté un grand nombre d'exemples de ces phénomènes. Sennert cite ceux de plusieurs femmes chez lesquelles une de ces bizarreries était de manger du charbon, des cendres, des arrêtes de poisson, et des animaux vivans. D'autres ont avalé avec la même avidité et le même plaisir, du poivre, du gingembre, et une foule de substances indigestes ou même dangereuses.

recevoir de la grossesse diverses modifications. C'est ainsi que l'on a vu, dans certaines grossesses, des femmes changer et varier tout-à-coup sur leurs objets d'attachement et de prédilection; détester un amant ou un époux qu'elles chérissaient tendrement, céder à des antipathies ou à des aversions très-singulières, et même être tourmentées par des penchans criminels, farouches, sanguinaires, par des abberrations et des écarts de sentiment dont la morale n'arrêtait la funeste explosion qu'avec une extrême difficulté.

Le travail de la gestation gouverne et change également les autres actions vitales. Il dénature ou altère souvent les secrétions et la nutrition (1), guérit quelques maladies anciennes, en fait naître de nouvelles, ou, suspendant plusieurs affections

---

(1) Dans plusieurs grossesses, les secrétions subissent des changemens très-remarquables. Celle du lait est constamment dérangée chez les nourrices. L'action des glandes salivaires est augmentée, dans quelques cas, et il en résulte l'affection connue sous le nom de *ptyalisme*. L'activité des secrétions muqueuses a également plus d'énergie dans quelques points du système affecté à ces secrétions, et sur-tout à la surface intérieure du canal vulvo-utérin dont les divers écoulemens se guérissent beaucoup plus difficilement pendant la gestation. Quant aux secrétions d'où résulte la transpira-

essentiellement mortelles, arrête en quelque sorte la vie de la mère pour la faire servir au développement du fœtus.

Des différences notables, dans la circulation, correspondent et contribuent à toutes ces révolutions que l'état de grossesse introduit dans le système physique de la femme. Plusieurs de ces différences sont même assez constantes : ainsi le pouls change de rythme, et varie ensuite selon la constitution individuelle et les modifications qu'il peut éprouver; la respiration est plus active, la vitalité des capilaires augmente, la température est plus élevée, et dans un petit nombre de cas, l'action générale du système sanguin s'exalte et peut même alors troubler la

---

tion pulmonaire et cutanée, elles doivent aussi un caractère particulier à la grossesse, et l'on a observé que les femmes enceintes exalaient un odeur spécifique qu'il est plus facile de reconnaître que de définir. Les différences dans la nutrition sont un surcroît ou une diminution remarquable d'activité, et dans ces diverses circonstances, plusieurs femmes doivent à la grossesse un embonpoint, une fraîcheur qu'elles perdent ensuite, tandis que d'autres femmes voient s'évanouir dans le même état, tout ce qu'elles avaient de charmes et de santé.

marche de la gestation (1). Dans les derniers tems de la grossesse, le développement des vaisseaux lymphatiques et des systêmes cellulaire et séreux, succède à l'empire de l'appareil sanguin, et détermine à l'extérieur une turgescence et une plénitude bien marquées.

Cet état de l'organisation qui se prolonge après l'accouchement, et qui se trouve lié d'une manière directe au phénomène de l'allaitement, paraît dépendre d'un mouvement particulier dans ces systêmes lymphatique sereux et cellulaire, dont les différentes affections jouent d'ailleurs

(1) Ces cas qui sont assez rares, et que cependant plusieurs médecins accoucheurs croyent si souvent rencontrer, sont appelés par eux état pléthorique, plénitude sanguine. A l'époque actuelle des connaissances physiologiques, doit-on voir encore la cause primitive de ces phénomènes, dans une résorbtion du sang des règles pendant la gestation? ou ne conviendrait-il pas davantage de la rapporter à l'exacerbation vitale des vaisseaux utérins, qui, d'une manière variable et suivant le mode de sensibilité, peut s'étendre, se propager à la totalité du systême vasculaire sanguin, et y déterminer une exaltation dont les apparences de pléthore et de plénitude, ne seraient plus alors que des effets secondaires?

un rôle si important dans les maladies qui surviennent à la suite de l'accouchement et de la lactation (1).

Au milieu de tous les changemens dont nous venons d'offrir la description, le fœtus qui d'abord n'était qu'un point, qu'un atôme animé, prend insensiblement du volume et des forces, mais aux dépens de la mère et par des circonstances trop liées à l'histoire naturelle de la femme pour être oubliées dans ce Tableau. Ce premier développement a lieu, comme la formation régulière d'un cristal, au moyen de certaines conditions qui sont, suivant le professeur Chaussier, auquel nous allons emprunter en grande partie les détails qui suivent, l'*espace*, la *température*, et l'*aliment.*

L'*espace* est donné par la cavité de l'utérus, dont l'agrandissement suit les progrès du fœtus. L'éléva-

(1) Ce sont ces maladies que l'on désigne vulgairement sous le nom d'affections laiteuses, parce qu'en effet on les attribue au lait, quoiqu'il ne soit pas encore entièrement formé, ou que son élaboration soit arrêtée depuis long-tems. Les données physiologiques doivent faire renoncer aujourd'hui à ces opinions populaires, et fournir des bases plus solides à la médecine spéciale des femmes.

tion de température résulte immédiatement de l'*orgasme de la matrice*, et contribue, sans doute, au développement des petits vivipares, de la même manière que l'incubation concourt à celui du poussin : c'est-à-dire, en excitant la vitalité du germe et en soutenant le mouvement qu'il a reçu dans la fécondation. L'aliment est fourni par l'utérus, dont le sang et les autres liqueurs plus abondamment secrètées subissent une élaboration préliminaire dans le placenta (1), et servent ensuite immédiatement à la nutrition du fœtus. Quelques physiologistes ont pensé que la semence pouvait aussi fournir un aliment au germe, immédiatement après la fécondation.

On a cru pouvoir diviser en quatre périodes principales la vie du fœtus.

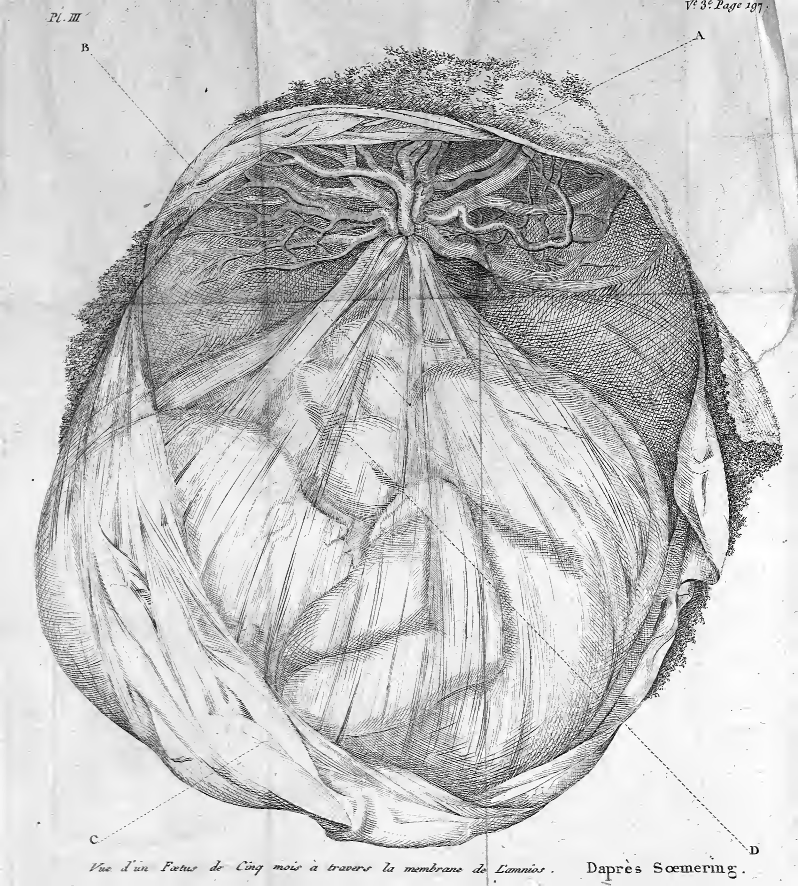
La première s'étend jusqu'au vingtième jour. Alors le germe qui vient d'être fécondé, cette ébauche organisée, qui sera l'homme, se présente

(1) Le placenta est un organe formé d'un tissu vasculaire très-composé et sur lequel on ne remarque point de filets nerveux. Il est ordinairement au fond de l'utérus, et lui adhère à-peu-près de la même manière que les végétations parasites sont unies à l'arbre aux dépens duquel elles se nourrissent.

d'abord sous les apparences d'une mucosité blanchâtre et parsemée de filamens.

Cette mucosité est de nature albumineuse, et paraît couverte d'un duvet qui va se rendre aux parois de la matrice. Elle prend dans la suite une forme ovoïde, et on peut y distinguer alors trois tuniques ou membranes particulières, dont l'une, celle que les anatomistes ont désigné sous le nom de membrane de l'amnios, paraît de nature séreuse, et fournit le liquide au milieu duquel le fœtus est plongé. A la fin de la première époque, et au commencement de la deuxième, l'embrion se dessine et se montre sous la forme de deux globules, l'un plus petit, plus pesant, qui répond à la tête; l'autre plus gros, plus léger et marquant le tronc. Ces deux petites masses se développent graduellement, et la placenta commence à se former vers la fin de cette époque.

L'orgasme de l'utérus augmentant d'une manière bien marquée dans le même tems, tous les symptômes de la grossesse se prononcent davantage, et la femme se trouve en pleine gestation. Ces progrès conduisent au troisième mois. Alors commence une troisième période, l'âge du fœtus dont la vitalité toujours croissante, est bientôt annoncée à la mère par des mouvemens qui ont lieu



Vue d'un Fœtus de Cinq mois à travers la membrane de L'amnios. Dapres Sœmering.

assez généralement de trois mois et demi à quatre mois. Dès-lors, l'accroissement du fœtus est d'autant plus rapide, qu'il se rapproche de l'époque de la naissance ; et alors, il a ordinairement dix-huit pouces de longueur, et pèse de sept à huit livres.

Notre troisième planche représente le fœtus vers le milieu de ce troisième âge. On le voit à travers la membrane de l'amnios qui le couvre et qui fait partie de l'asyle où il se trouve renfermé (1).

La ligne A nous conduit au placenta, dont les vaisseaux sont très-développés. B répond aux ondulations du cordon ombilical. C indique le repli d'une des membranes du fœtus, du *corion*, que l'on a enlevé et séparé de celle de l'amnios.

L'embrion paraît contenir réellement toutes les parties qui doivent composer l'homme, et aucun organe, sans doute, quelque soit d'ailleurs son importance, ne préexiste à un autre organe, mais les différentes parties se développent successivement et différemment les unes des autres.

« On pourrait dire, comme le remarque Buffon, qu'il y a des parties fondamentales sans lesquelles

(1) Cette planche est une copie de la dix-neuvième de celles que Sœmering a publié sous le titre d'*icones embrynum humanorum*, *in-fol.*

l'animal ne peut se développer, d'autres qui sont plus accessoires et plus extérieures, qui paraissent tirer leur origine des premières, et qui semblent être faites autant pour l'ornement, la symétrie et la perfection extérieure de l'animal, que pour la nécessité de son existence et l'exercice des fonctions essentielles à la vie. Ces deux espèces de parties se développent successivement; celles qui sont simples, celles dont la disposition est invariable, seront certainement les parties essentielles; celles au contraire qui sont doubles ou en plus grand nombre; celles dont la grandeur et la position varient; et enfin, celles que l'on peut retrancher de l'animal sans le blesser, ou même sans le faire périr, peuvent être regardées comme moins nécessaires et plus accessoires à la machine animale. La tête et l'épine sont de ces parties simples dont la position est invariale. L'épine sert de fondement à la charpente du corps. C'est aussi cette partie qui paraît une des premières dans l'embryon; on pourrait même dire qu'elle paraît la première, car la première chose que l'on voit dans la cicatricule de l'œuf, est une masse alongée, dont l'extrémité qui forme la tête ne diffère du total de la masse que par une espèce de forme contournée et un peu plus renflée que le reste ».

Malpighi, *Vallisnieri* et sur-tout *Haller*, ont

suivi le développement du poulet dans l'œuf, presque d'heure en heure et de manière à voir se présenter sous leurs yeux toutes les nuances, tous les degrés de l'accroissement et de la vie. Nous n'avons rien d'ausssi bien suivi sur le développement du fœtus dans l'espèce humaine, et cependant les premiers instans, les premières heures qui suivent le moment de la conception, sont peut-être les plus dignes de la curiosité des physiciens et des anatomistes. Sœmering a cherché à remplir cette lacune en publiant un tableau où sont représentés des embrions humains de différens âges, depuis l'époque du troisième jour, environ, jusqu'à celle du fœtus à terme.

Les dix premières figures présentent toutes les époques, tous les progrès de l'embrion.

A l'âge de trois ou quatre semaines on le voit au sein de l'ovule, comme un point dans lequel cependant l'œil du physiologiste démêle, à l'aide du mycroscope, les premiers traits de l'organisation. L'homme alors a tout au plus une ligne de longueur. On distingue la place du cordon ombilical, les masses de la tête, et les tubercules à peine visibles, les petits boutons d'où doivent sortir les membres.

A six semaines, le développement a fait de grands progrès. Le cordon ombilical se prononce,

et l'embrion lui paraît attaché comme le fruit à son pédicule. La tête égale en volume presque tout le reste du corps; les yeux, la bouche ne s'aperçoivent pas encore ; l'épine du dos est bien dessinée, les tubercules des membres, et sur-tout les tubercules des membres supérieurs, se prononcent davantage. Vers le quarante - deuxième jour, on commence à distinguer les yeux et la bouche; à sept semaines, le cordon ombilical, moins épais, a plus de longueur, le tronc est plus développé ; on commence à démêler les rudimens du bras et de l'avant-bras, et une petite ouverture marque la place des narines. On ne reconnaît pas encore le sexe. Tous les degrés d'accroissement se prononcent de plus en plus, et lorsque la septième semaine est écoulée, lorsque l'embrion entre dans le troisième mois, on aperçoit les rudimens de l'oreille externe et du nez, les différentes parties des membres et même l'ébauche des orteils et des doigts. Le développement continue de faire des progrès rapides pendant la durée de ce troisième mois ; et vers sa fin, lorsque l'âge de fœtus va succéder à celui de l'embrion, toutes les parties du corps sont distinctes et bien dessinées. L'homme à cette époque a près de trois pouces et pèse environ trois onces. La nature du sexe n'est plus équivoque, et l'ébauche des ongles ap-

paraît même quelquefois dans des embrions de cet âge. L'accroissement dès-lors est très-prompt, et à quatre mois et demi, le fœtus qui a six à sept pouces de longueur est une esquisse dans laquelle on reconnait des indications bien marquées de tous les détails de l'organisation.

La gestation qui se prolonge encore pendant quatre mois, ne sert plus qu'à fortifier le fœtus et à préparer cette époque, où devenu corps étranger pour le sein maternel, il en sera chassé avec effort, et ouvrira le cercle d'une nouvelle existence. Ce terme qui est toujours fixe dans les animaux, varie quelquefois dans l'espèce humaine, sur-tout dans les circonstances d'une civilisation très-avancée, et lorsqu'une grande délicatesse d'organisation et un sensibilité prédominante donne plus de latitude et moins de régularité aux différens actes de la vie.

Néanmoins l'accouchement a lieu dans le plus grand nombre des cas vers la fin du dixième mois lunaire et du neuvième mois solaire, à l'époque ordinaire de la menstruation. Ce terme d'ailleurs varie de deux cents soixante-dix jours jusqu'à deux cent quatre-vingt. On croit même avoir des exemples bien constatés de naissance plus tardive et d'accouchemens à dix mois et au-delà de ce terme; mais la loi qui n'est pas

fondée sur des accidens et sur des exceptions, ne reconnait pas comme légitimes les enfans qui naissent à une époque aussi reculée après la dissolution civile du mariage (1).

Lorsque l'on a voulu attaquer les dispositions de cette loi, on a recueilli un grand nombre d'exemples d'accouchemens à onze, treize et quatorze mois, et même davantage, mais nous ne craignons pas d'assurer avec MAHON, que la nature ne s'écarte pas de sa marche accoutumée par des déviations aussi marquées; et que les femmes, dans la gestation des-

(1) Les lois romaines ferment la succession aux enfans nés plus de dix mois après la mort du mari de leur mère. Le *Bas*, *Petit*, se sont distingués parmi les écrivains qui ont attaqué les dispositions de cette loi, et soutenu la légitimité des naissances tardives. On peut conclure de leurs argumens et de tout ce qui a été écrit sur ce point de médecine légale, que la nature qui réalise tous les possibles et qui souvent s'abandonne à une foule de déviations et de variétés dans ses différentes opérations, a pu produire le phénomène d'une ou de plusieurs naissances tardives, à dix, onze et même douze mois, sans que la disposition des lois romaines en soit moins sage, parce qu'il est trop rare qu'une femme accouche après le dixième mois de sa grossesse, pour que l'on ait beaucoup d'inconvéniens à craindre de la loi qui n'admet pas de naissance légitime à cette époque. Les législateurs, comme le remarque Roussel, en déci-

quelles on lui suppose de semblables abberrations se croyaient faussement enceintes depuis long-tems, et qu'elles n'ont conçu qu'à une époque beaucoup plus rapprochée de celle de leur accouchement (1).

A sept mois, le fœtus peut vivre hors du sein maternel, et même avant ce terme. Mauquest de Lamotte parle d'une femme qui accouchait ordinairement à sept mois, et qui transmit à ses filles cette disposition particulière. On a rapporté plusieurs autres exemples de naissances prématurées; mais on peut assurer, d'après l'expérience

---

dant que le terme de l'accouchement serait fixé à dix mois, n'ont pas prétendu que naturellement il ne puisse aller audelà, mais que le bien de la société exige qu'il n'y ait d'accouchement légitimes que ceux qui se font à ce terme. *Vid.* Roussel, ouv. cité. pag. 300.

(1) Avec de semblables observations, dit Mahon, dans sa médecine légale, et un grand fonds de crédulité, ne s'exposerait-on pas au ridicule que nous reprochons à nos ancêtres, qui déclarent légitime un enfant dont la mère avait été pendant quatre ans séparée de son mari, sur le fondement qu'il était possible que cette femme ayant fortement rêvé qu'elle faisait un enfant avec son mari, fût devenue grosse par cet effort d'imagination. Les physiologistes modernes croiront plus aisément, sans doute à l'efficacité des consolations offertes par un ami tendre et discret, qu'à toutes ces histoires de rêves, etc. Mahon, médec. légale, tom. 1, p. 197.

que les fœtus nés à sept mois ou avant ce terme, vivent très-rarement et ne sont conservés que par des soins si délicats qu'ils suppléent jusqu'à un certain point aux effets protecteurs et nourriciers de la gestation (1). Dans les livres de *septi mestri* et *octimestri partu*, faussement attribués à Hippocrate, suivant les plus célèbres commentateurs, on a prétendu, d'après les idées les plus fausses sur la physiologie de la gestation, que les fœtus de huit mois étaient moins viables que ceux de sept.

L'accouchement naturel paraît préparé et déterminé par les changemens notables dans l'organisation du placenta. Cet organe particulier au fœtus se solidifie de plus en plus, contient même quelquefois des concrétions osseuses, et finit par

(1) Fortunius Licetus, dont la naissance eut lieu avant le commencement du septième mois de la grossesse de sa mère, ne fut conservé que par de semblables soins. Son père le plaça dans un four, dans lequel il entretint une chaleur modérée et égale à celle de l'incubation artificielle. Il le nourrît d'ailleurs d'une manière proportionnée à sa faiblesse, et s'occupa avec tant de succès de tous les détails de son éducation physique, que cet avorton devint dans la suite un homme qui vécut jusqu'à quatre-vingts ans.

arriver à une sorte de maturité. Dès-lors, il devient, ainsi que le fœtus dont il fait partie, un corps étranger pour la matrice, qui, redoublant d'activité, fait effort contre lui, le comprime, le pousse, et par des efforts et des contractions plus ou moins répétées, termine enfin l'accouchement après une gradation de douleurs souvent insuportables (1).

L'enfant reçoit alors la première impression du milieu dans lequel il va exister désormais, et par suite d'un mouvement presqu'automatique des organes de la respiratoire, pousse un cri involontaire qui annonce l'exercice d'une nouvelle fonction. Alors on coupe le cordon ombilical et l'on sépare le nouveau né du placenta qui lui devient inutile, et que la matrice, à l'aide d'un

(1) L'accouchement le plus naturel et le plus fréquent, est celui dans lequel la tête de l'enfant se présente la première. Les membranes du fœtus sont d'abord engagées dans l'orifice de l'utérus, elles s'y introduisent en matière de coin, sont comprimées, se déchirent et laissent couler les eaux qui s'y trouvaient renfermées. La tête de l'enfant avance à son tour, franchit l'orifice, et après avoir présenté son grand diamètre, au diamètre transverse du détroit supérieur, change de direction pour franchir le détroit inférieur.

nouvel effort, entraîne ensuite et chasse avec les débris des membranes du fœtus.

Après l'accouchement, la femme se trouve dans cet état de faiblesse et d'accablement que les grandes secousses occasionnent toujours. Mais bientôt les forces renaissent, le pouls s'élève graduellement, la chaleur se ranime, enfin la sensibilité et l'action nerveuse reprennent leur *rithme*, et la nouvelle accouchée peut se livrer impunément aux jouissances et au bonheur de la maternité. On ne tarde point d'ailleurs à voir l'organisation de la femme s'occuper des suites de l'accouchement; la matrice encore très-volumineuse revient sur elle-même, et diminue de volume. Il se fait un dégorgement sanguin qui dure environ vingt-quatre heures (1), et l'action de la membrane muqueuse de l'utérus augmentant ensuite, il y a secrétion plus abondante, élévation de température et for-

---

(1) C'est ce que les accoucheurs connaissent sous le nom de *lochies rouges*, que leur odeur suffit pour ne pas les confondre avec le sang menstruel. Le fait que Bordeu rapporte à ce sujet, mérite d'être cité.

« Je vis, étant bien jeune médecin, une demoiselle qui, venant d'accoucher sans me mettre dans la confidence, en imposait à mon inexpérience, m'annonçant

mation d'un liquide purulent qui s'écoule par la vulve et auquel les accoucheurs ont donné le nom de *lochies blanches*.

A ce travail local succède bientôt un autre mouvement organique, une révolution qui paraît principalement se passer dans les systêmes lymphatique séreux et cellulaire, et qui, se dirigeant principalement vers le sein, y détermine une action vitale que l'allaitement entretient ensuite plus ou moins long-tems.

Pendant toute la durée de la grossesse, le fœtus sur la nutrition spéciale duquel nous renvoyons aux traités généraux de physiologie, n'exerce point plusieurs des fonctions qui, dans la suite, feront partie de son organisation, et notamment la respiration, la digestion, la sensation et la locomotion. Pendant tout ce tems, l'homme n'est en quelque sorte qu'une végétation très-active à la vérité, qui se développe par

---

qu'elle avait eu une perte ou une surabondance de règles. Je la traitais en conséquence de son dire, mais elle n'a put en imposer à sa mère, qui prononça que les chauffoirs n'avaient pas l'odeur des règles ordinaires de sa fille. Deux jours suffirent pour vérifier la chose et pour m'orienter».

BORDEU, analyse médecinale du sang, pag. 435.

la vitalité qui lui est propre et en tamisant, en élaborant les sucs, qu'il puise dans le sein maternel, où il trouve en tout tems une nourriture appropriée à la délicatesse de ses organes, et un abri tutélaire, un milieu favorable et tous les effets d'une vivifiante incubation. Le sang du fœtus est plus chaud, plus coagulable, plus clair que celui de la mère; sa circulation est aussi plus active. Le placenta est un organe qui lui est propre. Il reçoit sans communication vasculaire, les matériaux nutritifs que fournit l'utérus, les digère, les élabore et les dispose à se prêter au travail ultérieur de la nutrition. Le cordon ombilical est le moyen de communication qui unit le placenta au fœtus. Il paraît qu'il porte à ce dernier un sang convenablement préparé et propre à l'accroissement, et qu'il en rapporte ensuite un sang plus étranger à la vie, afin de le livrer à une nouvelle élaboration.

On a observé que dans le fœtus, le foie était très-volumineux et beaucoup plus développé que les autres viscères.

Doit-on conclure avec quelques physiologistes chimistes que cette disposition supplée en quelque sorte à la respiration dans le fœtus, ou ne devrait-on pas avant d'adopter cette opinion, constater, par

des expériences, que le sang artériel et le sang veineux diffère essentiellement dans le fœtus ?

Un désordre dans les conditions nécessaires au développement, et différentes maladies auxquelles le fœtus est exposé, ou un détachement et une fécondation simultanée de plusieurs germes qui se confondent dans leur accroissement, forment les principales circonstances d'où résultent ordinairement les monstruosités (1). Les maladies, les passions, l'imagination de la mère, ne peuvent y contribuer que d'une manière plus éloignée, et seulement par les changemens qu'elles opèrent dans l'incubation et dans la nature de l'aliment, dont un fœtus et un placenta pénétrés d'une vitalité énergique, peuvent d'ailleurs corriger les mauvaises qualités (2).

(1) Dans des incubations artificielles, Réaumur est parvenu à déterminer à volonté plusieurs de ces monstruosités, en n'échauffant pas d'une manière égale toutes les parties des œufs fécondés. C'est pour éviter cet accident que guidées par l'instinct, les poules retournent de tems en tems leurs œufs. Dans son traité de la grossesse, le professeur Alph. Leroi, remarque que ce retournement des œufs et son objet, n'avaient pas échappé à l'observ. d'Hippocrate. *Vid.* hist. nat. et de l'acc. p. 121.

(2) C'est du moins ce que semblent prouver ces

DE L'ALLAITEMENT.

L'ALLAITEMENT, ce nouveau commerce entre l'enfant et sa mère, cette fonction qui est une suite nécessaire de la gestation et qui lui sert de complément, termine la série des actes au moyen desquels la femme et la femelle des autres *vivipares* contribuent à la génération et au développement de son produit.

Les organes de cette fonction, les *mammelles* sont toujours placés, dans les quadrupèdes, sur la partie de leur corps, la plus centrale et la moins exposée, mais le plus souvent sur la peau du ventre et non loin de l'utérus. Chez la femme ces organes, que l'on appèle aussi la gorge, le sein (1), etc., sont également placés de la ma-

fœtus sains et vigoureux dont plusieurs femmes ont accouché dans plusieurs circonstances ; quoique leur grossesse eût été accompagnée de souffrance, de maigreur ou même d'une altération profonde.

(1) Le sein, *sinus*, ne fait pas même partie des mammelles ; c'est l'espace compris entre ces deux organes. On se sert de cette expression ainsi que du mot *gorge*, qui a la même signification, par une *véritable métonymie*, et en prenant pour les mammelles l'espace qui les sépare.

nière la plus heureuse, presqu'au sommet du torse, sur les côtes de la poitrine : position admirable, dit Roussel, position qui, en tenant l'enfant sous les yeux et dans les bras de sa mère, établit entre eux un échange intéressant de tendresse, de soins et de caresses innocentes, qui met l'un à portée de mieux exprimer ses besoins, et l'autre de jouir de ses propres sacrifices, en en contemplant l'objet.

Le physiologiste qui ne s'arrête pas à admirer ou à décrire la beauté des formes extérieures, ne voit dans le sein que l'organe de l'allaitement, et voulant s'éclairer sur les principales circonstances de son action, développe, déroule son intérieur, recherche et intérroge sa structure par tous les moyens d'analyse et de dissection.

Les dispositions qu'il observe d'abord, et avant de pénétrer jusqu'à la glande qui forme la source active du lait, sont la finesse et la douceur de la peau, la molesse de son derme, la graisse plus ou moins consistante qui en remplit les aréoles, et au mammelon, à son extrémité, quinze à vingt orifices qui sont les ouvertures des canaux excréteurs du lait. On remarque encore autour du mammelon et sous l'épiderme de l'*aréole*, de petites glandes qui élaborent une humeur onctueuse et propre à lubréfier.

Le physiologiste reconnaît ensuite et immédiatement sous la peau une masse de tissu cellulaire très-abondant, qui a pour usage, suivant la remarque de Bichat, d'isoler, et de protéger la glande mammaire, en la tenant plongée sous l'épaisseur de ses couches : circonstance de structure qui supplée jusqu'à certain point aux entours séreux des autres organes où s'opèrent d'importantes élaborations.

Ce même tissu cellulaire du sein, paraît former un des principaux foyers de l'action du système organique dont il fait partie. Sa vitalité, sa turgescence à l'époque de la puberté, donnent au sein des jeunes filles ce développement rapide, cette rénittence, cette fermeté, qui disparaissent lorsque les forces vitales de ce tissu, venant à diminuer, la graisse s'y forme plus abondamment, et en remplit les aréoles. La glande placée sous les couches de ce même tissu, est composée par un assemblage de petits grains, où l'organisation présente cette délicatesse, cette ténuité que nous rencontrons dans toutes les circonstance où voulant reconnaître la structure interne et particulière de chaque organe, nous sommes arrêtés par cette divisibilité extrême qui, en se prêtant aux plus étonnans phénomènes, échappe à tous nos moyens d'expérience et d'observation.

Entre les lobules glanduleux du sein, l'anatomiste distingue des artères et des veines, des filets nerveux, des conduits excréteurs et des vaisseaux lymphatiques.

Les artères se terminent dans les grains glanduleux, communiquent avec ces points organisés et y déposent les matériaux nutritifs, dont une élaboration particulière, une combinaison nouvelle, doivent former le lait. Les veines reprennent et contiennent le sang après cette secrétion. Les *conduits excréteurs* paraissent prendre le lait tout formé dans chacun des points glanduleux, réunissent ensuite et croisent leurs rameaux, forment des troncs plus volumineux, et ont en quelque sorte leur *confluent* dans quinze ou vingt canaux qui se rendent comme des rayons concentriques à l'extrémité du mammelon.

On a prétendu que par une exception à une des lois les plus générales, les vaisseaux lymphatiques fournissaient les matériaux de la secrétion laiteuse. Cette opinion que l'on peut regarder comme un *paradoxe* physiologique, est démentie par l'observation; et il paraît démontré que suivant sa marche accoutumée, la nature procède dans la secrétion laiteuse, comme dans les autres élaborations animales, et que les artères conduisent aux

glandes mammaires les matériaux qui doivent servir à cette secrétion (1).

La condition sans laquelle les mammelles n'exercent pas les fonctions qui leur sont propres, consiste dans une élévation de vitalité qui entre ordinairement dans le plan des actes relatifs à la génération. La nature n'attend pas la fin de la grossesse pour déterminer ce changement, et pour appeler ainsi vers le sein un développement de forces vitales qui doit le disposer à l'exercice de ses fonctions, etc.

Dès le commencement de la gestation, cette révolution se manifeste, et les mammelles comprises dans la sphère d'activité de la matrice, annoncent alors l'intimité de leur commerce avec cet organe, par un changement notable de volume et de sensibilité. Cette sympathie continue pendant toute la durée de la grossesse, et à l'époque de l'accouchement, la révolution, la crise qui le suivent, portent tout leur effort vers les mammelles, les gonflent, les excitent et y développent cette irritabilité et cette sensibilité si nécessaires

(1) *Vid.* la dissertation anatomique et physiologique sur la secrétion du lait, par M. *Lousier*, médecin accoucheur.

à leur secrétion. L'enfant qu'une négligence coupable ou des circonstances malheureuses ne font pas confier aux soins d'une nourrice étrangère, est alors approché du sein maternel; appliquant sa bouche au mammelon qui lui est présenté, il le presse dans tous les sens, l'attire, allonge les conduits lactifères, les excite sans apprentissage, mais par la seule impulsion de l'instinct, détermine alors la secrétion et l'excrétion du lait. La même action, soutient dans la suite l'orgasme du sein et rappèle, à des époques plus ou moins rapprochées, l'irritation nécessaire pour l'élaboration du lait dont la nature et la quantite varient suivant les différens états de la susceptibilité nerveuse qui préside à cette fonction.

Chez quelques femmes plus faciles à affecter la seule présence, ou même le souvenir d'un nourrisson qu'elles chérissent avec tendresse, déterminent la secrétion du lait. C'est ainsi qu'une imagination fortement ébranlée, suffit quelquefois pour ouvrir les sources du plaisir, et que la salive, plus abondamment fournie par ses glandes, coule à l'aspect ou à l'idée d'un mets desiré, sur-tout si le besoin de la faim contribue à activer cette secrétion. Les douces compressions, les caresses de l'enfant et l'irritation du mammelon, sont cependant néces-

saires pour déterminer le lait à sortir de ses canaux, et contribuent en même-tems à son élaboration.

Chez les femmes d'une constitution amoureuse, et pour lesquelles le sein fut souvent un organe de plaisir avant l'allaitement, la secrétion laiteuse est plus facile et plus abondante. Les maladies, les passions tristes ou convulsives suppriment et altèrent cette même secrétion. Quelquefois l'enfant n'occasionnant pas l'excitement ni l'irritation nécessaire, la mammelle demeure stérile pour lui, tandis que le meilleur lait s'y forme et coule abondamment sous l'impression d'un nourrisson plus heureux. Les vaches refusent aussi leur lait aux doigts inhabiles qui essayent de les traire; et dans les Pyrénées, plusieurs de ces mêmes animaux qui se laissent tetter par les serpens, éprouvent dans cet allaitement une impression si agréable, que leurs mammelles, dans la suite, se refusent à toute autre irritation, et sont vainement pressées sous les doigts du pâtre désolé.

L'excitement des parties génitales modifie aussi l'allaitement, et par exemple, on obtient plus abondamment le lait des vaches dans plusieurs contrées qu'en leur soufflant, à l'aide d'un chalumeau, des vapeurs chaudes dans la vulve. On active la

même secrétion chez les bufles, en leur introduisant profondément le bras dans le vagin.

Une irritation quelconque, et principalement celle qui résulte du *tetter,* peut, sans le concours de la génération, occasionner, dans le sein des vierges ou des femmes sans enfant, un travail particulier, une élaboration vitale qui produit une sorte de lait, ou au moins une liqueur nutritive.

D'après les considérations qui précèdent, il est évident que l'humeur laiteuse est une liqueur particulière, un produit de la secrétion des mammelles qui élaborent, qui forment cette liqueur sous l'influence de la sensibilité, et à l'aide de certaines circonstances de structure qui se dérobent à tous nos moyens d'expérience et d'observation. Cette humeur est d'ailleurs une de celles qui conservent le plus les qualités sensibles des alimens.

Elle est plus légère dans la femme que chez la femelle des autres mammifères. Sa couleur est d'un blanc mate, sa saveur, son odeur, ont un caractère particulier, sa consistance tient le milieu, entre les liquides huileux et la fluidité des humeurs acqueuses. — Le lait abandonné à lui-même donne, comme résultats d'une analyse spontanée, trois substances bien distinctes, le petit-lait *serum*, la crême, ou *partie butireuse*, et le fromage, *matière caséeuse.*

Le *serum* est la partie la plus abondante du lait. Quand on l'extrait convenablement et sans altérer sa nature, il est limpide et présente une couleur jaune verdâtre ; il est assez riche en parties nutritives pour être employé comme aliment dans quelques circonstances.

Le *serum* contient une grande quantité d'eau et de la gélatine. Il faut y remarquer, dit le célèbre auteur de la philosophie chimique, la matière appelée *sucre* de lait, qui n'a, pour ainsi dire, que le caractère d'un sucre ébauché, et la quantité de phosphate de chaux plus abondante que dans les autres humeurs, et qui semble annoncer que la nature a voulu placer dans la première nourriture des animaux, une quantité de base osseuse relative à la rapidité nécessaire de la formation et de l'accroissement des os dans le premier tems de leur vie. Le sérum obtenu du lait de femme, est à peine coloré, sa saveur est plus sucrée que celle du lait de vache.

Le sérum donne, par la fermentation acéteuse à laquelle il passe rapidement, un acide particulier, l'*acide lactique.* Si on y ajoute deux ou trois cueillerées d'*alcool* (esprit de vin) pour chaque litre de sérum, on obtient une espèce de vinaigre, par la formation de l'acide acéteux. Le résultat de toutes les expériences chimiques sur la partie

caséeuse portent à la regarder comme une substance albumineuse. Les citoyens Deyeux et Parmentier lui attribuent la blancheur opaque du lait. Le fromage que l'on fait avec cette partie extraite du lait de femme, est plus onctueux et moins solide. Cette partie caséeuse diminue dans le lait ou même ne s'y trouve plus lorsque la nourrice devient malade ou qu'elle se trouve momentanément dans un état de spasme et de convulsion.

La partie butireuse, la crême, n'est pas encore le beurre. Elle le devient facilement en absorbant de l'oxygène de l'atmosphère, et doit alors être regardée comme un suc huileux concret et oxygène, de la nature de la graisse.

La crême du lait de femme est épaisse. Elle donne, par la percussion, du beurre ferme, un peu jaune, d'une saveur ordinaire et en petite quantité.

Le lait varie dans un grand nombre de circonstances. Celui qui se forme d'abord et lorsque l'organe n'est pas encore habitué à ses nouvelles fonctions, s'appèle le *colostrum.* C'est un lait imparfait, un liquide lymphatique tellement visqueux que les *fermieres* le comparent à du pus. Il se perfectionne ensuite, et le quatrième jour après le vêlage, il a toutes les propriétés que lui donne une convenable élaboration. Le lait d'une seule traite faite avec soin, présente des

variétés importantes, si on coupe diversement cette traite et si l'on vide les mammelles en plusieurs tems. Le premier lait, par exemple, est plus séreux, le second l'est moins; le troisième encore moins; et le quatrième contient une plus grande quantité de crême et paraît résulter d'une meilleure élaboration. C'est sans doute une portion de celui qui a été formé sous l'impression des doigts, dont la douce irritation détermine, dans ces mammelles, le développement de sensibilité nécessaire à la plénitude de leurs fonctions.

L'état fébrile et plusieurs autres altérations morbifiques, arrêtent la secrétion du lait ou en changent la nature. Les émotions concentrées, orageuses, convulsives, produisent des effets analogues. Les alimens, les substances médicamentaires, ont aussi une influence très-marquée sur le lait, et en changent les propriétés ou y développent des propriétés nouvelles (1).

---

(1) Une grande partie de ces détails sur le lait a été extraite du tom. 9 *du Système des connaissances Chimiques*, par le citoyen *Fourcroy*, et de l'ouvrage ayant pour titre *Précis d'expériences et d'observations sur les différentes espèces de lait, considérées dans leurs rapports avec la médecine, la chimie et l'économie rurale*, par les citoyens Parmentier et Deyeux. 1 vol. *in*-8°.

HYGIENE.

HYGIÈNE APPLIQUÉE

AU

RÉGIME DE LA FEMME.

Il est une jeune déesse
Plus agile qu'Hébé, plus fraîche que Vénus;
Elle écarte les maux, les langueurs, la faiblesse;
Sans elle la beauté n'est plus.
Les Amours, Bacchus et Morphée,
La soutiennent sur un trophée
De myrte et de pampres orné,
Tandis qu'à ses pieds abattue
Rampe l'inutile statue
Du dieu d'Epidaure enchaîné.

GRESSET.

L'HOMME, et sur-tout l'homme civilisé, ne jouit pas d'une santé aussi constante que les autres animaux. Il est malade plus souvent et plus long-tems; il périt à tout âge; au lieu que les autres

espèces semblent parcourir d'un pas égal et ferme la carrière de la vie. Cette constitution fragile cette organisation, que sa délicatesse et même sa perfection livrent trop souvent à la souffrance et aux douleurs, paraissent encore plus directement liées à la nature et à la constitution physique de la femme.

En formant des êtres si sensibles et si doux, la nature, comme le remarque Thomas, semble s'être bien plus occupée de leurs charmes que de leur bonheur; sans cesse environnées de douleurs et de craintes, les femmes partagent tous nos maux et se voient encore assujéties à des maux qui ne sont que pour elles.

La science qui fait le sujet de cette deuxième partie, l'hygiène, est encore loin, il est vrai, de pouvoir réparer ces torts et ces injustices de la nature; mais elle peut au moins en affaiblir les effets par d'heureuses applications; signaler des écueils; donner des avis utiles; prévenir des abus; éclairer, améliorer l'emploi de la vie, dont les femmes sont si portées à abuser; enfin, conduire, surveiller ces êtres si faibles, si intéressans; les guider au milieu des périls; les soutenir au moment des crises les plus redoutables, dans les transitions les plus orageuses, dans l'exercice des fonctions les plus délicates; et assurant ainsi

leur existence au milieu des dangers qui la menacent, conserver leur santé ainsi que leurs charmes, et leur préparer une vieillesse sans infirmités et une mort sans agonie.

Ce n'est guère qu'en ouvrant le cercle d'une nouvelle existence, et lorsque la puberté donne à tous les charmes le développement et la perfection dont ils sont susceptibles, que les femmes deviennent ainsi pour le médecin l'objet d'une sollicitude particulière.

C'est à cette époque de jeunesse et de beauté que d'abord nous devons les considérer; nous les verrons ensuite, et toujours avec l'intention de contribuer à leur santé et à leur bonheur, dans l'exercice des facultés sexuelles, ou dans celui des fonctions qui reçoivent une influence trop marquée de ces facultés, pour ne pas exiger un régime particulier et un art de vivre approprié à ces différences d'organisation.

Les fonctions qui constituent essentiellement la nature du sexe, sont bien souvent pénibles, laborieuses, et c'est principalement dans leur exercice que les femmes ont besoin que des conseils salutaires les soutiennent, les protègent et les fassent échapper aux périls nombreux dont leur santé, leurs charmes et même leur existence sont alors menacés.

Le développement de ces fonctions nous présente d'ailleurs dans ces différens degrés, des époques et des périodes auxquelles nous rapporterons les principes de régime et de traitement dont se compose essentiellement l'hygiène spéciale des femmes.

CHAPITRE PREMIER.

DE L'ÉRUPTION DES RÈGLES,

De ses variétés, de ses accidens et du régime des femmes considéré dans ses rapports avec l'exercice facile et régulier de la menstruation.

La menstruation, cette fonction dont le développement forme la circonstance la plus remarquable de la puberté des femmes, commence à s'établir dans les climats tempérés, vers l'âge de douze à quinze ans, et finit vers celui de quarante à cinquante. Pendant toute cette période, son exercice régulier est une condition indispensable de santé, et si la première éruption des règles tarde à paraître, si elle se décide d'une manière pénible et laborieuse, ou si dans la suite ses retours sont dérangés ou se suppriment, la beauté ne naît point ou s'efface, l'ordre des mouvemens vitaux s'altère, le corps dépérit et l'ame tombe dans un état d'accablement et de langueur.

La menstruation dépend d'ailleurs, dans tous

les cas, de l'époque de l'accroissement, de l'état et de la direction des forces vitales, enfin de l'action d'un foyer jusqu'alors assoupi, et dont les irradiations s'étendent tout à coup et produisent un changement général dans l'organisation.

Les excrétions sanguines de l'utérus chez des enfans, ces prétendues règles dont on a cité des exemples chez de petites filles de deux, quatre et six ans, ne sont donc pas la suite d'une véritable menstruation, mais un simple écoulement sanguin, que le développement et l'augmentation de vitalité des organes du sexe n'ont pas déterminé.

Quelques circonstances cependant peuvent avancer la première éruption des règles et la puberté, mais en agissant d'une manière défavorable. Telles sont l'action de la chaleur, l'abondance ou les qualités stimulantes des alimens, et sur-tout l'influence de l'imagination, les irritations locales, les jouissances et les passions prématurées.

Toutes ces causes sont évidemment nuisibles; elles usent, elles abrégent la vie, et si elles font épanouir plus promptement la fleur de l'amour et de la beauté, elles en flétrissent bientôt l'éclat et n'avancent son triomphe qu'aux dépends de sa durée.

La première éruption des règles n'est pas toujours sans trouble et sans orage, et si pour plusieurs femmes l'entrée du deuxième âge n'est point marquée par la souffrance et les douleurs, il en est d'autres moins favorablement organisées et chez lesquelles la nature hésite à cette époque, ou fait des efforts souvent pénibles et dangereux.

En général, la crise de la puberté est plus pénible pour les femmes que pour les hommes, sur-tout lorsque l'organisation est très-faible, très-délicate, comme dans toutes les circonstances où la vie sédentaire, les habitudes de la richesse et du luxe, et le développement trop rapide des passions, pervertissent la sensibilité, et appèlent cette foule d'anomalies nerveuses dont plusieurs femmes sont si cruellement tourmentées. L'excès des forces peut aussi rendre le début de la menstruation plus difficile, comme on l'a remarqué dans plusieurs circonstances, chez de jeunes filles que distinguent la plénitude et la rénittence des formes, l'accroissement rapide et considérable du sein, le ton brun et animé de la peau, l'éclat des yeux, etc.

Si au milieu de ce désordre et de ces agitations violentes, les sources du sang que la jeune vierge doit répandre, viennent à s'ouvrir, le calme naît bientôt, et tous ces symptômes afligeans qui d'abord

s'étaient manifestés, disparaissent à mesure que devenant plus locale, la révolution menstruelle ne trouble plus l'organisation et se trouve presque bornée à l'hémorragie de l'utérus, qui se soutient avec plus ou moins d'abondance pendant trois, cinq ou six jours.

Dans d'autres circonstances, et quelquefois lorsque la première éruption des règles a eu lieu, les retours périodiques de la menstruation sont suspendus, le développement des charmes s'arrête tout-à-coup, la beauté se flétrit, les fonctions se troublent, se dérangent, et le principe de la vie paraît plongé dans une triste et morne langueur. Les causes les plus fréquentes d'un semblable accident, sont principalement l'immersion indiscrète des pieds ou des mains dans l'eau froide, une nourriture mal saine, l'exercice de plusieurs professions insalubres, un air humide et froid, mais plus souvent encore des réactions morales plus ou moins vives, les effets de la crainte ou ceux de quelque passion concentrée, d'un chagrin profond et de ces anxiétés de l'ame auxquelles les femmes sont si disposées à l'époque de la puberté.

Lorsque quelques-unes de ces causes ont porté une atteinte profonde à la santé, ou si on laisse les organes de la reproduction végéter et languir

dans les ennuis d'une virginité contraire aux vues de la nature, toutes les fonctions se dérangent, et une altération générale venant ensuite à supprimer les retours périodiques de la menstruation, il en résulte une maladie dont les tristes effets arrêtent le développement de tous les charmes et cachent, sous un voile de souffrance, l'éclat de la jeunesse et de la beauté.

Dans cette triste situation, toutes les puissances de la vie diminuent ou se pervertissent, et alors suppression complette de l'écoulement menstruel, faiblesse des sens, paresse, pesanteur, qui rendent tous les mouvemens pénibles; trouble, perversion de la sensibilité de l'estomac, goûts et appétits dépravés, respiration difficile, circulation languissante, palpitations et syncopes, tuméfaction des pieds et des jambes, gonflement des paupières, bouffisure du visage, blanc mate, teinte virescente ou jaunâtre, *pâles couleurs* ou CHLOROSE.

CETTE MALADIE n'affecte pas exclusivement les jeunes filles dont la menstruation n'est point encore établie d'une manière constante et régulière. Elle peut arriver aussi à un âge plus avancé, dans le cas d'une passion malheureuse, au milieu des regrets d'un triste veuvage, ou par l'effet et les ennuis d'une pénible virginité.

On cite des exemples de quelques femmes chez lesquelles l'éruption des règles n'a jamais eu lieu, ou a manqué pendant plusieurs années, sans que leur santé et les fonctions propres à leur sexe en fussent dérangées. Le contraire a ordinairement lieu, et ces anomalies, ces exceptions sont pour les femmes qui les présentent, la cause d'une longue série d'infirmités.

D'autres femmes qui ne sont pas réglées par les voies ordinaires ont, à l'époque de la menstruation, et par une abberration plus ou moins dangereuse, des hémorragies du nez, ou des oreilles, des gencives, du poumon et de l'estomac.

Bordeu parle d'une jeune fille qui était réglée par un ulcère qu'elle avait au pied, et qui, au moment où le sang devait sortir, avait la plupart des symptômes précurseurs de l'hémorragie menstruelle de l'utérus.

Dans d'autres circonstances, l'imperforation des parties extérieures, la clôture du vagin ou du col de l'utérus, s'oppose à l'écoulement du sang menstruel qui ne tarde point à faire corps étranger et à occasionner des acccidens très-graves, si une opération chirurgicale ne lui ouvre pas une voie artificielle.

Les femmes ainsi conformées sont appelées, par Galien, *atretæ non percées*, *imperforées*. On

trouve plusieurs exemples de ce genre de monstruosité dans les recueils d'observations (1).

Lorsque les premières éruptions des règles ont eu lieu, et que les orages ou les dificultés qui les accompagnent, sont dissipés, l'exercice habituel de cette nouvelle fonction est plus ou moins laborieux, et diffère, soit dans sa durée, soit dans la quantité du sang qui s'écoule et qui varie depuis une jusqu'à huit onces dans le même climat.

Les différens modes de constitution et de tempérament apportent de grandes diversités dans les phénomènes de la menstruation. Le tempérament sanguin artériel, porté à un très-haut degré, les rend difficiles, tumultueux, et les complique d'une foule d'accidens nerveux et spasmodiques, sur-tout si les organes de l'amour ne sont pas suffisamment exercés, et s'ils végètent dans le célibat, ou s'ils s'exaltent dans les excès du plaisir et de la volupté.

(1) Vid. *Fabricio d'Aquapendente.* OEuvres chirurgicales, liv. 2, chap. 82.

Consultez aussi Mauriceau, des maladies des femmes grosses, liv. 1, pag. 60.

Ruysch, obs. 39.

Guillemau, des accouchemens, liv. 2.

Les circonstances de tempérament artériel sanguin, ne rendent pas d'ailleurs l'évacuation menstruelle plus abondante, quand elles ne sont pas jointes à un grand développement de sensibilité. La même évacuation est lente, en petite quantité, et se décide avec peine, ou se trouve précédée et suivie d'écoulement séreux, de *fleurs-blanches*, chez les femmes que distingue un tempérament lymphatique bien développé et non combiné avec une grande mobilité nerveuse. Chez le petit nombre de celles qui se rapprochent du tempérament veineux, l'écoulement périodique est plus abondant et souvent précédé ou accompagné d'hémorroïdes. Le tempérament abdominal influe encore davantage sur l'abondance de cet écoulement, et complique en outre le travail de la menstruation, par des maux de reins violens et insuportables, par des coliques très-douloureuses, des mélancolies sombres, et des sentimens de la nature de tous ceux qui dépendent de l'excès de la réaction des organes du ventre sur le cerveau. Chez les femmes qui sont remarquables par la vigueur de leur constitution, et chez lesquelles la vitalité des parties génitales n'a pas été affaiblie par l'habitude de la propreté et des ablutions, l'écoulement périodique est accompagné d'exhalaisons très-fortes qui forment autour de ces

femmes une atmosphère capable de produire quelques-fois des effets que l'ignorance et la superstition ont attribués en général au sang menstruel.

Plusieurs causes particulières peuvent apporter d'autres changemens très-nombreux et très-variés dans les phénomènes de la menstruation. Ainsi, une nourriture abondante et l'habitude ou l'excès du plaisir la prolongent et en rapprochent davantage les époques. Les ennuis du veuvage, le célibat forcé, la compliquent de migraines cruelles ou de convulsions; la misère, le travail excessif, la simplicité des mœurs en diminue les résultats: toutes les causes de faiblesse et de perversion de l'action nerveuse, s'opposent à la régularité de ses phénomènes; enfin, la grossesse, l'allaitement, la suppriment ordinairement, et toutes les autres révolutions un peu forte de l'organisme, les maladies graves, les passions, les émotions soudaines et violentes, en dérangent la marche et deviennent des causes de suppression. Chez toutes les femmes d'ailleurs, le flux menstruel ne suit pas toujours la marche septenaire. Les unes sont réglées deux fois par mois, et ce sont ordinairement celles qui, vivant dans l'oisiveté, se nourrissent très-abondamment et s'abandonnent à tous les excès de la volupté. D'autres ont des évacuations périodiques

séparées par des périodes de cinq ou six semaines; on a vu même quelques filles chez lesquelles l'écoulement périodique sanguin n'avait lieu qu'une fois par an, et à chaque printems; et l'on cite aussi des exemples de femmes qui n'ont été réglées que trois à quatre fois dans tout le cours de leur vie, sans que cette exception à une des lois *zoonomiques* les plus générales, ait paru porter la plus légère atteinte à leur santé.

Lorsque les règles sont trop abondantes, et que leur éruption est suivie d'un état de débilité et de langueur, alors elles forment une *maladie plus ou moins grave*, la *ménorrhagie*. Ces causes que l'hygiène doit signaler afin de les faire éviter, sont principalement l'abus de tous les stimulans qui peuvent directement ou indirectement affecter la matrice; l'essai trop vivement éprouvé des jouissances amoureuses, aux approches de la même époque, un exercice forcé, les fatigues de la danse, des efforts violens, un accès de colère ou les émotions soudaines d'une joie immodérée, etc., etc.

On ne saurait éviter avec trop d'attention toutes ces causes qui peuvent augmenter l'écoulement sanguin au point de lui donner tous les caractères d'une véritable hémorragie : il importe également, à force de soins et de sollicitude, de conjurer ou de dissiper les orages de la première

menstruation, de prévenir ou d'arrêter, s'il se peut, cette *funeste chlorose*, ces atteintes si profondes de la jeunesse et de la beauté; de s'opposer à des suppressions dangereuses, de rendre moins pénibles ces menstruations dont nous avons rapporté les difficultés et les accidens, à des constitutions particulières, ou à des habitudes qui exagèrent la sensibilité. Pour remplir cet objet, nous allons ajouter aux considérations qui précèdent et dont il est facile de tirer des conséquences pratiques, UNE INSTRUCTION dans laquelle nous chercherons à prescrire, en faisant abstraction de toute théorie, la conduite que les femmes doivent suivre pour assurer le libre exercice d'une fonction dont les dérangemens sont si préjudiciables à leur santé.

LES SOINS qui peuvent favoriser la menstruation dans son début et le rendre moins laborieux et moins pénible, doivent en précéder l'époque, la préparer et disposer les forces vitales à s'y prêter sans peine et sans agitation.

Cette sollicitude doit donc s'étendre sur la femme encore enfant, et faire partie de l'éducation physique. Que sur-tout elle ne s'égare point de son objet; qu'éloignée de la craintive et aveugle prévoyance de plusieurs mères, elle prévienne cette délicatesse des organes, cette mobilité nerveuse, cette distribution irrégulière de sensibilité qui rend la

première éruption des règles si difficile, et qui sème cette partie de la vie de plusieurs femmes de tant d'écueils et de dangers. On remplira ces vues si, en occuppant, comme il convient, tous les organes, on combine adroitement avec les travaux paisibles et sédentaires toutes les parties d'une gymnastique appropriée à la nature du sexe, et surtout les jeux et les exercices qui emploient en même-tems les sens et les muscles. On aura également soin d'éviter une nourriture trop abondante, trop recherchée ou les boissons stimulantes; et faisant reposer une partie du régime sur la morale, on s'opposera autant que possible aux jouissances, aux passions d'un autre âge, aux émotions factices, aux lectures irritantes et licencieuses, à toutes les impressions des objets d'arts et de spectacles qui affectent trop vivement les sens; enfin, à ces habitudes vicieuses et provoquées par des gouvernantes indiscrètes, ou même à des amitiés trop vives pour de jeunes compagnes, à ces premières affections dont l'excès est toujours si voisin d'une erreur de sentiment, et d'une saphique abberration.

Les fonctions digestives étant en général celles dont le trouble influe davantage sur celui de la menstruation, doivent être l'objet d'une attention toute particulière, et principalement aux ap-

proches de la puberté, époque à laquelle il est plus que jamais indispensable de suivre les préceptes que nous venons d'exposer, et d'éviter en outre l'air humide et froid, les transitions brusques et rapides de température, toutes les secousses physiques et morales, mais sur-tout plusieurs inquiétudes, plusieurs chagrins que la cause la plus légère peut alors exciter et dont les effets rendraient nécessairement la crise menstruelle pénible et incomplette, ou pourraient même en reculer le terme et occasionner une véritable *chlorose*, (pâles couleurs).

Si l'excès des forces et les effets d'une constitution robuste et irritable rendaient la première éruption des règles trop laborieuse, ou paraissaient même s'y opposer, on pourrait alors, après avoir bien reconnu la nature de l'obstacle, employer, avec avantage, les bains, les pédiluves, les frictions et les boissons adoucissantes et anti-spasmodiques.

La saignée du pied, ou l'application des sangsues à la vulve, produit beaucoup plus d'effet et deviendrait indispensable si l'irritation étant portée à un très-haut degré, l'utérus continuait de se refuser à l'écoulement sanguin qui doit rétablir l'ordre et le calme dans toutes les fonctions.

Les médicamens qu'une routine aveugle a fait

consacrer sous le nom d'*emménagogues* à tous les cas de menstruation difficile ou retardée, seraient de véritables poisons dans la circonstance dont nous parlons maintenant, et que nous avons signalée de manière à ce qu'il soit impossible de le méconnaître (1).

Ces moyens, qui ne peuvent convenir en général que dans les cas de faiblesse et d'inertie, ne doivent pas être employés avant l'époque où le changement de la voix, le développement du sein, et plusieurs autres symptômes de puberté, annoncent que l'utérus est disposé à se prêter aux phénomènes de la menstruation. Dans cette circonstance, et si une trop grande mobilité nerveuse ne fait pas craindre les effets des substances toniques et stimulantes, on peut employer pour décider et avancer la première éruption des règles, quelques emménagogues bien choisis et

(1) Ces médicamens que l'on administre sous le nom d'*emménagogues*, dans l'intention de provoquer ou de rappeler les règles, sont principalement la racine d'aristoloche, *aristolochia* L, les feuilles d'armoise, *aremisia vulgaris* L, de rüe, *ruter graveolens*, de sabine, de safran. Toutes ces substances sont très-irritantes, et sont loin de pouvoir convenir dans tous les cas pour lesquels on les conseille vulgairement.

administrés avec discrétion. Il faut commencer par les plus doux, par les infusions aromatiques ou amères de camomille, d'armoise, d'absynthe, de safran; on peut donner ensuite les eaux minérales ferrugineuses, le quinquina; ou s'adressant plus directement à la matrice, appliquer un vésicatoire à la région des reims, user des *pédiluves* stimulans et âcres, des bains de siége aromatiques, et même de l'électricité. On dirige l'*emploi* de celle-ci suivant le procédé de Mauduyt, ou en se servant du nouvel appareil de Volta, qui me paraît préférable sous tous les rapports. J'ai eu occasion d'user deux fois de cet appareil avec succès. Pour l'employer, on ajoute à la pile, comme pour les expériences que nous avons décrites, deux rubans métalliques attachés à chacune des extrémités de l'appareil, et un conducteur enveloppé dans un tube de verre, et communiquant avec l'un des rubans fixés à la colonne. Pour faire usage de l'appareil, il faut porter la pointe du conducteur jusqu'au col de l'utérus, et au moment de son contact avec cet orifice, toucher avec l'extrémité de l'autre ruban métallique la région du pubis; de cette manière, la matrice est placée dans la chaîne électrique, et peut recevoir une suite d'irritations

dont on proportionne la force ou le nombre à l'état de l'organe.

Un mariage très-heureux sous le rapport *physique*, et des jouissances amoureuses assez répétées et assez vives pour développer le tempérament, agiront aussi comme un excellent *emménagogue*, lorsque les difficultés ou les retards de la menstruation auront pour cause l'inertie, la faiblesse, ou l'inaction des organes de la génération.

On doit proscrire en général les substances trop irritantes, telles que la rüe, l'ellébore, l'aloës, le castoréum, etc., ou du moins ne pas admettre ces substances dans les pharmacies domestiques. Un des moyens que l'on employe avec le plus de succès et qui n'exige aucun appareil pharmaceutique et médical, consiste dans une infusion de safran dans du vin blanc, que l'on prend, ayant les jambes dans un bain très-irritant, et à l'époque des règles, lorsqu'un mal-être général, les douleurs de reins, la pesanteur ou le mal de tête, font présumer que la nature essaye quelques efforts pour déterminer l'écoulement sanguin.

Les soins que nous avons rapportés à l'éducation physique, feront éviter les difficultés et les retards qui peuvent dépendre de la délicatesse des

organes et d'une trop grande mobilité nerveuse. Dans tous les cas, plusieurs de ces soins, un régime bien dirigé, une vie heureuse et active, des occupations et des jeux qui exercent convenablement les membres, des frictions, des demi-bains, en un mot, tout ce qui peut régler la sensibilité en donnant plus de consistance et d'à-plomb aux organes, doit être employé lorsque les obstacles et les retards de la menstruation dépendent d'une constitution nerveuse primitive, ou développée par une mauvaise éducation. Si l'on voulait user de quelques médicamens, il faudrait se borner aux anti-spamodiques qui nous sont fournis par les feuilles d'*oranger*, *de bouillon blanc*, *de morelle*, etc. Plusieurs femmes ont dû la perte de leurs charmes et de longues infirmités, soit aux *emménagogues* plus violens qui leur ont été prodigués dans ces mêmes circonstances, soit à de prétendus anti-spasmodiques, tels que le camphre, le castoréum, l'opium, dont les effets ont encore ajouté à l'exaltation et au désordre de la sensibilité. Les moyens qui affaiblissent ne sont pas moins dangereux. — « Je dois l'avouer, dit le philantrope Tissot, ce sont les erreurs dans le traitement rélatif au début pénible de la menstruation qui ont occasionné le plus de dérangement dans la santé des femmes. J'ai peu vu de

convulsions plus fortes que celles de deux personnes, l'une âgée de quinze ans, l'autre de seize, qui, l'une et l'autre, avaient joui, jusqu'à quatorze ans, d'une très-bonne santé; à cette époque elles étaient tombées dans un état de faiblesse, de langueur, de sensibilité; chez l'une on avait tout attribué à la pléthore, et on l'avait saignée, évacuée, mise au régime le plus faible; chez l'autre on avait accusé la faiblesse de la nature, et on l'avait aidée par les toniques, les spiritueux, les volatils; le résultat avait été le même, une excessive mobilité, et des convulsions qui ne s'adoucirent que par la cessation absolue des remèdes pendant quelques-tems, et la reprise des remèdes très-doux dans la suite; il serait inutile d'accumuler les observations de cette espèce, elles sont trop fréquentes; mais je dois faire remarquer, que sans qu'il y ait de faute dans le traitement, les jeunes personnes prennent souvent des convulsions à cette époque, mais qui sont peu fâcheuses, et dont elles se guérissent radicalement; et je répéterai ici ce que j'ai dit ailleurs, c'est qu'il y a des jeunes filles qui ne sont point du tout pléthoriques, qui ne sont que délicates, qui ne sont pas dans le cas d'avoir besoin de règles, et que l'on tue en voulant les forcer. J'en ai vu chez qui elles ne s'établissaient qu'à l'âge de vingt-deux ou vingt-trois

ans; il y en a pour qui elles sont toujours une évacuation fâcheuse, qui ne sont bien qu'à leur approche, parce qu'alors elles ont autant de sang qu'il leur en faut, et qui sont mal d'abord après, parce qu'elles sont épuisées; il faudrait, pour qu'elles fussent très-bien, leur donner périodiquement un peu de sang, plutôt que de leur en ôter ».—

Tous les moyens que nous venons de conseiller pour assurer le début de la menstruation, et prévenir ou calmer les accidens qui peuvent compliquer cette révolution vitale, ne suffiraient pas si par une conformation vicieuse de l'appareil génital, le sang menstruel était retenu dans la matrice ou dans le conduit vulvo-utérin, et donnait lieu à tous les symptômes que doit occasionner une semblable rétention. On pourrait soupçonner cette disposition extraordinaire, si le retour périodique des symptômes généraux qui accompagnent la menstruation avait eu lieu plusieurs fois sans être suivi de l'éruption de règles, et en remarquant ensuite un embarras dans toute la partie inférieure du ventre, la sensation d'un poids incommode, une compression douloureuse, la difficulté d'uriner, la constipation, un engourdissement dans les membres inférieurs, etc., etc.

Si le retard de la menstruation se trouvait accompagné de circonstances semblables, il faudrait

nécessairement en constater la cause par des recherches convenables, et se décider ensuite à l'opération chirurgicale qui seule pourrait corriger le vice de conformation.

La jeune fille et les femmes, en général, doivent être, pendant tout le tems des règles, l'objet tout particulier d'un respect, d'une bienveillance et d'une sollicitude capables de les protéger contre toutes les causes physiques et morales d'altération qui les affectent alors d'une manière beaucoup plus vive. Il faut remarquer en outre que dans le même-tems plusieurs femmes sont sujettes à des caprices, à des penchans ou à des affections tristes et sombres, et à un changement de caractère, qui doit nous disposer à l'attendrissement et à l'indulgence, parce qu'il dépend presque toujours d'une réaction du physique sur le moral, d'une irritation vive qui se propage de l'utérus aux autres *viscères* du ventre, et qui occasionnent momentanément une grande partie des effets du tempérament mélancolique, ou même quelques symptômes d'hypocondrie.

Si les principales circonstances que nous avons présentées comme des causes qui peuvent déterminer des suppressions menstruelles, et occasionner la chlorose, n'ont pas été évitées; si des évé-

nemens qu'il n'a pas été possible de maîtriser, ont occasionné ce désordre dans les fonctions menstruelles, il importe également de choisir quelques moyens convenables de guérison, et de repousser cette foule de médicamens et de recettes dont l'ignorance et l'empirisme sont si prodigues dans ces circonstances.

Un traitement dans lequel on emploie les prétendus *emménagogues*, les substances âcres et irritantes, doit sur-tout être signalé parmi les dangers auxquels les femmes sont exposées dans presque tous les cas de suppression menstruelle, lorsque le soin de leur santé n'est pas alors confié à des médecins instruits et dignes d'exercer leur auguste profession.

Le fait que Tissot rapporte à ce sujet, dans son traité des nerfs, prouve jusqu'à quel point une irritation indiscrettement occasionnée dans l'intention de rappeler l'écoulement sanguin, peut porter le trouble dans les fonctions du système nerveux.

— « Madmoiselle la C. de ***, âgée de vingt ans, traversait une rue dans le tems de ses règles, un gros paquet de linge tombe à côté d'elle; elle est effrayée; les règles se suppriment, et elle prend des palpitations et quelques défaillances : entre autres remèdes irritans, on lui fit boire, pour rap-

peller les règles, beaucoup d'eau de Balaruc; l'effet de ce traitement fut tel, qu'elle tomba dans des convulsions, d'une force, d'une longueur, d'une fréquence et d'une bisarrerie si extraordinaires, qu'après avoir épuisé tous les secours physiques de la province, et avoir fait inutilement quelques consultes ailleurs, on ne vit qu'une cause surnaturelle et très-mal faisante qui pût opérer une telle maladie; on accuse le Diable; et après mûre délibération, après avoir bien décidé que tous les secours de la médecine seraient inutile, on convient que l'exorcisation est la seule voie de salut: le jour est marqué, les ecclésiastiques du voisinage sont convoqués, l'heure approchait, la cérémonie allait commencer, quand M. le M. D., ami de la maison, arrive par hasard; on était déjà réuni dans le lieu où la cérémonie allait s'exécuter, il ne trouve qu'un domestique de qui il a beaucoup de peine à savoir ce qui se passe d'extraordinaire; enfin, instruit, il court à son ami, raisonne avec lui, lui fait sentir toute l'extravagance de cette opération, et en obtient le tems nécessaire pour m'écrire. Je ne vis que les suites naturelles d'une irritation excessive, occasionnée par des remèdes violens; je crus qu'il fallait traiter la malade comme une personne empoisonnée; j'ordonnai l'usage du lait pour tout aliment, tout re-

mède, toute boisson ; et les accidens ne tardèrent pas à disparaître ; ils n'auraient jamais eu lieu, si on se fût borné, après la frayeur, à quelques bains tièdes, un régime doux, quelque boissons délayantes et un peu diaphorétiques, et à un exercice fréquent; c'est presque le seul traitement qui convienne dans ces cas».—

La conduite de Tissot peut être prise pour modèle dans toutes les circonstances de suppression déterminée par des causes qui ont agi d'une manière brusque et au moment de la menstruation. Cependant, si dans la suite, cette fonction paraissait devoir se rétablir trop lentement et avec difficulté, on pourrait employer avec avantage, et à l'époque où les règles revenaient ordinairement, les *pédiluves* chauds dont on favoriserait l'action par quelque boissons légèrement stimulantes; les demi-bains, les fomentations antispasmodiques et émolientes sur la partie inférieure du ventre; enfin, et comme ressource plus assurée, l'application des sang-sues à la vulve, moyen dont l'effet rappèle ordinairement l'écoulement sanguin.

Ce traitement conviendra aussi immédiatement après une suppression, et rappelant aussitôt les règles qui viennent de s'arrêter, il fera en même tems cesser les accidens nerveux qu'avait occasionné le dérangement.

Une menstruation supprimée ou dérangée, sera plus difficilement rétablie, si ce désordre est lié à des circonstances de tempérament et de constitution, ou s'il dépend de causes qui ont agi d'une manière lente, et en déterminant une profonde altération. Relever et rétablir graduellement les forces par toutes les ressources du régime est l'indication qu'il faut d'abord remplir dans ces cas difficiles. On peut ensuite, et lorsque la nature paraît avoir assez d'énergie et de régularité pour se prêter au retour des règles, assayer les *pédiluves* chauds, l'application des sang-sues, sur-tout dans le tems où la menstruation avait ordinairement lieu, et lorsque l'on est même porté à croire que la nature fait quelques efforts pour la rétablir.

Les jouissances amoureuses n'auront pas moins d'effet à la même époque, et leur vive impression rappelant l'utérus à ses fonctions habituelles, par un excitement convenable, la santé se rétablira sous l'influence du plaisir.

Les cas dans lesquels la suppression dépend de causes morales qu'il n'est pas toujours possible de faire cesser, sont ceux qui présentent le plus de difficulté. Ce serait bien en vain que l'on prodiguerait alors les médicamens et les formules. Des moyens plus efficaces doivent consister dans

des distractions adroitement ménagées, dans des changemens de situation, des voyages, des exercices et des occupations qui arrachent le cœur à ses anxiétés; enfin, dans tout ce qui pourra affaiblir les effets d'une passion malheureuse et donner une autre direction aux mouvemens et aux forces de la vie. La sollicitude et le tendre intérêt des parens et des véritables amis sauront, d'ailleurs, trouver plusieurs secours de ce genre dans une foule d'attentions délicates et de soins consolateurs, qu'il serait superflus de conseiller.

Lorsque la suppression de l'écoulement périodique sanguin dure pendant long-tems, et qu'elle est accompagnée de tous les symptômes qui caractérisent les pâles couleurs, un traitement particulier doit changer insensiblement ces dispositions défavorables et en arrêter les suites.

L'oxide de fer que l'on veut donner alors pour rendre au sang la partie de ce métal dont on le suppose dépouillé, les autres irritans très-actifs, tels que le safran donné à grande dose, les huiles essentielles de ruë et de sabine, etc., ne conviennent pas en général, et leur administration indiscrète a occasionné plusieurs accidens.

Un changement favorable dans la situation morale, un habitation dans un lieu sec et bien aéré, l'exercice à pied ou à cheval, les oscillations de

la voiture, les *frictions* sèches ou avec la brosse, sont bien mieux indiqués, et l'on en favorisera les effets par le choix des alimens, ou par l'usage de quelques amers qui ranimeront graduellement les forces de l'estomac sans occasionner d'irritation.

On a vu dans quelques cas ou la maladie n'était pas encore très-avancée, les essais bien-faisans du mariage rétablir la menstruation et dissiper assez promptement tous les symptômes de la chlorose. Ce moyen, et tous ceux qui tendent à rappeler les forces vitales vers l'utérus, conviennent aussi dans les pâles couleurs plus anciennes, mais alors il faut préliminairement rétablir un peu les forces, faire d'abord usage du traitement que nous venons d'indiquer, et lorsque le feu de la vie se ranime dans le jeûne chlorotique, abandonner ensuite son rétablissement et sa guérison à l'amour et au plaisir (1).

(1) Nous renvoyons à la médecine proprement dite le traitement des suppressions de menstruation ou d'éruption laborieuse et incomplette des règles, qui sont la suite de diverses altérations de l'utérus, ou de plusieurs autres maladies qui diminuent les forces, ou qui, comme la phtysie et d'autres maladies organiques, appèlent vers une partie devenue foyer habituel d'irritation, les efforts et les mouvemens qui devaient se diriger vers l'utérus et amener l'éruption des règles.

Lorsque la menstruation s'est enfin établie au milieu des dangers et des tourmens, dont l'époque du deuxième âge de la femme est trop souvent accompagné, l'éruption des règles continue cependant d'occasionner, du moins dans plusieurs circonstances, quelques indispositions graves, et quelquefois une véritable maladie. En général les femmes se trouvent toujours dans un certain état de souffrance et de mal-être aux approches de cette époque; elles ont moins de force et de gaieté: leur estomac se dérange et exige alors plus de ménagement; elles sont plus facilement affectées par le froid et par la fatigue, plus sensibles en général à toutes les impressions, et plus susceptibles sur-tout de frayeur, de tristesse, ou même de certains caprices que l'on pourrait traiter avec sévérité, si l'on n'ignorait qu'ils dépendent d'une réaction physique, et que, symptômes de souffrance et de mal-être, ces altérations morales doivent disposer à une indulgence philosophique et à la plus tendre commisération.

Le retour des menstrues est souvent précédé ou accompagné d'accidens plus graves, de coliques violentes, de migraines cruelles, de vapeurs, de spasmes, d'accès d'hystérisme, de convulsions ou même d'épilepsie.

Les *coliques* que l'on appèle ordinairement *co-*

liques menstruelles, dépendent presque toujours d'une exagération du tempérament *sanguin veineux* (*tempérament bilieux des anciens*) ou *du tempérament abdominal* (*tempérament mélancolique*) (1). J'ai donné des soins à plusieurs femmes chez lesquelles ces fâcheuses complications commençaient plus de vingt-quatre heures avant l'éruption des menstrues, et j'en ai vu d'autres à qui ces mêmes coliques donnaient des convulsions.

Une douce chaleur, des fomentations émollientes sur l'abdomen (2), diminuent quelquefois ces tourmens d'une menstruation laborieuse. *L'éther*, *l'opium*, que l'on prodigue alors, ont très-peu d'effet. Le *camphre*, le *castoréum*, agravent quelquefois les symptômes. Dans des cas où les douleurs étaient portées au plus haut degré, j'ai employé avec succès la teinture

---

(1) *Vid.* pour la description de ces tempéramens, la première partie de cet ouvrage, tom. 2, pag. 424, 434 et 435.

(2) On fait ces fomentations avec des compresses trempées dans des décoctions mucilagineuses, dans celles de racine de guimauve ou de graine de lin, par exemple. Un cataplasme avec la mie de pain épaissie et réduite à consistance de pâte dans une légère décoction de pavot, produit plus d'effet.

d'*assa-fœtida* et les anti-spasmodiques du même genre (1).

Les femmes préviendront jusqu'à un certain point ces accidens d'une menstruation si douloureuse et si pénible, en exerçant davantage leur système musculaire qu'elles condamnent trop souvent à une oisiveté dangereuse. Elles doivent aussi se livrer à d'aimables distractions, et fuir comme des poisons les alimens épicés, toutes les substances grasses et butireuses, les boissons irritantes, les occupations sédentaires, le travail de l'esprit, les inquiétudes et toutes les affections tristes, sur-tout aux approches de la menstruation. Si tous ces moyens ne réussissaient pas, il faudrait alors demander à l'art de guérir, des secours plus puissans et capables de changer la constitution physique, en détournant l'irritation fixée sur les organes de l'abdomen. Mais on doit observer en même-tems que toute chose, égale, d'ailleurs, les coliques menstruelles sont beaucoup plus fortes, si les organes de la génération n'étant pas conve-

(1) On emploie la teinture d'assa-fœtida à la dose de cinquante à soixante gouttes pour un lavement, et de quinze à vingt-quatre pour trois à quatre onces d'une potion anti-spasmodique composée d'infusion theiforme de tilleul.

nablement employés, leur excitabilité, que doit dépenser le plaisir, s'exalte, s'accumule et appèle alors une partie des accidens qui précèdent et annoncent ordinairement la menstruation chez les femmes condamnées au célibat, ou bornées aux jouissances superficielles et insuffisantes d'un mariage mal assorti.

On a vu presque toujours, dans ces circonstances, un meilleur emploi de la vie opérer les effets les plus heureux, sur-tout lorsque les vues de la nature ayant été complettement remplies, la conception et la grossesse ont succédé au plaisir, et que, en continuant d'occuper un appareil d'organes dont l'oisiveté était si funeste, ces fonctions ont donné au tempérament une meilleure direction.

Ces considérations sont également applicables aux migraines et aux affections spasmodiques, dont la menstruation est quelquefois accompagnée, et dans tous les cas où ces accidens ne dépendent pas d'une trop grande mobilité nerveuse.

Les spasmes violens, les accès d'hystérisme qui compliquent l'éruption des règles chez quelques femmes, peuvent dépendre aussi de la virginité ou du veuvage, et ne se guérissent que par un exercice convenable des organes de la généra-

tion. Quant aux menstrues immodérées, il faut pour les prévenir éviter avec soin, et comme nous l'avons déjà conseillé, les causes principales de ce désordre.

Les moyens qui peuvent d'ailleurs le calmer et faire cesser la *ménorragie*, sont le repos physique et moral, la situation horizontale, l'air frais, la diète, les boissons tempérantes et anti-spasmodiques.

C'est moins la quantité du sang qui caractérise et fait distinguer les règles excessives, que les symptômes dont ces règles sont accomgnées; mais si, à la suite d'une éruption sanguine très-abondante (1), l'estomac se dérange sensiblement; si les forces diminuent; si les femmes ont des vertiges et éprouvent des douleurs aux articulations, on peut prononcer qu'il y a perte, ou hémorragie utérine.

Le professeur Alph. Leroi, qui a donné un excellent ouvrage sur les pertes de sang, observe avec raison que lorsque les règles sont excessives dans les jeunes filles, ce qui est rare, il

(1) Dix ou douze onces de sang peuvent être regardées en général comme une quantité abondante ou même excessive.

est important d'y faire attention, et de ne pas laisser contracter à l'utérus une habitude qui pourrait dans la suite devenir une cause d'avortement, ou de stérilité (1).

Le soulagement et le mieux-être qui succèdent au travail de la menstruation, sont en général des indices plus certains de la régularité de cette fonction que la quantité du sang menstruel, qu'il serait dificile de connaître d'une manière exacte, et dont les variations se multiplient, non-seulement dans les divers climats, chez les différens individus d'une même nation, d'une même ville ou d'une même famille, mais quelquefois dans la même femme, chez laquelle la menstruation varie suivant une foule de circonstances qu'il est impossible d'indiquer avec précision (2).

La qualité du sang des règles a été l'objet de plusieurs préjugés scientifiques et populaires, dont on conçoit à peine l'absurdité.

(1) *Vid.* les leçons du profes. Alph. Leroy, sur les pertes de sang, p. 1 et suiv.

(2) Différens médecins ont voulu cependant déterminer la quantité moyenne du sang menstruel. Astruc a pris la mesure commune entre huit et seize onces; Haller l'a fixée à huit. Le professeur Leroy pense que

Les anciens en général, mais principalement Aristote, avaient cru trouver quelque chose de vénéneux dans le sang menstruel, et ils craignaient et respectaient les émanations ou la transpiration d'une femme qui avait ses règles. Pline a même été jusqu'à dire, en parlant du sang menstruel, que c'est un poison funeste, qu'il corrompt et fait tourner les vins, qu'il enlève aux graines leur fécondité, qu'il frappe les insectes d'une atteinte mortelle, qu'il dessèche les gazons dans les jardins, qu'il fait tomber les fruits des arbres, etc. — « Nihil facilè reperiatur mulierum profluvio

---

la femme la plus sanguine ne rend pas plus de huit à dix onces de sang; et que cela va ordinairement de deux à trois onces. Hippocrate l'avait portée à neuf hémines (neuf onces) pour les femmes de l'isle de Cos, sa patrie, estimation beaucoup trop forte aujourd'hui, suivant M. Sonnini, qui prétend, dans son voyage de la Grèce, que chez la plupart des femmes de la même isle, la quantité de sang versé pendant la durée de la menstruation, ne va pas au-delà de trois onces, et qu'elle est souvent plus faible.

Cette même quantité est d'ailleurs plus considérable en Europe que dans les autres parties du monde, et diminue au point de devenir presque nulle dans les contrées de l'Amérique, qui avoisinent l'équateur.

magis monstrificum. Acescunt superventu musta, sterilescunt tactæ fruges, moriuntur insita, exuruntur hortorum germina, et fructus arborum, quibus insedere, decidunt (1). »—

Le législateur hébreux va plus loin, il condamne à la peine de mort les époux dont les transports ne seraient pas arrêtés par une circonstance de maladie, que la corruption physique et la malpropreté extrême des Juifs environna, peut-être, de quelque danger (2). Des savans plus modernes, Graaff et Verheyen, ont aussi attribué les qualités les plus dangereuses au sang menstruel; et si nous parcourons l'histoire de plusieurs nations sauvages et policées, nous y trouverons établis sur des opinions et des préjugés analogues, des usages injurieux, ou même cruels pour les femmes, qu'ils ont fait souvent abandonner ou soumettre aux précautions les plus humiliantes dans un moment où leur état devait inspirer le plus vif intérêt, et solliciter tous les genres de secours et de

(1) Qui coierit cum muliere in fluxu menstruo et revelaverit turpitudinem ejus, ipsa que aperuerit fontem sanguinis sui, interficientur ambo de medio populi sui. Levit. cap. XX, v, 18.

(2) Pline, liv. VII, ch. 15.

protection (1). « Il semble, dit Roussel, que les hommes plus libres dans cette crise passagère où les charmes de la femme sont obscurcis d'un léger nuage, aient voulu profiter de l'interrègne qu'elle leur laissait pour se révolter et outrager ce qu'ils sont forcés d'adorer dans d'autres tems ».

Ces injustices et ces préjugés, ayant encore laissé quelques traces parmi nous, il importe de ne pas terminer ces considérations générales, sans faire connaître d'une manière exacte la nature de ce sang menstruel, sur laquelle on a adopté généralement des opinions si préjudiciables à un sexe dont nous voudrions améliorer la condition et assurer le bonheur par tous les résultats que les sciences physiologiques et médicales peuvent fournir

(1) Les nègres, les naturels de l'Amérique, les insulaires de la mer du sud, relèguent leurs femmes dans des cabanes particulières et les tiennent dans un isolement absolu pendant tout le tems de la menstruation. Chez les Illinois, la femme qui n'avertit point de l'indisposition périodique est punie de mort. Un concile de Nicée, défend aux femmes chrétiennes d'entrer dans les églises pendant tout le tems que dure l'écoulement périodique, etc., etc.

Plusieurs anatomistes célèbres, et notamment Litre, Monro, Rœderer, Morgagni, ayant eu occasion d'examiner l'intérieur de la matrice sur les cadavres de différentes femmes qui avaient péri pendant le tems de la menstruation, n'ont pas trouvé dans le sang des règles des propriétés particulières et capables de justifier en aucun point les opinions qui lui attribuent un pouvoir et des effets si extraordinaires. Le sang menstruel étant pris à sa source, paraît même aussi pur que celui des autres hémorragies, mais il change un peu de nature dans son trajet à travers le canal vulvo-utérin, et varie ensuite sous le rapport de l'odeur et de la couleur, suivant les diverses qualités et la quantité du produit de la sécrétion avec laquelle il se mêle dans son passage (1). En général ce produit que fournissent de très-petites glandes qui sont à la surface interne du vagin et des parties génitales externes, est plus abondant, et ses propriétés sont plus développées pendant tout le tems de la menstruation; sans doute parce que l'acti-

(1) C'est par ce mélange que le sang menstruel a une odeur beaucoup plus forte que celui qui est fourni par un hémorragie du nez dans le même sujet. Cet odeur est d'ailleurs plus ou moins marquée et prend

vité de ses sources est augmentée, et que par une des lois fondamentales de la vie, l'irritation des glandes change nécessairement et rend plus actifs tous les produits de leur secrétion (1).

Chez les femelles des animaux qui sont en chaleur, cette même humeur secrétée par le vagin et par les parties extérieures de la génération, s'exalte au point d'entretenir autour de ces femelles, et pendant tout le tems de l'orgasme amoureux, une atmosphère particulière et des émanations par lesquelles les mâles sont impérieusement attirés. On ne peut s'empêcher de convenir avec Bordeu que plusieurs femmes sont dans le même cas, et qu'elles

---

des caractères assez particuliers dans différentes circonstances de maladie, pour fournir quelque renseignemens utiles aux médecins qui s'occupent spécialement de la médecine des femmes.

(1) Ce produit d'une secrétion augmentée par l'état d'irritation et par l'orgasme des parties génitales pendant le tems de la menstruation, nous paraît répondre à ce que Bordeu nomme l'*aura seminalis* des femmes, principe actif auquel il rapporte l'évacuation périodique. Cette humeur et les émanations qui s'en dégagent sont d'ailleurs la suite et non la cause de la menstruation, et on pourrait à volonté en augmenter l'activité en irritant les parties qui travaillent à leur secrétion.

répandent aussi, pendant le tems des règles, une odeur très-remarquable et fort différente de celles qu'elles répandent dans un autre tems; mais dans l'état naturel; lorsqu'une mal-propreté extrême, et quelque circonstance de maladie ou une disposition constitutionnelle n'exagère point l'activité de cette odeur, les évacuations, la transpiration des femmes qui ont leur règles, sont loin de pouvoir former cette atmosphère repoussante et dangereuse que les erreurs du vulgaire attribuent en général à l'état de menstruation.

Si d'ailleurs la matrice se trouvait obliquement dirigée, le sang des règles pourrait séjourner plus ou moins long-tems, se putrifier et devenir un foyer d'émanations fétides et mal-saines.

C'est peut-être à des exemples semblables, que sont dûs les erreurs et les usages barbares dont nous avons parlé, où le préjugé populaire qui, en généralisant quelques phénomènes extraordinaires et singuliers, a attribué au sang menstruel de toutes les femmes, le pouvoir de faire tourner les vins, les sauces ou les teintures, de cailler le lait et d'opérer d'autres effets qui font redouter la présence des femmes pendant tout le tems de leur menstruation.

Aucun effet semblable ne peut avoir lieu dans

l'état de santé, et dépend toujours de la mal-propreté extrême de quelquesfemmes, d'une affection morbifique ou d'une anomalie et d'une irrégularité de l'organisation (1).

---

(1) Dans les mêmes lieux où Moïse punissait de mort les approches conjugales pendant la menstruation, les orientaux recherchent cette même circonstance de l'état menstruel pour se livrer au plaisir de l'amour, et y trouvent même, dit Sonnini, quelques attraits, par des raisons que les physiciens connaissent et que je me dispenserai d'exposer.

CHAPITRE II.

AMOUR PHYSIQUE ET MARIAGE.

Epoque à laquelle le mariage doit avoir lieu; altération que déterminent les jouissances prématurées, les plaisirs solitaires et les habitudes lesbiennes; effets du besoin de l'amour physique exalté et non satisfait; fureur utérine et nymphomanie; vapeurs, convulsions, migraines, qui dépendent de la même cause; hystérisme.

Consommation du mariage; ses obstacles; ses suites et ses accidens; régime des nouvelles épouses.

QUELQUE-TEMS après la première éruption des règles et lorsque cette révolution a ouvert le cercle d'un nouvel ordre de fonctions, le mariage est l'état qui convient davantage à la femme, celui dans lequel faisant usage de ses nouvelles facultés, elle doit exercer des organes dont l'inaction pourrait avoir les plus funestes effets.

L'époque où ce changement de situation devient nécessaire à l'entretien convenable de l'existence,

les soins qu'elle exige, ses suites et le régime des jeunes époux, varient nécessairement selon l'éducation, le tempérament primitif, le climat; et la nature sur ce point n'a pas de terme qui ne puisse avancer ou retarder. Platon le fixait à trente ans pour les hommes, et Lycurgue à vingt-cinq pour les deux sexes. Dans nos climats tempérés, l'âge du mariage le plus convenable pour les femmes, est entre vingt et vingt-cinq ans. Les jeunes filles que l'on marie avant cette époque et lorsque leur tempérament n'est pas encore à son point de maturité et de perfection, soutiennent mal le travail et les crises de la grossesse, de l'accouchement et de l'allaitement. Le plaisir lui-même fatigue, altère des organes trop délicats, et toutes ces circonstances réunies arrêtent un accroissement qui n'était pas encore terminé, ou altérant la constitution physique, appèlent une foule de maladies nerveuses, et précipitent le cours déjà si rapide de la jeunesse et de la beauté (1).

(1) Tissot s'élève avec raison contre ces assurances banales, que le mariage remédira à tous les maux dont se plaignent les jeunes personnes, et observe que plusieurs femmes mariées trop jeunes et sujettes aux maux de nerfs, fixent l'origine de ces cruelles indispositions aux accidens de leur grossesse ou aux suites de l'ac-

Les jouissances prématurées, les plaisirs solitaires, ont encore des suites plus fâcheuses, surtout si ces habitudes vicieuses deviennent une sorte de manie, ou sont contractés long-tems avant l'époque de la puberté, comme j'ai eu l'occasion de l'observer chez deux petites filles de sept ans, qu'une négligence coupable avait laissée d'abord se plaire dans un excitement et des titillations dont la fréquence et l'excès déterminèrent dans la suite l'épuisement et la consomption.

Les petites filles chez lesquelles on reconnaît des goûts semblables, doivent être aussitôt l'objet de la surveillance la plus active, et la plus légère négligence à ce sujet a souvent suffit pour occasionner des maladies graves et de profondes altérations.

Les mêmes goût, les mêmes habitudes, ne sont guères moins funestes dans un âge plus avancé.

---

couchement. Lorry a donné l'histoire très-détaillée des suites non moins fâcheuses d'un hymen prématuré chez une jeune femme de quinze ans, dont cette circonstance pervertit la sensibilité et la mobilité nerveuse de la manière la plus déplorable. *Vid.* sur cette question importante, Tissot, traité des nerfs, et une dissertation d'Hoffmann, ayant pour titre : *De œtate conjugio opportunâ.*

L'*Onanisme* anglais est rempli à ce sujet d'exemples effrayans, bien capables de changer la direction des imaginations corrompues, et de faire renoncer à ces erreurs ou plutôt à ces crimes de l'amour. En général, les malheureuses victimes de cette dépravation, sont faciles à reconnaître. Leur visage prend une physionomie d'accablement et de faiblesse qu'il est plus facile de distinguer que de définir. Les roses du teint pâlissent; la peau devient rude; le feu des yeux s'éteint; un cercle livide les entoure; les lèvres se décolorent; tous les traits s'affaissent, se décomposent; la beauté perd subitement tout son éclat, toute sa fraîcheur, et l'altération morale n'étant pas moindre que l'altération physique, les victimes infortunées de ces goûts dépravés n'apportent plus sur l'autel de l'hymen qu'un cœur et des charmes également flétris. Si le désordre n'est pas arrêté, des maladies graves et qui résultent de l'ébranlement que des plaisirs forcés impriment à l'organisation, ou même des affections locales des organes de la génération (1) et quelquefois une *nymphomanie*, une fureur

(1) D'abord des pertes blanches, un écoulement acrimonieux, des chûtes ou des ulcérations de matrice, un prolongement du clitoris, etc., etc.

utérine termine enfin l'existence au milieu des excès du délire et des convulsions.

Une autre abberration de l'amour, les goûts saphiques, les habitudes lesbiennes, ont aussi des suites funestes, et sur ces différens points, les mères de familles ou les institutrices, ne peuvent user de trop de surveillance si elles veulent conserver les mœurs et la santé des jeunes filles dont elles dirigent l'éducation.

L'exercice violent ou prématuré des organes du plaisir amènent donc chez les femmes comme chez les hommes, les plus dangereux effets, et l'on peut également appliquer aux deux sexes ce mot de Bacon, « que les débauches de la jeunesse sont autant de conjurations contre l'âge avancé ». Mais si la nature se venge d'une manière cruelle quand on provoque ou pervertit ses impulsions, elle punit également, lorsque refusant d'obéir à sa voix, on laisse languir dans l'oisiveté des organes qu'elle a formés pour le plaisir et la reproduction.

Le dernier degré des maux qui peuvent alors survenir et qui résultent d'une irritation extrême, constitue la fureur utérine, véritable manie, alliénation funeste, pendant laquelle les femmes disent et font involontairement les choses les plus indécentes, affectent les gestes, les discours les plus

lascifs, provoquent les hommes sans choix, sans discernement, et les frappent, les déchirent s'ils repoussent leurs avances et leurs délirantes provocations.

Ces excès sont heureusement très-rares, surtout lorsque des causes morales n'ont pas contribué à exalter le tempérament. Les femmes, qui d'ailleurs sont plus sujètes à cette maladie, et pour lesquelles le célibat serait par conséquent plus dangereux, ont en général une constitution qui tient du tempérament utérin primitif, ou de celui que déterminent la prédominance du système sanguin artériel, et l'extrême irritabilité de tous les viscères de l'abdomen; elles ont quelque chose de la tête de Sapho; leur taille est petite, la peau brune, le teint coloré; leurs charmes, et notamment le sein, se développent promptement. Elles sont abondamment réglées, et tous leurs organes de plaisir jouissent d'une grande sensibilité. L'un d'eux est quelquefois plus développé et devient le trait le plus remarquable de la constitution.

La maladie, dont la fureur utérine n'est que le dernier degré, dépend ordinairement du double effet du tempérament et de plusieurs causes occasionnelles, qu'une bonne éducation prévient ordinairement, mais qui échappent quelquefois à la sur-

veillance la plus active. Chez la demoiselle de Lyon, dont *Bienville* cite l'exemple, et qu'il désigne sous le nom de *Lucile*, les premiers symptômes furent occasionnés par la vue fortuite et inopinée des ébats amoureux auxquels se livraient Lisette et Janot, domestiques de l'abbesse qui dirigeait l'éducation de Lucile avec la plus grande attention. Dès ce moment, plus de repos, curiosité active, desirs, inquiétude, réminiscences voluptueuses, besoin de la solitude, mélancolie sombre, imagination exaltée, etc.; et dans la suite, et après avoir quitté le couvent, efforts inutiles pour engager une parente chérie à prendre Janot à son service; tristesse, dégoûts des habitudes morales et pieuses, recherches des livres obscènes, migraines, vapeurs et altération sensible de la santé.

Lucile change ensuite l'objet de ses affections. Un chevalier *Dulys* lui inspire un amour qu'il ne partage point, et dès-lors sa maladie devenant plus grave, sa raison est fréquemment dérangée; elle se livre à quelques accès érotiques; sa constitution s'altère; sa beauté se flétrit; ses yeux sont enfoncés, hagards; son teint pâle; ses lèvres livides; ses traits défigurés. Une hémorrhagie utérine survient alors, et faisant crise, termine cette suite effrayante de symptômes,

dont on prévint le retour par un mariage bien assorti, et contracté sous les auspices de l'amour.

Il est un grand nombre de circonstances qui peuvent déterminer la nymphomanie et qui produisent des effets que la morale et l'hygiène doivent également prévenir. Ces circonstances sont principalement la contagion de l'exemple, le commerce intime avec des gouvernantes ou des compagnes corrompues, les lectures ou les conversations voluptueuses, les tableaux ou les gravures obscènes et bien souvent cette discrétion puérile, ces mystères de la police féminine, dont Montaigne a si bien senti le danger (1). Ces premiers ins-

(1) Elle lisoit un livre françois devant moy, dit ce philosophe, en parlant d'une jeune demoiselle. Le mot de *fouteau*, nom d'un arbre cogneu, s'y rencontra. La femme qu'elle a pour sa conduite, l'arrêta tout court un peu rudement, et la fit passer par dessus ce mauvais pas. Je la aissai faire, pour ne pas troubler leurs règles, car je ne m'empêche aucunement de ce gouvernement. La police féminine a un train mystérieux, il faut le leur quitter. Mais si je ne me trompe, le commerce de vingt laquais n'eût sceu imprimer en fantaisie de six mois, l'intelligence et l'usage, et toutes les conséquences du son de ses syllables scélérées, comme fit cette bonne vieille, par sa réprimande et son interdiction.

Essais de Montaigne, édit. d'Amsterdam, tom. 3, 120. pag.

tans de la puberté, ces momens où la sensibilité est si inquiète, si agitée et si mobile, sont le tems où ces différentes causes produisent des impressions plus fortes, et des effets qui préparent quelquefois le plus funeste avenir.

Le besoin de l'amour non satisfait occasionne plusieurs autres accidens ou différentes maladies que le mariage ferait cesser, et que l'on a vu trop souvent flétrir dans les cloîtres, les malheureuses victimes d'une pénible virginité.

LANZONI cite l'exemple d'une veuve de trente-un ans, qui, après la mort de son mari, fut sujète, deux fois par mois, à des accès d'épilepsie. Après avoir inutilement employé plusieurs médicamens, dit le docteur italien, je conseillai un second hymen. La veuve suivit mon avis, choisit un mari jeune, amoureux; et les plaisirs du mariage ayant imprimé un mouvement salutaire à l'organisation, les accès épileptiques disparurent sans retour.

La même cause a souvent suffi pour faire cesser des coliques utérines, des vapeurs et des maux de nerfs périodiques; et comme le remarque Bordeu, la stérilité forcée des femmes qui ont renoncé au mariage, amène des accidens très-étonnans.

Ces effets de l'irritabilité extrême, que l'oisiveté et la privation laissent accumuler dans les

organes générateurs de la femme, portent le plus ordinairement sur la menstruation, qu'ils dérangent ou compliquent par plusieurs symptômes très-douloureux.

On peut même dire en général que les excès dans ce genre ont beaucoup moins d'inconvéniens que la privation, et que les femmes les plus voluptueuses, ou celles que leur profession force à exercer outre-mesure les organes de plaisir, ont une menstruation moins laborieuse que les autres femmes. Les desirs, d'ailleurs, ne répondent pas toujours, dans ces différentes circonstances, au besoin non satisfait, dont les suites ne sont pas alors bien appréciées, ni rapportées à leur véritable cause.

J'ai vu même plusieurs femmes tranquilles et froides, auxquelles la chasteté ne coûtait rien, faire cesser des vapeurs et des migraines, dont le retour périodique répondait à celui des règles, en consentant, d'après mes conseils, à s'acquitter du devoir conjugal, aux approches de la menstruation. Les lois de Solon, de Mahomet et de Zoroastre, sur ce point, sont de la plus haute sagesse, et paraissent fondées sur une connaissance approfondie de l'humanité (1).

---

(1) *Solon* ordonait aux époux de s'acquitter du de-

Chez plusieurs femmes, qui jouissent de la plus grande vigueur de constitution, le besoin physique de l'amour non-satisfait, ou exagéré par des irritations physiques ou morales, produit quelquefoi sune autre maladie particulière aux femmes, l'hystérie, que d'autres causes peuvent aussi occasionner.

Cette maladie, bien différente de l'hypocondrie, avec laquelle plusieurs médecins célèbres l'ont confondue, dépend d'une irritabilité extrême, d'un accroissement de forces vitales dans les organes de la génération, dont la sphère d'activité, subitement agrandie, envahit en quelque sorte tous les organes, et donne lieu à des accès plus ou moins violens.

Un jeune médecin, qui a fait de l'hystérie le sujet d'une excellente dissertation, considère, dans cette maladie, ses symptômes précurseurs, ses trois degrés, et la terminaison des accès (2).

Les symptômes précurseurs sont des maux de tête violens, des vertiges, des engourdissemens des

---

voir conjugal, au moins trois fois dans le mois; Zoroastre, une fois tous les neuf jours, et Mahomet, au moins une fois par semaine.

(2) *Vid.* la dissertion sur l'hystérie par C. L. DUVERNOY.

membres, des bâillemens, des alternatives de rougeur et de pâleur au visage, des délires momentanés, des pleurs involontaires et sans motif, un besoin pressant d'uriner, des urines limpides, un mouvement bruyant de gaz dans l'abdomen.

—« *Premier degré.* Une boule semble rouler dans la cavité du ventre ; elle part des environs de la matrice avec un sentiment de froid glacial ou de chaleur plus ou moins vive, se porte ensuite vers l'estomac, s'élève jusqu'au cou, et gêne plus ou moins la respiration. L'abdomen est quelquefois déprimé et tendu, avec le sentiment d'un cercle qui semble comprimer les fausses côtes, ou bien il se gonfle, ainsi que la poitrine et le cou; il y a ordinairement une constipation extrême; le visage rougit le plus souvent, pâlit quelquefois; les extrémités se refroidissent, le pouls devient petit et irrégulier; les battemens sont au contraire grands et forts aux artères de la tête; le cœur palpite avec précipitation.

« *Deuxième degré.* Lorsque les accès sont plus intenses, la poitrine, le cou, la face s'enflent considérablement; celle-ci devient d'un rouge violet, la respiration est gênée jusqu'à la suffocation, les extrémités sont d'un froid de glace, le pouls devient presque insensible, les yeux se ferment, l'ouïe se conserve quelquefois : alors le senti-

ment est seulement émoussé ; d'autres fois, il y a perte absolue de connaissance. Un spasme général s'étend à tous les muscles soumis à la volonté; les membres, le tronc, la tête sont agités de mouvemens convulsifs; les malades se frappent communément la poitrine.

« *Troisième degré.* Enfin, si les accès sont portés au plus haut degré, la respiration et la circulation peuvent être suspendues, et la chaleur animale paraître entièrement éteinte. Les malades sont froides, pâles, insensibles, immobiles et dans un état de mort apparente ». —

On a vu les accès du 4e. degré se prolonger pendant trois jours entiers, et l'on sent aisément de quelle importance il est de ne jamais livrer à la tombe le corps des personnes sujètes à de semblables accidens, avant le moment où les signes d'une putréfaction commençante en constatent la mort d'une manière irrécusable.

Les causes occasionnelles de l'hystérisme, que l'éducation et le régime des femmes doivent éloigner, autant que possible, sont les conversations et les lectures voluptueuses, le fanatisme, la métromanie, toutes les causes qui donnent une activité prédominante à l'imagination; une nourriture trop abondante et trop irritante, la virginité, le veuvage, les jouissances superficielles

et éloignées d'un hymen sans amour, un dérangement dans la menstruation, la guérison trop prompte de flueurs blanches invétérées, la suppression brusque d'une fièvre quarte, et en général la cessation subite d'une habitude très-ancienne.

Le traitement préservatif, celui que l'hygiène conseille, doit nécessairement consister à éviter avec soin toutes ces causes. Le traitement curatif, sur lequel il importe de propager quelques données médicales qui ne paraissent pas étrangères à notre objet, varie suivant le degré des accès et la constitution physique des personnes qui les éprouvent. Des odeurs *fétides*, des fomentations avec le vinaigre, ou une application de compresses trempées dans cette liqueur, suffisent quelquefois dans le premier ou le second degré. On donne aussi avec succès les boissons acidules et tempérantes. J'ai calmé très-promptement plusieurs accès en faisant usage de l'*assa-fœtida* en potion et en lavement. Deux fois j'ai fait usage, et d'une manière non moins heureuse, d'un moyen plus agréable, d'une musique douce et appropriée au genre de la sensibibité des personnes affectées.

L'application des sang-sues ou une saignée du pied convient dans le cas d'une constitution éminemment sanguine. L'administration indiscrète

des irritations locales et du traitement qui convient dans les syncopes, prolonge l'accès ou le rappèle, lorsqu'il était sur le point de se calmer; le même traitement, et même les irritans externes les plus violens doivent être employés, afin de faire cesser promptement l'état de mort apparente qui caractérise le troisième degré. Lorsque l'on peut rapporter l'hystérisme aux effets d'un amour physique non satisfait, il faut, si l'on veut en prévenir les accès, suivre le conseil d'Hippocrate, et marier convenablement les personnes que tourmente cette maladie. Le mouvement, l'exercice des organes de la reproduction changera nécessairement la constitution physique et aura les plus heureux effets, au moins chez les jeunes filles qui sont portées à l'amour, chez les veuves que distinguent un tempéramment érotique et une sensibilité exaltée par l'oisiveté, l'habitude d'une nourriture trop abondante et trop irritante, ou par tout ce qui peut enflammer l'imagination; enfin, chez des femmes mariées, que l'absence ou la négligence de leurs époux réduisent aux ennuis du célibat ou à des jouissances superficielles, éloignées, et souvent plus irritantes que la privation.

Nous indiquons d'ailleurs ces effets, sans nous permettre de les conseiller dans les circonstances

ou la sévérité des mœurs en défend l'emploi, et nous disons alors avec l'illustre auteur de la *nosographie* : « Que peut faire la médecine, qui considère toujours la nature humaine indépendante de nos institutions sociales, si les lois immuables de la fécondité et de la reproduction des êtres sont contrariées (1) ».

Ajoutons aux observations qui précèdent, que LE MARIAGE dont nous venons de faire connaître la nécessité à une certaine époque de la vie, se consomme, pour la première fois, avec de grandes difficultés, et que la résistance alors éprouvée, exige au moins, dans plusieurs cas, des soins et des ménagemens dont l'oubli pourrait occasionner des accidens, sur lesquels il importe que les mères de familles et les jeunes époux soient éclairés. Un médecin italien, le docteur *Plazoni*, en cite un exemple bien effrayant, celui d'une jeune femme dont l'hymen s'accomplit avec une violence telle, que le canal vulvo-utérin et l'intestin qui lui correspond furent déchirés (2). Un autre médecin rapporte que,

---

(1) *Pinel*, nosographie ph. et méd. pag. 50, tom. 2.

(2) Plazoni, *de partibus generationi inservientibus*, *liv.* 2, *ch.* 14.

par une cause semblable, deux jeunes Hollandaises périrent d'hémorragie la première nuit de leurs noces (1). Sans avoir des suites aussi funestes, des hémorroïdes internes pourraient rendre la consommation du mariage très-douloureuse, sur-tout si, ne respectant pas la souffrance de la victime de ses cruels efforts, un époux plein de vigueur et sans expérience, s'abandonnait aveuglément à tous ses transports (2). Quelquefois, par le seul effet d'un défaut de proportion entre les organes qui doivent s'unir, les premières approches conjugales pourraient aussi se trouver accompagnées de circonstances qui exigent que les époux s'arrêtent d'abord, et cherchent ensuite à triompher des obstacles qui leur sont opposés, avec beaucoup de ménagement et de circonspection. En général, les difficultés que présentent les premiers essais du mariage sont moindres pen-

(1) Diemerbroek, anat. lib. 10, chap. 26.

(2) On trouve un exemple de cette consommation pénible et douloureuse de l'hymen, par cause d'hémorroïdes internes dans les observations de médecine d'Edimbourg. La jeune femme qui le fournit, éprouvait habituellement des douleurs si cruelles dans les approches conjugales, qu'elle ne pouvait les supporter. *Vid.* obs. d'Edimbourg, tom. 2, p. 423.

dant le tems des règles, ou quelques jours après leur éruption. On peut aussi les diminuer, en faisant usage de corps onctueux et gras, en employant les fomentations émolientes, les bains de vapeurs; enfin, en dirigeant bien ses efforts, et en profitant du relâchement produit par l'éfusion sanguine, que les premières tentatives ne peuvent guères manquer d'occasionner dans des cas aussi difficiles.

Si une plus grande résistance était opposée, des efforts violens, des mouvemens brusques et peu menagés, ne seraient pas alors sans inconvénient, et il faudrait alors, soupçonnant une disposition contre nature, interroger l'art, et lui demander des secours contre un obstacle dont lui seul pourrait triompher sans danger. Si l'utérus n'était pas suffisamment élevé, ou si l'organe masculin avait des dimensions démesurées, le défaut de retenue et de prudence dans les approches conjugales, aurait aussi les suites les plus fâcheuses, pour la femme.

Les première jouissances de l'amour font ordinairement éprouver un changement favorable; quelquefois, cependant, les organes de la génération, et principalement les ovaires, se troublent, sont pour ainsi dire *étonnés* de leurs nouvelles fonctions, et éprouvent une affection spasmodique

ou un état inflammatoire qui se manifeste par des coliques très-douloureuses. Les principes du traitement et du régime qui conviennent alors, prescrivent l'usage des fomentations émolientes sur l'abdomen, les bains, le repos le plus absolu, les alimens légers, les boissons calmantes et mucilagineuses, enfin la saignée ou les sangsues, si l'énergie du systême vasculaire sanguin est annoncée par la force, la plénitude du pouls, et la violence générale de la réaction.

Dans la suite, et lorsque la douleur, moins vive et plus locale, ne cesse point assez vîte, on peut appliquer à l'extérieur et sur la partie de l'abdomen qui lui correspond, un vesicatoire ou un *rubéfiant* quelconque, dont l'effet change le point d'irritation et rompt en quelque sorte l'habitude de souffrance que les organes intérieurs avaient déjà contractée.

Dans toutes les circonstances, les jeunes époux doivent proportionner leurs plaisirs à leurs forces; et souvent, à la suite de l'essai trop vivement éprouvé de jouissances amoureuses, des femmes délicates et faibles, ont été tourmentées d'affections nerveuses bien cruelles, ou plongées pendant long-tems dans l'accablement et la langueur.

Le régime des nouvelles épouses que le plaisir a fatiguées, sans affecter aucun organe d'une

manière particulière, doit être fortifiant ; mais son administration est très-difficile, et l'on ne parvient quelquefois à trouver le genre de toniques qui convient, qu'après en avoir essayé plusieurs, dont une sensibilité difficile et irrégulière n'avait pu s'accomoder.

L'emploi prolongé d'un régime débilitant, même dans le cas où d'abord il y aurait eu du spasme et de l'inflammation, serait d'ailleurs très-préjudiciable, comme paraît au moins le prouver l'observation suivante :

Madame de **, que Paris compte aujourd'hui parmi les femmes les plus distinguées par leurs grâces et leur beauté, ressentit, à la suite des épreuves du mariage, des coliques violentes, et une douleur qui paraissait avoir son siége dans les ovaires. Un traitement convenable calma les accidens, mais laissa la jeune convalescente dans un accablement extrême et dans un état de faiblesse qui occasionnait à chaque instant des syncopes et des mouvemens convulsifs à la plus légère occasion. Le docteur de madame de ** n'en fit pas moins continuer le régime affaiblissant, les *anti-phlogistiques*, c'est-à-dire, le bouillon de poulet, les bains, et une diète rigoureuse et sévère. Ce fut alors que j'eus occasion de donner quelques soins à l'intéressante malade, dont une fausse ap-

plication de la médecine allait pour jamais flétrir es charmes et altérer la santé. Je fis renoncer aussitôt à un traitement qui me parut bien plus propre à prolonger ou à agraver la maladie qu'à la faire cesser ; et à l'aide d'un régime fortifiant et de quelques *breuvages*, légèrement amers, madame de ** vit disparaître, dans quelques jours, jusqu'à la trace la plus légère de l'indisposition qu'elle avait éprouvée.

CHAPITRE III.

RÉGIME DE LA FEMME ENCEINTE.

Respect dont les femmes enceintes ont été l'objet chez plusieurs Nations. Causes principales des accidens dont la gestation est susceptible dans la femme. Principes du régime et du traitement de la grossesse rapportés 1°. au mouvement musculaire et à la sensibilité ; 2°. aux besoins physiques ; 3°. à l'action de la peau et aux rapports atmosphériques ; 4°. aux saignées de précaution, aux pertes et aux accouchemens prématurés.

LA jeune vierge, la nouvelle épouse faisait éprouver tous les sentimens, tout le charme, toute la puissance de l'amour.

La femme enceinte inspire un intérêt plus général, devient l'objet d'une bienveillance active, d'un respect religieux, et d'une espèce de culte, consacré chez plusieurs nations par des usages particuliers. Ainsi, chez les Carthaginois et chez les Athéniens, on ne versait point le sang d'un meurtrier qui s'était réfugié dans la maison d'une

femme enceinte. A Rome, les femmes mariées, et dans le sein desquels le législateur supposait toujours un gage de fécondité, n'étaient pas tenues de se retirer, ainsi que les autres citoyens, à l'aspect des premiers magistrats; enfin, la sévérité des lois juives s'adoucit et se tempéra en faveur des femmes enceintes, tandis que les lois de l'ancienne chevalerie accordèrent, à ces mêmes femmes une protection signalée, et que plusieurs articles réglementaires ont eu pour objet, chez différentes nations, de les environner de tout ce qui pouvait rendre moins pénibles leurs douloureuses fonctions.

En effet, quelle circonstance, quel acte de la vie exige plus de soin, ou quel objet mérite davantage de fixer l'attention des gouvernemens et les méditations des philosophes, qui sont constamment occupés à appliquer les résultats des sciences au bonheur et au perfectionnement de l'humanité? Persuadé de toute l'importance d'un semblable objet, nous allons essayer d'offrir dans les considérations suivantes, les principes du régime qui nous paraît le plus propre à assurer la marche et le développement de la gestation.

§ I[er].

Du mouvement musculaire et de la sensibilité.

Il est peu de circonstances dans lesquelles il importe, autant que dans la grossesse, de conserver un équilibre constant entre le mouvement et la sensibilité. L'empire trop exclusif de cette dernière, appèle et multiplie les accidens nerveux, et fait presque toujours de la gestation un état de maladie.

La paresse, cette habitude d'inertie, qui paraît inhérente aux tempérament lymphatiques, cette disposition, dans laquelle le physique et le moral sont également dans l'inaction, n'a pas moins d'inconvénient, et à cette époque, la nature paraît elle-même exciter les femelles des animaux à des mouvemens qui rendent la distribution des forces vitales plus régulière.

Cependant l'exercice doit être modéré. Celui qui convient davantage, et qui influe d'une manière très-sensible sur la santé des femmes enceintes, a pour objet une profession, un métier ou des occupations domestiques, qui occupent les muscles sans les fatiguer et sans exposer le corps à de violentes commotions. Lorsque la ri-

chesse rend l'emploi des forces physiques inutile à l'entretien de l'existence, on peut remplacer les exercices habituels par tous ceux que comprend la gymnastique de Tronchin (1), ou par quelques jeux qui occupent le système musculaire, sans exposer à des chocs, que l'état de grossesse rend plus dangereux. On doit regarder comme très-convenables les promenades qui ne sont ni trop longues, ni trop fatiguantes, et pendant lesquelles les sens et l'imagination reçoivent une foule d'impressions qui les occupent d'une manière douce et agréable. On doit proscrire les exercices violens, les promenades en traîneau, ou dans des voitures non-suspendues, et conduites sur un sol inégal. L'équitation, la danse, pourraient aussi avoir des inconvéniens, au moins dans quelques circonstances; mais si les jeux et les plaisirs, ont leurs dangers, l'excès du travail, les mouvemens pénibles, auxquels plusieurs femmes des dernières classes de la société sont obligées de se livrer pendant leur grossesse, exposent à des accidens que la charité publique

(1) Les soins domestiques, et les mouvemens nécessaires pour les remplir, forment cette gymnastique particulière, dont les femmes ne sentent pas assez l'avantage.

devrait prévenir ; et sans doute ce serait une loi sage et digne d'un peuple sensible et éclairé que celle qui ordonnerait aux autorités chargées de la police des différens cantons, de prendre les mesures nécessaires pour empêcher les femmes qui sont arrivées à une certaine époque de leur grossesse, d'être accablées par des travaux, dont l'excès et la nature ne peuvent se concilier avec les ménagemens et les égards qu'exige leur situation.

Vers la fin de la grossesse, les femmes, en général, doivent plus que jamais économiser leurs forces, et les employant, sans les fatiguer, ne pas se conduire suivant un préjugé dangereux et trop répandu, qui les engage à s'agiter beaucoup, à danser ou à faire des promenades forcées, dans l'intention de rendre ainsi le travail de l'accouchement plus facile.

Pour rendre le *marcher* moins pénible, et prévenir les chûtes et les secousses, les femmes enceintes useront avec avantage de souliers à talons larges et plats ; elles doivent en outre éviter de se tenir trop long-tems debout, ou à genoux, et de chanter dans cette dernière attitude.

Quant à l'état de LA SENSIBILITÉ, il exige beaucoup de ménagemens et d'égards pendant la grossesse.

Que les femmes enceintes craignent donc plus que jamais, et préviennent alors les émotions pénibles, concentrées ou convulsives, ainsi que les passions tristes ou orageuses; qu'elles fuient surtout les occasions de se livrer à la colère, ou aux transports d'une joie immodérée; qu'elles éloignent encore toutes les affections dangereuses que comprend notre IVe. classe, et notamment les chagrins, la jalousie, la haine, la crainte, etc.

Malheusement l'état de grossesse développe quelquefois un tempérament particulier et des dispositions physiques qui commandent au moral et qui occasionnent impérieusement plusieurs affections très-dangereuses.

On peut même dire qu'en général chez les femmes enceintes l'intelligence est plus faible, le jugement moins sûr, l'imagination plus active, plus mobile, plus disposée à s'alarmer et à se livrer aux associations d'idées les plus tristes; ce qu'il faut éviter autant que possible (1); et dans

(1) Le son funèbre d'une cloche; quelques scènes tragiques, que le spectacle ou la lecture présente à l'imagination; les récits indiscrets des accoucheurs et des sage-femmes; les imprudences de toute espèce et capables de donner des craintes ou de tristes préventions, sont des causes qui troublent souvent la grossesse par des ac-

ce dessein, appliquer à l'esprit faible et malade une sorte de traitement moral, qui consiste principalement à le distraire, à le préoccuper par des idées agréables; enfin, à éloigner, soit dans les discours, soit dans le spectacle, tout ce qui serait capable de conduire à des émotions de tristesse ou de crainte sur les événemens dont la grossesse ou l'accouchement peuvent être accompagnés.

Quelquefois, et par l'effet d'un état *mélancolique* et d'une réaction du physique sur les affections morales, les femmes enceintes se frappent et se persuadent que leur accouchement aura les suites les plus funestes. L'amitié seule et l'amitié la plus adroite, la plus éloquente, peut alors changer une telle disposition.

L'état moral de la femme enceinte commande d'ailleurs, comme un devoir, la douceur, les égards et sur-tout la plus grande indulgence pour une foule de caprices et de bizarreries involontaires,

---

cidens très-dangereux. Le profes. P. Suë en cite un exemple terrible dans son histoire des accouchemens; c'est celui d'une femme qui, frappée par la prédiction d'une Boémienne, se persuada qu'elle devait mourir dans sa grossesse, et qui, après avoir fait son testament vers le huitième mois, mourut en effet quelque-tems après.

qu'il faut attribuer à l'état des organes, et qui ne doivent inspirer d'autres sentimens que ceux de la plus tendre et de la plus affectueuse commisération. Remarquons aussi que cette bienveillance, ces égards exigés par l'état de grossesse, devraient peut-être occuper les gouvernemens; et si une des lois de Licurgue ordonnait aux femmes enceintes d'avoir constamment sous les yeux les images de Castor et Pollux, des lois plus utiles, plus dignes d'un peuple arrivé à un haut degré de civilisation, devraient 1°. faire regarder comme sacrée la personne des femmes, pendant tout le tems de leur grossesse, et punir sévèrement le barbare qui les traiterait avec violence; 2°. éloigner de tous les lieux publics les objets capables d'affecter l'imagination (1) alors si susceptible d'être alarmée; 3°. condamner au silence, et pour le même motif, la cloche funèbre qui, dans plusieurs villes et villages, annonce encore la mort ou les convois (2), et renvoyer aux

(1) Principalement les mendians estropiés ou mutilés par les maladies les plus hideuses, mais plus particulièrement encore les épileptiques.

(2) Si cette cloche annonce la mort d'une femme enceinte, on se fait aisément l'idée de l'impression que peuvent en recevoir les femmes qui sont dans le

ouvrages de sciences, ces récits d'avortement ou de monstruosité que les journaux publient si souvent avec une coupable indiscrétion; 4°. enfin avoir égard dans plusieurs jugemens criminels à l'influence que l'état de grossesse peut exercer dans quelques circonstances sur des *déterminations* que la barbarie et l'ignorance ont trop souvent punies sans s'arrêter à cette importante considération.

Le sommeil, qui n'est autre chose que la suspension momentanée du mouvement et de la sensation, est d'une nécessité indispensable pendant le tems de la grossesse, et les femmes enceintes doivent regarder comme préjudiciables à leur état ces veilles immodérées que des habitudes vicieuses leur font quelquefois consacrer à la vanité et au plaisir. Il faut d'ailleurs éviter les lits de plume, les couchers trop souples, cet édredon dans lequel la molesse aime à s'ensevelir et dont la chaleur devient incommode et dangereuse.

même état. La désolation redouble si une maladie paraît affecter les femmes en couches d'une manière épidémique; et dans les hôpitaux où règne la fièvre puerpérale, il serait peut-être plus important pour arrêter les progrès de la maladie, d'isoler les femmes que de chercher quelquefois à éteindre des prétendus foyers de contagion.

Les femmes enceintes doivent aussi se condamner à un repos absolu après le repas, et ne se livrer à des exercices ou à des études qu'après le tems de la première digestion.

§ II.

Besoins physiques (1) *pendant la grossesse.*

Ces besoins, dont l'intempérance exagère trop souvent ou dénature le sentiment, doivent être pendant la grossesse resserrés dans des limites tracées par la sagesse et la modération. Ne se conduisant donc point d'après des préjugés et des erreurs populaires, les femmes enceintes ne penseront pas que l'état de grossesse exige une plus grande quantité de nourriture, et ne prendront point d'alimens au-delà de ce que leurs besoins exigent. Elles les choisiront parmi les substances qui se digèrent facilement, ou qui exercent l'action de l'estomac sans laisser un sentiment de fatigue et d'oppression; les bizarreries et les goûts dépravés seront respectés jusqu'à un certain point, et lorsque les susbtances vivement

(1) *Ces besoins* sont principalement ceux de la faim, de la soif, de l'amour.

desirées n'auront pas de propriétés évidemment dangereuses; les choses les plus indigestes et les plus mal-saines en apparence, seront d'ailleurs d'autant moins nuisibles, que les femmes ne confondront point les goûts dépravés qui dépendent de leur état, avec les caprices volontaires d'une imagination habituellement déréglée (1).

Les femmes doivent encore savoir que dans quelques grossesses, la nutrition est comme arrêtée ou suspendue, et que dans cette circonstance il ne faut point, sous le prétexte abusif de soutenir leurs forces et la vie du fœtus, prendre des alimens que l'estomac repousse et qu'il ne pourrait digérer (2). Quand aux boissons, on doit s'abstenir en général de toutes celles qui sont trop

(1) Sans doute les femmes enceintes doivent autant que possible résister à des goûts bizarres ou dépravés, et se persuader que ce n'est pas toujours impunément qu'elles les satisfont, lorsqu'ils les portent à dévorer les substances les plus mal-saines et les plus indigestes. Il faut l'avouer, cependant, la sensibilité de l'estomac a tellement changé de nature dans ces cas d'anomalie, que souvent cet organe s'exerce alors avec avantage sur des matières qui, dans un autre tems, auraient agi comme corps étranger, ou même comme poison.

(2) Cette suspension de la vie nutritive a quelque chose d'étonnant dans quelques grossesses pendant les-

irritantes et qui tendraient à augmenter la mobilité nerveuse, que l'état de grossesse rend plus susceptible d'exaltation. L'eau pure ou l'eau mêlée avec le vin est en général la boisson la plus convenable. Si l'irritabilité est extrême, on doit se tenir constamment à l'eau pure, éviter le thé et le café, à moins que l'expérience n'ait appris qu'un mode particulier de sensibilité permet d'en user sans inconvénient (1). Lorsqu'il se manifeste la plus légère apparence de perte, il importe de changer aussitôt de régime, de faire usage d'alimens farineux et mucilagineux, d'une décoction de riz froide, ou de toute autre boisson analogue.

---

quelles les femmes ne prennent qu'une très-petite quantité d'alimens et qui souvent même sont très-peu riches en parties capables de nourrir.

(1) Les stimulans n'agissent pas toujours en raison de la force que nous leur supposons, et les propriétés dont ils sont respectivement doués, paraissent influer beaucoup moins sur la différence de leurs effets, que le mode de sensibilité propre à chaque constitution. Ainsi le vin et les spiritueux en général ébranlent à peine certaines fibres qu'un peu de thé ou de café livre au spasme et à la convulsion. Ces boissons laissent également dans un état de tranquillité absolue une sensibilité que le vin exciterait d'une manière pénible et fatiguante,

Les besoins, les appétits amoureux exigent encore plus de prudence et de circonspection pendant tout le tems de la grossesse. En général, on a même défendu aux femmes enceintes d'en écouter la voix; et leur recommandant la continence, ou au moins une très-grande modération, on leur a dit, avec Scévole de Sainte-Marthe:

Vos venerem immodicum, o matres! si cura salutis,
Vos venerem vitate, sibi nocet ipsa suum que
sœpe retexit opus.

Quelques peuples vont plus loin, ils séquestrent et isolent les femmes pendant tout le tems de leur grossesse ou repoussent leurs faveurs (1); c'est

---

et j'ai donné des soins à plusieurs femmes chez lesquelles une infusion légère de camomille, ou une décoction très-faible de quinquina développait une affection nerveuse, tandis qu'elles supportaient impunément l'action d'un autre tonique que des essais et des *tatonnemens* me firent regarder comme plus approprié à leur mode d'organisation. Ces irrégularités ont souvent lieu pendant la grossesse; il faut donc en général se garder de ne rien prescrire ou permettre d'une manière absolue, avant d'avoir bien interrogé l'état de l'action nerveuse et de la sensibilité, dont les écarts et les caprices se multiplient, et se joueraient du médecin qui ne voudrait leur appliquer des formules générales et des lois sans exception.

(1) Plusieurs peuplades de la zône torride, sont dans

même un homicide, à la mode de Platon, de rechercher alors les embrassemens de son épouse ; et un grand nombre de casuistes, de philosophes et de médecins se sont accordés pour regarder la même action, les uns comme criminelle, les autres comme nuisible et capable de troubler le travail de la gestation.

En effet, les secousses et l'agitation de l'union conjugale, peuvent déranger le développement du fœtus, et on cite des exemples de femmes qui ne sont parvenues à accoucher à terme qu'en s'abstenant des plaisirs de l'amour pendant tout le tems de leur grossesse (1). La loi qui commande alors la continence, doit avoir cependant de nombreuses exceptions ; et comme la santé de la mère est la condition la plus indispensable pour le développement du fœtus, les plaisirs de l'amour et les rapports entre les époux ne doivent pas être suspendus dans toutes les circonstances où l'habitude et un tempérament amoureux, les font vivement desirer.

Le mouvement imprimé par une voluptueuse

---

ce cas; et certaines nations, dit Montaigne, entre autres les mahométanes, abominent la conjonction avec les femmes enceintes.

(1) *Vid.* médec. légale de Mahon, tom. 3, p. 146.

impression, pourra convenir aux constitutions lymphatiques, et lorsque l'utérus jouit à peine de la vitalité nécessaire au travail de la gestation (1). Remarquons en outre que le tems où les plaisirs de l'amour auraient le plus d'inconvéniens pendant la grossesse, est celui où les règles paraissaient avant la gestation, et que l'époque habituelle de la menstruation est d'ailleurs le moment où les plaisirs de l'amour ne doivent jamais avoir lieu pendant la grossesse; vers le quatrième ou le cinquième mois sur-tout, la religion permet et l'hygiène prescrit aux époux de choisir dans leurs embrassemens l'attitude la moins défavorable au fœtus.

§ III.

Des habillemens, des bains et des relations atmosphériques considérés dans leurs rapports avec l'état de la femme enceinte.

La grossesse, même la plus heureuse, pouvant être regardée comme un état de faiblesse relative

(1) Nous devons remarquer que l'état de grossesse augmente les appetits amoureux chez quelques femmes pour lesquelles la continence serait alors très-nuisible.

et d'indisposition, les femmes doivent nécessairement alors s'exposer moins que jamais aux intempéries atmophériques; leur température, à la vérité, est augmentée, mais leur puissance de réaction n'étant plus la même, et sa diminution les rendant beaucoup plus sensibles au froid et surtout au froid humide, qu'elles s'en défendent avec soin, et qu'elles lui opposent des vêtemens convenables etanalogues à la saison. Cette précaution, ces soins, seront d'ailleurs d'autant plus indispensables, que les habitudes de la richesse auront rendu l'organisation plus délicate, et ce ne serait pas impunément, que les femmes, qui sont dans ce cas, céderaient alors aux caprices de la mode, et refuseraient de renoncer au moins pendant leur grossesse, à ces habillemens trop légers ou trop incomplets pour les défendre contre la rigueur du froid et de l'humidité.

Les vêtemens pour convenir à l'état de la femme enceinte, ne doivent exercer aucunes pressions incommodes. Que sur-tout ils respectent l'abdomen, qu'ils ne dissimulent jamais la grossesse, et que, ne s'opposant point à la respiration, ils aient le sommet de l'épaule pour appui général et pour point de suspension. Une ceinture élastique pourrait convenir, si, après plusieurs grossesses, le ventre se soutenait à peine et si le défaut d'élasti-

cité et de réaction de ses parois, occasionnait quelques symptômes incommodes.

En se conformant à ces préceptes généraux sur le mode d'habillement, les femmes enceintes préviendront des incommodités plus ou moins désagréables et notamment la constipation, et l'incontinence d'urine qui n'accompagnent que trop souvent la grossesse. Il faut aussi que les femmes n'ignorent point que toutes les compressions particulières et principalement celles des jarretières, des chaussures, ont beaucoup d'inconvénient, sur-tout vers la fin de la grossesse, et que le préjugé seul, et préjugé le plus dangereux, a pu faire adopter l'usage barbare de serrer l'abdomen de haut en bas, dans l'intention de rendre la grossesse plus facile à supporter.

L'air humide et frais, l'air chargé de parties aqueuses, les éfluves des marais, l'atmosphère chargée d'émanations étrangères, ont généralement des effets nuisibles qui le deviennent davantage pendant la grossesse; les femmes enceintes doivent donc renoncer aux promenades du soir, sur-tout dans les lieux humides et *boisés*, ne point habiter les maisons nouvellement bâties, ou les appartemens récemment vernis et décorés; aérer leurs chambres à coucher, les échauffer convenablement dans l'hyver, n'y répandre dans

aucune saison, des parfums trop irritans, et même en éloigner, sur-tout pendant la nuit, toute espèce de fleurs; non parce que suivant l'opinion de quelques savans, elles dégagent une trop grande quantité d'hydrogène ou de gaz acide carbonique, mais parce que leur odeur affecte trop vivement la susceptibilité nerveuse, que l'état de grossesse dispose à l'ébranlement et à l'exaltation.

L'application de ces préceptes doit être générale, au moins dans tous les cas où elle n'offre pas trop de difficultés: nous dirons de plus à l'homme sensible et dont la situation est assez heureuse pour environner sa jeune épouse de toutes les circonstances les plus favorables à la grossesse; qu'il doit d'abord l'enlever au séjour des grandes villes, la transporter loin de tous les lieux où l'air et les mœurs ne sont point assez purs; et lui choisissant un asyle champêtre, la fixer sur un sol pierreux, dans un lieu à mi-côte, bien ouvert, bien éclairé et sous un climat dont la température soit douce et peu variable.

Il faudra d'ailleurs que l'habitation disposée d'après des vues d'architecture médicale, soit située à l'est ou au sud-est, et que les appartemens se trouvent distribués de manière que la femme, autour de laquelle l'amitié et l'active bienveillance s'empressent avec tant de sollicitude, ait pendant

l'été chambre à coucher exposée au nord, ou au nord-est, et que pendant l'hyver, elle habite une autre chambre regardant le sud-est et même le sud.

Plusieurs cosmétiques étant nuisibles dans tous les tems, les femmes enceintes doivent nécessairement renoncer à leur usage, et se préparer ainsi à sacrifier les intérêts d'une coquéterie souvent mal entendue, aux soins plus importans qui vont bientôt les occuper.

La coupe des cheveux, pendant la grossesse, pourrait occasionner des accidens, si l'on s'exposait ensuite à l'action d'une atmosphère humide, ou si l'on négligeait de suppléer par quelques évacuans à la *secrétion* qui avait lieu dans les organes dont on a consenti à se dépouiller.

Suivant le D. White, qui s'est beaucoup occupé de la conservation des femmes enceintes, les bains, et les bains presque froids, sont utiles pendant la grossesse. On peut en augmenter l'action au moyen d'une baignoire particulière, que ce médecin décrit et qui est construite de manière à réunir les avantages de la douche et du bain.

Pendant tout le tems de la grossesse, on retirera encore un grand avantage de l'habitude des frictions, ainsi que de tous les moyens qui contribuent à augmenter l'action de la peau.

§ I I I.

De la saignée, des pertes de sang et des accouchemens prématurés.

Une routine aveugle, et les idées les plus fausses sur les causes de la menstruation ont fait souvent employer, aux différentes époques de la grossesse, des saignées qui n'étaient pas indiquées et qui ont occasionné des accidens réels, dans l'intention de prévenir des maux imaginaires; cette conduite a même été quelquefois jusqu'à faire contracter des habitudes d'avortement qui n'ont cessé qu'en renonçant à une pratique aussi funeste et à l'accoucheur qui l'avait conseillée. Cependant, si vers le troisième ou le quatrième mois les femmes enceintes éprouvent des palpitations, de l'étouffement, des maux de tête, des éblouissemens; si elles ont un goût de sang dans la bouche, le pouls plein, dur, rebondissant, elles doivent se faire saigner du bras, sur-tout à l'époque où l'éruption des règles avait habituellement lieu.

Un savant, auquel nous avons emprunté quelques-uns de nos préceptes sur le régime le plus approprié à l'état de femme enceinte, conseille, avec tous les praticiens éclairés, de faire usage de la saignée du bras, pour favo-

riser l'accouchement dans quelques circonstances difficiles (1).

Les femmes auxquelles la saignée serait d'ailleurs nuisible pendant la grossesse, sont toutes celles que distinguent une grande mobilité nerveuse, l'inertie de l'utérus et un tempérament lymphatique bien caractérisé.

Les pertes de sang, à l'examen desquelles nous sommes naturellement conduits par les considérations qui précèdent, peuvent arriver aux différentes époques de la grossesse, dont elles sont des accidens plus ou moins dangereux, suivant une foule de circonstances qu'il n'est pas de notre objet de faire connaître.

Les plus fréquentes ont lieu dans le cours de la deuxième période. c'est-à-dire du moment de la conception jusqu'au troisième ou au cinquième mois de la grossesse. On peut jusqu'à un cer-

(1) Ces circonstances sont 1°. quand l'orifice de la matrice ne paraît pas assez souple pour se prêter à une dilatation convenable; 2°. lorsqu'après l'écoulement des eaux le ventre reste tendu et douloureux; 3°. si l'exaltation du système sanguin fait craindre les convulsions; 4°. enfin, dans le cas où la femme a une perte dès le commencement du travail. *Vid.* l'opuscule publié par *M. Saucerote*, sur la conservation des enfans pendant la grossesse, broch. *in*-18.

tain point les prévenir chez les femmes d'un tempérament sanguin, en faisant usage de la saignée lorsque l'on voit se présenter l'ensemble des symptômes qui annoncent le besoin d'un semblable moyen. Depuis un mois jusqu'à trois, les pertes sont ordinairement plus dangereuses : ce que ne doivent pas ignorer les femmes qui croyent pouvoir se faire avorter plus aisément à cette époque, et qui, en usant alors de moyens capables d'augmenter la turgescence sanguine de l'appareil utérin, s'exposent, par de coupables imprudences, à périr d'hémorragie.

Les pertes qui surviennent lorsque le premier mouvement organique de la matrice est moins vif, ne sont pas aussi dangereuses, et l'art parvient plus aisément à les arrêter. Ces pertes, quand elles ne sont pas produites par des causes occasionnelles dépendent ordinairement de la position vicieuse du placenta.

Pour prévenir les hémorragies utérines qui peuvent arriver pendant le cours de la grossesse, il faut ne jamais perdre de vue que la matrice est alors un centre de fluxion, d'irritabilité de sentiment ; et s'opposer à tout ce qui pourrait augmenter cet effort que toutes les parties dirigent sur l'organe qui est le plus occupé, et qui semble appeler vers lui toutes les puissances

de l'organisation. Calmer, modérer toutes les passions; éloigner l'occasion de celles qui sont débilitantes ou convulsives; éviter les secousses, les mouvemens brusques, les alimens irritans, les boissons aromatiques, les spiritueux; enfin, ne jamais balancer sur l'usage de la saignée lorsqu'elle paraît indiquée; tels sont en général les moyens capables de prévenir les pertes de sang et les accouchemens prématurées qui en sont ordinairement la suite.

Les symptômes qui, d'ailleurs, annoncent ces accidens et qui doivent engager les femmes enceintes à faire usage du régime propre à les éloigner ou à les modérer, sont une légère apparition de sang, précédée ou accompagnée de rougeur du visage, de chaleur, de tension, de douleur aux lombes et à la partie inférieure de l'abdomen.

Si les symptômes avaient une marche rapide, et que les secours de l'art arrivant trop lentement, on fût forcé d'user des moyens que peut conseiller l'hygiène ou la médecine domestique, on appliquerait alors des serviettes trempées dans l'eau froide, et l'on userait en outre de quelques injections astringentes, si le développement des symptômes donnait lieu de craindre les suites les plus fâcheuses.

Il faudrait en même-tems user de boissons acidulés et mucilagineuses; ne faire aucun mouvement, garder un profond silence, et suspendre en quelque sorte le cours de ses sentimens et de ses émotions (1).

L'AVORTEMENT, dont les pertes, chez les femmes enceintes, sont presque toujours le prélude, peut avoir lieu dans un grand nombre de circonstances; et comme la feuille ou le fruit qui tombe avant le tems, le fœtus est souvent arrêté en commençant la vie, et meurt avant d'avoir atteint son point de développement et de maturité. Cette mort prématurée est en général un accident plus commun dans les villes que dans les campagnes; différence remarquable, et dont les femmes doivent conclure: que se rapprocher de l'état

(1) Nous nous sommes bornés à ces considérations générales sur les pertes, parce que des développemens plus étendus et plus détaillés nous auraient nécessairement forcés à ne pas respecter les limites qui séparent la médecine et l'hygiène des femme. Nous renvoyons d'ailleurs aux leçons du profes. *Alph. Leroy*, sur les *pertes de sang pendant la grossesse, lors et à la suite de l'accouchement*, ouvrage auquel nous déclarons avec reconnaissance que nous avons emprunté en grande partie ce que nous avons dit sur ce sujet important.

naturel et conserver, même au milieu de la société, des goûts simples et une vie laborieuse, est la conduite qui peut leur assurer, d'une manière plus certaine, des accouchemens à terme, et des grossesses sans accidens et sans danger.

L'avortement peut avoir lieu à la suite et par un effet de plusieurs causes prédisposantes; telles que, la faiblesse ou la mobilité extrême de l'organisation, l'inertie ou l'irritabilité de l'utérus, son défaut de capacité chez les femmes que l'on marie trop jeunes, etc. Un régime débilitant, ou l'abus de la saignée, peuvent aussi être regardés comme des circonstances qui disposent les femmes à l'accouchement prématuré. Les causes accidentelles sont, toutes les secousses violentes, les mouvemens brusques, les chûtes, les ébranlemens, les efforts pénibles, les passions qui agitent, ou celles qui compriment et déterminent une douloureuse oppression.

La mort, certaines maladies, ou des dispositions vicieuses du fœtus, forment d'autres causes d'avortement.

La tendance de l'organisation à répéter certains actes avec une sorte de régularité, est aussi une cause qui dispose aux fausses-couches; les femmes qui déjà ont éprouvé cet accident,

doivent consulter les médecins les plus instruits sur les moyens capables de changer une habitude aussi préjudiciable.

Une sensation de pesanteur et de froid à la partie inférieure du ventre, l'affaissement de la gorge, les douleurs utérines et un affaiblissement d'un écoulement sanguin, annoncent ordinairement un accouchement prématuré. Les accoucheurs instruits conseillent, dans ce cas, de ménager les efforts expulsifs, parce que la sortie subite et prompte du fœtus serait nécessairement suivie d'une hémorragie.

L'avortement volontaire, ce crime si commun chez les peuples que des circonstances malheureuses ont conduits au plus haut degré d'immoralité et de corruption, se commet en faisant usage, ou de moyens généraux, ou d'agens mécaniques. L'effet des premiers augmente la turgescence sanguine de l'utérus, et s'il réussit complettement, expose à un danger souvent mortel, la victime d'une tentative aussi coupable. Les agens mécaniques ne sont pas moins dangereux, et quelques-uns, dont on fait usage dans les campagnes, sont si grossiers, que l'on conçoit à peine comment leur emploi n'occasionne pas un double assassinat. En général, les femmes doivent savoir que l'empirisme n'ar-

rête ordinairement le cours de la grossesse, que par des moyens meurtriers; et que l'étude et les connaissances qui seraient nécessaires pour faire impunément une semblable violence à la nature, ne pourraient jamais se concilier avec l'immoralité d'une telle action.

CHAPITRE IV.

ACCOUCHEMENT ET RÉGIME DES NOUVELLES ACCOUCHÉES.

Préceptes et conduite à suivre pendant le travail de l'enfantement; examen de la question de savoir s'il est convenable que l'art d'accoucher soit exercé par les hommes; vues et considérations générales sur le régime des *femmes en couches*.

LES FEMMES accouchent ordinairement après un travail plus ou moins long, mais sans accident et sans danger.

Le moment où cette douloureuse fonction doit s'exécuter, est annoncé par un changement qui paraît donner une nouvelle impulsion à toutes les puissances de la vie, et dont l'effet est tel, que l'organisation se trouvant comme animée d'une nouvelle énergie, les mouvemens sont plus libres, la pensée plus active, et toutes les fonctions faciles et accompagnées, dans leur déve-

loppement général, d'un sentiment de force intérieure et de plénitude d'existence, qui dissipe souvent les alarmes et les inquiétudes dont l'ame des femmes avait d'abord été préoccupée.

Le travail de l'enfantement ne tarde point alors à commencer. Les femmes en éprouvent les premières douleurs : elles sont impatientes, agitées ; et bientôt leurs efforts deviennent si violens, qu'un épuisement absolu en serait la suite inévitable, s'ils n'étaient pas séparés par des repos, ou même quelquefois par des momens de sommeil, pendant lesquels la nature accablée reprend des forces, et se livre alors à de nouvelles contractions.

Dans les premiers momens, les femmes doivent devenir, sans doute, l'objet de la plus active sollicitude ; mais il importe de régler, d'éclairer la tendresse qu'on leur prodigue, et dont l'excès et les craintes mal dissimulées pourraient devenir bien préjudiciables.

Les principales règles d'hygiène à observer dans cette circonstance sont, de ne point déconcerter ni troubler la nature ; d'éloigner, dans ce dessein, l'occasion de tous les sentimens capables de la distraire ; de prévenir, s'il est possible,

les mouvemens qui pourraient croiser ses mouvemens ; d'écarter les témoins indifférens et étrangers, ou les amis trop faibles pour exprimer leur attendrissement sans agitation.

Quelquefois des sages-femmes, ou des accoucheurs, voulant prouver leur zèle et l'importance de leurs soins, interrogent sans cesse les organes en travail, et multipliant leurs *touchers indiscrets*, sollicitant, provoquant une nature qui n'est pas encore prête à se donner, fatiguent et tourmentent des parties déjà trop irritées par une suite de douleurs et de contractions. On conçoit aisément combien une semblable conduite est inconvenante et dangereuse. Il faut également proscrire l'usage des boissons chaudes et excitantes, que des erreurs ou des préjugés populaires font quelquefois administrer, dans l'intention de fortifier les femmes qui sont sur le point d'accoucher.

Le lit de douleur et de travail, sur lequel la femme accouche, doit d'ailleurs être disposé d'une manière convenable (1) ; la situation horizontale

(1) *Vid.* pour la description de ce lit, le traité des accouchemens par le professeur Baudelocque, tom. 1, pag. 369.

du corps devient indispensable jusqu'à la fin de l'accouchement, dans le cas d'une descente de matrice, ou d'une disposition à l'hémorragie.

La situation, l'attitude, les préparations de la femme qui accouche présentent, si on les considère chez les peuples divers, une foule de différences et de variétés (1).

Lorsque l'enfant est sorti du sein de la mère, et qu'il a donné quelque signe de vie, on coupe le cordon ombilical, après l'avoir lié à deux pouces de l'ombilic.

---

(1) En Hollande, en Flandre, les femmes ont encore des chaises particulières dans lesquelles elles accouchent. En Angleterre elles se placent généralement sur le bord d'un lit, s'y tiennent couchées sur le côté, le derrière tourné vers l'accoucheur, les cuisses, les jambes dans un état de demi-flexion, et les genoux écartés par un oreiller qui les sépare. Dans quelques-uns de nos départemens, l'accouchement a lieu, la femme étant à genoux sur le carreau, tandis que ses coudes s'appuient fortement sur une chaise; dans d'autres provinces, les femmes accouchent en se tenant de bout, ou sont assises sur les genoux d'une personne qui les soutient. En Grèce, on les place sur une espèce de trepied, et on cherche d'ailleurs à favoriser le travail par des pressions de haut en bas, et la délivrance par des secousses et des agitations que nous avons décrites dans notre premier volume, page 568. Au Kamchatka, l'accouche-

L'usage d'extraire le délivre avant cette opération, cet usage, qui est encore très-répandu dans les campagnes, est une pratique dangereuse; et il importe de ne s'occuper de ce second accouchement qu'à l'époque où la nature veut l'effectuer, c'est-à-dire, lorsque la matrice se contractant de nouveau, après quelques instans de repos, détache, expulse par ses propres forces tout l'*arrière-faix*, et revient ensuite sur elle-même en vertu d'une puissance *de retrait* qui n'appartient qu'à l'organisation.

---

ment est public, et une foule de témoins vient jouir avec empressement de ce spectacle. La mère coupe elle-même le cordon ombilical et jette l'arrière-foix aux chiens. Les nègres recherchent également la vue des femmes qui accouchent. Autrefois des spectateurs assistaient à l'accouchement des princesses afin de constater que l'on ne changeait pas le nouveau né.

Dans la collection de Gronovius, on cite vingt divinités particulières qui présidaient à différentes circonstances de la naissance d'un enfant; et si l'on parcourt les principaux voyages et les recueils consacrés à l'histoire naturelle des nations, on trouvera sur le même sujet des détails aussi curieux que variés. — Nous en avons réuni quelques-uns dans le chapitre que nous avons consacré à l'exposition des principales variétés de la femme chez les différens peuples et dans les différens siècles.

On doit observer pendant le travail de l'enfantement d'autres préceptes, que nous allons emprunter à l'art des accouchemens, et dont l'application est très-importante. Un de ces préceptes qui nous paraît plus digne de fixer l'attention, et que nous avons déjà exposé en partie, c'est celui qui proscrit les boissons échauffantes que l'on donne ordinairement pour soutenir le travail, et ces manœuvres indiscrètes de quelques sages-femmes, ces dilatations préparatoires qui enflamment, qui irritent les parties auxquelles on les fait éprouver, et qui les privent de cette souplesse et de cette flexibilité si nécessaires à leur extension.

On peut donner des boissons acidules, faire usage des bains, des fomentations et de l'application des corps gras et mucilagineux, dans l'intention de rendre moins difficiles les voies que le fœtus doit parcourir.

Le courage, la patience, et cette sécurité donnée par la présence des personnes que la femme en travail chérit davantage, et par celle d'un accoucheur, ou d'une sage-femme habile, sont les dispositions morales qui contribuent le mieux à soutenir les forces physiques. On cherche donc à les inspirer autant qu'il est possible; on console, on excite doucement la femme en

travail, on ranime ses efforts, ou même on cherche à les rendre moins pénibles et plus efficaces, en soutenant les muscles des lombes à l'aide d'une serviette pliée en plusieurs doubles, dont on comprime et serre ces muscles, au moment des contractions.

Lorsque la tête est sortie du bassin et arrivée à l'entrée de l'orifice extérieur, tous les accoucheurs recommandent alors à la femme qui accouche, de modérer ses efforts, et d'attendre de nouvelles douleurs pour continuer l'expulsion. Dans le cas d'un premier accouchement, il faut en outre soutenir, ménager les parties extérieures par des soins dont l'omission exposerait la jeune épouse au danger d'une cruelle infirmité.

Les douleurs que la femme éprouve quelque tems après l'accouchement, annoncent que le placenta est détaché, et que la matrice cherche à s'en délivrer. On la favorise dans ce second travail, en tirant et conduisant le cordon ombilical avec beaucoup de précautions.

Lorsque l'*arrière-faix* est sorti, la femme doit demeurer dans un repos absolu. Il faut même prévenir alors, s'il est possible, ses émotions, attendre quelques instans pour lui montrer son enfant, ou pour lui annoncer son sexe, et craindre tout, à la suite d'une crise aussi vio-

lente, des accès de la joie et des transports du plaisir.

Une légère compression de l'abdomen, et des frictions long-tems continuées sur cette région, ne sont pas incompatibles avec le repos, qui est si nécessaire à la nouvelle accouchée ; elles favorisent la matrice dans son retour sur elle-même, et peuvent contribuer en outre à prévenir des rides profondes et des vestiges affligeans de maternité.

Les soins que nous venons de prescrire, et les détails de l'art des accouchemens dans lesquels la nature de cet ouvrage ne nous permet pas d'entrer, sont l'objet d'une profession particulière, que les femmes exerçaient presqu'exclusivement vers le milieu du dix-septième siècle : époque à laquelle l'usage des accoucheurs devint plus général en France, et se répandit ensuite de plus en plus dans les principales villes de l'Europe (1).

(1) Astruc et Roussel rapportent cette innocation en France à la nécessité dans laquelle on se trouva aux couches de mademoiselle de la Vallière, d'employer un chirurgien pour mieux s'assurer du secret. « Un roi, dit à ce sujet un des écrivains que nous venons de citer, un roi qui connaissait le pouvoir de l'exemple sur le

Cette révolution dans les mœurs a eu ses avantages et ses inconvéniens. Un médecin de la faculté de Paris, Hecquet, l'attaqua avec force dans un *ouvrage* sur l'*indécence qu'il y a aux hommes* d'accoucher les femmes. *Roussel* s'est également élevé contre l'usage des accoucheurs, et s'exprime ainsi à ce sujet, dans ce passage, que d'ailleurs les médecins et les chirurgiens qui s'occupent avec distinction de l'art des accouchemens, pourront mettre au nombre de ces dissertations dans lesquelles des écrivains célèbres ont déployé toutes les ressources de leur éloquence, pour attaquer en vain des usages que le tems et le besoin des circonstances ont consacrés (1).

trône, et qui voulait cacher ses faiblesses et ménager la délicatesse de celle qui les partageait, crut ne point pouvoir remettre en de meilleures mains un intérêt si cher. C'est ainsi que Jupiter confiait quelquefois, à des dieux subalternes, plutôt qu'à des déesses, son embaras et les soins de dérober aux yeux de Junon les fruits de son infidélité. Quoiqu'il en soit, ce ne fut pas sans doute dans un moment tranquille, qu'une femme dut, pour la première fois, se résoudre à s'abandonner à la merci d'un homme pour accoucher, etc. »
ROUSSEL, système physique et moral de la femme.

(1) PLUTARQUE, dans sa dissertation contre les habitudes carnivores de l'hommes; ROUSSEAU, dans son discours contre les sciences, etc., etc.

— « Il faut l'avouer, quoique la fonction d'accoucheur tienne à l'art de guérir, elle n'était pas faite pour être exercée par des hommes. Le caractère de cette fonction ; les connaissances peu étendues qu'elle demande, la confiance plus entière et plus absolue que doivent naturellement avoir les unes pour les autres, des personnes du même sexe, enfin tout y appèle les femmes : cet emploi semble leur être propre ; elles ont tous les avantages nécessaires pour le remplir avec succès. On sait avec quelle adresse et quelle dextérié leurs mains, petites et souples, se glissent, s'insinuent par-tout sans inconvénient, savent pénétrer jusqu'à la source du mal sans l'augmenter, et porter le remède sur une partie malade sans y réveiller des douleurs assoupies. Ce sont ces talens précieux, ainsi que cette attention délicate qui sait deviner les besoins qu'on n'a pas la force d'exprimer, et cette sensibilité éclairée qui sait respecter jnsqu'aux caprices de la malade, qui ont donné lieu à ce proverbe honorable pour le sexe, que par-tout où il y a un être qui souffre, ses soupirs appèlent une femme pour le soulager ».

» L'art des accouchemens, dépouillé des préceptes indifferens ou inutiles, et du vain étalage dont on l'a affublé, se réduit à un très-petit

nombre de principes simples, faciles à saisir, et très à la portée des femmes. On a bientôt appris quelles sont les positions vicieuses que l'enfant peut prendre dans la matrice ; quelles sont celles qu'on peut rectifier, et celles qui, ne pouvant point être corrigées, ne laissent à l'adresse de l'artiste que le sage parti d'en diminuer, autant qu'il est possible, les inconvéniens. Encore faut-il considérer que ces principes n'ont leur application que dans les cas où la nature, ne pouvant point se suffire à elle-même, demande l'appui d'une main étrangère ; car, de l'aveu des accoucheurs mêmes, l'accouchement naturel, qui est et doit être le plus commun, peut se faire sans l'intervention de l'art. On peut donc conclure avec certitude que les accoucheurs qui manœuvrent, qui instrumentent tant qu'ils peuvent, le font le plus souvent sans nécessité, et par cette raison même nuisent au succès de l'opération. On peut aussi par-là réduire à leur juste valeur les détails exagérés qu'ils font des prétendus obstacles qu'ils ont eu à vaincre, de l'adresse et de l'habileté qu'il leur a fallu pour les surmonter ; détails qui semblent tendre à faire voir que l'accouchement a été leur ouvrage, ou que du moins ils y ont mis beaucoup du leur et la nature très-peu du sien, etc., etc. » —

Les reproches que renferme ce passage, portent moins peut-être sur les inconvéniens que sur les abus de l'usage des accoucheurs. Ils seraient mieux fondés, si l'état présent de l'ordre social, permettant que les autres rapports entre la nature du sexe et celle des professions fussent plus respectés, on n'avait pas sans cesse sous les yeux le plus ridicule ou le plus affligeant des contrastes; des hommes robustes et sans infirmités qui manient l'aiguille, et presque le fuseau; tandis que des femmes délicates et faibles gémissent sous le poids des fardeaux, et sont forcées de se livrer aux travaux les plus pénibles. Il faut remarquer aussi que chez les nations policées, l'accouchement est devenu, au moins pour les femmes d'une certaine classe, une véritable maladie; que les chances des accidens qui peuvent le compliquer sont beaucoup plus nombreuses, et qu'enfin ses obstacles ou ses suites en font quelquefois une circonstance, dans laquelle la faiblesse humaine réclame de la médecine, des secours, que les accoucheurs vulgaires ou les sages-femmes seraient incapables d'administrer.

Revenons à l'état dans lequel la femme se trouve après l'accouchement; et par une heureuse application de l'hygiène, éclairons et amé-

liorons, s'il se peut, la conduite qu'il convient de tenir dans cette situation.

La femme qui vient d'accoucher se trouve ordinairement dans cet état d'accablement et de faiblesse que l'on éprouve toujours après un exercice immodéré, ou une violente agitation. Mais bientôt les puissances de la vie, se ranimant d'une manière très-sensible, le pouls s'élève, une douce chaleur se répand dans tous les membres, la peau devient humide et souple; enfin, toutes les fonctions se rétablissent, et le cœur maternel peut s'ouvrir sans danger aux douces émotions qui viennent l'assaillir. Quelquefois, et sur-tout si la femme a déjà rempli les fonctions maternelles, ces premiers momens de repos et de bonheur sont troublés par des *coliques* violentes, par des *tranchées utérines*, dont on parvient difficilement à calmer la douloureuse impression.

Cet accident pourra être prévenu, si l'on continue long-tems après la délivrance les frictions sur l'abdomen. Quant aux différens principes de régime et de traitement qu'exigent les suites de couches, ils méritent d'autant plus de fixer l'attention, que si d'une part l'état de faiblesse et de mobilité nerveuse de la femme qui vient d'enfanter, la livre presque sans défense à toutes

les causes d'insalubrité, d'une autre part, l'accouchement ne ferme point le cercle des fonctions maternelles, et se trouve suivi d'un mouvement organique, dont la perturbation peut occasionner les accidens les plus funestes.

La sensibilité exige sur-tout des ménagemens, des soins particuliers ; et si l'on a cité comme une preuve de l'héroïsme féminin, ce trait de mademoiselle de la Vallière, qui, étant grosse, reçut la reine avec des tubéreuses sur son lit, on peut assurer que la même imprudence, pendant les suites de couches, serait encore plus étonnante et plus dangereuse. En effet, rien ne peut être plus nuisible dans ce moment que les odeurs fortes, les parfums et toutes ces émanations pénétrantes qui affectent alors le système nerveux avec d'autant plus de facilité, qu'il manque d'à-plomb, et qu'il est plus disposé à l'ébranlement et à la convulsion.

Les yeux sont peut-être encore plus délicats et sur-tout plus faibles que l'organe de l'odorat ; on doit également les ménager, et renoncer, pendant quelque tems, à la lecture et à tous les exercices ou travaux capables de fatiguer la vue. La plus légère imprudence, relativement à cet objet, pourrait avoir des suites très-dangereuses. Une lumière trop vive, des sons bruyans,

ou un emploi forcé des fonctions intellectuelles, seraient également préjudiciables.

L'influence des émotions et des passions se prononce d'une manière encore plus sensible; et un accès de joie, de frayeur ou de colère, par exemple, arrêtant ou égarant le mouvement organique dont nous avons parlé, c'est-à-dire, la révolution laiteuse, peut occasionner une foule d'accidens dont nous croyons devoir omettre l'effrayante énumération.

Un sentiment de frayeur et de tristesse, concentré et prolongé, a suffi, dans d'autres circonstances, pour déterminer cette maladie si dangereuse, cette fièvre puerpérale, dont les secours les mieux dirigés n'arrêtent que bien difficilement les progrès meurtriers.

Il importe donc en général de défendre, autant que possible, les nouvelles accouchées, des impressions trop vives, des émotions oppressives et débilitantes que font éprouver la terreur, la tristesse et les regrets. La séparation de l'enfant et de la mère, lorsque celle-ci ne peut nourrir, exige sur-tout les attentions les plus délicates, toute l'adresse, tous les soins et la bienveillance de l'amitié; et l'on a vu quelquefois une mère infortunée succomber et mourir du regret, d'avoir

vu partir un enfant qu'elle avait été forcée d'abandonner à une nourrice étrangère.

Les grands mouvemens et l'exercice violent auquel certaines femmes nouvellement accouchées se livrent quelquefois avec une imprudence qu'il est difficile de concevoir, sont presque toujours suivis de maladies et d'infirmités, au moins dans tous les cas où une excellente organisation ne permet pas de se livrer impunément à de semblables imprudences.

Le repos absolu et la situation horizontale, que des accoucheurs minutieux recommandent aux nouvelles accouchées, deviennent inutiles, lorsqu'il n'y a pas d'hémorragies à craindre; et, excepté dans cette circonstance, on ne doit pas s'opposer à la liberté des mouvemens, ni au choix de la position qui paraît convenir davantage. Il faut être un peu plus sévère pour ce qui concerne LES ALIMENS; et en général, il convient de soutenir les forces sans irriter; de ne pas employer les boissons trop échauffantes, que l'empirisme et le préjugé prodiguent alors; ni les alimens dont la quantité ou les qualités excitent trop vivement les organes qui les élaborent. Dans le plus grand nombre des cas, et lorsque les suites de l'accouchement ont une marche naturelle, on peut, sans craindre, accorder pendant les pre-

miers jours, et sur-tout si la femme nourrit; un ou plusieurs potages, suivant le besoin. Après le mouvement fébrile, pendant lequel les puissances de la vie se dirigent avec plus ou moins de force vers le sein, la diette devient moins sévère, et l'on accorde des alimens solides, des viandes rôties, des légumes bien préparés, et même du vin, si une trop grande irritabilité ne fait pas redouter les effets stimulans de cette boisson. L'habitude et le tempérament exigent d'ailleurs, dans le régime de chaque nouvelle accouchée, une foule de particularités que des préceptes généraux ne peuvent indiquer.

Les rapports atmosphériques doivent être l'objet d'une sollicitude non moins active, et rien de plus important peut-être pour la femme qui vient d'accoucher, que la température convenable et la pureté du lieu dans lequel on la tient renfermée. Un changement brusque dans son atmosphère, une transition peu ménagée de la chaleur au froid, ou de la sécheresse à l'humidité, le gaz des marais, toutes les effluves putrides et tous ces miasmes dont l'action délétère semble opprimer ou détruire le principe de la vie, affectent bien davantage les nouvelles accouchées, et forment des causes de maladies contre lesquelles on ne peut les défendre avec trop de précaution.

Pour éviter des dispositions aussi défavorables, il faut avoir le soin de choisir, pour l'habitation de la nouvelle accouchée, un lieu éloigné de tout foyer de contagion, et maintenir ensuite, dans l'appartement, une température uniforme, un air pur et souvent renouvelé. Il importe surtout de ne pas surcharger l'atmosphère de la malade par cette foule d'émanations mal-saines qui la corrompent, lorsqu'obéissant à d'aveugles préjugés, on tient les rideaux du lit fermés avec soin, et que forçant la malheureuse victime de cette réclusion, de ne changer de linge qu'au septième ou au neuvième jour, on la tient plongée au milieu des miasmes dont elle est elle-même le foyer.

La voix de tous les hommes instruits s'élève contre cet usage, que la routine a fait adopter et prescrit de changer de linge beaucoup plutôt, ou même chaque fois que la propreté l'exige. Cette voix recommande aussi d'éviter un habillement trop chaud, et condamne sur-tout cette précaution avec laquelle couvrant la tête ou le sein avec excès, on détermine quelquefois sur ces parties des fluxions et des engorgemens.

La chemise particulière des accouchées devient inutile, lorsque l'on a le courage de s'affranchir des préjugés que nous venons de signaler.

Les vêtemens d'une nouvelle accouchée peuvent aussi avoir pour objet de conserver la beauté des formes. Dans toutes les îles de l'Archipel, on parvient à ce but au moyen d'une compression assez forte, et qui, cependant, n'est jamais suivie d'aucun effet capable de faire condamner cette précaution. Voici de quelle manière M. Sonnini a décrit cette pratique :

— « Aussitôt après l'accouchement, on entoure la femme d'une large bande de toile, depuis le sein jusqu'aux reins, et on la serre fortement. Une savante théorie a révélé sans doute les inconvéniens de cette méthode ; mais ce ne sont que des chimères pour les femmes grecques, qui soutiennent aussi impunément la compression de la bande dont on les entoure, qu'elles bravent les dangers des secousses de leur accouchement. Elles y trouvent, au contraire, l'avantage qui tient à une belle conservation de leurs formes, et qu'une multitude de femmes des autres pays pourraient leur envier ; l'avantage d'éviter un gonflement excessif du ventre, ou, ce qui est encore plus désagréable, les plis nombreux et les rides profondes dont la peau se sillonne ». —

Les femmes qui desirent, à l'imitation des femmes de l'Archipel, prévenir les traces trop visibles de la maternité, pourront adopter, avec

quelques modifications, l'usage dont nous venons d'offrir la description : il importerait sur-tout d'user d'une compression moins forte, et de remplacer la bande de toile par des *ceintures élastiques*, qui ont tous les avantages de la compression, sans avoir aucun de ses inconvéniens; dans tous les cas, le sein doit être respecté; et le serrer avec force, ou même le couvrir de substances astringentes, avec l'intention d'en conserver la forme et de l'empêcher de se gonfler dans le moment de la révolution laiteuse, c'est une de ces pratiques dont la destruction est aussi utile que la découverte ou la propagation d'une vérité. L'action fortifiante d'un calçon ou d'un pentalon très-serré, est indiquée, et devient très-utile lorsque, pendant la grossesse, les veines des cuisses se sont dilatées, et qu'elles offrent un état variqueux après l'accouchement.

Si la secrétion laiteuse et les mouvemens organiques sont dérangés ou s'arrêtent, il survient divers accidens que le vulgaire attribue à la matière laiteuse qu'il fait voyager à travers l'organisation, et qui, suivant qu'elle s'arrête sur la poitrine, sur le cerveau ou sur quelques parties des membres, produit la phtysie, la manie ou l'apoplexie laiteuses, des rhumatismes ou des dépôts que les sages-femmes font également dépendre d'une ré-

sorbtion ou d'une déviation du lait. La médecine, éclairée par la physiologie, regarde aujourd'hui ces symptômes affligeans comme différentes aberrations des forces vitales, qui, au lieu de se diriger, après l'accouchement, vers leur centre naturel de fluxion, se perdent, s'égarent et se portent sur divers organes que leur faiblesse respective et un état habituel d'indisposition rend plus susceptibles d'être affectés. Quelquefois, et lorsque la femme qui vient d'accoucher a eu un travail trop long et trop pénible, ou si le malheur, l'indigence, la tristesse, la maladie ont profondément altéré son organisation pendant le tems de la grossesse, la révolution laiteuse n'a pas lieu, et du deuxième au troisième ou au quatrième jour, la nouvelle accouchée éprouve du mal-être, et un frisson plus ou moins facile à distinguer.

Le pouls devient serré, petit, concentré; les lochies diminuent ou se suppriment, tandis que le sein vers lequel l'effort de la vie devait se diriger, s'affaisse, se flétrit, et que l'abdomen devient le siége d'une douleur dont la nature ne laisse aucun doute sur l'inflammation (1) du

(1) On n'a pas fait assez d'attention à cette espèce particulière d'inflammation, dont la faiblesse relative et la fatigue d'un organe sont les causes prédisposantes

tissu séreux de cette cavité, qui se *prend* et s'affecte alors à la manière de tous les organes que leur faiblesse relative dispose davantage à l'engorgement et à la conjestion.

Le mal fait ensuite des progrès plus ou moins rapides, mais se termine presque toujours d'une manière funeste, sur-tout dans les hôpitaux, et quand il attaque des femmes qui ne viennent y chercher un asyle qu'après avoir supporté long-tems la plus affreuse indigence, perdu leur santé, leurs forces au milieu des entours les plus insalubres, et par suite de tout le malheur de leur situation.

Ce dérangement si grave, ce désordre si funeste, forment ce que l'on a appelé *la fièvre puerpérale*.

Lorsque les puissances vitales sont très-affaiblies, la cause la plus légère, l'action d'un air humide et froid, une émotion de tristesse ou de

---

comme on le voit dans plusieurs fièvres qui se jugent par des dépôts critiques dont le siége est toujours dans les parties les plus faibles et les moins capables de réaction. Dans tous ces cas, on dirait presque qu'il y a plutôt fluxion que véritable inflammation, et cependant l'épanchement purulent ou même la gangrène ne tarde pas d'avoir lieu dans plusieurs circonstances; ce qui arrive plus rarement et avec moins de rapidité dans les organes qui jouissent d'une vitalité plus énergique.

crainte peuvent en provoquer les redoutables symptômes. Mais on regarde comme des causes déterminantes beaucoup plus actives, un air chargé d'émanations putrides, l'atmosphère des lieux mal distribués ou encombrés, et *certaines constitutions* médicales dont les propriétés n'ont pas été bien analysées, mais sous l'influence desquelles plusieurs praticiens célèbres ont pensé que les fièvres puerpérales étaient plus communes, même dans les lieux d'où la richesse, les soins et la situation la plus heureuse semblaient devoir écarter cette dangereuse maladie.

La fièvre puerpérale a quelquefois régné d'une manière épidémique dans les hôpitaux, et même au nouvel hospice de la Maternité de Paris, où cependant la science et la phylantropie ont réuni tous les moyens de secours et de salubrité.

Plusieurs médecins célèbres ont pensé que peut-être on préviendrait cette maladie dans l'hospice des femmes en couches que nous venons de citer, si, ouvrant cet asyle de charité quelque mois avant le terme de la grossesse, on pouvait alors fortifier, ranimer les femmes qui s'y réfugient, et les préparer, par un régime tonique et nourrissant, à l'accouchement et au développement régulier des mouvemens organiques qui doivent lui succéder. Cette bienfaisante pensée

nous paraît digne de fixer l'attention du ministre de l'intérieur et des hommes éclairés auxquels la direction des hôpitaux de Paris est maintenant confiée.

Provoquer le vomissement aussitôt que la fièvre puerpérale paraît se décider, ou même lorsque l'on soupçonne et redoute son invasion, est le moyen que les médecins ont employé avec le plus de succès pour diminuer le danger de cette maladie; sans doute en prévenant, ou du moins en modérant l'inflammation du bas-ventre, par une violente et salutaire révulsion.

La fièvre puerpérale et les autres accidens auxquels les femmes en couche se trouvent exposées pourront être prévenus, si l'on observe avec sollicitude et zèle le régime que nous avons recommandé à la suite de l'accouchement : régime qui d'ailleurs sera d'autant plus nécessaire, que l'organisation se trouvera affaiblie et moins capable de réaction (1).

(2) La fièvre puerpérale, que l'objet de cet ouvrage ne nous a point permis de traiter avec détail, serait mieux connue, peut-être, si l'on développait les questions suivantes, que nous soumettons à l'examen des médecins qui éclairent la médecine par la physiologie.

Les suites de couche ont donné lieu, chez les différens peuples, à des coutumes, à des usages particuliers, ou même à des lois et à des réglemens dont l'histoire appartient à l'*hygiène publique*.

Nous avons déjà parlé de la couvade des maris, usage singulier et bizarre, qui s'est conservé dans quelques parties du Béarn, de la Corse et de l'Espagne.

Des philosophes très-savans ont cherché, mais en vain, la cause et l'origine de cette coutume.

PREMIERE QUESTION. A l'époque actuelle des connaissances, peut-on supposer que dans la fièvre puerpérale, le lait dont cette fièvre arrête la formation en détournant les forces vitales des mammelles qui se flétrissent et s'affaissent au moment de l'invasion, est porté par métastase sur les intestins, où son abord devient la cause de la maladie?

DEUXIEME QUESTION. Peut-on admettre suivant la même hypothèse et contre toutes les données d'anatomie et de chimie, que le liquide purulent qui s'épanche dans la cavité de l'abdomen, à la suite de la fièvre puerpérale, diffère de celui que l'on trouve dans la même cavité, à la suite des inflammations du bas-ventre, chez les hommes?

TROISIEME QUESTION. Ce même liquide dont la quantité est trop considérable pour que l'on suppose que les

En général, presque tous les sauvages, et même les nations dont la civilisation a déjà fait quelques progrès, ont attaché des idées d'impureté et de souillure à l'état de femme en couche. Chez les Ostiaques, par exemple, et chez d'autres peuplades tartares, on purifie les nouvelles accouchées par le feu, après les avoir reléguées pendant quatre ou cinq semaines dans une habitation particulière.

Selon les lois *juives*, une femme qui avait accouché d'un enfant mâle était immonde pen-

---

mammelles en soient la source, peut-il être regardé comme du lait, qui, par une exception à une des lois les plus générales de la nature vivante, aurait été formé très-loin et sans le concours des organes que la nature a chargé de sa secrétion?

QUATRIEME QUESTION. La fièvre puerpérale n'est-elle pas en général disposée à se rapprocher du type des fièvres putrides ou adynamiques, par la circonstance et l'état de femme en couche, sur-tout lorsque l'organisation a été profondément altérée pendant la grossesse?

CINQUIÈME QUESTION. L'inflammation du bas-ventre n'est-elle pas ordinairement un phénomène secondaire dans la fièvre puerpérale, qui, ainsi que les autres maladies aigues, doit nécessairenent et naturellement affecter les organes que leur faiblesse et leur fatigue disposent davantage à l'engorgement et à la congestion?

dant 40 jours, si elle était mariée, et pendant 80 si elle était fille.

Les *constitutions* d'un St.-Edmond, évêque de Cantorbery, ordonnent aux femmes qui touchent au terme de leur grossesse, de se faire confesser, et d'avoir de l'*eau bénite* toute prête pour se purifier après l'accouchement.

Les Grecs regardaient une femme en couche comme l'objet le plus immonde, et faisaient usage de purifications, qui cependant n'étaient pas ordonnées, comme chez les Hébreux, par une loi spéciale. Les Grecs modernes ont, relativement au même objet, des coutumes très-superstitieuses. Ils pensent, par exemple, que si la nouvelle accouchée se laissait voir par une étoile, ou si le linge qui lui a servi était lavé dans l'eau de la mer, elle serait alors exposée aux plus grands malheurs. Pour la fortifier, on lui fait poser les pieds sur un morceau de fer, lorsqu'elle quitte son lit pour la première fois, ou quand elle entre dans la maison des amis qu'elle va visiter, et qui, sans cette précaution, craindraient les fâcheuses influences dont on la suppose environnée.

Les *juris-consultes modernes* ont décidé à tort, que les femmes en couche devaient être traitées, relativement aux effets civils, comme les autres

citoyens, excepté dans les cas de maladie ou d'accident.

Les lois romaines plus sages, ne permettaient de punir les femmes en couche que quarante jours après l'accouchement, et lorsqu'elles avaient trouvé une nourrice pour leur enfant. On suspendait en outre une couronne à la porte de la maison des nouvelles accouchées, avec l'intention, peut-être, d'annoncer qu'il fallait respecter leur asile.

Le professeur Mahon a observé qu'à Harlem, on suit une loi qui a le même objet, et qui fait de la maison d'une femme en couche un asile que les ministres de la justice ne peuvent pas même violer.

Un résultat bien important de l'arithmétique politique, nous apprend que la plus grande mortalité des femmes est entre 20 et 35 ans; c'est-à-dire, dans la période où l'accouchement et ses suites multiplient davantage pour elles les chances d'une mort accidentelle et prématurée (1). D'autres résultats du même genre font connaître qu'à Genève, à Londres, à Dublin, à Manchester et dans plusieurs autres villes de

(1) *Vid.* les mémoires de l'académie de Stockolm, où se trouve ce résultat que le professeur Mahon a consigné dans son traité de médecine légale.

l'Angleterre, des soins mieux administrés, et une distribution moins inégale des bienfaits de la civilisation, ont beaucoup diminué le nombre des femmes qui meurent en couche, depuis le commencement du dernier siècle (1).

Quels motifs pour donner un nouveau degré d'activité à l'attention des gouvernemens qui, depuis quelques années, se sont beaucoup plus occupé de cet objet important (2), et auxquel néan-

---

(1) *Vid.* les recherches sur la fièvre puerpérale, par M. de la Roche, la préface pag. 34, et l'ouvrage pag. 222. *Vid.* aussi les œuvres de Bailly, tom. 2, pag. 241.

(2) Ce que les gouvernemens ont exécuté en faveur des femmes enceintes a eu pour objet 1°. l'instruction des sages-femmes qui est encore très-bornée et peu répandue; 2°. la fondation de divers établissemens, dont les plus célèbres ont été formés à Londres, à Manchester et à Dublin. Dans l'un des hospices de cette dernière ville, le nombre des femmes qui périssent en couches est au nombre total des accouchées : 1 : 110.

L'empereur Léopold, lorsqu'il était grand duc de Toscane, préféra les secours à domicile aux hôpitaux, et faisait donner à chaque pauvre femme en couche une somme de 6 liv., payait en outre la sage-femme et faisait fournir gratuitement les médicamens nécessaire, par l'hôpital royal.

En France, on a été long-tems, sur le même objet,

moins, il reste beaucoup à exécuter, si l'on compare ce qui a été fait avec ce qui reste à faire, et avec ce que réclame des administrateurs

---

dans un état de barbarie que l'on a peine à concevoir. Ainsi on eût à Paris un *hôtel* de santé consacré aux femmes, mais d'où celles que l'on y accouchaient gratuitement étaient obligées de partir aussitôt que l'accouchement était terminé. Le *département* que l'on affecta dans la suite aux femmes en couches, au grand Hôtel-Dieu, n'était guères plus convenable, et les commissaires de l'académie des sciences remarquèrent avec raison dans leur rapport, que par hasard ou par inattention ce département se trouvait placé, ainsi que celui des opérations, sur la rue de la Bucherie, une des plus bruyantes de Paris. Les dispositions intérieures que l'on améliora par suite, n'étaient pas moins défavorables dans l'origine de l'établissement, époque à laquelle on entassait dans le même lit jusqu'à trois et quatre femmes en couches.

— « Que l'on se représente, dit Bailly, ces femmes ainsi réunies à diverses époques de leurs couches, avec des évacuations naturelles qui les infectent et les inondent, le sein tendu, la tête et le ventre douloureux, au milieu de la fièvre et de la sueur de lait ! Quelle santé tiendrait à cette situation sans se déranger ? Quelle maladie n'en serait point accrue ? Et que l'on entr'ouve les lits, il en sort des vapeurs chaudes et infectes, des vapeurs qui sont sensibles à l'œil, et que l'on peut diviser et écarter avec la main, etc. » —

de la chose publique, l'état d'un sexe qui a tant de droits à tous les genres de secours et de protection !

Le département des femmes en couches a été supprimé depuis quelques années à l'Hôtel-Dieu, et remplacé par l'hospice de la Maternité, dont une bienfaisance aussi active qu'éclairée a dirigé et combiné toutes les dispositions de la manière la plus favorable.

Dans le département des femmes en couches de l'Hôtel-Dieu, il y a eu, dans l'espace de douze années, une opération césarienne sur deux mille huit cent soixante-quatre accouchemens ; un accouchement avec le forceps sur cent quatre vingt-dix-huit accouchemens naturels, et onze accouchemens naturels contre un accouchement laborieux.

En 1774, il y eut une épidémie qui revint en 1781 et qui a reparu souvent depuis : presque toutes les femmes qu'elle atteignait périssaient ; et sur douze, sept étaient attaquées. *Vid.* les œuvres de Bailly, tom. 2, pag. 214, et les mém. de M. Tenon sur les hôpitaux.

CHAPITRE V.

ALLAITEMENT ET RÉGIME DES NOURRICES.

De l'allaitement maternel; réflexions sur quelques passages de l'Emile, à ce sujet; préparation des mammelles; mode d'allaitement, régime qui convient pendant l'exercice de cette fonction; soins et précautions qu'exige le sevrage.

APRÈS l'accouchement, il se fait dans l'organisation de la femme une révolution, dont tout l'effort se dirigeant vers les mammelles, y détermine un mouvement, une action particulière, qui, dans la suite, se soutient pendant un tems plus ou moins long; et d'où résulte une fonction qui termine enfin la série des actes que comprend l'exercice de la maternité.

Lorsque la femme nourrit, ce changement s'opère presque toujours d'une manière facile, sans trouble, sans orage; le sein attirant sans cesse vers lui, et dépensant en quelque sorte par l'allaitement un excès de vitalité, un

principe d'action dont les écarts occasionnent quelquefois des accidens si funestes, chez les mères qui sont privées des avantages de la lactation.

Considéré dans ses rapports avec la santé des mères, l'allaitement est donc nécessaire, indispensable ; et si à ce motif on joint celui dont les avantages et le bonheur de l'enfant sont l'objet, on concevra à peine comment, chez une nation sensible et policée, l'éloquence d'un philosophe fut nécessaire pour persuader cette vérité, et forcer les femmes à remplir des devoirs que des distractions coupables avaient fait oublier (1).

Rousseau, à ce sujet, a produit une révolution bien marquée dans les mœurs : et plutôt séduites par le charme du style, que convaincues par la puissance de la raison, des mères que le plaisir et les goûts frivoles devaient enlever à la nature, ont daigné allaiter leurs enfans,

(1) En Allemagne, en Angleterre, les femmes des premières classes de la société, nourrissaient en général leurs enfans, long-tems avant l'époque à laquelle l'éloquence de Rousseau rappela les dames françaises à la nature, et les força en quelque sorte à remplir tous les devoirs et tous les emplois de la maternité.

et exercer d'une manière complète tous les emplois de la maternité.

Mais en prouvant la nécessité de l'allaitement maternel, en recommandant un devoir impérieux et sacré, Rousseau a-t-il circonscrit ses assertions dans les limites du possible et du vrai? a-t-il vu tous les aspects, tous les rapports de la question?

Cette sollicitude maternelle, qui ne peut être supplée; les résultats malheureux de la négligence d'une nourrice mercenaire, enfin, l'effet général de l'allaitement maternel sur les mœurs d'une nation, et son influence particulière sur la santé et le bonheur des femmes; tels sont les différens points que le philosophe de Genève a traités avec cette éloquence impérieuse, persuasive qui caractérise son style. Mais en même-tems, que d'observations importantes ont été oubliées! Le côté moral est offert sous tous les points de vue; le côté physique est à peine indiqué; et lorsqu'il faut décider si, dans toutes les circonstances de la vie, l'enfant doit être allaité par sa mère ou par une autre nourrice, Rousseau, tranchant le nœud de la difficulté, ne résout pas le problême; affirme qu'il n'existe pas d'obstacle à l'allaitement ma-

ternel, *et que l'enfant ne peut avoir de nouveau mal à craindre du sang dont il est formé* (1).

O Rousseau! sans doute l'allaitement est un devoir et même un besoin pour la femme devenue mère; mais quelle loi, quelle règle générale sans exception! Pourquoi d'une manière exclusive et rigoureuse, commander ainsi l'allaitement à des mères incapables d'exercer cette fonction, sans nuire à un enfant qui, originairement affaibli, ne peut se rétablir, et devenir capable de parcourir d'un pas égal et ferme la carrière de la vie, que par l'allaitement réparateur d'une nourrice saine et vigoureuse? Que d'autres circonstances dans lesquelles l'allaitement maternel devient inconvenant ou impossible! Des déformations particulières du sein; un mode de sensibilité locale et physique, sur lequel la tendresse maternelle demeure impuissante (2); des

(1) On se fera difficilement une idée de l'influence dangereuse que cette phrase a exercé sur les gens du monde, et même sur plusieurs médecins qui, en parlant toujours d'observations et d'expériences, demeurent étrangers aux grandes vérités physiologiques et médicales, sans la connaissance desquelles il n'existe ni expérience éclairée, ni véritable observation.

(2) *Vid.* première partie de ce volume, art. allaitement.

altérations générales et profondes, des maladies contagieuses, ou trop souvent même des causes morales sont des obstacles réels et invincibles à l'allaitement maternel : et trop souvent l'allaitement, plus utile à la mère qu'à l'enfant, prolonge sur ce dernier l'influence malheureuse de l'être affaibli et dégradé qui lui donna le jour. Dans d'autres cas, différentes maladies contagieuses (1), les fureurs, la colère, plusieurs affections pénibles ou exaltées, sont pour les femmes, sujettes à les éprouver, sans pouvoir

(1) Je voudrais faire ressortir avec plus d'expression cet obstacle à l'allaitement maternel, parce qu'il forme un des points les moins éclairés de la médecine, un des points sur lesquels il importe le plus de provoquer les recherches et d'appeler l'attention. L'enfant si intimement uni à sa mère pendant la gestation, n'a-t-il en effet rien à craindre du sang dont il est formé, suivant l'imprudente et dangereuse assertion de Rousseau?

Sans doute nous recevons souvent avec le présent funeste de la vie, plusieurs germes de maladies dont le développement doit empoisonner l'existence : mais des rapports continus et suivis avec une mère dégradée ou malade, une mère que peut-être il eût fallu condamner au célibat et à la stérilité, n'augmentent-ils pas encore le mal primitif : ne doit-on pas alors s'opposer à l'allaitement?

les vaincre, un empêchement au bonheur de nourrir son enfant. Alors, non-seulement la contagion la plus active peut transmettre au nourrisson les passions et le caractère de sa nourrice, mais en même-tems les effets du moral sur le physique altèrent la santé de la mère, et en troublant l'élaboration de son lait, deviennent pour l'enfant une cause de dépérissement et d'altération.

Il est donc évident que, dans ses considérations sur la nécessité de l'allaitement maternel, Rousseau a été au-delà du vrai, et que les données physiologiques que je viens d'offrir doivent engager plusieurs mères à repousser l'erreur, qu'une dangereuse éloquence à fait triompher (1).

(1) Ces observations sur l'allaitement maternel sont tirées d'un mémoire que j'ai publié, il y a quelques années, sous le titre de *Réflexions philosophiques et médicales sur l'Emile*, et dans lequel je cherchais à opposer des faits bien constatés, des résultats d'expérience, aux erreurs de Rousseau sur l'allaitement maternel, l'usage des bains froids, le régime des nourrices, et quelques autres objets relatifs à l'éducation physique. Cet opuscule a été inséré dans le recueil des mémoires de la société de médecine du Louvre, et dans la Décade philosophique et littéraire, avec le dessein de répandre quelques vérités utiles, et

Lorsque d'ailleurs les femmes peuvent nourrir sans inconvénient et sans danger, et qu'elles se proposent de remplir un devoir qui devient alors impérieux et sacré, elles doivent mettre leur enfant à la mammelle quelques heures après l'accouchement, le lait sortant plus facilement de ses sources à cette époque, et possédant en outre des qualités purgatives qui servent à évacuer le *méconium.* Si, négligeant de se conformer à ce précepte, les nourrices obéissent au préjugé, qui conseille de différer le premier essai de l'alaitement jusqu'au troisième ou au quatrième jour, l'ouverture des conduits lactifères, ce phénomène que le peuple connaît sous le nom de *cassement des cordes*, sera beaucoup plus difficile, plus douloureux, et plus souvent suivi d'engorgement, de crevasses, d'inflammation, d'abcès, ou d'un trouble général et d'une suppression subite de la secrétion du lait (1). On devrait même

---

d'arrêter, par des résultats d'expérience et d'observation, l'influence de certains paradoxes d'autant plus dangereux, que le charme et la magie du style les avaient fait triompher. Ce desir et cette intention ont été remplis en partie; à en juger au moins par les lettres, les observations et les mémoires à consulter qui m'ont été adressés à cette occasion.

(1) Younc rapporte que dans les hôpitaux de femmes

penser quelque tems avant l'accouchement, à disposer les mammelles à leur nouvelle fonction, en rendant les mammelons plus souples, au moyen de quelques lotions adoucissantes, et en ouvrant, par une succion préparatoire, l'orifice de leurs conduits. Quand les femmes perdent quelques gouttes de lait vers la fin de la grossesse, la préparation que nous venons de conseiller ne peut avoir pour objet que de rendre le bout du sein moins sensible, moins irritable, en le familiarisant avec une action dont l'essai est toujours plus pénible après l'accouchement (1). Les soins et les autres précautions que l'on conseille aux femmes qui veulent nourrir, sont d'autant

---

enceintes où l'enfant est mis à la mammelle vingt-quatre heures après la délivrance, il y a à peine, sur quatorze cents accouchées, deux nourrices qui aient des maux de sein.

(1) La traite des vaches exige quelquefois ces précautions, et comme l'observent MM. Parmentier et Deyeux, pour accoutumer insensiblement les vaches à se laisser toucher, il convient de manier quelquefois le pis des génisses pendant leur première gestation, parce qu'il y en a qui sont tellement chatouilleuses, qu'on ne saurait les traire, etc. — *Expériences et observations sur le lait*, pag. 298.

plus nécessaires, que la conformation du sein est moins favorable à l'exercice de ses fonctions.

En général, les mammelles que l'on préfère dans les nourrices, et qui paraissent plus propres à perfectionner et à terminer l'ouvrage de la génération, ont la forme et les dispositions qui servent à les faire distinguer parmi les principaux attributs de la beauté. Leur mammelon doit être d'une moyenne grosseur, bien saillant et bien détaché; s'il est affaissé ou même entièrement effacé, et comme rentré dans le corps de la mammelle, il faut, par des préparations convenables, l'en faire sortir et lui donner une saillie, sans laquelle l'allaitement deviendrait impossible (1).

(1) On fait beaucoup plus d'attention à ces dispositions dans les nourrices étrangères. Ainsi, on exige, chez ces femmes, que le sein sur lequel on porte d'abord toute son attention, ne soit ni trop volumineux, ni chargé d'un embonpoint qui annonce toujours la faible vitalité de l'organe qui se prête à cette surcharge. Il faut en outre que les mammelles ne soient pas entièrement rondes, mais un peu allongées, en forme de poire; parce que les enfans peuvent alors, comme le remarque Buffon, prendre, non-seulement le mammelon dans leur bouche, mais encore une partie de la mammelle. On interroge aussi l'état général, l'ensemble

Dans le premier cas, la succion, ou plutôt le *téter* préparatoire, suffit et corrige ce défaut de conformation. Cette action demande beaucoup d'adresse et d'habitude, la combinaison des mouvemens qui dépendent de l'instinct étant toujours très-difficile, quand la volonté la dirige. White cite une famille anglaise, qui avait acquis une grande célébrité dans ce genre d'exercice, et dont l'art consistait à imiter un nourrisson bien conformé, c'est-à-dire, à allonger doucement la mamelle et le mammelon, à ouvrir, à redresser les conduits lactifères, et à presser ensuite le sein par des attouchemens délicats, bien ménagés et propres à rendre l'écoulement du lait plus facile. La succion avec un instrument, n'ayant d'autre

---

des qualités de la nourrice, et il faut, autant que possible, que sa constitution ait beaucoup d'analogie avec la constitution de la mère; par exemple, que la nourrice soit brune et vive, si la mère est brune et remarquable par son alacrité, etc. Un jeune nourrisson ne renouvelle pas d'ailleurs le lait, comme on le pense vulgairement, et il est inutile de remarquer qu'il faut regarder comme motifs d'exclusion, les infirmités habituelles, les maladies contagieuses, les passions tristes, fougueuses; en un mot, les altérations physiques et les maladies morales.

action que celle de la ventouse, est plus douloureuse, et ne dispose pas aussi bien les mammelles à remplir leurs fonctions. Ce moyen, ou toute pratique analogue, ne doit être employé que lorsque le mammelon est entièrement effacé, et alors on en fait usage jusqu'au moment où, par son effet, il devient assez saillant pour permettre à la bouche de le saisir et de l'embrasser (1).

Le téter de précaution, achève ensuite de corriger la difformité; mais, pour empêcher que les mammelons ne s'effacent de nouveau, on se sert de petits étuis de cire, percés à leur extrémité, et pouvant, par leur souplesse, s'adapter exactement à la forme de l'organe délicat et sensible qui s'y trouve renfermé. Ces mêmes étuis peuvent aussi être employés pour prévenir les crevasses et les gersures.

(1) Pour cette succion artificielle, on se sert ordinairement d'une petite fiole à médecine; le petit bout, ou l'orifice, est placé sur le mammelon, tandis que l'on échauffe la grosse extrémité et que l'on continue pendant quelque-tèms d'en tenir la température à une certaine élévation.

L'air intérieur étant raréfié, le bouton s'élève, et sort du sommet de la mammelle.

Quelques semaines de préparation suffisent, lorsque la déformation du sein n'est pas très-considérable; mais quand il existe une véritable difformité, et que le mammelon est caché dans le corps de la mammelle, il faut s'occuper des soins nécessaires pour corriger un tel défaut, dès le sixième ou le septième mois de la grossesse.

Lorsque les bouts sont bien formés, et qu'il en sort quelques gouttes d'une humeur laiteuse, on suspend l'usage de la ventouse ou de la succion, et l'on se borne à celui des étuis dont nous avons parlé.

Le meilleur lait étant celui qui est fourni à la fin d'une *traite*, et sous l'influence de la sensibilité que la titillation des doigts développe dans la mammelle. Les nourrices auxquelles on peut appliquer ce fait de l'histoire des animaux, ne doivent pas donner trop souvent à téter, mais attendre que leur nourrisson ait assez d'appétit pour animer et prolonger davantage la succion.

Nous devons aussi remarquer que des *téters* trop fréquens et trop rapprochés fatiguent les mammelles, et les privent du repos qui leur est nécessaire, pour remplir leurs fonctions avec la plénitude d'effet dont elles sont susceptibles.

Dans les autres considérations, dont la mère qui nourrit est l'objet, il ne faut jamais perdre

de vue que, pendant tout le tems de l'allaitement, les mammelles sont, en quelque sorte, un point où tout mouvement organique se rapporte, un centre, où chaque émotion, chaque sentiment se réfléchit. Cette correspondance si étendue, si remarquable dans l'espèce humaine, influe d'une manière directe sur l'élaboration du lait, en change à chaque instant les propriétés, et forme la cause principale des variations continuelles que ce liquide a offertes aux chimistes qui ont voulu l'analyser; variations qui ont fait dire à MM. Parmentier et Deyeux, que le lait de femme présentait dans sa composition des différences beaucoup plus nombreuses que celles du lait des femelles des autres mammifères, et qu'il ne pourra jamais donner aux chimistes, qui l'examinent avec la plus scrupuleuse attention, des résultats parfaitement semblables.

Les alimens déterminent aussi, dans le même liquide, un grand nombre de modifications; ainsi, l'absinthe rend le lait amer, les purgatifs lui communiquent leurs propriétés, et le parfum de certaines fleurs lui donne une saveur et une odeur aromatique, tandis que la semence d'anis, suivant la remarque de Cullen, le rend propre à remédier aux coliques dont les enfans sont tourmentés.

Les farineux préparés d'une manière très-

simple, et tous les alimens liquides, *féculeux* et de facile digestion, fournissent en général un lait plus abondant; effet qui est encore produit d'une manière plus constante par l'uniformité des alimens et du régime de la nourrice (1).

Les rapports atmosphériques ayant sur le lait une influence d'autant plus marquée, que l'on s'y expose sans défense et sans précaution, les nourrices ne peuvent éviter avec trop de vigilance, l'humidité, le froid, et tous les changemens brusques et rapides de température : un coup de vent sur le sein, une impression subite de froid, ont même quelquefois occasionné l'engorgement des mammelles; et tous les médecins, qui se sont occupé d'une manière spéciale de la santé des femmes, leur donnent le conseil d'user de vêtemens plus chauds et moins légers pendant l'allaitement, ou même de ne découvrir leur sein, lorsqu'elles donnent à téter, qu'autant qu'il est nécessaire pour cette action.

(1) Toutes ces assertions sont appuyées sur des observations, ou sur des expériences décisives; et par exemple, MM. Parmentier et Deyeux, ont constaté, par des essais de ce genre, qu'un changement quelconque de nourriture, diminuait chez les vaches la quantité du lait, et que pour avoir une uniformité constante dans l'abonbance et la qualité des *traites*, il fallait ne jamais changer les fourrages.

Un exercice modéré et sans fatigue, des promenades agréables et salutaires, et en général un emploi des muscles capable de s'opposer à un trop grand développement de sensibilité, forment un ensemble de circonstances qui contribuent au succès de l'allaitement, et qui assurent le libre exercice de cette importante fonction.

La fatigue des yeux à la suite d'ouvrages trop délicats, une lecture trop long-tems prolongée, les odeurs fortes et les parfums, les sons bruyans, le tumulte, et une musique qui affecte trop vivement les nerfs, etc., nous offrent une autre manière d'exister et d'employer la vie, avec laquelle l'état de nourrice ne peut se concilier. Il en est ainsi d'un exercice forcé des fonctions intellectuelles, de l'étude, des travaux littéraires, auxquels l'allaitement doit faire renoncer; et, nous adressant aux femmes qui croient pouvoir accorder le culte des muses et les devoirs de la maternité, nous pouvons leur dire avec le poëte LEBRUN :

L'enfance qui vous tend les bras,
Vous demande un lait pur, et non l'eau d'hypocrène.
Ah! tarisse à jamais la poétique veine,
Plutôt qu'un sein pressé de ses doigts délicats (1).

---

(1) LEBRUN : Mon dernier mot sur les femmes.

Les passions, les émotions et tous les sentimens dont les nourrices peuvent être affectées d'une manière trop vive, sont également contraires à l'allaitement; on a même remarqué ces effets de l'état moral sur la sécrétion laiteuse chez les femelles des animaux : ainsi, certaines vaches, par exemple, ne laissent pas couler leur lait sous les doigts du pâtre, si on ne les amuse en les faisant manger; d'autres le refusent, lorsqu'on leur occasionne la plus légère distraction, ou le donnent en plus grande quantité à l'aspect de leur veau, ou par suite de l'impression que leur fait éprouver son effigie. Bordeu parle d'une chèvre, chez laquelle les rapports du moral avec la sécrétion laiteuse n'étaient pas moins sensibles, et qui ne donnait son lait qu'au moment où quelqu'un entrait dans sa loge pour la mettre en liberté. Le même auteur dit avoir vu le lait s'épaissir et comme se coaguler, chez une nourrice qui vit tomber son enfant. La sécrétion se rétablit ensuite; et la mère, agitée tour-à-tour par trois sentimens divers, sentait la chaleur, la souplesse, *le remontage* du lait, à mesure que le mieux-être du nourrisson se manifestait par des signes de force et de santé. En général, une grande terreur occasionne un engorgement subit des mam-

melles; une tristesse profonde, un violent chagrin flétrissent les mêmes organes ; la joie excessive, la colère, la haine, la jalousie altèrent leur sécrétion, et plusieurs autres sentimens déterminent, dans la nature du lait, une foule de variétés et de différences qu'il est impossible de calculer, mais qui nous engagent à assurer, qu'une ame paisible, ou même soustraite entièrement à une foule d'impressions factices qui se vendent et s'achètent sous le nom de plaisirs, est une des circonstances qui contribuent davantage au succès de l'allaitement.

Les femmes d'une certaine classe qui veulent nourrir, doivent donc apprendre, pour ne jamais l'oublier, que le devoir qu'elles se disposent à remplir ne peut se concilier avec les goûts frivoles; mais qu'il est exclusif, qu'il ne souffre ni partage, ni distraction. Celles qu'aucun motif digne d'être respecté ne retient pas dans les grandes villes, devraient même peut-être les abandonner; et nous n'hésitons pas à leur donner le conseil de se retirer à la campagne, où elles trouveraient avec le calme qui leur est si nécessaire, un atmosphère et des mœurs pures, des promenades plus salutaires, une nourriture moins recherchée, et une foule d'avantages dont il est facile de sentir l'utilité.

Le sommeil, cette suspension momentanée du sentir et du mouvement, est un état dont les nourrices ont besoin dans toutes les circonstances. Comme elles en sont ordinairement privées, par l'habitude de donner à téter pendant la nuit, ou de céder avec trop de complaisance au moindre cri du nourrisson, elles doivent mettre des bornes à leur sollicitude. Pour diminuer, autant que possible, les fatigues de l'allaitement, White leur conseille de faire en sorte, qu'obéissant seulement à la voix du besoin, leur enfant n'emploie pas à téter, une partie du tems qu'il doit consacrer au sommeil. On fait graduellement contracter cette habitude également utile à l'enfant et à sa mère; et lorsque celle-ci a amené son nourrisson au point de ne téter que toutes les deux heures, ou même plus rarement, elle finit, après quelques épreuves dont son courage doit triompher, par consacrer au repos et au sommeil une grande partie de la nuit, pendant laquelle, cessant d'être sollicité par une irritation fatiguante, le sein se remplit d'un lait plus abondant et mieux élaboré.

L'auteur que nous venons de citer, assure que plusieurs femmes ont suivi avec succès le régime qu'il propose, et qu'elles ont vu diminuer sensiblement, par ce moyen, des

peines et des fatigues, que l'on regarde trop souvent comme un obstacle à l'allaitement maternel.

Une autre condition nécessaire au succès de l'allaitement, mais qu'il serait superflu de prescrire aux mères qui nourrissent, nous est présentée par cette patience à toute épreuve, et par cette sollicitude active qui tient en quelque sorte à l'instinct de la maternité, mais qui dépend aussi, peut-être, de cette inconstance, de cette mobilité si opposée, dans la nature de la femme, aux sentimens exclusifs et durables. Du moins peut-on remarquer, à cette occasion, avec le médecin philosophe, qui a si bien décrit et analysé les attributs et les qualités de la femme, — « que chaque enfant exige les mêmes soins, la même vigilance, parce que tous sont également faibles, et que si la femme eût été trop susceptible de ces sentimens qui ne permettent pas de perdre un instant leur objet de vue, qui se roidissent contre les obstacles, et que le tems même fortifie, cette disposition eût peut-être contrarié cet instinct, qui veut qu'après avoir prodigué la tendresse dont elle est capable, à l'un de ses enfans, la mère la transporte successivement sans partage à tous les autres, et qu'elle montre pour

chacun cette chaleur de sentiment qu'il semble que l'on ne puisse avoir qu'une fois ». ROUSSEL.

La continence que l'on a recommandée en général aux femmes qui nourrissent, est nécessaire dans le plus grand nombre des cas, mais ne serait pas sans inconvénient, si elle faisait cesser d'une manière trop brusque des habitudes de volupté dont le tempérament ou l'imagination ont fait un besoin. On sait de plus que loin d'arrêter l'élaboration et l'excrétion du lait, l'agréable irritation des organes du plaisir les sollicitent et les rendent plus actives, comme nous avons eu occasion de le remarquer en parlant de certaine pratique à l'aide desquelle on trait les vaches et les femelles du bufle avec plus d'avantage. Ce commerce, cette relation, sont les mêmes chez la femme; quelquefois, par exemple, le téter fait éprouver une impression très-voluptueuse, où des impressions amoureuses activent la sécrétion du lait.

Un jeune médecin de Montpellier cite à cette occasion l'exemple d'une dame, chez laquelle cette impression se manifestait à un tel point, que son lait jaillissait avec force et abondance au moment où tendrement émue par les caresses de son mari, elle partageait ses transport et s'abandonnait à toute l'ivresse du plaisir. Les époux n'en doivent pas moins se conduire avec beaucoup de réserve, et

souvent l'oubli de ce précepte a occasionné des coliques, ou d'autres accidens au nourrisson : principalement chez les nourrices, dont l'allaitement ne suspend pas la menstruation.

La grossesse ne doit, d'ailleurs, déterminer à sevrer, que dans le cas où elle serait trop laborieuse, ou si l'allaitement devenait beaucoup plus pénible. *Van-Swieten* cite à ce sujet une nourrice qui, au milieu des douleurs de l'accouchement, carressait son nourrisson et l'avertissait, en riant, de céder la mammelle à son successeur.

Lorsque l'exercice des facultés reproductives se renouvelle d'une manière moins rapide, l'état de nourrisse finit naturellement à l'époque de l'entière et parfaite éruption des dents. On peut le prolonger beaucoup au-delà, comme cela se pratique parmi plusieurs sauvages, chez lesquels cette coutume a été regardée comme un des principaux obstacles à la population. D'un autre côté, on peut avancer de beaucoup le même terme, si d'abord, et par une précaution indispensable, on a accoutumé l'enfant à des alimens étrangers. Les sevrages prématurés sont indiqués, lorsque l'allaitement, qui doit être regardé comme un emploi très-considérable de la vie, occasionne une profonde altération ; ce qu'il sera facile

de reconnaître en interrogeant bien la sensibilité de la nourrice, l'état de sa poitrine et celui des organes de la digestion.

Dans tous les cas, le sevrage exige des soins, des précautions, et si la suppression brusque et peu ménagée d'une dartre, d'un cautère ou d'un vesicatoire donne lieu à des craintes réelles et fondées, comment l'interruption subite de l'allaitement, dont l'habitude a si puissamment modifié l'organisation, n'exposerait-elle pas aux accidens les plus redoutables ?

Pour les prévenir, il importe donc de ne sevrer que par degrés, et d'arriver à ne plus donner à téter qu'une ou deux fois par jour, avant l'époque à laquelle on cesse entièrement d'allaiter. Il importe alors à la mère de se préserver du froid et de l'humidité, avec le plus grand soin, de se tenir couchée, ou au moins renfermée pendant quelques jours, si sa constitution est faible et délicate.

On achève ensuite le traitement avec de légers sudorifiques et des purgatifs ; mais lorsque cette crise paraît entièrement terminée, il ne faut pas oublier que pendant plusieurs mois les mammelles continuent de demeurer un centre de fluxion ; que la plus légère irritation peut y occasionner des engorgemens et des dépôts, tandis que d'un autre

côté tout le système physique de la femme se trouve dans un état de faiblesse relative et d'impuissance de réaction qui exige une grande prudence dans l'administration de toutes les choses qui peuvent servir à l'entretien convenable de l'existence et de la santé. Les mouvemens exigés pour l'emploi de l'aiguille ou du fuseau, et tous les mouvemens analogues, devraient donc peut-être se trouver suspendus pendant le premier mois qui succède au sevrage, sur-tout si le sein conserve une grande sensibilité et une aptitude particulière à l'inflammation.

Pendant le sevrage, et quelques-tems après, on doit en outre donner toute son attention au régime des facultés morales et intellectuelles, à l'état de l'estomac, du poumon, de la peau, et redouter sur-tout les causes débilitantes et malsaines, le froid, l'humidité et les affections spasmodiques ou concentrées.

Il faut observer que toutes ces considérations peuvent s'appliquer au régime et au traitement des mères que des circonstances malheureuses forcent à se priver de l'avantage de nourrir leur enfant. On doit seulement observer qu'alors le sevrage ayant lieu dans un moment où l'action des mammelles jouit de toute son énergie, et se trouve en quelque sorte dans toute sa force et sa

primeur, les chances des accidens sont plus multipliées et doivent engager à prendre plus de précaution.

Persuadés, d'ailleurs, que la crainte est une de ces affections pénibles qu'il ne faut jamais inspirer aux femmes, et que la mère sur laquelle ce triste sentiment aurait plus de puissance que la tendresse maternelle, serait une très-mauvaise nourrice, nous ne décrirons pas tous les maux que peut entraîner le refus de l'allaitement (1); nous aimons mieux contribuer à les prévenir, et dans ce dessein, nous avertissons les femmes que pendant le sevrage prématuré des mères qui ne peuvent nourrir, il importe de suivre, avec une attention toute particulière, le régime qui convient en général à la suite de l'accouchement; de le rendre même plus sévère, et d'éviter tout

(1) Les médecins et les philosophes qui ont écrit sur la nécessité de l'allaitement maternel, ont en général exagéré ces accidens auxquels les femmes s'exposent en se refusant à cette fonction que des obstacles invincibles leur empêchent de remplir dans plusieurs circonstances : on peut sur-tout faire ce reproche au D. Desessarts, dans un des ouvrages duquel on trouve que : chez les femmes qui ne nourrissent pas, le lait se *grumèle dans le sein*, *qu'il y forme des obstructions*, *des squirres*, *des cancers....* *Que cette liqueur*,

ce qui pourrait augmenter, précipiter ou égarer les mouvemens organiques qui se dirigent alors vers l'appareil de la lactation. On peut regarder comme opposés à l'ordre et à la modération de cette crise, toute agitation vive et subite, une nourriture trop abondante ou trop excitante, les boissons aromatiques, les spiritueux, l'excès de la chaleur ou du froid, l'administration indiscrète et nuisible de quelque substance médicamenteuse. Si le sein était trop engorgé, on pourrait user d'une succion artificielle, ou suivant le conseil donné par White, allaiter pendant un mois : ce que la constitution la plus délicate pourrait impunément supporter.

Lorsque la fièvre de lait est terminée, on peut employer avec avantage les légers sudorifiques, ou les purgatifs, sur-tout lorsque la faiblesse relative, ou l'indisposition habituelle de quelqu'or-

naturellement douce, échauffée par son mélange et sa circulation avec le sang, s'aigrit, devient irritante, et allume le feu de la fièvre;..... qu'elle produit des inflammations dans tout le bas-ventre qui devient fort tendu et enflé ;... des palpitations de cœur, des syncopes, des convulsions ;.... des éruptions pourpreuses ou érésypélateuses qui défigurent le visage, etc., etc.

Combien en voyons-nous, ajoute le même auteur, en parlant de ces mêmes mères qui sont privées volon-

gane forme le trait principal de la constitution; on emploie aussi, dans cette circonstance, une irritation extérieure (1), afin de protéger par une diversion bien ménagée, des organes que leur état de débilité ou de maladie, expose davantage à être affectés.

---

tairement, ou par des circonstances impérieuses, de l'avantage de nourrir leur enfant, « combien en voyons-» nous qui, si elles ont le bonheur d'échapper au » danger, les premiers jours, n'en sont que plus malheu-» reuses par la multitude des incommodités qui les tour-» mentent dans la suite. Epuisées par des pertes opi-» niâtres, déchirées de rhumatismes, privées de l'u-» sage de leurs jambes, accablées de vapeurs et d'obs-» tructions, sans force, sans appetit, couvertes de » boutons aussi incommodes que désagréables, elles » traînent une vie languissante et douloureuse, que » termine enfin un ulcère à la matrice, ou une con-» somption générale ». *Vid.* le traité de l'éducation corporelle des enfans en bas âges, première édition, pag. 185.

(1) Celle que l'on détermine au moyen d'un synapisme ou d'un vésicatoire.

CHAPITRE VI.

CESSATION DES RÈGLES ET MORT DU SEXE.

Vues préliminaires; terminaison naturelle de la menstruation; causes générales des accidens qui surviennent à cette époque; classification de ces accidens; régime qu'il faut suivre pour les éviter.

TOUS les organes ont leur tems pour agir et pour s'éteindre; leur enfance, leur période de jeunesse, d'âge adulte, de dépérissement;.... et le cours de la vie peut être regardé comme une suite de règnes et d'empires qui se succèdent et qui changent d'âge en âge le tempérament et la constitution. Ainsi, la vie intérieure et nutritive domine dans le fœtus; la digestion puissante et énergique pendant l'enfance et la jeunesse, commence à s'affaiblir dans l'âge de retour; les facultés génitales diminuent sensiblement avant cette époque; mais les muscles et les organes de la pen-

sée dégénèrent plus lentement; le sens de la vue baisse avant celui de l'ouie, et le corps de l'homme ne tombe entièrement en ruine que lorsque par une suite de dépérissement partiels, la mort arrive enfin de la circonférence au centre, des organes moins importans aux organes essentiels, et dont l'action fut désignée sous le nom de *fonctions vitales* par les anciens physiologistes; parce qu'en effet, la vie ne peut exister sans le concours de ces fonctions.

Les femmes, en perdant la faculté d'engendrer, au moment où elles entrent dans leur quatrième âge, présentent, d'une manière bien sensible, une de ces morts partielles, qui précèdent la mort générale. Leurs organes sexuels, ces organes qui, suivant Bordeu, n'étaient pas *réveillés* dans l'enfance, qui ont leur moment pour croître, pour fleurir et se flétrir, s'éteignent insensiblement et deviennent des membres inutiles.

Cette grande révolution, cet évènement si remarquable dans l'existence des femmes, a ordinairement lieu entre la quarantième et la cinquantième année.

Lorsque ce changement arrive d'une manière naturelle, quelques irrégularités dans la menstruation le précèdent et l'annoncent. L'écoulement périodique sanguin diminue d'une manière

insensible, revient avec moins d'abondance, à des époques plus éloignées, et cesse enfin, sans altérer sensiblement la santé. Dans d'autres circonstances, la même révolution, sans être plus dangereuse, suit une marche différente. La menstruation est d'abord plus abondante, revient plus souvent, se suspend ensuite pendant plusieurs mois, reparaît tout-à-coup, comme par accès; et se suprimant de nouveau, ne revient plus et termine la série des actes que les physiologistes rapportent d'une manière spéciale aux organes de la reproduction.

Une constitution faible, une grande mobilité nerveuse et un tempérament très-irritable, sont des circonstances qui tendent ordinairement à compliquer la cessation des menstrues par des symptômes plus ou moins graves, la constitution physique ne pouvant se prêter alors que d'une manière irrégulière et laborieuse à l'interruption d'une habitude dont l'influence régla et maîtrisa si long-tems le mouvement général de l'organisation. Les accidens qui résultent d'une semblable disposition, sont principalement les vapeurs, les migraines utérines, des syncopes fréquentes, des affections spasmodiques générales ou partielles, des alliénations très-variées et différens symptômes d'hystérisme et d'hypocondrie.

On peut ranger tous les accidens de la menstruation sous deux chefs ; savoir, 1°. les maladies propres à l'utérus ; 2°. celles qui affectent diversement les autres parties de l'organisation. Il faut remarquer en outre que les maladies et les indispositions qui tourmentent habituellement les femmes, ont plus d'intensité, ou reviennent plus souvent à l'époque du dérangement et de la cessation des *menstrues*.

Ces divers accidens, dont la cessation des règles est moins souvent la cause que l'occasion, ont contribué avec plusieurs erreurs sur la menstruation, à rendre ce moment de la vie bien pénible pour plusieurs femmes, en leur inspirant des craintes non fondées et dont la réaction a quelquefois, réalisé au moins en partie, les dangers qu'une imagination allarmée avait crus inséparables de ces instans de crise et de révolution. Pour dissiper ces vaines terreurs et prévenir les accidens qui en seraient la suite inévitable, il importe donc d'avertir les femmes que cette foule de maux qu'elles redoutent au moment de la cessation des règles, dépend presque toujours de causes qu'elles peuvent éviter ; et que la marche ordinaire et naturelle des symptômes qui surviennent alors est simple, facile, au point que chez plusieurs femmes, elle occasionne à peine un léger dérangement dans la santé. Les causes

prédisposantes d'un état contraire, sont principalement une menstruation habituellement abondante, ou laborieuse et dont un mauvais emploi de la vie augmente souvent les difficultés; certaines maladies antérieures, et particulièrement celles de la peau négligées ou traitées d'une manière peu convenable; une oisiveté absolue ou un exercice immodéré des organes de la génération; des passions tristes et chagrines, ou l'abus des substances aromatiques et des spiritueux; enfin, les habitudes du luxe et cette disposition dans laquelle la sensibilité exagérée et pervertie, rend nécessairement toutes les crises de la vie plus pénibles et plus dangereuses.

Diriger son attention sur toutes ces circonstances, les affaiblir, les éviter et préparer son avenir par un emploi convenable de la vie, est pour les femmes un des moyens les plus assurés pour prévenir les accidens qui marquent quelquefois les derniers momens de la menstruation.

Lorsque cette fonction touche à son terme, et qu'il y a lieu de présumer que son déclin sera douloureux, les organes de la digestion, les rapports atmosphériques et la sensibilité, exigent sur-tout des attentions particulières et des soins que les médecins ne peuvent recommander avec trop de sollicitude et d'attention.

LES ORGANES DE LA DIGESTION seront traités avec plus de ménagement et de circonspection, si les menstrues ont été habituellement difficiles et abondantes. Ainsi, dans cette circonstance, celui des médecins qui a le mieux écrit sur le régime des femmes de quarante-cinq à cinquante ans, *Fothergill*, conseille de renoncer au souper et de s'astreindre à une diette peu nourrissante. Ce conseil est très-salutaire; et dans la circonstance à laquelle il s'applique, il faut, autant qu'il est possible, user en général d'alimens qui exercent très-peu les organes digestifs et qui n'introduisent pas des stimulans trop actifs dans l'organisation.

Pendant le déclin de la menstruation, ou même lorsque cette crise est terminée, l'estomac jouit quelquefois d'une sensibilité dont l'excès rend la digestion difficile, pénible et douloureuse. Le régime que nous venons de conseiller, les antispasmodiques très-légers et les bains, conviennent dans cette circonstance, qui exige en outre la direction la plus attentive et la plus éclairée de tous les objets qui contribuent à l'entretien de l'existence.

Le vin, des alimens plus nourrissans, ou même quelques amers, sont utiles lorsque le tem-

pérament lymphatique, ou un état d'*asténie utérine*, forme le trait principal du tempérament.

Dans les cas où les digestions sont laborieuses et accompagnées de propension au sommeil, ou si elles se prolongent pendant la nuit et qu'elles occasionnent des rêves effrayans, on peut, dans le dessein de rendre le déclin menstruel moins orageux, appliquer au régime des femmes de quarante-cinq à cinquante ans, les conseils que Daubenton a donnés aux hommes du même âge, pour prévenir les indigestions qui commencent à être plus fréquentes à cette époque de la vie (1).

Tous les purgatifs qui excitent trop vivement l'utérus, et qui paraissent animer d'une manière particulière l'action des vaisseaux capillaires de cet organe et des viscères voisins, sont des médicamens dont on ne peut guères se servir sans in-

(1) Dans ces conseils, Daubenton recommande principalement de ranimer les forces de l'estomac, qui commencent à diminuer, en faisant usage, tous les jours à jeun, d'ipécacuana, depuis un demi-grain jusqu'à quatre, six et huit grains, suivant le degré d'irritabilité.

L'action de ce médicament doit se borner à exciter doucement l'irritabilité de l'estomac, et à ranimer la secrétion du suc gastrique. *Vid.* le mém. de Daubenton sur les indigestions, pag. 23.

convénient à l'époque où les fonctions génitales touchent à leur terme (1). *Fothergill*, qui proscrit avec raison l'usage de ces préparations, pense qu'il a occasionné, dans quelques circonstances, un flux immodéré, une hémorragie, ou des coliques utérines assez douloureuses pour qu'on les ait comparées aux angoisses de l'accouchement.

Les rapports atmosphériques qui conviennent le mieux à l'organisation de la femme, dont le foyer génital est sur le point de perdre son activité, consiste principalement dans la pureté, la sécheresse et la douce température de l'atmosphère : dispositions qui sont utiles et salutaires dans tous les tems, mais qui deviennent indispensables à une époque où le principe de la vie ne jouit que d'une manière irrégulière et incomplette de sa puissance de réaction.

Il importe donc aux femmes qui entrent dans leur quatrième saison, de fuir les spectacles, les

(1) Ces préparations sont principalement la *teinture sacrée* les *pilules de Ruffus*, plusieurs élixirs et différentes préparations dans lesquelles on fait entrer l'aloës, et dont le charlatanisme ou une sollicitude peu éclairée vante les avantages. On doit les remplacer par des purgatifs plus doux, incapables d'irriter l'utérus.

églises, et tous les lieux où un trop grand nombre de personnes contribuent à échauffer et à corrompre l'atmosphère. L'air humide étant encore plus dangereux, les femmes qui sont sur le point de voir cesser leurs règles, ne peuvent se préserver des atteintes du froid avec trop de précaution; et conserver dans cette circonstance un costume plus élégant que salutaire, serait une imprudence qu'elles ne commettraient pas sans en être la victime. S'il est permis d'établir sur un petit nombre de faits particuliers, une généralité qui, d'ailleurs, paraît fondée, je crois pouvoir assurer, d'après plusieurs observations que j'ai eu occasion de faire depuis quelques années, que chez les *blanchisseuses*, et chez d'autres femmes habituellement exposées au froid humide, la cessation des menstrues est plus laborieuse et plus souvent accompagnée d'accidens.

Nous devons ajouter à ces réflexions, que l'affaiblissement et le déclin des organes de la génération, occasionnant une altération remarquable des organes de la voix, les femmes pour lesquelles la déclamation ou le chant est une exercice habituel, une profession, voient alors leurs moyens baisse rsensiblement, et doivent les ménager, ou en resserrer même le développement, lorsque l'action vivifiante du foyer utérin cesse de le soutenir,

mais si un pareil soin est indiqué, celui dont la conduite particulière et la direction de la sensibilité sont l'objet, devient bien plus indispensable; au moins pour les femmes auxquelles des mœurs simples et douces, un genre de vie paisible et le bonheur de travailler habituellement, n'ont pas donné cette vigueur de constitution sans laquelle la crise du quatrième âge est toujours douloureuse et dificile. Nous conseillons donc à ces femmes de changer leurs habitudes frivoles et dépravées, d'occuper davantage leurs muscles, et d'arrêter, de modérer si elles peuvent y parvenir, cette foule d'émotions et de sentimens dont l'impression trop souvent renouvellée a déjà porté des atteintes si profondes à leur constitution.

Les affections tristes et sombres, ces sentimens que développe quelquefois une réaction physique qui forme alors une des principales circonstances du tempérament, méritent de fixer l'attention d'une manière plus particulière; et les femmes chez lesquelles on les voit se manifester, devraient être l'objet d'une complaisance, d'une sollicitude dont l'ingratitude et l'injustice ont fait trop souvent méconnaître l'obligation.

Nous conseillons en outre aux femmes qui touchent à leur quatrième saison, d'éviter, au moment où elles en ouvrent le cercle, toutes

les sensations trop vives, ou trop profondes, l'abus et presque l'usage des organes du plaisir, le jeu, les veilles, toutes les passions haineuses et convulsives; enfin, l'exercice forcé des facultés intellectuelles, une attention trop long-tems soutenue, ou l'emploi immodéré ou exclusif de l'imagination.

Toutes ces agitations du cœur et ce travail de l'esprit, ne conviennent pas aux femmes qui ont passé leur quarantième année, et nous croyons pouvoir assurer que celles qui sont assez heureuses ou assez sages pour les éviter, entreront dans leur quatrième âge sans éprouver aucun accident capable d'altérer sensiblement leur tempérament.

Lorsqu'ensuite la mort du sexe est consommée, les femmes n'offrent plus, dans leur existence, aucun évènement, aucune fonction qui exigent une direction particulière des facultés et des moyens de la vie : elles peuvent d'ailleurs arrêter le bonheur et l'empêcher de fuir avec la jeunesse et la beauté, si, écartant les regrets stériles, elles se livrent en paix aux affections durables, aux vertus domestiques, à la consolante amitié, ou même à un exercice plus suivi de leurs facultés intellectuelles, dont le développement et

l'emploi sont dès-lors favorisés par une sensibilité moins délicate et plus assurée.

Ajoutons, pour terminer ces considérations, que les femmes qui sont rendues par l'âge au calme de la vie individuelle, acquérant dès-lors une constitution moins différente du mode d'organisation propre au sexe opposé (1), celles qui ont des loisirs et dont l'esprit fut cultivé, pourraient l'exercer d'une manière plus suivie, et devoir à une nouvelle direction de leurs facultés, une existence morale bien préférable à ces illusions religieuses auxquelles le soir de leur vie est ordinairement consacré.

Cette conduite, ce genre de vie, seraient conformes à la nature ; et si, chez les Scytes, dont les historiens ont vanté la sagesse, les hommes qui perdaient leurs facultés viriles, étaient obligés de prendre les vêtemens et les habitudes des femmes, pourquoi celles-ci, lorsque leur faculté d'engendrer est abolie, ne pourraient-elles pas appartenir à la classe des hommes sous plusieurs rapports, et jouir, à ce titre des mêmes privilèges, ou se livrer à des professions libérales, à des travaux littéraires qui souvent leur offriraient des moyens d'existence et de consolation ?

(1) *Vid.* premier volume de cet ouvrage, pag. 181.

CHAPITRE VII.

HYGIENE DES FEMMES CONSIDÉRÉE DANS SES RAPPORTS AVEC LES FONCTIONS RELATIVES A L'INDIVIDU.

ART. Ier. MOUVEMENT MUSCULAIRE ET SENSIBILITÉ; avantage et choix des différens exercices; vues générales sur la promenade, la gymnastique de Tronchin, les jeux que comprend la *sphéristique*, la danse, l'équitation, et plusieurs autres exercices. Rapports entre la nature du sexe et celle des différens métiers; principaux effets des fonctions intellectuelles sur le système physique; choix et direction des passions qui peuvent contribuer davantage au bonheur des femmes; hygiène spéciale des sensations.

ART. II. RAPPORTS ATMOSPHERIQUES; organes qui établissent ces rapports; de leur conservation, et de l'action des différens états de l'atmosphère sur la sensibilité des femmes; besoin d'opposer constamment à cette action des substances qui arrêtent et retiennent le calorique, des vêtemens moins légers et plus complets que ceux adoptés par les usages modernes.

ART. III. COSMETIQUE OU SOINS RELATIFS A LA BEAUTÉ; conservation et perfectionnement de la peau; généralité sur les bains, les pâtes onctueuses, les enduits *cosmétiques*, les différentes espèces de rouge et

de blanc, etc., etc.; soins particuliers des cheveux, de la bouche, des dents.

Conservation des formes par la disposition des vêtemens. *Habillement de la taille.* Dangers des compressions; usage des bandes, des corsets et des ceintures élastiques; dispositions particulières d'un corset propre à écarter les hémisphères trop rapprochés d'une gorge volumineuse. *Habillement des membres.* Réflexions sur les juppes, les jarretières et les chaussures.

Description d'un costume grec.

LES fonctions relatives à l'espèce sont essentiellement le sujet de l'hygiène des femmes, et comme nous avons eu occasion de nous en convaincre, l'état de l'organisation pendant l'exercice de ces fonctions, exige en général une direction ou au moins une application plus attentive des moyens qui contribuent à l'entretien de la vie et à la conservation de la santé. Les autres actions vitales sont communes aux deux sexes; et en tout semblable à l'homme, excepté dans les nuances et les traits généraux qui dépendent de la nature du sexe, la femme est assujétie aux mêmes besoins, aux mêmes appetits, aux mêmes passions. Elle doit donc, comme lui, régler le développement de sa sensibilité; user d'un aliment

réparateur, des bienfaits du sommeil, d'un air pur et d'un vêtement qui ne l'expose pas sans défense aux intempéries de l'atmosphère; enfin, l'art d'user de la vie, est commun aux deux sexes, et ne présente, dans ses applications particulières au bonheur et à la santé des femmes, qu'un petit nombre de modifications et de différences qui feront le sujet de ces réflexions, et que nous rapportons successivement; 1°. au mouvement musculaire et à la sensibilité; 2°. aux rapports atmosphériques; 3°. à la cosmétique, c'est-à-dire, à l'ensemble des soins et des moyens qui ont la beauté pour objet.

ARTICLE PREMIER.

Du mouvement musculaire et de la sensibilité.

Le mouvement musculaire et le développement de la sensibilité ont un principe commun, l'action nerveuse qui doit être également employée par ces deux ordres de phénomènes; mais si la sensibilité prédomine; si elle parvient à cet empire que lui font usurper, chez les femmes d'une certaine classe, l'inaction des muscles et le développement immodéré des passions, les forces vitales cessent bientôt d'avoir une marche régulière; elles s'égarent, se pervertissent, et dans

leurs cruelles aberrations, produisent les maladies nerveuses, ces tristes effets du luxe chez les peuples modernes (1).

L'exercice doit donc contribuer à la santé des femmes; mais la manière de s'y livrer ne paraît pas indifférente, et ces promenades que l'on conseille si souvent dans l'intention de prévenir les effets d'une vie molle et sédentaire, ont souvent plus d'inconvéniens que d'avantages, sur-tout dans les grandes villes, où les lieux consacrés à ce genre d'exercice, rassemblent si rarement les conditions qui peuvent le rendre véritablement agréable et utile. La promenade, d'ailleurs, est moins un emploi suffisant des muscles, qu'une sorte de repos et de délassement dont l'oisiveté ne sait pas apprécier la jouissance et le plaisir. Ce même exercice présente d'autres inconvéniens, lorsqu'on s'y livre par régime; et si, comme le remarque Baglivi, on digère mal en pensant trop à sa digestion, il est facile de voir que le moyen de rétablir l'équilibre entre le mouvement et la sensibilité, ne peut consister dans une promenade,

(1) Ce n'est guères que vers la moitié du siècle qui vient de s'écouler, qu'on a fréquemment observé, ce qu'on appèle maux de nerfs et vapeurs. PINEL, nozog. phil. tom. 2, pag. 6.

du motif de laquelle on est trop occupé, et qui devient même quelquefois l'occasion d'un accès de mélancolie, ou d'une agitation morale dont l'effet ajoute encore au désordre de l'organisation. Les circonstances dans lesquelles l'exercice de la promenade pourrait avoir quelqu'avantage, sont celles de la convalescence, ou de la fatigue qui succède à un exercice forcé des facultés intellectuelles ; mais dans les autres états de la vie, l'emploi du mouvement musculaire le plus utile est celui qu'exigent ces occupations indispensables et ces soins domestiques, qui forment ce que nous appelons la *gymnastique de Tronchin ;* parce qu'en effet ce médecin philosophe en prouva les avantages aux femmes qui les négligeaient, et leur persuada que leurs habitudes de luxe, leur vie molle et sédentaire, sont les principales causes des affections nerveuses, et de cette faiblesse d'organisation qui multiplie pour elles les chances des indispositions et des maladies. Il faut d'ailleurs remarquer que ce genre d'exercice, si convenable à la nature du sexe, occupe en même-tems les muscles et la volonté, qu'il calme les agitations morales, et prévient ainsi cette irrégularité nerveuse, ce trouble de la sensibilité que l'on observe si souvent chez les femmes indolentes que tourmentent sans cesse les goûts frivoles et les petites passions. Nous ajouterons que

dans plusieurs cas de souffrance habituelle et d'indisposition, plusieurs femmes, dont une multiplicité d'émotions et d'amusemens ont flétri et dérangé la sensibilité, verraient leur état physique s'améliorer d'une manière très-prompte, si, leur appliquant le traitement moral de l'ennui et de la consomption, on les occupait, ou les inquiétait d'une manière très-vive, en changeant pour quelque-tems leur situation, et en les forçant de s'occuper avec sollicitude de leur moyen d'existence, ou de tout autre objet capable d'employer et de ranimer leur sensibilité.

Quelques faits prouvent au moins les avantages d'une semblable transition. Nous citerons le suivant que nous avons rapporté dans le deuxième volume de la société méd., à la suite de quelques réflexions sur la consomption.

—« Madame ***, à laquelle sa position sociale donnait une de ces existences factices, dont le cercle est si étendu, perdit, il y a quelques années, une partie de sa fortune. La portion qui lui restait pouvait encore suffire à la satisfaction de ses premiers besoins. Mais l'état de repos et d'ennui que détermina la privation des sensations par lesquelles l'action de son système nerveux était habituellement excitée et renouvellée, la conduisit bientôt à une véritable consomption.

» Alors, la malade vint à perdre les débris de la fortune qui lui restait, et se trouva entièrement plongée dans l'indigence.

» Ce nouveau revers fut un véritable moyen de guérison.

» Madame ***, que des opinions religieuses enchaînaient à la vie, fut obligée, malgré son desir de la perdre, de se livrer avec activité à la recherche de quelques ressources capables de remplacer au moins une partie de celle qu'elle n'avait plus.

» Une place dans un hôpital vint à se présenter, et les démarches pour l'obtenir, l'espoir, le desir, les craintes, les inquiétudes, qui se firent alors sentir, donnèrent un nouveau degré d'énergie à une sensibilité presque éteinte par la paresse et le repos, mais qui se ranima par le courage et le malheur.

» La malade, parvenue au but qu'elle voulait atteindre, a joui, dans sa nouvelle position, d'une santé parfaite, et chérit une existence qu'entretient aujourd'hui un nombre suffisant de sensations et de travaux (1). »

---

(1) *Vid.* mém. de la soc. méd., deuxième année, et l'opuscule que j'ai publié sous le titre de *médec. morale*, suivie de réflexions sur la consomption.

Les différentes espèces de mouvemens que comprend la gymnastique et l'exercice des métiers, présentent une autre manière d'employer les muscles et de dépenser l'action nerveuse, qu'il importe de considérer dans ses rapports avec la santé et la nature des femmes.

Parmi les différentes espèces de mouvemens qui se rapportent à la gymnastique, les uns, ceux de *la première classe*, sont communiqués par des mobiles étrangers, ou combinés avec ces mouvemens: les autres ont lieu lorsque le corps se meut et s'agite par l'emploi de ses propres forces, et avec ou sans une influence et une direction déterminée par les organes des sens; *deuxième classe.*

Ces divers exercices sont plus ou moins convenables aux femmes. L'un de ceux que comprend la première classe, l'équitation, leur est conseillé d'une manière trop générale, et ne devient utile que dans quelques circonstances de maladie. Mais lorsque la santé n'est pas altérée, ce même exercice qui a beaucoup d'inconvéniens, ne procure pas assez d'avantages pour déterminer les femmes à s'y livrer, et Roussel remarque avec raison qu'elles n'en sauraient tirer le même avantage que les hommes; que, forcées à le prendre avec des précautions, elles paraissent perdre, en montant à cheval, les graces

qui leur sont naturelles, sans prendre celles du sexe qu'elles veulent imiter.

Les autres exercices de la première classe, tels que les balancemens et les oscillations de la litière et de l'escarpolette, ou les mouvemens et les secousses plus ou moins fortes des voitures suspendues ou non suspendues, le roulis du vaisseau, etc., etc., occasionnent une agitation et divers ébranlemens qui sont quelquefois très-utiles, et que les médecins prescrivent dans l'intention de rétablir la santé chez quelques femmes dont le tempérament a éprouvé de profondes altérations (1).

Les anciens avaient des baignoires suspendues qui leur procuraient l'avantage d'être doucement balancés pendant l'action du bain. Cette pratique méritait d'être renouvellée, et nous offre un genre d'exercice dont l'art de jouir pourrait faire une heureuse application.

Les exercices de la deuxième classe conviennent d'autant plus aux femmes, qu'ils exigent moins de forces que de graces, et de légè-

---

(1) Le mouvement de la voiture produit, sur-tout, des effets très-salutaires au commencement des convalescences, et paraît en général très-propre à ranimer l'énergie des fonctions digestives.

reté : sous ces deux rapports, celui de tous les exercices qui paraît le plus compatible avec les charmes de la femme qu'il développe et fait valloir, c'est, sans doute, la danse : cette heureuse combinaison d'attitudes, de pas, de gestes et d'évolutions, que soutient la puissance du rythme, et pendant laquelle les muscles et la sensibilité sont occupés d'une manière aussi utile qu'agréable, lorsque cependant ces mouvemens ne sont pas trop prolongés ni exécutés de manière à énerver plutôt qu'à fortifier les organes (1).

La danse peut aussi contribuer au perfectionnement des formes, sur-tout à l'époque présente, où presque toutes les parties du corps se dessinant sous les vêtemens qui les couvrent sans les cacher, l'art de danser a dû nécessairement subir une révolution, et forcer les femmes à battre leurs tems comme les homme ; ce qui

(1) L'exercice de la danse convient principalement aux femmes pour lesquelles l'ennui et l'inaction sont des causes d'indisposition habituelle, de mal-être et de vapeurs ; à celles qui ont un tempérament lymphatique, ou une *atonie* de l'utérus bien marquée, mais plus particulièrement encore aux jeunes personnes dont la menstruation s'établit, avec lenteur, qui ont des suppressions, des retards, ou même tous les symptômes de la chlorose. Dans ce dernier cas, j'ai toujours eu plus de confiance dans un maître de danse et dans les bals, que

n'avait pas lieu lorsque des vêtemens moins légers, ou l'enflure des paniers, dissimulant plusieurs défauts, une taille élégante ou des bras voluptueux suffisaient alors pour obtenir les plus grands succès dans ce genre d'exercice.

Plusieurs danses particulières devraient être abandonnées par les femmes, soit comme contraires à la décence (1), soit parce qu'elles occa-

---

dans cette foule de formules que le charlatanisme et l'ignorance prodiguent alors, et dont l'effet est souvent d'aggraver une maladie, dont il était facile d'arrêter le développement.

Ces mouvemens, cet exercice de la danse auquel les jeunes chlorotiques se livrent quelquefois avec beaucoup de difficulté, forment, avec un régime tonique et des attentions délicates, le traitement le plus convenable des pâles couleurs.

(1) Telles étaient principalement chez les anciens, les danses appelées *Ricnoustai*, *Strobilos*, *Magôdè*, *Lamprotera*, *Apokinos*, etc. C'est à l'occasion de quelques-unes de ces danses, que Juvenal et Martial s'expriment de la manière suivante :

Foristan expectes ut Gaditana canoro
Incipiat prurire choro, plausuque probato
Ad terram tremulo descendant clune puellæ.
JUVEN. sat. XI.

Vibrabunt sine prurientes
Lascivos docili tremore lumbos.
MARTIAL, IV, épigr. LXXX.

sionnent des secousses trop violentes (1), ou une agitation, un ébranlement d'où résultent des vertiges et d'autres symptômes nerveux. Cet effet est un des grands inconvéniens de la Walse; et les circonstances de cette danse voluptueuse, ses tournoiemens rapides, les étreintes carressantes et les enlacemens amoureux des danseurs, leur contact excitant et magnétique, enfin une succession trop pressée et trop long-tems continuée d'émotions vives et agréables, produisent quelquefois chez les femmes d'une constitutiou irritable et mobile, des syncopes, des spasmes et d'autres accidens qui devraient faire renoncer à

(1) Les danses dans lesquelles ces secousses violentes et l'emploi forcé des muscles ont lieu, sont très-dangereuses, et à tel point, que les hommes les plus forts éprouvent quelquefois, après les avoir exécutées, des palpitations dont l'habitude et la fréquence peuvent ensuite occasionner l'anevrisme du cœur ou des gros vaisseaux: maladie à laquelle les danseurs sont plus exposés que les autres hommes. On conçoit aisément combien de semblables exercices conviennent peu aux femmes, dans les mouvemens desquelles nous cherchons la grace plutôt que la force, et dont les efforts violens et difficiles que l'on admire au théâtre, ces efforts qui sont si pénibles, si dangereux, inspirent bien plus d'étonnement que de plaisir.

cette danse, quand bien même la décence et les mœurs qu'elle blesse ne seraient pas un motif suffisant de proscription.

La danse et tous *les exercices que l'ont peut rapporter à l'orchestrique*, ont lieu sous la direction et par l'influence de l'organe de l'ouïe que la musique ébranle d'abord, et dont les impressions déterminent ensuite la contraction des muscles.

Dans un *deuxième genre d'exercices*, l'œil dirige l'action des mêmes organes, et un but plus ou moins facile à atteindre, est l'objet des mouvemens de ce genre, auxquels nous rapportons l'escrime, la chasse, les jeux de l'arc, du billard, du volant, et tous ceux que comprend la *sphéristique* des anciens.

Quelques-unes de ces manières d'employer les muscles, peuvent convenir aux femmes, mais le plus grand nombre exige en général des forces et une action dont leur constitution délicate n'est pas susceptible. La plupart *des autres exercices* dans lesquels l'action de l'ouïe, ou de la vue n'est pas une circonstance principale, forme un troisième genre qui comprend la *cubistique* et la *palestrique* des anciens; ils sont encore plus contraires à la nature d'un sexe duquel on a dit avec raison que ses bras sont plus jolis que redou-

tables, et que ses graces s'accomodent peu de la sueur et du hâle (1).

On peut faire la même remarque sur les arts et métiers, et regardant comme exclusivement convenables aux femmes, ceux qui s'exercent au moyen de l'aiguille ou du fuseau, ou qui n'exigent que des mouvemens légers et faciles, s'indigner de voir dans nos grandes villes, comme chez les sauvages de l'Amérique, des femmes accablées sous le poids des fardeaux ou livrées aux travaux les plus pénibles, tandis que des hommes robustes, usurpent les professions du sexe délicat et faible; se font tailleurs de femmes, coëffeurs, marchands de modes, et ne rougissent pas d'employer leur vie à vendre des parfums, de la gaze ou des dentelles.

Le développement immodéré et violent de la sensibilité, les passions stimulantes et convulsives ou l'exercice trop long-tems soutenu des

---

(1) Dans ces considérations générales sur la *gymnastique* des femmes, je me suis conformé à la classification des exercices et des mouvemens que j'ai exposée dans mes leçons à l'Athenée de Paris, en l'an 8, classification qui fait partie des élémens d'hygiène que je me propose de publier, et dont le professeur *Cabanis* a cité l'esquisse, avec tant de bienveillance, dans son ouvrage sur les rapports du physique et du moral de l'homme.

fonctions intellectuelles, ne seraient pas moins préjudiciables aux femmes que ces travaux pénibles qui doivent être plus particulièrement le partage des hommes.

L'amour du jeu, l'ambition, l'avarice, et cette foule de passions qui pervertissent l'ordre et la succession des mouvemens de la vie, sont donc opposées à la nature de la femme, et capables d'en altérer les charmes par leurs violentes agitations (1).

Cependant, pour les femmes comme pour les hommes, une vie trop limitée et réduite à une sorte de végétation, ne peut suffir au bonheur; et ces ébranlemens intérieurs, ces agitations vives, ces desirs sans cesse renouvellés, ces élans vers l'avenir, ces sentimens variés d'amour, de bienveillance et d'amitié; en un mot, ces développemens de la sensibilité que nous appelons des affections morales, sont, pour les deux sexes, des conditions aussi essentielles à l'entretien et à

(1) Parmi ces passions, l'amour du jeu doit surtout être regardé comme une des plus dangereuses pour les femmes, soit par la nature des émotions qu'il fait éprouver, soit par les circonstances qui l'accompagnent et qui, telles que les veilles prolongées, un air échauffé, l'inaction des muscles, sont très-nuisibles à la santé.

la plénitude de l'existence, que l'air, la lumière ou les alimens.

Les passions en général ne doivent donc pas être regardées comme contraires à la santé ou au bonheur, mais il importe de choisir celles que la morale ne condamne point et dont les effets peuvent aisément se concilier avec la délicatesse de leurs organes (1).

Avec l'intention d'indiquer ici les motifs d'un choix bien important, nous allons considérer les différentes passions dont la sensibilité humaine est susceptible, en suivant l'ordre que nous avons adopté dans nos réflexions sur la nature de la femme.

LA PREMIERE CLASSE, les passions déréglées, les appétits immodérés, les irrégularités, les aberrations de l'amour, en un mot, ces dépravations de sensibilité que nous avons regardées comme des excès ou des erreurs dans les besoins physiques, ne présentent aucun élément d'un bonheur véritable, et condamnées par la morale, elles ne nous offrent, quand on les envisage sous un rapport physiologique, que des maladies, dont le développement ne pourrait manquer d'alté-

(1) *Vid.* tome premier de cet ouvrage, deuxième section; pag. 709.

rer promptement chez les femmes le tempérament et la beauté.

La deuxième classe, les *manies* et toutes les passions bornées à un seul objet, ne se concilient pas avec l'organisation mobile, ni avec ce besoin continuel de sensations nouvelles qui caractérise les femmes. Les passions de cette classe ont de plus l'inconvénient de resserrer l'existence et d'étouffer les sentimens tendres et généreux, attributs essentiels d'un sexe qui paraît perdre une grande partie de ces charmes, lorsque la sensibilité cesse de les animer et de les embellir.

De tous les sentimens compris dans notre troisième classe, c'est-à-dire, de tous ces sentimens que nous avons désignés sous le titre de passions ambitieuses (1) et stimulantes, les femmes n'éprouvent guères ordinairement que la curiosité,

---

(1) Dans cette dénomination de passions ambitieuses, nous prenons le mot ambition dans le sens le plus étendu, et depuis l'ambition de la gloire et de la puissance, jusqu'à cette ambition plus modeste et moins vaste qui anime tous les hommes dans l'exercice de leurs différentes professions et métiers, dont la nature, d'après la remarque philosophique de *la Caze*, est d'autant plus favorable au bonheur, qu'elle imprime constament une activité morale également éloignée de la satiété et du désespoir.

le desir de plaire, et dans quelques circonstances, un besoin d'amusemens et d'émotions frivoles qui ne résulte pas de la nature du sexe, mais d'une éducation mal dirigée qui lui donne souvent tous les caractères d'une passion violente.

La curiosité chez la femme est plus vive, et moins étendue que dans l'homme. Les objets qui l'intéressent, qui l'excitent, ne sont pas, comme le remarque *Saint-Lambert*, les opérations, les secrets de la nature, mais les intrigues et les petits mystères de la société.

Cette passion, pour contribuer au bonheur et pour modifier l'action nerveuse d'une manière convenable, doit être d'ailleurs dirigée chez les jeunes filles, avec le plus grand soin; et si, en refusant de la satisfaire sur plusieurs points, on l'irrite, on l'exagère par ce que Montaigne appèle les *mystère de la police des femmes*, cette passion acquiert alors un développement qui est rarement sans danger. Ce que dit Rousseau à ce sujet, mérite toute l'attention des mères ou des institutrices, et la réponse qu'il cite, cette réponse d'une femme modeste et réservée à son fils qui lui demandait *comment se faisaient les enfans* (1),

(1) *Vid.* Rousseau, œuvres choisies, Emile, ou de l'éducation, tom. 2.

produirait sans doute le plus heureux effets sur l'esprit d'une jeune fille non moins curieuse, et dont l'imagination serait garantie, par ce moyen, d'une agitation et d'une inquiétude d'où résulte presque toujours le développement prématuré des passions.

Quant au desir de plaire, dont l'activité et le développement constituent *la coquetterie*, il dérive de l'instinct, et tient par des rapports intimes à la nature du sexe; si d'ailleurs il n'est pas porté à l'excès, ni dénaturé par des habitudes de luxe et de vanité, sa vivacité et la variété des impressions qu'il fait naître le rendent très-propre à contribuer à ce renouvellement et à ces oscillations de l'action nerveuse qui sont des élémens de l'existence, et sans lesquels l'ame accablée s'éteint, ou se pervertit dans les langueurs de l'ennui et de la consomption.

Un effet du même ordre est produit d'une manière beaucoup plus puissante par tous les sentimens de notre quatrième classe (1), c'est-à-dire,

(1) Les passions expansives. *Vid.* tome premier de cet ouvrage, pag. 716, et la dissertation que j'ai publiée dans la Décade philosophique, sur les passions considérées dans leurs rapports avec la nature de la femme.

par l'amour, la tendresse maternelle, la piété filiale et toutes ces affections de famille qui, en occupant la susceptibilité nerveuse, de la manière la plus agréable, constituent, pour les femmes, les véritables élémens du bonheur, quand le luxe ou les plaisirs factices n'ont pas émoussé et perverti la sensibilité.

La piété religieuse qui est aussi une manière d'aimer, et qui, sous ce rapport, appartient à la classe des passions expansives, pourrait être placée, au moins dans certaines circonstances, parmi les moyens de la félicité dont les femmes sont susceptibles; mais alors, suivant la remarque de Saint-Lambert, il faudrait que la religion fut donnée par la philosophie.

Les autres passions qui nous restent à examiner dans leurs rapports avec l'hygiène de la femme, forment la division que nous avons indiquée sous le titre de *passions oppressives et concentrées*. Elles ont toutes pour effet général et commun, de n'introduire dans l'organisation que des modifications nuisibles. Le nom par lequel nous les avons désignées, prouve assez que nous les regardons comme contraires au bonheur et à la santé.

Nous devons remarquer en outre, que si de tels sentimens, parmi lesquels on distingue la jalousie,

la crainte, la tristesse et ses formes variées, portent principalement leur action sur le diaphragme, l'estomac, le foie, l'utérus, dont ils dérangent souvent les fonctions; l'altération des mêmes organes peut à son tour exalter ou même développer quelques-unes de ces passions : réaction alternative et réciproque du moral sur le physique, et du physique sur le moral, dont les femmes présentent plus souvent des exemples, et dont l'observation philosophique ajoute à tous les autres motifs d'intérêt que leur sexe doit inspirer.

Mais si des passions impétueuses, irritantes, ou chagrines, sont contraires à la santé des femmes, le développement immodéré des facultés intellectuelles, les études abstraites, la contention d'esprit, et des méditations qui semblent concentrer toutes les puissances de la vie dans l'organe de la pensée, ne seraient pas moins préjudiciables, sur-tout dans l'âge que la nature consacre à d'autres fonctions, et pendant lequel un semblable travail ne pourrait perfectionner l'esprit sans porter quelques atteintes aux graces et à la beauté.

C'est donc avec raison que Rousseau, qui exige que l'on s'occupe davantage de l'instruction des femmes, et qui veut qu'elles pensent,

qu'elles jugent, qu'elles connaissent, qu'elles cultivent leur esprit comme leur figure, recommande cependant de ne pas les occuper de sciences exactes ou de vérités abstraites, mais de développer leurs talens, et de remplir leurs loisirs par des études faciles et agréables.

En donnant cette direction à l'instruction des femmes, on se conforme en effet à la nature de leur sexe; on ajoute même, s'il est possible, au charme et à la puissance de la beauté, comme l'a bien senti *Laharpe*, lorsque dans le passage suivant de son épizode de Vénus et d'Adonis, il nous montre, avec autant de raison que de poésie, la déesse des amours forcée de recevoir des muses le moyen d'assurer son empire.

Phœbus de ses chagrins reçut la confidence :
« Vous voyez, lui dit-il, le chant, les vers, la danse,
» La douce illusion qui naît sous les pinceaux,
» La flûte qu'on entend sous l'ombre des berceaux :
» Tous les arts égayant ces rives fortunées,
» Défendent à l'ennui d'obscurcir nos journées.
» Agréez nos leçons et sachez en user.
» Quand l'Amour est heureux, il le faut amuser.
» Il faut que votre sexe ait tous les dons de plaire ;
» L'Amour en est la source, il en est le salaire ;
» Il fit naître les arts, et c'est pour le servir.
» Il n'est point de talent qui ne donne un plaisir.
» Faites-les à ce titre entrer dans votre empire,
» Et laissant Adonis au penchant qui l'attire,

» Vous cependant, venez apprendre en nos vallons
» L'art d'embellir les jours, de les rendre moins longs.
» L'étude auprès de nous vous semblera facile;
» Votre cœur nous promet un élève docile;
» Et si de nos travaux vous pouviez vous lasser,
» Songez que votre amant doit les récompenser ».

Vénus crut ses avis et les prit pour son guide.
Apprendre c'est jouir; le progrès fut rapide;
Chaque instant fut rempli, chaque instant la formait;
C'était une déesse, et la déesse aimait.

Un jour qu'au bruit du cor, qui dans les bois l'appèle,
L'impétueux chasseur est prêt à fuir loin d'elle,
Elle l'arrête, et l'œil fixé sur son amant:
« Avant de me quitter, écoutez un moment;
» Permettez qu'aujourd'hui des mains encor novices,
» De leurs talens nouveaux vous offrent les prémices,
» Venez dans ce salon par les muses orné ».
Elle entre, et sur ses pas Adonis entraîné,
Voit entre ses genoux une harpe placée;
Sous ses pieds délicats la pédale est pressée.
Sa main, sur l'instrument qu'Apollon lui remit,
Interroge en courant la corde qui frémit.
Combien d'effets divers que le talent nuance!
Du chantre ailé des bois la brillante cadence,
La joie et ses éclats, le desir et ses feux,
La plainte prolongée en accens douloureux,
Le reproche grondant sur la corde serrée,
Et le couroux qui meurt sur la corde effleurée,
Et la mélancolie en son tendre chagrin,
Se reposant toujours sur le même refrain.
Pas un son n'est perdu pour l'oreille et pour l'ame;

L'effet qu'elle produit elle-même l'enflâme ;
Son ame toute entière a passé sous ses doigts ;
Elle charme, attendrit, ou surprend à son choix.
Elle peint dans ses yeux ce que les sons expriment.
Sa tête est élevée et ses regards s'animent ;
Et l'heureux Adonis éperdu, transporté,
Crut voir en ce moment un autre déité.

C'est alors qu'aux accens de sa harpe sonore,
Accordant de sa voix les sons plus beaux encore,
Elle chanta des vers qu'Euterpe avait notés ; etc. (1).

Le régime moral et l'éducation des femmes pourraient donner lieu à d'autres considérations très-importantes et non moins liées à l'étude approfondie de leurs moyens de bonheur et de conservation. Nous nous bornerons à remarquer que ce que Buffon a dit de l'imagination : « qu'elle travaille continuellement et fait tout, ou plutôt ne fait rien que pour notre malheur », est plus particulièrement applicable aux femmes ; et que cet effet immédiat de leur constitution plus délicate, plus mobile, et plus souvent gouvernée par des impressions physiques qui disposent à la mélancolie (2), ne doit jamais être perdu de vue dans leur éducation, le

(1) Poëme des femmes, dont l'auteur n'a publié que des fragmens.

(2) Ces impressions physiques dépendent ordinaire-

traitement de leurs maladies; ou les soins et les réflexions dont leur bonheur et leur santé peuvent être l'objet.

Nous terminerons d'ailleurs cet article que nous pourrions appeler le régime particulier, du mouvement et du sentiment, par quelques réflexions générales sur l'action des sens, à laquelle on peut également rapporter plusieurs remarques qui s'appliquent au bonheur des femmes et à la conservation de leur santé.

L'odorat et l'ouïe méritent sur-tout de fixer l'attention sous ce rapport.

L'odorat, chez les femmes, se distingue par son exquise sensibilité, par les impressions vives dont il est susceptible, et par les effets sympathiques de ces impressions; enfin par le danger de plusieurs de ces effets, et par le charme de quelques-uns qui élèvent

---

ment d'un état de mal-être et d'irritation dans quelques organes du ventre. Elles sont communes aux deux sexes, mais se lient d'une manière particulière avec les circonstances de la menstruation, de la grossesse, du tems critique, et d'une foule de crises et de révolutions vitales auxquelles l'organisation plus robuste de l'homme, n'est pas assujétie. *Vid.* pour ces différences, ce qui a été dit sur la nature de la femme et sur l'hygiène spéciale des différentes fonctions qui dérivent de cette nature.

si voluptueusement la sensibilité au ton de l'amour et du plaisir. Plusieurs motifs doivent donc engager les femmes à ménager un organe aussi délicat et aussi susceptible; à fuir dans ce dessein les appartemens récemment peints et décorés; les atmosphères chargées de l'arome de certaines fleurs, et en général les odeurs trop actives, trop pénétrantes, et tous ces parfums dont l'impression habituelle a suffi quelquefois pour entretenir des affections spasmosdiques très-graves.

Quelques femmes portent aujourd'hui comme ornement des tablettes parfumées et aphrodisiaques (1), dont l'odeur voluptueuse et stimulante ne serait pas sans inconvénient pour les constitutions trop délicates et trop irritables, ni dans certains états où le système nerveux devient plus mobile et plus susceptible d'être ébranlé.

Le tabac n'a point d'inconvénient; mais l'art de plaire et peut-être celui de jouir, devraient engager les femmes à renoncer à son usage, qui a pour elle le double inconvénient de nuire à la beauté, et d'émousser la sensibilité d'un organe dont les émotions sont quelquefois si voluptueuses et si douces.

(1) On nomme ainsi les substances auxquelles on attribue la propriété d'exciter les desirs amoureux.

L'ouïe n'exige pas autant de ménagemens que l'odorat, quoique cependant il soit aussi facile à ébranler, sur-tout chez certaines femmes dont l'organisation irritable et mobile partage aisément les agitations de la pulpe auditive, règle ses mouvemens sur ses mouvemens ; et jouissant quelquefois de l'effet direct de la musique comme du sentiment moral le plus doux, en reçoit alors des impressions aussi agréables que salutaires.

Cette sympathie et ce commerce de l'ouïe avec tous les organes, peuvent servir dans plusieurs circonstances à régler la sensibilité, à faire cesser des spasmes, des affections nerveuses, ou à rappeler à son état naturel une raison que les orages d'une violente passion avaient égarée. On pourrait citer un grand nombre d'exemples de ce pouvoir salutaire de la musique. Le forte-piano (1), le violon et plusieurs autres instrumens, ont produit d'heureux effets dans le traitement des vapeurs et de l'hystérisme ; les magnétiseurs se servaient de l'harmo-

(1) J'ai souvent employé cet instrument pour le traitement des vapeurs, ou des affections spasmodiques, et plusieurs de mes collègues m'ont dit avoir usé du même moyen avec avantage.

nica pour déterminer des crises quelquefois très-salutaires ; enfin la musique a fait souvent partie du traitement de la manie, et récemment un jeune artiste, dont la profonde sensibilité égale le talent, a employé de la manière la plus heureuse les sons enchanteurs de la harpe, pour faire cesser, chez une jeune femme, dont l'amour avait altéré la raison, une mélancolie déjà ancienne, et arrivée au plus haut degré d'alliénation (1).

La musique pourrait aussi contribuer, dans plusieurs cas, à ranimer les forces vitales et agir alors comme un stimulant; du moins est-il certain que le rhythme rend la circulation plus active, qu'il donne un nouveau degré d'énergie aux muscles les plus délicats, et que certaines femmes qui paraissent avoir oublié de marcher, acquièrent tout-à-coup,

---

(1) Le jeune artiste qui a su faire un si bel emploi de son talent, parvint d'abord, avec assez de difficulté, à calmer à la sensibilité de la malade, que l'on mettait dans le bain pour l'entendre, mais dont les accès redoublaient jusqu'au moment ou, par une suite d'essais aussi délicats que difficiles, on était parvenu au mode qui convenait à l'état de ses nerfs. Alors la mélodie devint pour la malade un véritable calmant, et en lui faisant éprouver des sensations délicieuses, mais douces et modérées, retablit graduellement sa raison.

dans un bal, une force suffisante pour y supporter, pendant plusieurs heures, l'exercice de la danse.

ARTICLE II.

Rapports atmosphériques.

Quoique les deux sexes ne paraissent pas devoir sensiblement différer dans une fonction aussi importante que celle qui établit leurs relations atmosphériques, cependant chez les femmes, les poumons sont moins développés, plus irritables et plus susceptibles de phtysie, suivant la remarque de Reid (1): disposition qu'il importe de considérer dans ses rapports avec l'hygiène: disposition d'où il résulte évidemment que chez les jeunes filles les organes de la poitrine doivent être l'objet d'une surveillance capable d'en éloigner toutes les circonstances qui pourraient les affecter, soit en les tenant habituellement

---

(1) *Vid.* Reid. *Traité de la phtysie pulmonaire*, pag. 8. Le traducteur de cet ouvrage, le D. Dumas, observe avec raison, dans une des excellentes notes dont il a enrichi le texte, que c'est principalement aux phtysies tuberculeuses et lymphatiques que les femmes sont plus exposées par la nature de leur constitution. *Vid.* Reid, o. c. note 3 pag. 371.

dans un état de gêne et de compression (1); soit en les excitant par un développement forcé de la voix (2), ou par des causes moins directes, telles que la suppression imprudente d'une maladie cutanée, la réaction violente de certains organes livrés avant l'âge aux impressions du plaisir, l'exercice immodéré ou trop laborieux de la danse, la fatigue, tous les excès en général; l'action d'un air humide et froid,

(1) Les vêtemens trop serrés, les corsets piqués et inflexibles, les corps à baleine, dont la violente étreinte a si souvent occasionné la phtysie chez les victimes infortunées de ce gothique usage, sont les principales causes d'une semblable compression. Certaines profession dont l'exercice force à avoir trop long-tems le corps ployé et dans un état de demi-flexion, peuvent aussi occasionner, dans les organes de la poitrine, un embarras et un resserrement très-nuisible.

(2) Plusieurs professeurs de chant ne font pas en général assez d'attention aux ménagemens qu'exigent souvent les organes de la voix et de la respiration chez de jeunes personnes très-délicates. Ce que ces professeurs appèlent *filer des sons*, cet exercice pendant lequel une jeune écolière, debout, le col tendu, tous les muscles en contraction, cherche à donner laborieusement à sa voix un très-grand développement, est trop fatiguant pour qu'en général une femme puisse le supporter, sans inconvénient, pendant plus de trois quarts d'heures.

enfin toutes les affections pénibles et concentrées et plusieurs autres causes générales d'altération.

Les soins relatifs à la conservation de l'appareil respiratoire méritent d'ailleurs de fixer plus particulièrement l'attention aux approches de la puberté, et dans toute la période de la vie, pendant laquelle les maladies et leurs crises se portent sur les organes de la poitrine avec une sorte de prédilection. De plus, ces mêmes soins et quelquefois un traitement médical dont la direction exige une étude spéciale des maladies de poitrine, deviennent indispensables pour arrêter le développement de la pthysie tuberculeuse chez les jeunes personnes que leur constitution dispose à cette cruelle maladie, ce que doit faire craindre en général, une élégance et une certaine délicatesse de formes qui inspirent le plus vif intérêt; le développement de la sensibilité morale, celui des fonctions intellectuelles et une physionomie particulière, qu'il est plus facile de reconnaître que de signaler.

Quant aux rapports atmosphériques, quoique communs aux deux sexes, leur impression et leurs changemens sont plus vivement ressentis par les femmes, sur-tout lorsque le luxe et la mollesse ont ajouté à la délicatesse naturelle de la constitution.

« J'ai remarqué, dit le philosophe Cabanis, j'ai remarqué chez les femmes délicates, sur-tout à l'époque, ou dans le tems voisin de leurs règles, une sorte d'altération d'esprit et de caractère que l'on pouvait, en toute confiance, regarder comme l'annonce, ou des orages, ou des vents étouffans du midi, prêts à bouleverser l'atmosphère ». Des effets non moins sensibles sont produits par d'autres états de l'air, par la chaleur, le froid, et sur-tout par le froid humide, cette cause si commune d'indispositions et de maladies.

Les femmes en général, et plus particulièrement encore celles dont les habitudes de la richesse ont énervé la constitution, doivent donc s'occuper avec soin de leurs relations atmosphériques, et leur rapporter la disposition de leurs vêtemens; cet article important du régime pour lequel, malheureusement elles consultent plutôt les caprices de la mode, que les changemens et le besoin des saisons.

Cependant, même dans les tems les plus froids, des draperies volumineuses et dont les plis et l'épaisseur cachent entièrement les formes, ne sont pas des moyens que les femmes doivent nécessairement employer pour conserver leur santé; la nature des substances qui forment les vêtemens, pouvant seule les rendre plus ou moins

propres à retenir le principe de la chaleur. Les corps qui, sous ce rapport, méritent d'être préférés, sont l'édredon et tous les duvets, le poil de lièvre, toutes les fourures *lanugineuses*, la soie écrue ou très-peu altérée, le coton, la laine, en un mot, tous les tissus qui contiennent beaucoup d'air dans leurs nombreuses porosités, et qui, suivant RUMFORD, doivent, à cette circonstance, leur propriété non conductrice du calorique (1).

Les substances qui laissent au contraire passer librement le principe de la chaleur, sont la soie et le coton que la teinture ou d'autres préparations ont dénaturées; tous les tissus secs et cassans, les écorces filamenteuses en général, et notamment celles du lin, dont l'humaine industrie sait for-

(1) RUMFORD a comparé la propriété conductrice de plusieurs des substances qui entrent dans la composition de nos vêtemens, en habillant des thermomètres avec ces différentes substances. Les thermomètres habillés avec le duvet, le poil de lièvre blanc de Russie et l'édredon, sont ceux dont le refroidissement a été le plus lent. Le thermomètre habillé avec de la charpie, est celui qui s'est refroidi le plus vite. La soie serrée a acquis une propriété conductrice bien supérieure à la soie écrue, et dans le rapport de 94 à 46.

mer ces reseaux admirables, ces riches dentélles; ces toiles de frise et ces batistes, desquelles nous pouvons dire, comme de la gaze de Céos, qu'elles sont de l'*air tissu* ou *un nuage de lin* (1).

On peut donc rapporter à deux grandes classes toutes les subtances diverses qui entrent dans la composition des vêtemens, savoir; PREMIERE CLASSE, *tous les tissus qui laissent passer difficilement le calorique*. DEUXIEME CLASSE, *les tissus qui donnent une libre issue à ce même calorique*.

Il serait, d'ailleurs, superflu d'indiquer le rapport de ces différentes substances avec la nature des saisons et des climats; mais nous devons observer en terminant ces considérations, que dans les costumes adoptés depuis quelques années, les femmes n'ont pas impunément oublié que leurs habillemens devaient les protéger contre le froid et l'humidité; que les substances non conductrices forment trop exclusivement la matière de toutes les parties de ces habillemens; et qu'enfin le refus de faire sur ce point important des réformes qu'une coquetterie plus éclairée devrait elle-même leur conseiller, les expose chaque jour

(1) Mot de PUBLIUS CYRUS, sur les vêtemens des dames romaines, dans les tems de corruption.

à des accidens et à des maladies qu'elles ne peuvent éviter avec trop de précaution.

ARTICLE III.

Cosmétique, ou soins relatifs à la beauté.

La beauté sans doute ne peut exister sans le concours des moyens qui assurent la conservation de la santé. Cependant, elle exige des soins particuliers; il faut l'entretenir, la perfectionner; je dirais presque la cultiver et la faire éclore, puisque produit brillant de la civilisation et du luxe, elle ne se montre pas avec tous ses attributs et tous ses charmes dans l'état sauvage, ni sous l'influence des professions pénibles et de la pauvreté. La cosmétique a pour objet cette culture et ce perfectionnement de l'espèce humaine, auxquels doit s'intéresser plus particulièrement le sexe, dont les charmes font la puissance, et qui doit les faire valoir et les augmenter par tous les moyens incapables d'altérer son organisation.

Ces moyens se rapportent en général aux différens organes extérieurs, et doivent y faire paraître ces différens attributs que nous appelons, avec une si douce émotion, les charmes et les attraits des femmes.

La cosmétique doit s'occuper aussi de la beauté des formes et des soins relatifs à leur développement ou à leur conservation.

De tous les organes dont l'industrie et l'art cherchent à rendre l'aspect plus agréable, la peau est celui que l'on travaille et civilise avec plus de soin; mais trop souvent par des procédés et des pratiques qui ne sont pas sans inconvénient et sans danger.

L'activité continuelle de cette partie, la nature de plusieurs de ses fonctions et ses rapports avec tous les autres organes, la rendent sujette à un grand nombre d'altérations et d'outrages dont la beauté s'afflige, et que la cosmétique ne peut pas toujours impunément effacer.

Ainsi, la peau est souillée et ternie habituellement par le produit de ses excrétions (1); elle est exposée à un grand nombre de maladies dont le corps réticulaire est le siége; et s'affectant souvent à l'occasion d'impressions, éloignées ou étran-

(1) Ce produit est ordinairement formé par des substances indissolubles dans l'air atmosphérique, et qui se mêlent avec le liquide onctueux que fournit la sécrétion des glandes sébacées de la peau. Ce mélange forme ordinairement un enduit huileux et stimulant qui souille la surface de l'organe cutané et qui répand une

gères, changeant de nuance, sous l'influence d'une foule de dispositions intérieures, elle prend par exemple, des teintes particulières dans les dérangemens de l'estomac et du foie; elle jaunit dans l'*ictère* (1), noircit ou rougit dans d'autres maladies; acquiert une couleur blanchâtre ou *virescente* dans la chlorose, se couvre de diverses taches, ou de différens boutons, dans certaines crises de maladies (2), ou par l'effet de certains alimens, et peut révéler enfin, par ses différens états, celui de presque toutes les parties du système vivant, avec lesquelles, ses vastes sympathies la mettent dans une active et intime communication.

L'impression continuelle des causes extérieures d'excitement, c'est-à-dire, de mille agens de nature

---

odeur dont la force et la nature varient dans plusieurs parties du corps, et présentent en outre des diversités qui dépendent de l'énergie ou de la faiblesse, de la santé ou de la maladie, et d'une foule de différences constitutionnelles qui sont propres à chaque individu.

(1) *Ictère*, vulgairement la jaunisse.

(2) Dans un grand nombre de maladies éruptives, et quelquefois à l'occasion de certaines affections chroniques qui déterminent diverses altérations à la surface de la peau.

et de composition différentes, qui se succèdent sans cesse à l'extérieur du corps, affectent la peau d'une manière non moins vive, et en font varier les qualités, au moins dans toutes les parties que les vêtemens ne protègent point assez contre les intempéries atmosphériques. La chaleur et la lumière produisent sur-tout des effets de ce genre bien remarquables; et cette blancheur, cette finesse de la peau que l'on cherche à développer plus particulièrement dans quelques parties telles que les bras, le col, le sein, résultent d'une sorte d'étiolement que l'on peut comparer à celui qui donne à plusieurs plantes une saveur et une teinte moins fortes, mais plus douces et plus agréables.

Une action trop vive de la chaleur et de la lumière, peut, d'ailleurs, sans agir comme cause de blessure, dénaturer sensiblement la peau dans plusieurs points, comme on le voit chez les hommes qui, pendant les hivers, se tiennent trop près du feu, ou chez les femmes qui font usage de ces foyers portatifs, dont la chaleur altère la surface interne des cuisses et des jambes, et la couvre de taches hideuses, lorsque l'énergie vitale de ces parties a diminué, et ne jouit qu'à un très-faible degré de la puissance de réaction (1).

(1) Cet effet qui est produit sur la peau des cuisses et des

Le froid produit d'autres effets sur la peau. Il la rend plus compacte, moins sensible, et si à son action se joint celle du mouvement de l'air, il produit *le hâle*, la contraction vive du derme, quelquefois l'inflammation et la rougeur des parties les plus sensibles, mais plus souvent des aspérités et des gerçures.

Nous attachons en général l'idée d'une très-belle peau, à celle qui, soustraite à tous ces accidens, se fait remarquer dans quelques points par son coloris, et dans tous, par son poli, sa finesse et sa blancheur.

L'habitude des bains est un des moyens qui contribuent de la manière la plus efficace à procurer ces avantages.

L'eau ne doit être ni trop froide, ni trop échauffée, mais à une température qui diffère très-peu de celle du sang. Alors le bain procure à la peau une sorte de repos, calme ses continuelles irritations, et enlève en même-tems l'enduit onctueux et les substances étrangères qui en ternissent la surface.

---

jambes, chez les femmes qui, pour se réchauffer, se placent sur un trepied ardent, n'a pas ordinairement lieu, quand elles sont dans la force de l'âge, et de la vitalité.

Le bain auquel on ajoute quelques onces de savon, suivant le conseil de Huffeland, agit plus promptement, et enlève non-seulement les corps étrangers qui couvrent la peau, mais détache les débris et les lames sur-oxigénées et jaunâtres de l'épiderme.

La manière d'essuyer et de traiter la peau en sortant du bain, n'est pas d'ailleurs indifférente à la conservation et au perfectionnement des qualités qu'un toucher voluptueux recherche sur les différens points de cet organe. Ces soins, comme on sait, furent portés très-loin chez les anciens, à cette époque où leur luxe et leur civilisation arrivèrent au plus haut degré; ainsi, on essuyait d'abord la peau avec des peaux de cigne (1), et ensuite, différentes esclaves qui se succédaient et qui avaient des emplois différens, couvraient le même organe de parfums (2), enlevaient les callosités et les cors (3), nétoyaient toutes les ouvertures extérieures (4), et pétris-

(1) Les *Jatrataptiles*, étaient chargées de cette fonction.

(2) *Unctores*, les *parfumeuses*.

(3) *Dropacistæ*.

(4) *Paratiltriæ*.

saient voluptueusement les jointures (1). Nous sommes très-éloignés de conseiller tous ces raffinemens, mais il importerait, peut-être, aux femmes qui ont la peau très-délicate et très-sensible, de ne l'essuyer qu'avec beaucoup de ménagement, et d'user d'*onctions* qui calmeraient l'irritation que cet organe ne manque jamais d'éprouver en passant d'un milieu où son activité était presque suspendue, dans un autre milieu où toutes ses propriétés vitales sont vivement excitées.

Les femmes qui, dans quelques parties, ont la peau couverte de petit tubercules qu'il ne faut pas confondre avec les papilles, doivent se faire éponger plutôt qu'essuyer; les frictions un peu rudes et les frottemens, ne pouvant manquer de faire écailler l'épiderme au niveau de ces tubercules; ce qui rendrait alors la peau beaucoup plus *rugeuse* et plus inégale.

Les bains en plein air et la natation dont l'hygiène et la médecine obtiennent quelquefois les effets les plus heureux, rendent sensiblement la peau moins blanche. Les bains très-froids ou très-chauds, altèrent son tissu et le durcissent,

---

(1) *Tractatrices.* — *Vid.* pour plus de détail sur ce sujet, le premier volume de cet ouvrage, deuxième section, pag. 627.

effet que les femmes doivent principalement chercher à éviter dans les ablutions particulières des mains, du col, du sein et du visage.

Des frictions légères et bien ménagées, ou des ablutions toniques et excitantes (1), conviennent aux femmes dont la peau trop faible et entièrement étiolée, ne fait plus éprouver cette réaction de la vie, la plus douce des impressions dont le toucher soit susceptible. Du reste nous devons l'avouer, les lavages fréquens et tous les moyens employés par le luxe pour rendre la peau douce et polie, diminuent l'activité de la transpiration, ainsi que cet ardeur de tempérament qui fait négliger les nuances de la volupté et du plaisir. « L'état *hirsute* et écailleux de la peau, dit » Bordeu, l'odeur qu'elle exhale, sont des preuves » de force, des effets d'une dispositions décidée » à la génération.....

» Ceux qui ont beaucoup d'expérience sur ce » point, ne s'y trompent pas. L'odeur des femmes » (qu'un médecin de Paris comparait à celle des » singes) ne rebute que les tièdes. On sait qu'elle » n'étonnait pas Henry IV. Les femmes plus

(1) L'eau de Cologne, ou quelqu'autre liqueur spiritueuse et aromatique.

» instruites que cette dame romaine qui croyait
» que tous les hommes puaient comme son mari,
» ne craignent pas l'odeur séminale des mâles. Il
» faut même convenir qu'un excès mal entendu
» de propreté, fait souvent prendre pour mala-
» die ce qui ne l'est pas, et peut aussi, en di-
» minuant la source de cette odeur, énerver au
» détriment des enfans à naître, la faculté géné-
» rative. Cet accident arrive à ceux qui sont
» sans cesse occupés à se laver et à s'embeaumer.

» Les habitans des villes ne sont peut-être point
» assez attentifs sur les conséquences du luxe de
» propreté. Il a aussi ses bornes, ses modes et
» ses puériles manies. Il faut le dire pour ceux
» qui ne peuvent pas s'y livrer......... Il est vrai,
» d'autre part que ceux qui vivent dans la con-
» tinence, mâles et femelles, ne prennent pas
» assez garde que la négligence et la mal-propreté
» dans lesquelles ils semblent se plaire, ne sont
» pas les meilleurs moyens de repousser les ten-
» tations, ou de corriger et de vaincre le stimu-
« lus séminal. La nature se fortifie, et l'amour
» germe sous la haire. Nos anciens solitaires s'é-
» cartaient à cet égard, de leur objet principal
» en dédaignant les bains de propreté, comme
» *Saint-Jean* et *Saint-Pacome*, qui ne changeaient
» jamais d'habit, et comme *Saint-Hilarion*,

» qui ne lavait jamais sa chemise ». BORDEU. *Recherches sur les maladies chroniques et an. méd. du sang*, pag. 223.

Les moyens que l'on emploie dans le dessein d'embellir la peau d'une manière spéciale, et de lui donner quelquefois un éclat factice, une sorte d'*enluminure*, forment les cosmétiques proprement dits. Ils sont liquides, mous ou solides, et malgré la complication de leurs formules, on peut dire que les plus fameux ne sont guère autre chose que des bouillons, des pâtes, des pommades et des emplâtres, qui ne méritent pas en général les titres pompeux dont l'ignorance ou le charlatanisme les a décorés (1).

Parmi les cosmétiques liquides, on peut compter principalement les bains de lait, dont la célèbre Popée faisait usage; le bain de modestie qui peut les remplacer et produire les mêmes effets d'une manière beaucoup moins dispendieuse; l'eau de chair, plusieurs espèces de lait virginal, l'eau de fraise, l'eau distilée de fêve, etc., etc.

Toutes ces préparations, quand on n'y joint pas quelques substances actives qui les rendent souvent dangereuses, se font avec la chair tendre et

(1) L'eau de beauté, l'eau des charmes, le mouchoir de Vénus, l'eau de la fontaine de Jouvence, etc.

gélatineuse des jeunes animaux ; ou avec les mucilages que l'on extrait de la racine, de semences ou de fruits de plusieurs plantes. On combine et mélange quelquefois un grand nombre de substances de ce genre, sans d'ailleurs ajouter à l'effet du cosmétique par cette complication. Le bain de modestie, par exemple, dont la formule est très-composée (1), peut très-bien se faire avec une quantité de pâte d'amande suffisante pour troubler la transparence de l'eau et lui donner une apparence laiteuse.

Un des autres cosmétiques que nous venons d'indiquer, l'eau de chair dont la formule est aussi ridiculement compliquée que celle du bain de mo-

(1) Voici la formule de ce bain nommé *bain de modestie*, parce que la femme qui en faisait usage pouvait s'y faire confesser et recevoir des visites.

Prenez d'amandes-douces mondées . . .	4 onces.
D'œnulla campana	1 livre.
De pignons doux	1 livre.
De semences de lin	10 poign.
De racine de guimauve.	1 once.
D'oignons de lys	1 once.

Broyez toutes ces substances, faites-en une pâte que vous renfermerez dans trois sachets, qui sont ensuite jetés dans l'eau du bain, et que l'on y vide par la compression.

destie, n'est autre chose qu'un mélange de lait avec une sorte de bouillon, pour lequel on a employé de la chair de poulet, des pieds de veau et de petits chiens d'un ou de deux jours.

Les cosmétiques liquides et mucilagineux ont bien évidemment la propriété de rendre la peau plus souple et plus polie. Ceux auxquels on attribue en outre la propriété d'effacer les rides, ou de guérir plusieurs maladies de la peau, telles que boutons, taches, rougeurs ou éruptions dartreuses qui en ternissent l'éclat, ne doivent être employés qu'avec beaucoup de circonspection et d'après le conseil d'un médecin instruit, parce qu'ils ont en général trop d'activité, et que souvent leur effet pourrait avoir des suites dangereuses, sur-tout lorsqu'on les emploie pour faire cesser plusieurs de ces affections cutanées qui forment crises dans l'organisation, et qui contribuent ainsi à rétablir ou à conserver la santé.

D'autres cosmétiques liquides et mucilagineux doivent également être proscrits, ou n'être employés qu'avec beaucoup de réserve. Tels sont principalement, plusieurs des préparations désignées par les noms d'eau de beauté, d'eau de la fontaine de Jouvence, d'eau impériale, d'eau pour le teint, etc., etc.

Certains vinaigres astringens et notamment un

de ceux qu'on a le plus vanté, depuis quelques années, doivent leur propriété à une certaine quantité de sulfate d'alumine qu'ils tiennent en dissolution; quand on les applique sur la peau, pour en ranimer le coloris, ou pour effacer quelques taches, ils en altèrent le tissu, et ont, d'ailleurs, tous les inconvéniens des autres cosmétiques liquides trop actifs.

Les pâtes agissent d'une manière analogue à celle des cosmétiques liquides mucilagineux, mais avec plus d'efficacité, au moyen de la substance onctueuse très-fine qu'elles laissent à la surface de la peau, où elle entretient *chaleur douce et humidité*, deux circonstances également favorables à cet organe. Cet effet est encore produit d'une manière beaucoup plus marquée avec les linimens, les pommades et les enduits cosmétiques, dont certaines femmes couvrent pendant la nuit la surface de quelques parties auxquelles il importe davantage de conserver leur éclat et leur fraîcheur. Les enduits cosmétiques simples, ont d'ailleurs plus ou moins de consistance, et varient relativement à leur composition. Celui dont on fait usage pour les gants de nuit, est un vernis onctueux qui soustrait à l'irritation atmosphérique, et à l'oxigénation, la surface des parties sur lesquelles il est appliqué, et duquel, en même-

tems, il ne permet point à la chaleur et à l'humidité de s'échapper : il est peu de moyens qui étiolent mieux la peau et qui lui donnent plus de souplesse et de blancheur.

On produit le même effet sur l'ensemble et sur quelques parties du visage (1), soit avec des pâtes diverses, soit avec des enduits emplastiques, desquels ont se sert pour les bandeaux ou pour les masques destinés à prévenir les rides, et à conserver au visage tout son éclat et toute sa fraîcheur.

(1) Des substances gommeuses, une sorte de terre glaise ou de plâtre, et des pâtes plus ou moins composées, furent employées chez les Romains comme enduit cosmétique. *Perfluebant*, dit Pétrone, *perfluebant per frontem sudentis acaciæ rivi, et inter rugas malarum, tantum erat cretæ ut putares detractum parietem nimbo laborare.* La célèbre Popée usait d'un fard onctueux, et qui formait un enduit emplastique auquel elle donna son nom. C'était avec des préparations analogues, que les dames Romaines se couvraient le visage, même pendant une partie du jour, et qu'elles en formaient ces masques, que l'on appelait le visage du mari. Il paraît que d'ailleurs la composition de ces emplastiques variait, puisque Martial nous dit que *Fabula* craignait pour la craie dont elle couvrait son visage, tandis que *Sabilla* craignait le soleil pour l'enduit onctueux étendu sur le sien. Ovide donne en poëte la formule d'une des ces compositions. En voici la tra-

Ces enduits, dont on fait encore usage aujourd'hui, doivent leur consistance ou à une huile concrète, telle que le blanc de baleine, ou la cire, ou à des oxides métalliques.

La cire, et le blanc de baleine, ont l'inconvénient d'irriter la peau, et même d'occasionner des gersures. Les oxides métalliques, et même le blanc de plomb, peuvent être employés sans danger, si l'enduit dans lequel on le fait entrer, est assez bien fait pour ne pas se décomposer dans son contact avec la peau (1).

Dans le cas contraire, ou lorsque dans l'inten-

---

duction : prenez de cet orge que nous envoient les laboureurs de Lybie, otez-en la paille et la robe, ajoutez ensuite, et en même quantité, de l'*orobe* ; détrempez l'une et l'autre de ces substances avec des œufs ; faites sécher ; broyez, jetez dans le mélange de la poudre de corne de cerf ; ajoutez quelques oignons de narcisse, de la gomme, et de la farine de froment de Toscane ; que le tout soit mêlangé avec une plus grande quantité de miel.

Que cum que afficiet mèdicamine vultum
Fulgebit speculo lævior ipsa suo.

(1) Les emplâtres dans lesquels ont fait entrer l'oxide de plomb, et d'autres oxides métalliques, sont une des préparations que l'on a le plus souvent occasion d'employer dans l'exercice de la chirurgie.

tion de donner à la peau une blancheur factice, on applique à sa surface du céruse ou du blanc de plomb, on s'expose à des accidens très-graves, si quelques *gerçures* favorisent l'effet dangereux de cette substance (1). Les autres blancs métalliques n'ont pas le même inconvénient, mais ils pourraient révéler, et de la manière la plus désagréable, l'artifice des femmes, qui en font usage, si par hazard quelques émanations sulfureuses venaient à se combiner avec ce blanc artificiel qui noircirait aussitôt (2). Pour blanchir et lustrer la

(1) Ces substances, c'est-à-dire, l'oxide blanc de plomb par l'acide acéteux, *mêlé de craie*, et l'oxide blanc de plomb par l'acide acéteux, sont de véritables poisons. Le dernier, dont le plus grossier empyrisme engage quelquefois à faire usage pour les écorchures des enfans, guérit en effet très-promptement ces petites plaies, mais son usage est quelquefois suivi de coliques de la nature de celles connues sous le nom de *coliques des peintres*. Le professeur *Chaussier*, qui a bien voulu me communiquer cette importante observation, a été appelé plusieurs fois pour remédier à de semblables accidens.

(2) Cet accident, qui pourrait facilement avoir lieu, dans un laboratoire de chimie, ou dans un lycée, arriva, il y a quelque-tems, dans une maison où l'on administre des bains médicamenteux. Une dame qui s'y rendit pour prendre ceux de Barège, dont la propriété est

peau, ou même pour se défendre dans quelques circonstances, de certaines contagions, on peut se servir de la *stéatite* réduite en poudre très-fine et formant alors un excellent cosmétique (1).

De tous *les rouges*, celui que l'on préfère, et qui forme un beau rouge végétal, se tire du Carthame, que l'on mêle à une quantité suffisante de talc.

Quant aux pommades et aux linimens, leur perfection exige qu'ils ne contiennent rien d'irritant, et que le corps gras qui en fait la base, y soit dans un état de grande pureté et d'extrême division. La crême bien fraîche est souvent préférable à toutes ces préparations qui, à raison de la cire qu'elles contiennent et de leur sur-oxigénation, ne peuvent jamais convenir aux femmes

due au souffre qu'ils tiennent en dissolution, se plongea dans l'onde salutaire sans avoir eu la précaution d'enlever les couches de céruse qui la couvraient en grande partie. Que l'on juge de sa surprise, lorsque sortant du bain, elle reconnut la métamorphose qu'il avait opérée!

(1) Le professeur Chaussier a employé cette poudre avec avantage pour se préserver de la fièvre d'hôpital. Il l'appliquait à la surface de ses doigts, et touchait alors impunément, et avec sécurité, les malades les plus dangereusement affectés.

dont la peau est trop sèche et trop irritable (1).

La meilleure pommade pour le teint, est celle que l'on prépare et que l'on élabore avec le plus de soin, mais sans y ajouter aucune substance stimulante, si ce n'est quelques goutes d'acide de citron, lorsque l'on se propose de donner à cette pommade la propriété d'effacer certaines taches de la peau, que l'on ne peut pas regarder comme symptômes de maladies (2). La pommade d'*Uvé*, et quelquefois la pommade de concombre, contiennent de l'*acetite de plomb*, (extrait de saturne).

Parmi les autres pommades qu'il faut indiquer comme dangereuses, on doit sur-tout signaler celle que quelques personnes n'ont pas craint d'employer pour effacer les stygmates varioleux, et dans laquelle on fait entrer le *muriate de mer-*

---

(1) Dans quelques-unes de ces circonstances, j'ai vu l'application du cérat le plus frais suffire pour occasionner une érésypèle.

(2) Presque toutes les pommades et les cosmétiques que vendent les parfumeurs, ne sont pas en général préparées avec assez de soin. Depuis quelques années j'ai engagé plusieurs femmes à lui préférer la pommade dite de reinette, dont la composition qui, d'ailleurs, ne présente rien de particulier, doit tous ses avantages aux soins apportés dans sa confection. Elle se vend et se prépare par *Viallard*, rue Saint-Honoré, n°. 129.

cure, *oxigène* (*sublimé-corrosif*) (1). On peut d'ailleurs faire usage, et avec succès de plusieurs autres pommades pour rendre ces stygmates moins profonds (2); mais il faut mieux encore prévenir entièrement, et au moyen de l'inoculation de la vaccine, la cruelle maladie dont ces stygmates sont les tristes vestiges. On fait ordinairement quatre piqûres au bras, pour cette inoculation; mais si on redoutait les quatre petites cicatrices qui en résultent, on pourrait se borner à deux piqûres, ou ne pas choisir pour le lieu de l'inoculation, des parties que le vaccinateur doit, peut-être, respecter jusqu'au moment où une révolution dans nos usages ramenera l'habitude de les cacher (3).

(1) On fait entrer dans cette dangereuse pommade, un gros de sublimé-corrosif, sur une once d'onguent rosat. *Vid.* arts et métiers, de l'enc. Ency. méth. art. du parfumeur, pag. 45.

(2) Celle de toutes ces pommades que j'ai employé avec le plus d'avantage, est une préparation dont voici la formule que je tiens du professeur Chausssier.

D'emplâtre de Nuremberg camphré, 1 ou 2 gros.

D'huile d'olive, quantité suffisante pour amollir l'emplâtre et le réduire à consistance de pommade.

On étend cette préparation sur du papier brouillard, dont on coupe des bandes qui s'appliquent sur les parties que l'on veut préserver.

(3) La nature de cet ouvrage ne nous permet pas d'ex-

A la surface de quelques parties telles que les lèvres, l'ouverture extérieure des narines, l'oreille externe, et en général tous les points qui se trouvent sur les confins de l'intérieur et de l'extérieur du corps, la peau s'anime davantage, est plus colorée, et sous le rapport de la cosmétique, devient l'objet de plusieurs soins qui importent également à la conservation de la beauté et à celle de la santé.

Les ablutions à froid de celles de ces parties où la nature entretient habituellement une secrétion très-active, sont un des meilleurs moyens pour

poser les preuves des effets préservatifs et des avantages de la vaccine, que je considère seulement ici comme un des moyens que la cosmétiques doit employer. Nous renvoyons, sur cet objet, aux RECHERCHES HIST. ET MÉD. SUR LA VACCINE, par HUSSON, chapitre 3. On peut consulter aussi MON TRAITÉ HIST. ET PRAT. DE LA VACCINE, chapitre 4, livre 2, ainsi que le chapitre 3 du livre troisième, c'est-à-dire, le dialogue sur la Vaccine entre une vieille dame et un jeune philosophe. Depuis l'époque à laquelle ces deux ouvrages ont été publiés, la découverte de Jenner a continué d'être propagée en France par le comité central de Paris, avec cette activité et ce zèle que la philantropie et le patriotisme peuvent seuls inspirer. Voici, à ce sujet, un résultat général bien satisfaisant, que mon collègue et ami *Husson*, m'a communiqué.

éviter l'excès de cette même secrétion, le *catharre utérin*, dont les femmes ne peuvent éloigner toutes les causes avec trop de vigilance et d'attention.

Les pommades stiptiques ainsi que plusieurs cosmétiques analogues, et dont l'usage se rapporte à ces mêmes organes, pourraient y occasionner quelquefois une irritation qu'il est imprudent de provoquer.

Une sorte de luxe de propreté pour ce qui concerne les oreilles et l'habitude d'enlever trop souvent la substance *cérumineuse* que fournit la

---

Trois genres d'épreuves ont, jusqu'à présent, établi en France la vertu anti-variolique de la Vaccine.

1°. Les inoculations de petite vérole sur les vaccinés, cent deux par le comité central; douze par celui de Rheims; trente-deux par Valentin, de Nancy, etc.

2°. La cohabitation intime des vaccinés avec les varioleux. Trente-six vaccinés ont couché dans le lit des varioleux, ou porté leurs chemises sans contracter la petite vérole. Rien n'est plus commun, d'ailleurs, que de voir des enfans vaccinés séjourner impunément près des varioleux.

3°. Le retour des épidémies varioleuses. Dans celle de l'an 11 à Paris, on n'a eu aucun exemple de petite vérole sur un individu qui a eu la vraie vaccine.

Le comité central possède un très-grand nombre de faits analogues, et qui tous rentrent dans les trois classes que nous venons d'indiquer.

membrane du conduit auditif externe, en augmente la secrétion, et peut avoir quelqu'inconvéniens sons ce rapport.

La couleur vermeille des lèvres est peut-être, de tous les charmes des femmes, celui qui dépend davantage de la santé. Le vinaigre cosmétique ou les liqueurs spiritueuses que l'on emploie pour le remplacer par unerougeur artificielle et forcée, doivent être proscrits ; mais on peut se servir d'une manière utile des linimens onctueux ou mucilagineux, pour préserver ces parties, dont l'épiderme est si mince, de l'action trop irritante de l'atmosphère.

Le bon état des dents, comme celui des lèvres, dépend de la santé. Il faut du reste ne jamais perdre de vue que ces parties sont animées, et que plusieurs circonstances auxquelles on ne fait pas ordinairement assez d'attention, peuvent en altérer la structure (1). Les femmes que la privation de quelques-uns de ces organes

(1) Ces circonstances sont l'habitude de prendre des boissons trop froides ou trop chaudes ; l'imprudence avec laquelle on brise des corps très-durs avec les dents, le défaut de soin en général, ou l'usage de certaines préparations qui n'étoyent rapidement les dents, mais qui finissent par en user l'émail incapable de résister aux acides qui entrent dans ces compositions.

affligent, doivent d'ailleurs s'empresser de profiter de la découverte de M. Dubois, et se munir des belles dents de porcelaine, auxquelles cet habile dentiste donne à volonté la nuance et la teinte nécessaires pour dissimuler son heureux artifice.

Les cheveux qui ont beaucoup d'analogie avec la peau dont ils paraissent un prolongement, sont susceptibles de différens genres d'attraits que la cosmétique entretient et développe, ou dont elle offre au moins les apparences.

Chez les anciens, certaines esclaves étaient chargées spécialement de ce soin, qu'elles étendaient à toutes les parties du même système d'organes (1). Chez les modernes, on s'est presqu'exclusivement occupé des cheveux, dont les préparations diverses ont été l'objet d'un art particulier.

La couleur blonde, la finesse et la flexibilité, sont les qualités que l'on estime davantage dans les cheveux, et que tendent à y developper les climats tempérés, ou l'habitude de ne pas exposer ces organes à l'action de l'air, qui agit sur eux comme sur le tissu de la peau.

---

(1) Les marchands de cheveux achètent ordinairement les plus beaux dans les pays septentrionaux, et dans les campagnes où les femmes ont l'habitude de cacher leur chevelure et de la disposer en tresses.

Ces organes transpirent avec plus ou moins d'activité. C'est en les desséchant que l'on parvient à les friser. La pommade, les parfums et les substances onctueuses dont on les couvrait autrefois, soutenaient la frisure en l'empêchant d'être pénétrée par l'humidité atmosphérique : effet analogue à celui du vernis qui recouvre en partie les cignes, et qui leur permet de voguer au milieu des eaux sans mouiller leur plumage.

Lorsque les cheveux sont d'une couleur désagréable, on parvient aisément à leur donner une autre teinte; mais on ne doit jamais oublier que ces organes remplissent des fonctions très-importantes; qu'ils attestent souvent par leur altération les mouvemens orageux de la vie (1), et que leur exposition à l'air ou l'habitude de les cacher sous une chevelure étrangère, leur coupe ou leur conservation (2), leur repos ou leur végétation active (3), sont autant de circonstances qui peuvent

(1) Dans certaines maladies, ou par l'effet d'une violente affection morale, les cheveux tombent quelquefois ou blanchissent tout-à-coup, ainsi que le prouve un grand nombre d'observations.

(2) Dans la convalescence de quelques maladies aigues et à certaines époques de la plique, la coupe imprudente des cheveux, peut devenir mortelle.

(3) On a vu des migraines très-opiniâtres cesser à

produire souvent des effets très-remarquables sur l'organisation.

LA COSMÉTIQUE considérée dans toute l'étendue de son objet, c'est-à-dire, comme la culture de la beauté, ne se borne pas aux soins que nous venons d'indiquer; elle doit encore s'étendre et s'appliquer à la disposition des vêtemens la plus favorable, au développement des formes et à leur conservation. Une des principales révolutions à établir sous ce rapport, c'est de changer entièrement le costume occidental, dont il nous reste encore quelques vestiges, et qui, en partageant le corps en deux parties, sépare ainsi de la manière la plus ridicule, le torse et les membres que la nature a réunis par une transition si agréable (1). Il importe sur-tout de proscrire pour ja-

---

l'occasion de la pousse des cheveux rendue plus active.

J'ai publié, il y a quelques années, dans le *journal de la soc. de médec. du Louvre*, un fait qui démontre encore mieux l'influence que peut exercer la circonstance de la coupe des cheveux sur le système vivant : c'est celui d'une manie guérie par cette circonstance. *Vid.* dans le journal que je viens de citer, l'observation où se fait est rapporté, et les considérations que j'y ai ajoutées sur la physiologie médicale des poils.

(1) Le costume occidental des femmes fut toujours

mais la partie supérieure de ce costume gothique, ces corsets baleinés qui déformaient la taille et le sein (1), qui couvraient le plus beau corps des stygmates de la souffrance, qui étendaient même leurs funestes effets jusqu'au système osseux (2), et

partagé en deux parties, jusqu'à l'époque où les Françaises ont cherché à imiter le costume grec. Une actrice célébre, que le public voit encore aujourd'hui avec plaisir, joua, il y a vingt à vingt-cinq ans, le rôle de *Galatée* dans *Pygmalion*, avec ce mode d'habillement germanique, alors rendu plus ridicule par le renflement des paniers.

(1) Presque toutes les femmes qui portaient des corps à baleine, avaient l'épaule droite beaucoup plus grosse, effet qui devait nécessairement avoir lieu, cette épaule étant plus exercée et parvenant à se mettre en liberté; tandis que la gauche, moins libre, et toujours comprimée, ne prenait pas autant d'accroissement. La pression portant aussi sur le mammelon, devait l'empêcher, et l'empêchait en effet de se développer. On doit remarquer en outre que l'état de gêne, dans lequel l'aisselle et le tissu cellulaire environnant se trouvaient, donnait à la gorge plus de volume que d'élégance, et forçait les hémisphères du sein à se rapprocher d'une manière désagréable.

(2) Les côtes inférieures, comme le remarqua *Winslou* sur plusieurs demoiselles de condition, étaient sensiblement abbaissées, et leur portion cartilagineuse plus courbée que chez les femmes du peuple; différence, disait *Fontenelle*, que l'on ne pouvait sûrement pas mettre sur le compte de la nature, qui méconnaît nos distinctions.

dont Buffon a dit, avec raison, « qu'ils forment une véritable cuirasse, un vêtement qui, imaginé pour soutenir la taille et l'empêcher de se déformer, cause cependant plus de difformités qu'il n'en prévient ».

Les costumes modernes, il est vrai, n'ont pas ces inconvéniens, mais soit qu'on le considère, dans la partie de la taille, ou dans celle des membres, on peut, dans quelques circonstances, les modifier d'après des principes orthopédiques, et les rendre plus propres à conserver ou même à perfectionner les formes des différentes parties.

L'*habillement de la taille*, d'après ces principes, et au moyen de ceintures, de bandes et de corsets élastiques convenablement disposés, peut soutenir le ventre ou l'empêcher de se déformer après l'accouchement, écarter les épaules, donner plus de grace aux attitudes, et protéger le sein, ou même contribuer à la beauté de son développement.

Les ceintures conviennent en général aux femmes d'une constitution faible. Réunissant un double avantage, elles soutiennent les muscles des lombes, et par l'appui et la douce compression de l'abdomen s'opposent à son accroissement et à sa déformation, sans gêner les viscères de cette cavité,

l'élasticité de l'appareil se prêtant à leurs ondulations.

Le *mécanicien* qui fait le mieux ces ceintures, le cit. LACROIX (1), auquel les femmes sont redevables de plusieurs applications orthopédiques très-heureuses, est parvenu à exécuter une autre ceinture plus compliquée, au moyen de laquelle on corrige une difformité qu'occasionne quelquefois un accouchement laborieux. Cet appareil que l'on désigne sous le nom de *bandage* pour l'*écartement des muscles droits de l'abdomen*, est essentiellement composé 1°. d'une ceinture munie de deux coussins qui contiennent un chassis élastique; 2°. de *plusieurs petites bandes à ressorts* dont les contractions se font en sens inverse de chaque côté, où elles s'attachent avec des agraffes. L'effet de cet appareil consiste dans une compression légère, et dirigée de dehors en dedans, de manière à faire toujours correspondre la ligne médiane du ventre à celle du bandage.

Les bandes élastiques et propres à écarter les

(1) J'ai fait connaître, dans mes leçons à l'Athenée de Paris, les nombreuses applications que ce mécanicien a su faire de *l'art du bandagiste à celui du tailleur*: applications que j'ai souvent conseillées à plusieurs femmes, qui en ont retiré de très-grands avantages.



D.....
D.....
B
A
C.....
.....C

Vue extérieure et intérieure d'un Corset muni d'un ressort disposé de manière à écarter les hémisphéres d'une gorge trop volumineuse.

épaules quand elles sont trop avancées, forment une espèce particulière de bretelles à deux chefs qui viennent se fixer par derrière au calçon ou au pantalon dont les femmes font alors usage. Quand aux corsets également élastiques, on en varie la forme et les dispositions de manière à ce qu'ils puissent s'adapter à toutes les diversités de la taille, dont ils ont pour objet de faire valoir la beauté, ou de corriger les difformités.

Ces corps ont tous les avantages que l'on attribuait aux corps à baleine sans en avoir les inconvéniens. Celui dont nous avons cru devoir présenter ici le dessin, offre une modification particulière qui le rend propre à séparer les hémisphères trop rapprochés d'une gorge volumineuse. *Vid.* la planche 4.

(A), c'est la pelote qui opère la séparation. (C), la lame élastique médiane qui soutient cette pelote et qui cède facilement aux mouvemens de la poitrine. (B), répond à un autre ressort au moyen duquel les inflexions du corps peuvent avoir lieu sans difficulté.

Les corsets élastiques moins composés, se bornent à soutenir la taille et le sein, sans exercer une compression inflexible et capable de gêner l'action des muscles, ou les ondulations des viscères de l'abdomen. Le citoyen *Lacroix* est par-

venu d'ailleurs à modifier diversement ces corsets et même à les munir, pour quelques cas particuliers, de l'effigie des organes qu'ils doivent soutenir, et qu'ils simulent alors au point de tromper l'organe du toucher.

Dans toutes les circonstances, le sein ne doit jamais être élevé et poussé avec effort, parce que retombant ensuite d'autant qu'il a été déplacé il se déforme beaucoup plus promptement.

La saillie des clavicules est un défaut que l'art ne parvient pas à corriger, mais qu'il dissimule en partie au moyen d'un collier qui peut en outre faire paraître plus court un col d'une excessive longueur.

L'habillement des membres, comme celui de la taille, pourrait subir, dans quelques-unes de ces parties, des modifications dont les femmes tireraient un grand avantage, soit pour conserver la beauté de leurs formes, soit pour corriger quelques difformités. Un pantalon un peu serré et soutenu par des bandes élastiques dont le sommet de l'épaule serait le point d'appui, conviendrait par exemple aux femmes d'une constitution trop délicate, qui marchent à peine, et dont les charmes perdent leur élasticité, ou sont disposés à se charger d'un embonpoint incompatible avec l'élégance et la beauté.



Garneray del. Robert De Launay sc.

Costume Athenien.

Le même moyen devient indispensable lorsqu'à la suite de l'accouchement, les veines trop dilatées et sans réaction, se prononcent à la surface des cuisses, et forment alors un état de difformité et de maladie. Il importe même alors que le pantalon soit de peau, et que l'on puisse le lasser sur les côtés, afin d'augmenter graduellement la compression, seul moyen capable d'effacer ces traces affligeantes de maternité.

Une autre partie de l'habillement des membres, celle qui le termine, conserve encore, parmi nous, sa forme gothique; et au milieu des changemens que le goût et l'influence des beaux arts ont introduit dans les costumes modernes, nous voyons les femmes continuer à offrir le plus ridicule des contrastes, les pieds mutilés d'une chinoise, et l'élégance, la beauté des formes athénienes.

Les jarretières ont plusieurs inconvéniens : elles compriment les vaisseaux, gênent la progression, et par une ligature aussi incommode que désagréable, coupent brusquement des parties que la nature n'a point séparées.

Le costume grec qui, d'ailleurs, a servi en partie de modèle pour les costumes modernes, en diffère sous plusieurs rapports; il a en général plus de décence, de noblesse et de dignité.

Il était essentiellement composé de trois pièces

disposées de manière à former draperie et à envelopper le corps avec beaucoup de grace et d'élégance. La première pièce, la tunique attachée sur les épaules avec des agraffes ou des boutons, et serrée vers le milieu du corps, au moyen d'une ceinture, descendait jusqu'aux pieds qu'elle couvrait en partie.

La seconde pièce, *le ricinium*, était une tunique plus courte, que les femmes mettaient sur la première tunique, et qui était seulement destinée à couvrir la partie supérieure du corps. La troisième pièce, le manteau, *pallium*, était commun aux deux sexes, mais les femmes savaient le jetter et le disposer avec beaucoup plus de grace. Le *peplon*, que *Winckelmann* a confondu avec le pallium, formait une autre pièce du costume moins essentielle, et que les femmes portaient sur la tunique.

On faisait usage en outre de deux ceintures. L'une placée au-dessous du sein, l'autre à la partie inférieure de la taille, où elle servait à serrer la tunique. Cette ceinture, et plusieurs autres pièces de l'habillement, manquaient dans celui des courtisanes, qui était beaucoup moins décent, et que nos athéniennes modernes ont imité en partie sans le savoir.

Les jeunes filles de Lacédemone n'avaient or-

dinairement pour tout vêtement qu'une première tunique, ouverte sur les côtés et laissant voir en partie leurs cuisses, lorsqu'elles dansaient ou marchaient; d'où le nom de *phainomérides* qui leur fut donné (1).

---

(1) Montre-cuisses.

FIN DU DEUXIEME ET DERNIER VOLUME.

singulièrement pour tout vêtement qu'une petite tunique, ouverte sur les côtés et laissant voir en partie leurs cuisses lorsqu'elles dansaient ou marchaient ; d'où le nom de phainomérides qui leur fut donné (1).

---

(1) Montre-cuisses.

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

NOTICE

Sur les planches du Tome second.

PREMIERE PLANCHE (page 58).

Cette planche offre, dans les trois figures qui la composent, les deux extrêmes de l'appareil génital féminin : savoir le simple pistil et l'appareil génital des vivipares formé de trois parties bien distinctes : 1°. l'appareil de la germification ; 2°. les organes relatifs à l'union conjugale ; 3°. l'appareil de la gestation, l'UTÉRUS qui appartient exclusivement aux mammifères, et que les naturalistes ont souvent confondu avec un renflement de l'oviduc.

Voyez, pour les descriptions de cette planche, les pages 58 et suivantes, 82, 93, 99, et suivantes.

PLANCHE DEUXIEME (page 108).

L'intérieur d'une matrice double et les différentes parties de l'appareil génital féminin sont le sujet de cette deuxième planche.

Voyez, pour la description, page 111.

PLANCHE TROISIEME (page 197).

Cette planche présente une vue d'un fœtus de cinq mois, à travers la membrane de l'amnios, d'après *Sœmering.*

Voyez sa description, page 197.

PLANCHE QUATRIEME (page 455).

Cette planche représente un corset disposé de manière à écarter les hémisphères trop rapprochés d'une gorge volumineuse.

Les trois figures de cette planche exposent les détails relatifs à l'effet et au mécanisme de ce corset.

PLANCHE CINQUIEME (page 447).

Un costume athénien complet, est le sujet de cette planche.

TABLE

Des matières du second tome.

Ire. SECTION.

HYGIÈNE APPLIQUEE

AU RÉGIME DE LA FEMME.

CHAPITRE Ier.

. . . .

ARTICLE PREMIER.

Fautes à corriger dans le tome second de cet ouvrage.

ERRATA	CORRIGÉ
Sept hygiènes distinctes, page 5, ligne 15 de la note.	six hygiènes distinctes.
Viget genetalis, page 13, l g. 11.	*viget genitalis.*
Dans l'histoire, la physiologie, page 24, ligne 1 de la note.	dans l'histoire de la physiologie.
Propres à appliquer, page 24, ligne 4 de la note.	propres à expliquer.
Seurebier. page 32 dans la note.	Sennebier.
Deuxième Partie, page 31, au titre.	deuxième section.
Les Salamandes, page 42, lig. 13.	les Salamandres.
Sur la femelles, page 43. ligne 2 de la note.	sur les femelles.
Des éminentes cornes, page 43. ligne 5 de la note première.	des éminences cornées.
Cetanés, page 46, ligne 8.	cetacés.
Deuxième section, page 55, ligne titre.	troisième section.
En raison diverse, page 62, ligne 11.	en raison inverse.
Exotose, page 77, ligne 1 de la note.	exostose.
Sevi, page 83, ligne 2 de la note.	*sive.*
Pocubant, page 87, ligne 8 de la note.	*procumbant*
Est plus développée, p. 92, l. 2.	est peu développée.
De l'utérus, flexueux, etc., page 93, ligne 9.	de l'utérus. Flexueux.
Style pag. 93, lig. 5 de la note.	styl.
Ils conduisent, pag. 94, l. 21.	en conduisent.
Anti-persitaltique, ligne 27.	anti-peristaltique.
De différence, p. 125, lig. 11.	des différences.
Qui résultaient, p. *id.* lig. 22.	qui résultait.

ERRATA	CORRIGÉ
Ou alors, p. 126, l. 3 de la note.	ou bien.
Indigne dans la Grèce, pag. 137.	indigêne dans la Grèce.
Déliées, pag. 139, lig. 11.	déliés.
Fougeuse, pag. 142, lig. 3.	fongueuse.
Par une sorte, p. 152, lig. 13 de la note.	par une suite.
Ternes et atténués, page 155, note 1.	ternis et abbattus.
Telles sont les différentes questions, page 167, ligne 3 et 4.	telles sont différentes questions.
Celui des organes, pag. 168, ligne 17.	celui de ces organes.
Les anthypaties, p. 172 lig. 8.	les antipathies.
Dispenses de caraire, pag. 173, lig 7, pag. 185.	dispense de caresme.
Sous le titre d'icones ambrynum humanorum, pag. 197, lig. 3 de la note.	sous ce titre : *icones embryonum humanorum*.
Organes de la respiratoire, pag. 205, lig. 12.	organes de la respiration.
Oxigène, pag. 219, lig. 14.	oxigéné.
Les substances médicamentaires, pag. 220, lig. 16.	substances médicamenteuses.
Les circonstances de tempérament artériel, p. 234, lig. 1.	les circonstances du tempérament artériel.
Fleurs blanches, pag. *id.* lig. 7.	flueurs blanches.
Aremesia vulgaris, pag. 240, l. 4 de la note, p. 255.	*artemisia vulgaris.*
De jouissances amoureuses, p. pag. 284, lig. 22.	des jouissances amoureuses.
Si cura saluteis, pag. 299, l. 8.	*si cura salutis.*
Cette innocation, pag. 321, l. 1 de la note.	cette innovation.
C'est une, pag. 233, ligne 12.	est une.
Que l'on y accouchaient, pag. 243.	que l'on y accouchait.
Cette pratique méritait, p. 391, lig. 17.	cette pratique mériterait.
Une succion, pag. 394. 8, lig.	une succession.